

## LA GERMANOPHOBIE

PHILIPPE GAUTIER

Ceux qui seraient tentés de croire que la germanophobie n'appartient plus qu'à un passé révolu se trompent. Aujourd'hui, la responsabilité des crimes de guerre ou contre l'humanité ne reposerait plus sur le seul national-socialisme et son chef suprême Adolf Hitler, presque absous puisque conséquence directe de la volonté populaire, mais sur celle, collective, du peuple allemand.

Oui, la germanophobie continue à bien se porter. Aussi, l'auteur pose-t-il en conclusion une question capitale : comment une Allemagne qui crache sur son passé et une France qui renie son identité pourront-elles offrir aux jeunes générations autre chose qu'une Europe honteuse d'elle-même ?

Enfant de l'exode de 1940, Philippe Gautier est le fils d'un prisonnier de guerre qui a terminé sa captivité au camp de concentration de Sandbostel. Il a vécu son enfance sous les raids aériens anglo-saxons de Caen et du Havre et a toujours été profondément choqué par le manichéisme ancestral anti-allemand.

Cet essai, qui remet les pendules à l'heure, se veut un appel à la paix franco-allemande et européenne. Il irritera les professionnels de l'anti-germanisme, mais enthousiasmera les descendants des Francs.



Philippe Gautier, déjà auteur de plusieurs romans, dont *La toussaint blanche* (Prix des intellectuels indépendants 1982), propose avec *La Germanophobie* un essai libéré de tous les tabous et préjugés imposés aux Français depuis 1870 et renforcés depuis 1945 par le totalitarisme gaullo-communiste.

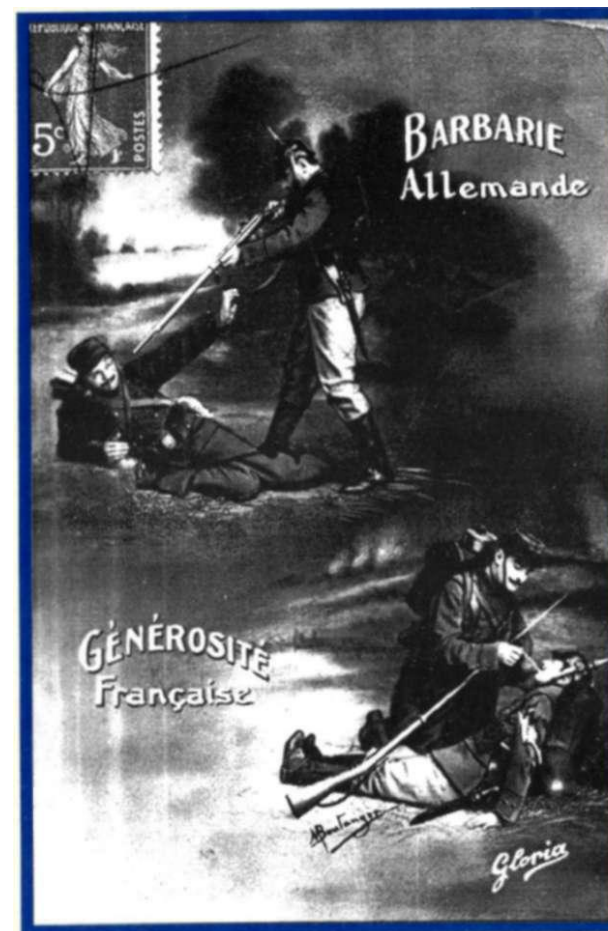


145 F

I.S.B.N. 2 - 911202 - 20 - 1

PHILIPPE GAUTIER

## LA GERMANOPHOBIE



DU MEME AUTEUR

Romans

LA TOUSSAINT BLANCHE  
(prix des Intellectuels indépendants, 1982)  
*Les Cinq Léopards, 1981*

UNE NUIT BLANCHE À HONFLEUR  
*Les Cinq Léopards, 1989*

LA VENGEANCE  
*Le Flambeau, 1992*

Nouvelles

EN GUISE DE CAUCHEMAR  
(Contes d'Europe)  
*Le Flambeau, 1989*

FÉCONDATION IN VITRAUX  
(Contes d'Europe II)  
*Le Flambeau, 1992*

CHAPEAU S.V.P.  
(Contes d'Europe III)  
*L'Encre, 1996*

Essai

LA GERMANOPHOBIE  
*L'Encre, 1997*

**PHILIPPE GAUTIER**

**LA  
GERMANOPHOBIE**



Collection « politiquement incorrect »  
dirigée par Philippe Randa

# 1

## Été 1940 ou la mort du diable en guise de prologue

*« Il n'y a aucun pays  
où ne vivent que des démons  
ou bien des anges. ».*  
Ludeck Pachmann

Si vous voulez être tenu informé de nos parutions  
ou pour toute communication nous concernant,  
veuillez vous adresser à :

**ÉDITIONS DE L'ÆNCRE**  
**12 rue de la Sourdière 75001 Paris**  
**Tél. 01 42 86 06 92 Fax 01 42 86 06 98**

© L'Encre - 1997  
I.S.B.N. 2 - 911202 - 20 - 1

Dès que paraît un livre un peu non conformiste, sortant donc des sentiers archi-battus de l'ordinaire républicain, laïc et obligatoire, dénonçant certains préjugés et tabous généralement indécrottables, les journalistes posent presque toujours à l'auteur la très originale question suivante :

— Pourquoi avez-vous écrit un tel livre ?

L'idée a germé il y a déjà bien longtemps. Non pas pendant « l'horreur d'une profonde nuit », lors « des heures les plus sombres de notre histoire », mais un beau matin fortement ensoleillé du torride été de 1976. Nous avions reçu, la veille, la visite d'une des nombreuses familles allemandes que nous connaissons. Une voiture, immatriculée à Luneburg, s'était arrêtée à la porte de notre pavillon

et en étaient descendus nos amis avec leurs quatre jeunes garçons, caricatures de l'Allemagne éternelle, avec le front nordique mordoré des étés caniculaires, grands yeux encore plus bleus que celui du ciel transparent, cheveux encore plus blonds que ceux des gerbes de blé.

Alors, ce matin-là, nos voisins d'en face, de braves gens français d'origine bretonne avec lesquels nous entretenions d'excellentes relations, traversèrent exceptionnellement la rue pour venir nous demander sur un ton inquisiteur :

— Vous en recevez beaucoup, des gens comme ça ?

Stupeur ! En quelques dizaines de secondes, je me retrouvais quelque trente ou trente-cinq ans en arrière, petit garçon normand ayant très, très bien connu l'Occupation et la Libération.

Je me posai la question : Est-ce encore possible ? Et encore dans mon esprit, en un éclair de seconde, j'imaginai dans un cauchemar les pires sévices : mais, ces cons-là, ils vont raser ma femme et ils vont me les couper, oui, me les couper !

Choses, hélas, certaines en 1944 ou 1945.

Alors, dans la minute même, bien qu'ébranlé, je leur répondis avec l'humilité du citoyen français mis en examen pour collaboration avec l'ennemi - c'est-à-dire ma propre femme Ursula, qui parlait si bien le français sans accent :

— Mais ma femme est allemande et nous avons de la famille et beaucoup d'amis en Allemagne !

Ils ne le savaient pas et, confus, retraversèrent la rue en désordre.

Voilà, grosso modo, pourquoi ce livre est né.

\*  
\* \*

Il y avait déjà plus de trente ans que la guerre était terminée et près de quinze ans que le général De Gaulle et le chancelier Conrad Adenauer avaient essayé d'abolir un horrible passé de sang, de boue et de merde entre les deux nations très cousines par l'histoire.

Cet épisode authentique nous avait fait replonger involon-

tairement, nous, petits Normands, dans les profondeurs de notre jeunesse... La tempête de l'exode, provoquée par des va-t'en-guerre irresponsables, nous avait rejetés par hasard sur la plage de L'Aiguillon-sur-Mer, où nous avions découvert avec étonnement le cadavre du diable : de grands jeunes gens blonds et bronzés, qui jouaient en riant au ballon sur la plage, parfois avec des filles... Ni haches, ni couteaux pour couper la main des petits garçons, ni bonbons empoisonnés... Que croire alors ?

La germanophobie, pourtant, nous en étions imprégnés dès le plus jeune âge. Le coût exorbitant de cette phobie pesait lourd dans la famille : nous n'avions jamais su, à cause de la Grande Guerre, ce que c'était que de tenir la main d'un grand-père. Nous n'avions même plus de père, qui était au front avant qu'il ne fût fait prisonnier et ne terminât sa captivité au camp de concentration de Sandbostel...

Cinq ans de guerre en Normandie, c'était une éternité pour des enfants âgés de moins de huit ans qui vivaient sous les bombes au Havre ou à Caen. Nous n'écoutions, secrètement, en bons patriotes, que la *BBC* de Londres, notamment les émissions « Les Français parlent aux Français » (ce qui, aujourd'hui, traînerait les résistants gaullistes de la première heure devant les tribunaux pour « incitation à la haine raciale » sur plainte de la LICRA, du MRAP et de SOS-Racisme), mais jamais Radio-Paris, qui « mentait parce qu'il était allemand ».

Parfois, cependant, les speakers de Londres dérapaient dans leurs propos haineux antiallemands lorsqu'ils claironnaient joyeusement : « Habitants de Caen, réjouissez-vous, les Allemands qui sablaient le Champagne à la brasserie Chandivert voici quelques jours, ils sont tous morts sur le front russe ! » Ce qui incitait certains chrétiens et « mauvais Français » à penser que, décidément, cette guerre civile européenne était vraiment trop « dégueulasse ». D'autant plus que ces gens-là, qui parlaient si bien, au chaud avec leur tasse de thé londonien à la main, se réjouissaient aussi du blocus qui nous était imposé : déjeuner et dîner avec des topinambours et du rutabaga, ou, pour changer, du rutabaga et des topinambours.

Ils exaltaient aussi les prouesses de la RAF sur nos têtes de gosses protégées par les parapluies, hélas trop souvent percés, de la FLAK allemande. Ce qui expliquait pourquoi, après la fin des alertes, en remontant de nos caves scolaires, nous trouvions parfois, planté dans le bois du banc de notre place en classe, l'éclat d'acier mortel destiné à nous « libérer » totalement et définitivement, à la grande joie patriotique des speakers de la *BBC*. Alors, parfois, cachée au tréfonds malsain de notre âme enfantine, l'idée égoïste et existentielle nous venait que le « boche » était plus britannique que germanique...

Statistiquement, nous étions géographiquement les mieux placés en France certainement pour juger nos occupants allemands, puisque stationnaient en permanence, dans le seul département du Calvados, l'équivalent de trois divisions à plein effectif de temps de guerre, soit plusieurs dizaines de milliers d'hommes. Et nous avons réussi l'exploit - un exploit, en vérité, quand on entend parler les gens d'aujourd'hui qui n'ont rien vécu de ces temps maudits - de ne jamais rencontrer un seul Allemand barbare, cruel et méchant en cinq ans... Extraordinaire ! Nous devons être des aveugles sans le savoir. A moins que seule notre bonne éducation familiale fût responsable de cet exploit : on ne leur tirait pas la langue, on ne faisait jamais de pied de nez ni de bras d'honneur, on ne leur jetait pas de cailloux dès qu'ils avaient le dos tourné... Bref, on n'en pensait pas moins pour autant, mais ils n'avaient pas encore inventé « la police de la pensée ». Ils savaient ce que l'on pensait d'eux et s'en fichaient comme de leur premier uniforme. Ils ne demandaient qu'une chose : que l'on reste sage et que l'on ne commette pas de bêtises pouvant leur occasionner des nuisances.

Comme presque tous les êtres humains mobilisés en temps de guerre, la plupart de ces hommes qui nous occupaient provisoirement n'avaient qu'une seule idée en tête : rentrer le plus tôt possible chez eux, entiers, avec tous leurs membres. Et quand, parfois, on leur reprochait leur présence chez nous, ils nous donnaient toujours la réponse imparable : « C'est vous qui nous avez déclaré la guerre, pas nous ! » Parfaitement exact.

Quand les alliés entrèrent, fin août 1944, dans Paris, intact, « outragé, martyrisé, mais... libéré », ils furent surpris par la chaleur de l'accueil de la population en comparaison de celui qu'ils avaient rencontré chez les populations normandes ravagées par la guerre. Étonnant... quoi ?

\*  
\* \*

On peut comprendre, pour parler comme nos compatriotes alsaciens, la joie de la libération des « Français de l'intérieur » mais, pour nous, Normands, c'était tout autre chose : pays ravagé, villes détruites ou anéanties, familles endeuillées, patrimoine familial disparu à tout jamais dans les flammes...

A Saint-Lô, ville détruite à 90 %, il n'y avait plus grand monde pour accueillir dans l'allégresse nos libérateurs... des centaines de gens ayant été sauvés par les Allemands qui les avaient accueillis dans leur bunker. Pouvait-on demander aux autres morts, blessés, amputés, de se lever pour agiter joyeusement de petits drapeaux de l'Union Jack ou de petites bannières étoilées ? Lorsque les premiers Canadiens entrèrent dans Caen, martyrisé infiniment plus que Paris, ils reçurent des crachats à la figure et, au Havre, brûlé intentionnellement au phosphore, les Anglais virent aux fenêtres de ce qui restait des drapeaux en berne, crêpés parfois de noir...

Alors, ici et là, on n'osa pas raser les mortes à cause de leurs amours maudites du temps passé...

Ils nous avaient sans doute pris pour des boches et c'est pourquoi il nous a semblé particulièrement utile de dénoncer les abus criminels de la germanophobie, un fléau soigneusement entretenu.

# 2

## De la germanophobie verbale...

**I**l serait absolument faux de croire que la germanophobie date seulement de la Guerre de 1870-71, ni même, antérieurement, des cruelles guerres de Sept Ans et de Trente Ans qui ont ensanglanté l'Europe.

Remarques et réflexions souvent « scatologiques » mais qui ne sont pas, pour ne pas tomber dans la paranoïa antiallemande, exclusivement réservées aux seuls Allemands, quand on connaît les vieilles rumeurs françaises par exemple sur les Espagnols « qui ne sont que des Arabes qui pissent debout », étant entendu tout de même que le « Hitler » de nos rois, Charles Quint, régnait en Autriche et en Espagne.

Mais, quand même, le célèbre chirurgien Ambroise Paré écrivait dès 1579 :

*Les septentrionaux comme les Allemands, pour l'abondance de l'humeur et du sang qui empêche la spéculation, s'appliquent plus aux choses sensibles et aux arts mécaniques, étant leurs esprits grossiers et lourds, retirés du ciel en bas vers la terre.*

Plus tard, dans la folie de la Guerre de 1914-18, dans *La*

*Polychésie de la race allemande* (1915) par le D<sup>r</sup> Bérillon, on pouvait lire également dans un délire germanophile :

*Dans toutes les invasions antérieures, les hordes germaniques s'étaient signalées par le débordement d'évacuations intestinales dont elles jalonnaient leur marche. Déjà, du temps de Louis XIV, on disait que, par le seul aspect de l'énormité des excréments, le voyageur pouvait savoir s'il avait franchi les limites du Bas-Rhin et s'il était entré dans le Palatinat.*

Plus tard encore, de Charles Maurras, dans *L'Action française* :  
*L'Allemand est persuadé qu'il améliore et embellit le monde en le ravageant.*

ou encore :

*Chez les Allemands, la barbarie n'est pas un point de départ, un instinct antérieur à toute culture, c'est un aboutissement, c'est le produit cherché, voulu, obtenu, d'une culture toute spéciale.*

À propos de la « première » de la *Walkyrie* de Richard Wagner à l'Opéra de Paris en 1893, Léon Daudet écrira aussi des choses charmantes sur les Allemands :

*Je n'ai jamais assisté, au théâtre, à un triomphe aussi complet. J'ajoute, pour être véridique, que la salle était remplie d'Allemands et que, dans les couloirs, on mâchait de la paille à qui mieux mieux".*

Les Français d'aujourd'hui savent-ils que, chaque fois qu'ils emploient dans le sens familier et populaire le mot « vache », ils font de la germanophobie sans le savoir, comme monsieur Jourdain faisait de la prose ?

Bien sûr, il y a dans le français populaire parlé plusieurs interprétations à ce mot. Très intéressante, l'expression « Mort aux vaches ! », aussi séditeuse que violente, qui s'adresse en général à l'ordre établi représenté par la maréchaussée, les gradés de l'armée, etc. Dans le secteur privé, on rencontre partout des « peaux de vache », et ceux qui ont un peu de fermeté et de rigueur sont en général qualifiés de « vaches ». Mais lorsque le mot est employé comme adverbe, il devient « vachement » révisionniste. Miracle, vous êtes « un type vachement bien », voire « vachement intéres-

sant » et, finalement, « c'est vachement bien » !

Ce mot date de l'occupation prussienne en 1871 et nous le devons à la « Wache » (la garde, en allemand) que les Français occupés appréciaient peu.

La germanophobie, cinquante ans après la fin de la guerre, reste toujours d'actualité. Quand on connaît la rigueur des lois antiracistes qui règnent en France, on peut entendre aujourd'hui à la télévision comme sur les radios le terme injurieux de « boche », en veux-tu, en voilà, dans une totale impunité. Le mot « boche », quant à lui, péjoratif et injurieux, très employé avant, pendant et après les dernières guerres franco-allemandes, viendrait originellement, dit-on le plus souvent, du diminutif du mot « alleboche », mot argotique pour « allemand ». Origine parfois contestée, notamment par André Colomer, qui en donne une autre :

*Les recherches les plus savantes sur l'origine du vocable « boche » lui ont découvert une source sémitique. Naïvement, je croyais ce national péjoratif d'« allemand » issu de l'argot. La langue des Apaches, en ces temps de patriotique assassinat, a eu une très légitime tendance à devenir le jargon de tous les bons Français. Ainsi, « poilu » était en vogue depuis bien des années dans les sous-bars de Ménilmuche et du faubourg Saint-Martin, bien avant que le monde des tranchées n'en fit son héroïque étendard. On y disait couramment, en parlant du pur Liabeuf cher à l'Hervé de jadis : « Ce mec a du poil au cul, c'est un bath poilu ». Aujourd'hui, les demoiselles du Couvent des Oiseaux et les petites cousines des « Annales » parlent, en de nobles susurrements, des divins « poilus » de leurs cœurs.*

*De même, je croyais que « boche » n'était que l'abréviatif d'alleboche, forme argotique d'allemand, comme la Bastoche se disait pour la Bastille. Mais il paraît que je suis un trop simpliste lexicologue. Boche est du youdi bâtard. Il vient d'un dialecte des juifs de Lorraine et signifie en cette douce langue, mère du français que parleront nos fils en l'an 2000, ni plus, ni moins que « cochon ». Boche est du juif ; ainsi s'explique l'extraordinaire rapidité de sa diffusion en France et le succès promis de sa*

prochaine candidature au Dictionnaire de l'Académie. « Boche » et Paul Adam seront les premières acquisitions de l'immortelle assemblée dès les premiers jours de la Paix<sup>(2)</sup>.

Par exemple, il n'y a pas d'homme aussi aimable, aussi bien élevé et courtois que Jean Ferré, mais nous l'avons déjà entendu parler des « boches » sur Radio-Courtoisie, sans problèmes ! Imaginez-le employer les mêmes termes péjoratifs sur les nombreuses communautés immigrées ou pérégrines qui se trouvent actuellement en France, eh bien, vous nous en diriez des nouvelles, croyez-nous !

Aucun peuple, ajuste raison, n'accepte avec plaisir l'occupation de son pays par une armée étrangère, quelles qu'en soient les causes. C'était le cas de la France entre 1940 et 1945. Qu'une certaine germanophobie momentanée s'y soit développée dans les masses populaires était alors tout à fait normal et compréhensible. Surtout dans les milieux populaires fortement influencés depuis 1936 par la propagande marxiste, qui déjà naturellement regardaient de travers sa police et sa propre gendarmerie et n'hésitaient pas à cracher sur sa propre armée. Du reste, l'occupation de la Ruhr après 1918 par l'armée française n'avait pas spécialement soulevé une vague de francophilie dans la population locale. C'est le moins que l'on puisse dire.

Mais, mais, par moments, la violente germanophobie ambiante des dernières années de l'Occupation, souvent suscitée par les milieux de la Résistance, aboutissait parfois à ce qu'on pourrait appeler des contresens fâcheux en matière d'amour-propre, tout simplement.

Dans son excellent livre *Un Été 44*, madame Nicole Gauthier-Turotoski<sup>(3)</sup> en donne un exemple précis : un aviateur anglais, ayant fait un krach après un bombardement sur Montluçon, décède des suites de ses blessures. Les Allemands vont l'enterrer avec les honneurs de la guerre, selon l'éthique d'un peuple civilisé. Le cercueil, s'il vous plaît, était recouvert du drapeau de l'Union Jack, c'est-à-dire du drapeau de l'ennemi (a-t-on jamais vu un pilote de la Luftwaffe tombé en Angleterre porté en terre dans un drapeau noir-blanc-rouge frappé du svastika ?) et porté par quatre soldats allemands.

L'originalité, basement scatologique, de la Résistance locale avait été, à l'occasion de cette cérémonie funéraire à laquelle elle n'était pas invitée, de demander à la population de présenter son dos au cortège chevaleresque « en imitant le bruit des pets ». Ce qui, d'ailleurs, fut exécuté. Ces pauvres gens savaient-ils qu'en agissant ainsi ils offensaient la dépouille d'un allié mort au combat et que c'était leur ennemi, l'Allemand, qui leur donnait une leçon de dignité élémentaire ?

#### NOTES

(1) Léon Daudet, *Hors du joug allemand*, p. 81.

(2) André Colomer, *À nous deux, patrie !*, p. 112.

(3) Nicole Gauthier-Turotoski, *Un Été 44*, autoédition, 1988, (9, rue du Docteur Gagne - 03105 Montluçon).



# 3

## **Les Allemands, éternels envahisseurs ou éternels envahis ?**

*« Les Allemands nus  
sont extraordinairement désarmés.  
Sans mystère, ils ne font plus peur.  
Le secret de leur force  
n'est pas dans leur peau,  
dans leurs os, dans leur sang,  
mais dans leur uniforme. »*

Malaparte

**L**es Français, qui ont une certaine tendance à faire du nombri-  
lisme mais ni plus ni moins, finalement, que la plupart des  
autres peuples, ont une certaine idée de l'Allemagne et des  
Allemands. Idée globalement négative, surtout depuis la défaite de  
1870 qui allait déboucher sur la perte tragique de l'Alsace et de la  
Lorraine germanophones.

De plus, bien sûr, il y eut la guerre de 1914-18, puis celle de  
1939-45. Aujourd'hui, dans la mémoire dite « collective » dans

laquelle chaque petit Français baigne en famille depuis sa naissance et ultérieurement à l'école, l'image de l'Allemagne et des Allemands est celle d'éternels envahisseurs venus de l'Est !

Évidemment, car, cernée par les mers au nord, à l'ouest et au sud malgré la lacune espagnole, la France a le grand privilège de posséder, contrairement à la plupart des autres pays européens, de solides frontières dites naturelles.

Effectivement, les invasions dans ces conditions ne peuvent historiquement que venir de l'est, à l'exception des invasions arabes venues au VIII<sup>e</sup> siècle de l'Espagne et des invasions maritimes normandes au IX<sup>e</sup> siècle, sans parler du dernier débarquement anglo-saxon de juin 1944 (appelé « invasion » par les Américains et par les Allemands) aboutissant à la mise à sac de la Normandie (environ 50 000 civils tués, plusieurs centaines de villes et de villages totalement ou partiellement détruits).

Sinon, bien sûr, tout viendra toujours de l'est et les fameux Francs, qui vont donner leur nom à la France, vont envahir progressivement la Gaule entre le III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècle à la faveur de l'effondrement de l'Empire romain. Cependant qu'au V<sup>e</sup> siècle une nouvelle vague, celle des Huns<sup>(1)</sup>, va déferler sur l'Europe occidentale, très loin sur les anciennes terres de la Gaule jusqu'à l'actuelle Normandie<sup>(2)</sup>.

Mais, cela étant dit, il faut reconnaître que les Germains, sans frontières maritimes sauf au nord, tout comme les Slaves de Pologne, n'ont jamais eu la chance, au centre de l'Europe, de posséder des frontières naturelles, raisons pour lesquelles les vellétés de l'histoire les ont bien obligés à aller « se balader » à l'ouest comme à l'est.

Considérés au départ comme barbares parce qu'ils se situaient au-delà des frontières du fameux « *limes* » qui délimitait l'Empire romain, ils vont être les premiers attaqués sur leurs terres en 55-54 avant J.-C. par les légions de Jules César et, sur leurs franges extérieures, plus ou moins colonisés et amalgamés à l'Empire romain.

Il faudra près de quatre siècles pour que, sous la pression des

Goths descendus de Scandinavie, ils se précipitent à leur tour sur le « *limes* » latin. Et ce sont eux, les « Barbares », qui vont précipiter la chute de l'Empire romain.

Encore faut-il beaucoup nuancer. Aujourd'hui, le mot « barbare », très péjoratif, se dit de quelqu'un qui agit avec cruauté et sauvagerie.

En fait, dans l'antiquité gréco-latine, le sens du mot « barbare » était quelque peu, et même beaucoup, différent de celui d'aujourd'hui. Chez les Grecs, était barbare tout ce qui n'était absolument pas grec, notion qui aboutissait évidemment au mépris des autres peuples. Conception qu'ils transmirent aux Romains pour qui tout ce qui n'appartenait pas à la civilisation gréco-romaine, à l'empire et en fait au seul monde méditerranéen, était barbare et sauvage...

Assez spécieuse notion, du reste, puisque même les peuples peu évolués et peu civilisés mais appartenant ou rattachés à l'Empire romain n'étaient pas désignés comme barbares...

Les Romains considéraient a priori, selon le manichéisme méditerranéen, latin et ultérieurement chrétien, tous les autres peuples d'Europe non colonisés comme des Barbares. Ce qui est à rapprocher, du reste, du mépris traditionnel chrétien pour les païens (du latin *paganus*, donc paysan), considérés depuis 2000 ans comme quasiment des non-êtres à convertir au plus tôt pour leur donner au moins un aspect humain.

Ceci correspond tout à fait au manichéisme méditerranéen, hélas, trop largement diffusé dans le monde entier par les religions juive, musulmane ou chrétienne, pour lesquelles n'existent que le blanc et le bien, et le noir et le mal, étant entendu que ni le gris clair ni le gris foncé n'existent !

Et n'est-ce pas l'appartenance de la France à la culture latine qui lui a toujours fait regarder ses voisins d'au-delà du Rhin comme des Barbares, avec, comme corollaire, sa dérive sémantique : la cruauté ?

Il n'empêche que la très grande majorité des Français ont malheureusement une idée totalement fautive et complètement contraire à la réalité historique des Allemands, en les considérant

comme un peuple guerrier ne cessant depuis des siècles d'agresser ses soi-disant pacifiques voisins.

Nous ne nous étendrons pas ici sur l'histoire de l'Allemagne, qui n'est pas notre centre d'intérêt principal, et sujet trop vaste par ailleurs, mais nous rappellerons seulement le drame épouvantable à tous points de vue qui frappa l'Allemagne au cours de la célèbre guerre de Trente Ans. Ce pays, à travers toutes ses provinces, la Poméranie, le Brandebourg, la Bohême, la Saxe, la Rhénanie, le Wurtemberg, etc., va être pendant des décennies parcouru dans tous les sens et ravagé par les armées de mercenaires de toutes les nations européennes au complet. Massacres et famines vont causer des pertes effroyables à la population allemande, qui perdra en trois décennies plus de 60 % des siens - les estimations historiques étant de dix millions de morts pour cet ensemble de régions germaniques qui en comptait, avant ce qu'il est permis d'appeler un génocide, environ seize millions.

Cette fameuse guerre de Trente Ans aura donc été, toutes proportions gardées, bien pire que la guerre de 1939-45 pour le peuple allemand : des milliers de villes et de villages ont été anéantis. Les estimations des historiens de pertes dans la population allemande oscillent habituellement entre un minimum de 50 % et un maximum de 80 % de la population totale de l'Empire morcelé en des centaines de petits États. Le chiffre de dix millions de morts que nous avons donné plus haut (soit plus de 60 % de la population totale) se situe donc à mi-parcours de cette fourchette et n'est, hélas, probablement pas exagéré. Les forces militaires françaises présentes en terres germaniques étaient passées de 45 000 hommes en 1664 à 120 000 en 1672, puis 290 000 en 1688, pour atteindre le chiffre de 400 000 hommes en 1703. Et, en ce temps-là, l'intendance, faute de moyens de transport, ne pouvait que vivre entièrement à la charge des populations occupées.

Cette guerre va quasiment effacer l'Allemagne de la carte politique de l'Europe pendant deux longs siècles, grosso modo de 1650 à 1850, c'est-à-dire pratiquement jusqu'à Bismarck, ayant été entre-temps, pendant le Premier Empire français, traversée et

retraversée par les armées napoléoniennes qui y avaient, comme on sait, multiplié les champs de bataille, les exactions contre les populations civiles, les levées d'impôt, etc.

Au vu de cette brève rétrospective historique des quatre derniers siècles, on est bien obligé de reconnaître que les Allemands ont infiniment moins agressé et occupé la France que celle-ci ne l'a fait à leur endroit, les seules occupations allemandes en France datant de 1815, 1871 et 1940, dont les durées sont loin d'être comparables à celles des Français en Allemagne... et, hélas, il faut bien reconnaître aussi que les Allemands s'y conduisirent globalement mieux que les Français lors de leurs pesantes occupations en 1648... 1809, 1918 et 1945.

Nous sommes d'avis qu'aux grandes fresques historiques il est toujours bon d'ajouter des précisions bien existentielles et vivantes. Aussi, avons-nous jugé bon de donner ci-dessous un calendrier historique depuis 1546 - non exhaustif - d'une très vieille université allemande que les Français d'aujourd'hui connaissent très bien pour y avoir, en près de cinquante ans d'occupation, accompli leur service militaire par dizaines de milliers : Tübingen et sa région.

1546-47 : Schmalkadischer Krieg. Les troupes espagnoles, sous les ordres du duc d'Albe, occupent le pays. La ville de Tübingen se soumet à l'empereur le 6 janvier 1547. Le château résiste jusqu'au 8 janvier à la soumission du duc Ulrich. En 1549, l'occupation espagnole persiste dans quelques coins.

1633 : En octobre, le pays est attaqué et ravagé par une armée suédoise sous les ordres du colonel Johann Brink qui s'empare de Rottenburg.

1634 : Après la bataille de Nördlingen, le 6 septembre, les troupes suédoises de l'armée du duc de Lorraine sont repoussées. Le 24 septembre, Hans Georg von Tübingen délivre le château de Tübingen. Beaucoup de paysans refluent vers la ville.

1647 : Le 20 février, la ville de Tübingen se rend aux armées du maréchal Turenne. Turenne occupe Tübingen jusqu'en 1649.

1649 : Les Français évacuent la ville.

1688 : Guerre de Westphalie. La ville est occupée par le général

Peysonel et condamnée à payer une contribution de 125 000 florins.

1689 : En janvier, lors de leur retraite, les Français rançonnent la ville de Rottenburg.

1693 : Les troupes françaises, lors de la guerre contre la France, arrivent jusqu'à Bebenhausen et Merstnau, provoquant l'exode de la population vers le district.

1707 : Lors de la guerre de succession d'Espagne, incursion d'un corps français de 1 500 hommes sous les ordres du lieutenant-général Imencourt dont les exactions causent beaucoup de dégâts.

1743-45 : Au cours de la guerre de succession d'Autriche, des troupes bavaroises, françaises, hongroises et autrichiennes traversent le pays et stationnent.

1792-95 : Lors de la première coalition, la légion Mirabeau, c'est-à-dire le corps de Condé, installe ses quartiers d'hiver à Rottenburg et ses environs.

1796 : En juillet, le général Vandamme occupe Tübingen.

1799 : Des unités de l'armée française sous les ordres du général Vandamme lors de la deuxième coalition atteignent le district.

1800 : Les troupes alliées de la deuxième coalition refluent devant l'armée française qui occupe la région.

1801 : Les Français quittent le pays.

1805-15 : Le pays doit acquitter de lourds impôts pour la guerre, accueillir la troupe et faire des livraisons...

1916 : 12 octobre. Un bombardement aérien fait 7 morts. Parmi les bombes, une bombe à gaz homicide qui cause deux victimes par la suite.

1945 : 21-24 avril. Arrivée des troupes alliées. Beaucoup de viols signalés ; 220 viols rien que dans la seule petite ville de Mössingen.

1945-92 : La troupe française tient garnison<sup>(3)</sup>.

Pour confirmer ce que nous avançons, l'historien américain Michaels Connors fait état d'au moins dix-sept invasions françaises en territoires germaniques entre 1300 et 1600, soit la bagatelle d'une trentaine d'invasions si l'on prend en compte la période allant de 1635 à 1815.

Dans ce contexte historique, il faut bien reconnaître que, si l'Allemagne ne s'est jamais opposée à l'unité française, la France, de son côté, en revanche, n'a jamais accepté l'existence à ses frontières du Rhin d'une Allemagne unifiée, même pacifique. Sans doute, jadis grande puissance du monde civilisé, qu'elle soit monarchiste ou républicaine, n'acceptait-elle sans doute pas un puissant alter ego germanique à ses côtés, compte tenu des qualités exceptionnelles des hommes qui composent ce pays et c'est avec talent que Jacques Bainville l'avoue :

*C'est à ce résultat que tendait la lutte contre la maison d'Autriche, lutte qui a rempli deux siècles de notre histoire et qui devait s'achever par un triomphe complet. Essentiellement, il s'agissait d'empêcher les Habsbourg d'obtenir ce que les Hohenzollern ont acquis au XIX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire la domination de l'Allemagne. Il s'agissait d'empêcher que l'Allemagne fît son unité comme la France avait fait la sienne. C'était une œuvre réaliste, inspirée par le bon sens, dominée par la notion d'intérêt national. En même temps, l'humanité et la civilisation devaient y trouver leur compte : à l'issue de la guerre de Trente Ans, lorsque la force allemande fut brisée pour de longues années, l'Europe connut une de ses plus belles périodes. Après les épreuves que le germanisme en liberté vient de faire subir au monde européen, on admirera la clairvoyance d'une politique qui consistait à désarmer la barbarie germanique, à rogner les griffes de la bête<sup>(4)</sup>.*

Ce texte capital de Jacques Bainville, suant la haine antiallemande, explique remarquablement bien la politique germanique qu'a scrupuleusement suivie la France pendant des siècles sous la monarchie, politique intégralement reprise ensuite par les républiques qui lui ont succédé, hargne et hostilité comprises. La France, nous le répétons, première puissance européenne continentale pendant des siècles, n'acceptait pas l'existence à ses frontières orientales d'une puissance germanique égale ou supérieure à la sienne.

Or, la poursuite de cette politique, fondée plus sur l'orgueil que sur une insurmontable incompatibilité ethnique, religieuse ou culturelle, va aller à l'encontre des buts recherchés puisque, en soixante-

quinze ans (1870-1945), la France va passer du rang de quasiment première puissance mondiale (avec l'Angleterre) à celui d'une très moyenne puissance mondiale, le poids du passé glorieux faisant, hélas, illusion.

Alors qu'il eût été indispensable de trouver un bon accord de paix avec l'Allemagne - ce qui n'était pas insurmontable malgré le difficile problème alsaco-lorrain, dans les années 1885, où le rapport de force et de puissance bascule alors en faveur de l'Allemagne -, la France va s'impliquer dans une logique de guerre en nouant des alliances soit militairement douteuses, au coût exorbitant à long terme (avec l'Angleterre), soit proprement catastrophiques avec la Russie qui nous lâchera en 1917 pour cause de révolution au pire moment de la Première Guerre mondiale et qui s'alliera finalement à l'Allemagne quelques jours avant notre déclaration de guerre conduisant à la Seconde Guerre mondiale. Quel gâchis ! Quelle bêtise rarissime de nos politiques ! Dont nous subissons encore tous aujourd'hui les incommensurables conséquences.

Mais la bête était-elle vraiment si méchante, comme on l'a tant proclamé, quand on prend connaissance de la réflexion de Moltke, chef du grand état-major prussien, vainqueur des Français en 1871, homme qui fut toujours considéré comme le symbole vivant de la barbarie soldatesque allemande et du militarisme prussien :

*Heureux les temps où les États n'étaient pas dans la situation d'utiliser la plus grande partie de leurs revenus seulement pour la sécurité de leur existence, où non seulement les gouvernements mais aussi les peuples et les partis étaient persuadés que même une heureuse campagne coûte plus qu'elle ne rapporte, car arracher des biens matériels avec des vies humaines ne présente aucun intérêt.*

L'annexion par l'Allemagne, après sa victoire de 1871, de l'Alsace française depuis le Traité de Nimègue (1678) - avec l'ancienne ville libre de Strasbourg annexée en 1681 - va laisser s'empirer les relations franco-allemandes jusqu'à la Grande Guerre de 1914-18.

Cette annexion fut incontestablement, avec le recul de l'histoire, une grande erreur allemande. Bismarck, qui fut sans doute le plus grand et le plus intelligent homme d'État que l'Allemagne moderne

ait jamais connu, bien qu'il fût considéré, à tort, comme la bête noire de la France, y était personnellement opposé. Mais il se laissera convaincre sous la pression, alors, de l'opinion publique.

Pendant plus de quarante ans, la germanophobie va faire rage dans une France humiliée par une magistrale déculottée militaire, donnant lieu à une horrible et sanguinaire guerre civile franco-française, sous l'œil goguenard de l'ennemi vainqueur : la sanglante Commune. Haine antiallemande qui ira en se développant, atteignant son paroxysme, évidemment, pendant la Grande Guerre, mais auparavant largement développée et entretenue par l'Action française de Charles Maurras et intimement liée à l'antisémitisme de l'époque ; ce qui, aujourd'hui, après la Seconde Guerre mondiale, paraît inconcevable, tout simplement parce que les juifs occupaient à cette époque une place prépondérante dans l'industrie et le grand commerce allemands ; sentiment particulièrement bien développé chez Léon Daudet, notamment dans son livre *Hors du joug allemand*.

En fait, cette défaite de 1871 marque un grand tournant dans l'histoire de l'Europe moderne : la fin de la seule prédominance française en Europe continentale. Habitée depuis des siècles à faire la loi impunément en Europe, n'ayant vraiment qu'un seul ennemi puissant à craindre (mais c'est une île : l'Angleterre), rompue depuis des siècles à parcourir militairement les Allemagnes divisées, la France de 1871 vaincue par un nouveau puissant voisin n'est plus la seule à faire la loi en Europe. L'ancienne maîtresse incontestée de l'Europe continentale, en quelque sorte cocufiée par son voisin qui vient d'ailleurs pondre son nouvel empire dans son nid le plus prestigieux, le château de Versailles, orgueil du Roi-Soleil, a de quoi, en plus de son humiliante défaite, être vexée ; vexation qui va se répandre pendant des décennies dans l'inconscient collectif français et qui n'ira qu'en se développant dans toutes les couches de la population.

Voici, du reste, ce qu'écrivait, dans le journal *L'Action française*, l'éminent historien et futur brillant académicien Jacques Bainville, le 10 octobre 1914, quelques semaines après le début de cette guerre

meurtrière, laissant échapper sa virulente germanophobie :

*Lorsque l'Allemagne sera redevenue ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être : une inoffensive mosaïque de principautés, de duchés et de villes libres, on n'aura plus besoin d'apprendre l'allemand aux collégiens de France. Et cela ne manquera à personne<sup>(5)</sup>.*

Et, pour l'ironie de l'histoire, voilà des vœux que n'aurait peut-être pas reniés Frédéric le Grand, roi de Prusse, plus habitué à parler philosophie dans un remarquable français avec Voltaire qu'allemand avec ses sujets, langue dans laquelle il éprouvait toujours de grandes difficultés - lorsqu'il ne bafouillait pas - à s'exprimer correctement.

Bref, la germanophobie, contrairement à ce qui aurait été humainement souhaitable, ne va pas s'éteindre avec la fin de la guerre de 1914-18, malgré les millions de cadavres qu'elle a inutilement et monstrueusement engendrés.

La haine de l'historien Bainville contre l'Allemagne, à son tour vaincue et humiliée moralement, va lui faire rédiger, le 10 novembre 1918, c'est-à-dire la veille même de l'armistice, un texte qui, avec le recul de l'histoire, donne des frissons dans le dos, puisque son aveuglement germanophobe lui fait préférer une Europe bolchevique à une Europe allemande :

*Qui sait si, demain, l'Allemagne de Guillaume II n'aura pas fait place à une Allemagne des Soviets ? Qui sait si nous n'aurons pas à faire la paix avec une Allemagne bolchevique ? En tout cas, nous ne serions pas en présence de la même situation que l'Allemagne après Brest-Litovsk, car l'Allemagne avait encore une guerre à soutenir à l'Occident, et nous, nous aurons les mains libres. On se demandera comment vivraient le bolchevisme allemand et le bolchevisme russe. La fameuse alliance de la Russie et de l'Allemagne se réaliserait-elle à l'ombre du drapeau rouge ? Elle serait moins dangereuse qu'elle n'a failli l'être sous la croix de fer (...)*

*(...) Dans notre duel séculaire avec le plus détestable des voisins, seuls son anarchie et ses troubles nous ont permis d'organiser une Europe protégée contre le germanisme<sup>(6)</sup>.*

S'il avait vécu jusqu'à nos jours, Jacques Bainville serait-il donc allé jusqu'à préférer, dans son aveuglante logique germanophobe,

une République démocratique allemande unifiée jusqu'au Rhin sous la férule de Walter Ulbricht, appuyée à la puissante Union soviétique du camarade Joseph Staline, le bon petit père des peuples, à la République fédérale d'Allemagne réunifiée d'Helmut Kohl ? Certainement pas. Mais c'est démontrer là la malfaisance de la germanophobie, source de catastrophes en cascade qui vont nous conduire durement à la Seconde Guerre mondiale, puis au partage de l'Europe entre les États-Unis et l'URSS, et enfin à la colonisation délétère yankee que nous subissons.

Le texte ci-dessus de Bainville met, de plus, en exergue la paranoïa séculaire française vis-à-vis de l'Allemagne. Mis à part le problème, aujourd'hui résolu, de l'Alsace et de la Lorraine allemandes, il n'existe absolument aucune raison d'hostilité entre la France et l'Allemagne. Et l'on peut se demander pourquoi l'Allemagne n'a jamais remis en cause l'unité, qu'elle soit d'origine monarchique ou républicaine, de la France, alors que la France a toujours rêvé d'une Allemagne divisée et a agi dans ce sens.

Jalousie à l'égard d'un peuple puissant et dynamique qui pourtant n'a jamais remis en cause son existence ? Peur ? Ou quoi alors ? Tandis que, depuis des siècles, la France a, au nord, un ennemi héréditaire impitoyable, l'Angleterre, dont elle n'a jamais réclamé ni espéré le morcelage avec autant de détermination !

\*

L'Allemagne, ennemi héréditaire et éternel envahisseur de la Gaule ?

Rappelons quand même quelques dates pour le seul XX<sup>e</sup> siècle :

- 1<sup>er</sup> juin 1919 : dans la foulée de sa douloureuse et glorieuse victoire de 1918, la France fait proclamer la République de Rhénanie, afin de détacher ce territoire prodigieusement riche de l'Allemagne ;

- 16-17 avril 1920 : l'armée française occupe Francfort, Darmstadt et Hanau pour forcer l'armée allemande à évacuer la Ruhr ;

- 11 janvier 1923 : comme l'Allemagne est incapable de payer les énormes indemnités de guerre qui lui sont réclamées, la France occupe la Ruhr avec un corps franco-belge d'environ 60 000 hommes, occupation qui va déclencher un mouvement de rébellion passive tandis qu' « une mission de contrôle des usines et des mines » installe son siège social à Essen. Opération militaire désapprouvée par les alliés de la France et condamnée par le pape Pie XI ;

-juillet-août 1925 : l'armée française commence le retrait de ses troupes d'occupation de la Rhénanie qui ne s'achèvera que le 30 juin 1930, après une décennie d'occupation orageuse ;

- 9 juillet 1932 : détente. Les accords de Lausanne réduisent les réparations exorbitantes de guerre fixées initialement à 132 milliards de marks-or à 3 milliards...

La suite, on la connaît : le chancelier Hitler, promu également président du Reich le 1<sup>er</sup> août 1933, fera, le 7 mars 1936, une entrée triomphale dans Cologne avec une petite armée de 30 000 hommes sous les acclamations et les jets de fleurs d'un petit peuple depuis trop longtemps occupé et humilié.

Sans doute eût-il fallu avoir un peu plus d'humanité et moins de haine à l'heure de la victoire et un peu plus de fermeté aux heures qui annonçaient les prochaines catastrophes ; ce que reconnaîtra tout de même Jacques Bainville, avec cette très célèbre phrase, à propos du monstrueux Traité de Versailles : « Ce traité est trop dur pour ce qu'il a de faible, et trop faible pour ce qu'il a de dur ».

Mais la politique française vis-à-vis de l'Allemagne, tout au moins jusqu'en 1963, demeura toujours incompréhensible ; parce que ignorante, dans un vieil orgueil, des rapports de force nouveaux ; parce qu'elle restait attachée toujours exagérément à son passé de première puissance européenne continentale.

#### NOTES

(1) Hordes asiatiques, finalement sédentarisées dans les plaines du Danube, qui vont donner naissance à la Hongrie.

(2) Des traces de leur invasion sont encore repérables en

Normandie : le blason de la ville de St-Lô (ville rasée à 90 % par les Anglo-Saxons en 1944), chef-lieu de la Manche, est toujours orné d'un cheval, qui se traduit par « Lo » en hongrois.

(3) Calendrier extrait de *Der Landkreis Tübingen*, Amtliche Kreisbeschreibung, band I, p. 292.

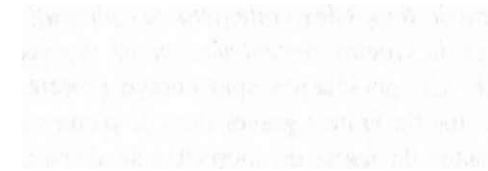
(4) Jacques Bainville, *L'Histoire de deux peuples, La France et l'empire allemand*, p. 63.

(5) Jacques Bainville, *L'Allemagne*, Pion, 1939, p. 127.

(6) Jacques Bainville, *L'Allemagne*, Pion, 1939, p. 268-269.

# 4

## 1914-1918 ou l'enchaînement diabolique



« *Kommt der Krieg ins Land.  
Dann gibt's Lügen wie Sand.* ».  
(Quand vient la guerre au pays,  
alors viennent les mensonges  
comme les grains de sable.)  
Vieux proverbe allemand



À notre époque, où l'allemand en France a pratiquement remplacé le latin dans les humanités secondaires, où il est plutôt l'apanage des bons élèves et des forts en thème, il est intéressant de relire ce qu'écrivait, aveuglé sans doute par la haine, un éminent historien et brillant académicien comme Jacques Bainville dans *L'Action française* le 10 octobre 1914, au début de la guerre :

*L'étude de l'allemand, à laquelle, de mon temps, au lycée, par le choix des pères de famille et de préférence à l'anglais, étaient consacrés les quatre cinquièmes des collégiens, l'étude de l'aile-*



*mand était regardée comme faisant partie de la préparation à la revanche.*

*Elle n'a jamais eu d'autre objet ni d'autre utilité.*

*Car c'est une étude sans charme et, qui plus est, sans valeur éducative. Au grossier génie des Allemands, à cette lourde syntaxe où la pensée procède avec une lenteur si ridicule, que voulez-vous que gagne l'esprit rapide d'un jeune Français ? Quant à la littérature allemande, inutile d'en parler ! Jamais homme de France, né de parents français, n'y mordra pour de bon. Elle ennuie toujours, elle rebute en peu de temps les collégiens les plus affamés de lecture... Et les poèmes de Goethe restent pour nous des lacs gelés<sup>10</sup>.*

1914-1918. Ces millésimes sont encore présents partout dans les moindres recoins de France gravés dans la pierre au-dessus de colonnes hallucinantes de noms de morts ou de disparus. Quand on sait, quatre-vingts ans après, à quoi ces sacrifices ont servi et abouti, il n'est point besoin d'avoir une âme particulièrement sensible pour ressentir doublement l'envie de pleurer les morts et les conséquences proprement catastrophiques pour la France, l'Allemagne et toute l'Europe.

Commencée comme une guerre du XIX<sup>e</sup> siècle, avec officiers en képi, sabre au clair, soldats en pantalon rouge, chevaux ou même souvent bœufs traînant des pièces d'artillerie, elle va se terminer comme une guerre du XX<sup>e</sup> siècle, avec des chars de combat, des colonnes de camions, des avions, des bombardements aériens et du gaz asphyxiant les combattants. À la limite, l'armée de 1939 - qui réquisitionnait encore des chevaux - était - perfectionnement du matériel mis à part - plus proche de l'armée de 1918 que celle-ci ne l'était de celle de 1914.

Parvenus accidentellement, par le jeu de leurs alliances, en conflit direct, la France et l'Allemagne vont cristalliser, par la mise hors de combat de la puissante Russie exsangue et en crise, le débat de cette Première Guerre mondiale.

Sur les responsabilités de cette horrible guerre, nous ne prendrons pas parti ; responsabilités, rappelons-le, qui furent attribuées gratuitement à l'Allemagne par ses vainqueurs en 1919 et que celle-ci, avec plus ou moins forte raison, n'accepta jamais.

En fait, depuis quelques décennies, la France et l'Allemagne, puissance montante en Europe, se regardaient en chiens de faïence et se faisaient peur mutuellement. La France, devenue depuis 1870-71 et la perte de l'Alsace-Lorraine viscéralement germanophobe, n'avait qu'un regard vers la fameuse « ligne bleue des Vosges » et aspirait à la revanche. En plus, les derniers événements intervenus au Maroc entre la France et l'Allemagne avaient envenimé les choses...

Bref, et très malheureusement, il n'en reste pas moins vrai que cette guerre meurtrière fut sans doute au départ très populaire dans les opinions publiques. Il suffit de voir les vieux et premiers films de l'époque pour se rendre compte que Français et Allemands montaient dans les trains, la fleur au fusil, pour aller, les uns, « vers Berlin » et, les autres, « nach Paris ». La plupart de ces braves gens, qu'ils soient de la rive gauche ou de la rive droite du Rhin, n'auront jamais la joie de connaître ni Berlin ni Paris mais reposeront rapidement dans la paix glaciale des cimetières militaires.

Horrible guerre, qui va devenir haineuse, bien pire qu'en 1939-45 où on pourra, à la limite, nuancer entre Allemands et nationaux-socialistes, tandis que là tous les Allemands sont devenus des boches cruels, barbares et sauvages. Car la guerre de 1914-18 va aussi créer la guerre psychologique dont le but est de diaboliser l'adversaire pour stimuler les populations.

On sait que, pendant cette guerre, les pires atrocités ont été colportées en France et en Belgique sur le dos des Allemands, alors qu'à l'est du Rhin on calme plutôt les esprits sur les rumeurs qui courent.

C'est extrêmement simple et logique à expliquer et cela ne sous-entend nullement pour autant un angélisme, un fair-play, mais les Allemands, passant par la Belgique, se trouvent en position d'envahisseurs ; ils se trouvent hors du territoire allemand, en France et en Belgique ; tandis que les alliés avaient grandement intérêt à laisser se développer dans leurs populations les rumeurs sur les atrocités allemandes afin de galvaniser l'esprit de résistance à un envahisseur barbare, les Allemands, eux, de leur côté, avaient tout

intérêt à minimiser les rumeurs qui circulaient dans la Reichswehr sur les atrocités commises sur les soldats allemands par les populations occupées afin de ne pas démoraliser ces derniers ; rumeurs d'autant plus néfastes au moral de l'armée allemande que cette dernière était composée de luthériens et de catholiques et qu'elles menaçaient de ranimer des luttes religieuses.

En effet, les rumeurs les plus folles circulaient dans la Reichswehr sur le rôle des curés catholiques qui, du haut du clocher des églises belges, renseignaient les états-majors alliés sur les mouvements des troupes allemandes, les bonnes sœurs catholiques qui achevaient dans les hôpitaux les malheureux blessés allemands, les jeunes filles belges qui venaient même nuitamment crever les yeux des malheureux soldats de la Reichswehr agonisant sur les champs de bataille, etc.

La rumeur s'amplifiait à ce point que certains prêtres catholiques allemands, pris dans la folie furieuse des rumeurs, claironnaient dans un recueil de prières à l'usage du soldat catholique allemand :

*Honte et malédiction sur celui qui veut agir comme les Belges et les Français, perfides et cruels, lesquels ont même assailli des blessés sans défense* (P. Athanasius Bierbaum, Soldaten, Pflichten, A. Caumann, I.W. 1914)<sup>(2)</sup>.

De son côté, excédé par les rumeurs sur les atrocités allemandes qui couraient, le grand quartier général allemand répliquait par un message en date du 2 septembre 1914 aux représentants de United Press et de l'Associated Press :

*...On raconte à vos compatriotes que des troupes allemandes ont incendié des villages et des villes belges, mais on ne vous dit pas que des jeunes filles belges ont crevé les yeux à des blessés sans défense sur les champs de bataille. Des fonctionnaires communaux belges ont invité nos officiers à manger et ils les ont tués à table...*<sup>(3)</sup>

Arthur Ponsonby (1871-1946), lord of Shulbrede, formé à Eton et à Cambridge, premier secrétaire du premier ministre Henry Campbell-Bannerman, publia du reste en 1930, sur les fausses rumeurs de cette guerre, un livre qui fit sensation, sous le titre *Mensonges intentionnels en temps de guerre* et qui parut également en

Allemagne. Il dénonça donc les plus gros bobards qui ont, pendant des décennies, eu la vie dure en Europe, en particulier en France et en Belgique, comme celui des mains droites des petits garçons belges coupées par les Allemands en 1914-18 afin qu'ils ne puissent jamais se servir d'une arme. Or, effectivement, personne n'a jamais vu, après 1918, d'enfants belges à la main droite coupée par les Allemands... Normalement, si l'on se reporte à ces rumeurs, plusieurs milliers d'enfants belges auraient dû être privés d'une main et poser un problème quasi national...

D'après Ponsonby, la version la plus terrible de cette rumeur aurait paru le 2 mai 1915 dans le *Sunday Chronicle* qui relatait ceci :

*Il y a quelques jours, une dame de bienfaisance de haut rang se rendit à Paris dans une maison qui hébergeait depuis quelques mois un certain nombre de réfugiés belges. Lors de cette visite, elle remarqua une fillette d'une dizaine d'années qui malgré la chaleur régnante dans la pièce avait les mains dans un misérable petit manchon.*

*Tout à coup, l'enfant dit à sa mère :*

*— Maman, mouche-moi le nez !*

*— Mais non, dit alors la dame, mi-riante, mi-sérieuse, une grande fille comme toi qui ne peut pas utiliser son mouchoir !*

*L'enfant se tut et la mère répondit, fatiguée et hébétée :*

*— Madame, elle n'a plus de mains !*

*La dame, effrayée, a compris :*

*— Est-ce possible que les Allemands... ?*

*La mère fondit en larmes. C'était sa réponse<sup>(4)</sup>.*

Et, selon le ministre italien Nitti, un riche Américain, ému par la rumeur de ce bobard qui avait franchi l'Atlantique, se rendit après la guerre en Belgique afin de prendre en charge ces malheureux enfants belges aux mains coupées par les Allemands. Après bien des recherches, il ne put en trouver un seul.

Le texte suivant, également de Ponsonby, doit être considéré avec la plus extrême réserve dans la mesure où aucune date, aucune référence ne permet une vérification de ce qu'il avance et son

authentification. Néanmoins, avec cette réserve, il mérite d'être cité et n'étonnera guère ceux qui sont habitués aux mensonges, erreurs, exagérations ahurissants des journalistes. Ceux qui entendirent le bobard des 80 000 morts de Timisoara ou celui, pendant la guerre du Golfe, des soldats irakiens jetant par les fenêtres des maternités les bébés koweïtiens, ou encore, lors de la guerre civile de Bosnie, l'immense bobard des fameux viols ethniques (terminologie imbécile inventée et claironnée pendant des semaines par des journalistes ignares puisque les combattants des deux bords appartiennent à la même ethnie) chiffrés parfois à 100 000 cas, etc., apprécieront, comme une caricature, la démonstration de Ponsonby de fabrication des nouvelles d'octobre 1914 et leur enchaînement :

*La Kölnische Zeitung de Cologne annonça : « Dès la prise d'Anvers, les cloches des églises se mirent à sonner en Allemagne ».*

*Ce qui donna dans le Matin de Paris r « D'après la Kölnische Zeitung, les prêtres d'Anvers furent contraints, après la prise de la forteresse, de faire sonner les cloches des églises ».*

*Et dans le Times de Londres : « D'après ce qu'a entendu dire le Matin de Paris en provenance de Cologne, les prêtres belges qui, après la chute d'Anvers, s'étaient refusés à faire sonner les cloches de leurs églises ont été démis de leurs fonctions ».*

*Ce qui donnera, à Rome, dans le Corriere délia Sera : « D'après ce que le Times apprend par Paris en provenance de Cologne, les malheureux prêtres qui s'étaient refusés à faire fonctionner les cloches de l'église ont été condamnés aux travaux forcés... »*

*Information qui serait revenue de manière grand-guignolesque au Matin de Paris : « D'après des informations parvenues de Londres par le Corriere délia Sera en provenance de Cologne, il est confirmé que les conquérants barbares d'Anvers ont, afin de les punir, pendu par les pieds, afin que leurs têtes servent de battants vivants, les malheureux prêtres qui avaient refusé héroïquement de faire sonner les cloches des églises »<sup>(5)</sup>.*

Vrai ou faux ? Finalement, peu importe, tant ce processus de modification des nouvelles est assez représentatif de la circulation des rumeurs et bobards que tous ceux qui ont vécu la guerre, soldats

ou civils, ont maintes fois entendus.

Le même Ponsonby note aussi qu'aux États Unis, pays pourtant neutre jusqu'en 1917 et habité par une importante minorité allemande, les mensonges les plus fous courent sur la conduite des Allemands et sont immédiatement crus : tels le jet par avion de sucres Candy empoisonnés destinés aux enfants, les viols de nonnes dans les couvents belges, l'amputation des oreilles d'un honorable chapelain par les uhlans, et même la déification en ce bas monde du vieux maréchal Hindenburg par l'hymne *Hindenburg est notre Dieu !*

Dans les mensonges de propagande antiallemande, les sous-marins qui créèrent la vie dure aux flottes alliées jouent évidemment un grand rôle pendant la Grande Guerre et sont toujours présentés comme des exemples typiques de la perfidie et de la cruauté allemandes.

Pourtant, après guerre, l'amiral américain Sims reconnaîtra dans le *New York Times* en 1923 :

*Il n'existe aucun rapport authentique sur la cruauté qui a été colportée sur les commandants et équipages des sous-marins allemands. Les articles de presse sur les cruautés étaient seulement destinés à des fins de propagande.*

Bref, comme le cite abondamment le Dr. Gerhard Frey dans son excellent livre *Vorsicht Fälschung !*, les Allemands et leurs alliés autrichiens seront accusés en permanence pendant cette Première Guerre mondiale des crimes imaginaires les plus abominables que la méchanceté et la cruauté humaines puissent perpétrer : femmes et fillettes violées, blessés torturés, martyrisés et achevés, enfants empoisonnés aux bonbons, femmes tuées par des gaz empoisonnés, et, allons-y carrément, en mars 1916, le *Londoner Daily Telegraph* annonce que « les Autrichiens ont gazé 700 000 Serbes » ! Chiffre sans doute fatidique puisque, le 27 octobre 1917, plusieurs journaux américains annoncent que, sur ordre des Allemands, 700 000 Grecs ont été déportés et assassinés...<sup>(6)</sup>

Malgré tous ces bobards, tout l'arsenal classique de la propagande haineuse qui émane des médias, relayée par la population civile qui en rajoute avec les planqués des pays belligérants, les

combattants, ceux qui sont au feu, n'ont pas forcément la même optique, comme le rapporte Jean Norton Cru :

*Le poilu haïssait ceux qui, n'étant pas dans la tranchée, étaient plus belliqueux que lui et, ne connaissant pas la guerre ou refusant d'en accepter les leçons, voulaient la continuer à ses dépens et par des méthodes condamnées<sup>(7)</sup>.*

Cette guerre est effectivement sur le terrain une horrible et répugnante boucherie entre, le plus souvent, de braves hommes d'un côté comme de l'autre qui n'ont personnellement aucune haine au cœur contre le combattant d'en face.

Relisons la lettre du 22 février 1915 d'Eugène Lemerrier à sa mère :

*Nos pertes sont effroyables ; celles de l'ennemi, pires encore. Tu ne peux pas savoir, ma mère aimée, ce que l'homme peut faire contre l'homme. Voici cinq jours que mes souliers sont gras de cervelles humaines, que j'écrase des thorax, que je rencontre des entrailles. Les hommes mangent le peu qu'ils ont, accotés à des cadavres. Le régiment a été héroïque : nous n'avons plus d'officiers<sup>(8)</sup>.*

et celle du 26 février 1915 :

*Chère mère, nous voici de nouveau sur le champ de bataille. Nous avons gravi les hauteurs sur lesquelles il siérait mieux de contempler la gloire de Dieu que de réprouver les horreurs humaines. Les cadavres, innombrables au début, disparaissent peu à peu et de rares malheureux, couleur de terre, suscitent de temps à autre une pénible rencontre. Les pertes sont ce qu'on appelle sérieuses dans les communiqués.*

*Au moins pourrai-je te dire que nos soldats sont admirables de résignation héroïque. Tous déplorent cette guerre infâme, mais la plupart éprouvent que l'acceptation d'un devoir horrible est la seule chose qui puisse excuser en ce moment l'affreuse nécessité d'être un homme.*

*Chère mère, je ne puis terminer.*

*Maintenant la plaine s'endort dans le mauve et le rose.*

*Comment se peut-il qu'il y ait de l'horreur à un tel point <sup>(9)</sup>*

*Et, à côté de ces horreurs, beaucoup de chevalerie et de respect,*

comme le raconte l'écrivain Louis Pergaud, auteur de la célèbre et fameuse *Guerre des Boutons*, mort pour la France devant Marcheville le 7 avril 1915 :

*On n'a pas voulu laisser, comme la première fois, les blessés mourir entre les lignes... et le major Mistarlet, un brave petit médecin, s'offrit hier, en plein jour, d'aller les ramasser. Ce fut pour nous une minute sacrement angoissante.*

*Allaient-ils lui tirer dessus et sur les brancardiers ? Tant pis ! Il hissa le drapeau de la Croix-Rouge et, armé de son seul brassard de médecin, se leva sur la tranchée. Je ne respirais plus. Ce brave petit docteur est un si gentil et charmant camarade...*

*Les Allemands furent très corrects. Ils se levèrent au-dessus du parapet et l'on se regarda de part et d'autre. Mistarlet s'avancait, suivi de ses hommes. Il arriva auprès du blessé, à six mètres devant les Allemands qu'il salua militairement, comme au Grand Siècle, puis ramassa son blessé. Et, tandis que les brancardiers l'emportaient, il resalua encore, comme la première fois, les ennemis qui lui rendirent son salut.*

*Il rentra dans nos lignes ; les têtes disparurent derrière le parapet, le silence régna de nouveau et plus un coup de fusil ne fut tiré de la journée<sup>(10)</sup>.*

D'autres témoignages confirment ces faits :

*L'attaque de Verdun a commencé au mois de février 1916 pour une durée de huit mois. Le fort de Douaumont est tombé, et ce fut l'attaque de celui de Vaux, qui est tombé à son tour en juin. Par le guichet du poste de commandement, le commandant Raynal, qui commandait le fort, a rendu son épée. Au sortir de ce fort avec ses soldats, les Allemands leur ont rendu les honneurs militaires.*

*Peu de temps après son arrivée en captivité, le commandant Raynal a reçu, dans l'Oflag où il avait été transféré, la visite d'un haut gradé de l'armée allemande qui lui a rendu son épée de la part du Prince impérial, ce dernier refusant de garder l'arme d'un adversaire aussi brave !*

*En 1930, à peu près, le commandant Raynal est décédé : la presse, à Paris, en a fait très peu de cas mais la veuve du comman-*

dant a reçu une lettre timbrée de Hollande et, à sa grande surprise, a lu les condoléances de S.M. Guillaume II, empereur d'Allemagne, qui, de son exil, rendait hommage à son ancien adversaire<sup>(11)</sup>.

Mais l'occupation d'une partie de la France par la Reichswehr est dure et très mal ressentie par la population locale, comme le montre le ton de la lettre suivante :

*Lundi 22 février 1915.*

*Il sera dit qu'aucune épreuve ne nous sera épargnée par ces Allemands maudits. Aujourd'hui, à midi, ils ont sommé M r l'archiprêtre de faire sonner toutes les cloches de la Basilique pour leur soi-disant victoire sur les Russes. Pendant une heure, nos vieilles cloches françaises ont carillonné à toute volée ! Mais, patience ! Si vous êtes ici, coquins, c'est que vous avez méconnu le droit des gens, renié votre signature, assassiné un peuple. Tout se paie, même en ce monde, nous attendons la justice de Dieu. Il ne sera pas dit que l'injustice et la force de la brute seront toujours victorieuses et nous vous ferons payer cher l'humiliation d'aujourd'hui. Que dis-je, l'humiliation ? Nous savons bien que nos cloches n'ont pas chanté pour eux ; elles sont catholiques et eux sont protestants et ils ont beau se vanter de leur piété, elle n'est pour eux qu'un voile pour cacher tous leurs crimes. Elles sont bien françaises : l'une est filleule de Napoléon ; et elles aimeraient mieux se briser que de chanter la victoire de l'Allemagne. Aussi, tandis que tous les repus, les tonneaux de bière et les cercueils à saucisses qui sont ici depuis six mois se disaient, avec un rire épais, au milieu de leurs beuveries : « Elles chantent pour nous », nous avons bien compris que nos vieilles cloches de France chantaient la prochaine délivrance de notre patrie et priaient pour elle.*

*On dit que nous avons reculé de 25 km près de Laon tandis que nous aurions eu un grand succès près de Péronne (15 000 Allemands hors de combat) et pris de nombreuses munitions.*

*Nous avons lu aujourd'hui le discours du cardinal Mercier, primat de Belgique, au conclave de Rome ; c'est la chose la plus belle que l'on puisse lire ; et l'on voit bien, en lisant cette magnifique protestation, qu'il est impossible que les Allemands soient vic-*

*torieux ; c'en serait fini de la justice, de l'honneur, de la loyauté, de tout ce qui élève l'homme au-dessus de la bête, et il est impossible qu'une chose aussi affreuse puisse arriver. Un soldat, tout à l'heure, a failli arrêter Pierre dans la rue ; on fait ainsi constamment des rafles dans la rue ; c'est le régime de la terreur<sup>(12)</sup>.*

Alors qu'on aurait souhaité, après cette guerre si meurtrière qui fit couler tant de sang inutilement de part et d'autre, un certain apaisement entre vainqueur et vaincu, il n'en sera rien.

L'occupation française en Rhénanie va être très dure. L'Allemagne, moralement humiliée par le Traité de Versailles, économiquement épuisée comme une grande partie de l'Europe, est astreinte à payer des réparations de guerre qui dépassent largement ses possibilités et qu'elle ne peut en fin de compte honorer. D'où ces « manquements » qui vont provoquer l'ire de ses vainqueurs et surtout de la France, qui est impitoyable.

Alors le gouvernement français décide de recourir à la manière forte. Le même jour (16 janvier), la Commission des réparations constate « deux nouveaux manquements » de l'Allemagne, sans d'ailleurs préciser lesquels. Ce « constat » permet à la Haute Commission interalliée des Territoires rhénans de décréter la saisie de certains revenus du Reich en territoire occupé : douanes, licences, forêts domaniales, impôt sur le charbon (18 janvier). Une semaine plus tard, la Commission des réparations déclare que l'Allemagne est en état de « manquement général ». En conséquence, les gouvernements français et belge décident d'interdire tout envoi de coke et de charbon de la Ruhr à destination de l'Allemagne non occupée. Cette interdiction est bientôt étendue aux produits métallurgiques et fabriqués. « Ainsi, déclare M. Tirard, président de la Haute Commission interalliée, la Rhénanie et la Ruhr vont se trouver totalement séparées du reste de l'Allemagne.

Mais, à mesure que les autorités alliées multiplient les mesures de rétorsion, tout l'édifice économique allemand s'écroule entre leurs mains<sup>(13)</sup>.

Quand on connaît l'humanitarisme et l'antiracisme de l'église catholique de France de cette fin du XX<sup>e</sup> siècle, illustrés par les

manifestations et déclarations parfois intempestives d'ecclésiastiques tels que Mgr Gaillot ou l'inévitable abbé Pierre, il y aurait de quoi être étonné par les propos racistes tenus en 1919, alors même que la guerre est terminée, par un abbé en occupation au Palatinat concernant les Allemands :

— *Vos légionnaires, demandait, dans le plus pur latin, à l'abbé Casse, aumônier de la Légion étrangère, le curé d'un bourg où l'on cantonnait, vos légionnaires doivent être des gens terribles, dangereux... ?*

— *Mais non, répondit le vénérable et vaillant aumônier, puisqu'on a laissé en Afrique tous les soldats de race allemande*<sup>(14)</sup>.

Entre 1922 et 1923, l'Allemagne va alors s'effondrer financièrement dans une inflation restée mémorable... qui prendra des proportions quasi astronomiques, aussi « les timbres collés sur les lettres mises à la poste le matin se déprécient à tel point dans le courant de la journée qu'ils ne valent plus rien à l'heure où les lettres sont remises à leur destinataire ». Les philatélistes du monde entier connaissent tous très bien ces timbres, témoins d'une tranche de l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle.

Insondable et incompréhensible politique française, à cette époque. Ce que, plus tard, Guy Mollet appellera avec une assez juste raison « la droite la plus bête du monde » est furieusement antiallemande, tandis que la gauche, de plus en plus tributaire du parti communiste en pleine expansion, défend la cause des travailleurs allemands.

*Tant que le danger existera, tant que la Ruhr sera occupée, tant qu'une baïonnette française menacera la poitrine d'un ouvrier allemand, nous devons propager notre mot d'ordre : Fraternalisez !*<sup>(15)</sup>

Quel Français peut donc écrire de tels propos « politiquement incorrects », proches de la trahison, au moment même où l'armée française fait couler le sang allemand en Rhénanie ? Mais, bien sûr, c'est le communiste Jacques Doriot, futur chef du PPF !

C'est l'époque, effectivement, où la République française, habituellement si chatouilleuse sur le plan des atrocités allemandes, n'hésite pas à faire tirer son armée sur la population allemande, notamment à Recklinghausen en 1923, sans aucun scrupules :

*Alors, le pire arrive : le service d'ordre ne se contient plus et ouvre le feu (c'est justement ce que j'avais voulu éviter en ne tirant pas moi-même). Les rafales se succèdent. Comme cassés en deux, des manifestants titubent, portent les mains à leur figure et s'effondrent sur place. Les vitres des fenêtres volent en éclats. Bientôt la fusillade est générale. Je me faufile le long des murs en évitant de me placer dans la trajectoire des balles et parviens à me glisser dans le bâtiment du commandant de la place. Au dehors, la foule hurle toujours. La fusillade s'est tue, mais les charges de cavalerie se poursuivent encore un certain temps. C'est seulement à une heure du matin que le tumulte s'apaise. La foule s'est retirée en emportant avec elle ses morts et ses blessés. Le silence revient. Les cavaliers, parmi lesquels on compte plusieurs victimes, se replient sur leurs quartiers.*

*Je monte au premier étage et jette un regard par la fenêtre. La place est déserte. Mais de larges traînées luisantes maculent l'asphalte. C'est du sang. Je distingue, de loin en loin, des vêtements déchirés, des réverbères brisés.*

*Le lendemain, à son réveil, la ville est plongée dans une sorte d'hébétéude. Les deux camps font le décompte de leurs victimes. Chez nous, il y a deux morts et huit blessés légers. Les manifestants, eux, ont treize morts à déplorer. On ne connaîtra jamais le nombre exact de leurs blessés*<sup>(16)</sup>.

On ne saurait aussi passer sous silence le drame des Alsaciens et des Lorrains lors de cette guerre inhumaine. On connaît leur lien historique avec la France, sans ignorer leur langue, leur culture et leurs racines profondément germaniques. Un drame analogue à celui d'enfants désemparés qui regardent, désolés et impuissants, leurs parents s'envoyer les assiettes à la figure ; avec, en plus, l'obligation de prendre parti pour l'un ou l'autre des parents et de casser la vaisselle en famille.

Les Français de l'intérieur de 1914, avec leur égocentrisme renforcé par le jacobinisme, s'imaginent volontiers soit que les Alsaciens-Lorrains sont définitivement absorbés par le Reich après quarante-quatre ans de réintégration dans l'univers germanique, soit

que ceux-ci ne pensent, depuis leur berceau, qu'au retour de l'ancienne mère patrie et haïssent les Allemands. Dans les deux cas, ils ont tort.

C'est sans doute cette confession d'un vieil Alsacien, aussi patriote que francophile, qui a pu nous faire comprendre parfois l'ambiguïté des sentiments des Alsaciens-Lorrains. Aussi narrait-il l'histoire tourmentée de sa vieille propriété familiale au cours des guerres de 1870-71, 1914-18 et 1940-45. La beauté, son emplacement, son point de vue imprenable, attiraient, hélas, chaque fois irrésistiblement les armées de passage pour un idéal et confortable bivouac plus ou moins prolongé. « Évidemment, dans la famille, on était toujours content de voir arriver les Français mais, par malheur, quand ils partaient, ils laissaient quasiment la propriété en ruines, ayant par exemple fait du trapèze sur le lustre du grand hall d'entrée ! Les Allemands, on les voyait arriver sans plaisir mais, quand ils partaient, ils nous faisaient doublement plaisir en laissant notre propriété dans un état quasi impeccable ! »

Les Alsaciens et les Lorrains les plus francophiles ne supportant pas de devenir allemands ont, depuis 1871, quitté leur province pour l'Algérie ou la Normandie, etc. Mais, dès 1914, la majorité d'entre eux restés au pays vont se battre pour l'empire allemand sur tous les fronts, également sur le front ouest contre les Français. Cependant que de nombreux jeunes Alsaciens passent la frontière pour aller s'engager dans l'armée française, qui finira par compter dans ses rangs une vingtaine de milliers d'Alsaciens. L'Alsace reste partagée. Ainsi, le poète alsacien Friedriel Lienhard publiera-t-il en pleine guerre, en 1916, un livre-manifeste proclamant l'appartenance de l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne. En 1917, le Dr. Eugen Rietlin, président du Landtag Elsass-Lothringen, déclare qu'« il espère que le sang versé donnera aux Alsaciens-Lorrains leur juste place dans le Reich »<sup>(17)</sup>.

De son côté, le gouvernement français de 1914, dès la déclaration de guerre, ne considère pas les Alsaciens comme des nationaux. Ceux qui, sur son sol, n'ont pu rejoindre à temps par chemin de fer l'armée impériale allemande sont arrêtés et internés dans des

camps de concentration de suspects, notamment dans le département de la Manche (Grandville et l'île de Tatihou au large de Cherbourg).

De leur côté, de nombreux jeunes Alsaciens, non encore mobilisables en raison de leur âge, s'engagent dans l'armée impériale allemande. Certains feront une guerre héroïque contre la France, tel Robert Ernst, engagé volontaire à dix-sept ans, avec un étonnant palmarès : Chemin des Dames, Ypres, Verdun, prise du fort de Vany, puis pilote d'observation abattu en vol près de Cambrai, enfin, remis de ses blessures, seconde bataille de la Marne en mai 1918 ! Cet intrépide et quasi immortel Alsacien quittera évidemment Strasbourg le 20 novembre 1918, deux jours avant l'entrée des troupes françaises. Monarchiste, il ne veut pas servir la République et quitte l'armée allemande pour entreprendre des études universitaires à Heidelberg et à Tübingen. Devenu l'un des chefs de file des Alsaciens-Lorrains en Allemagne, il se rallie au Parti national-socialiste des travailleurs allemands. En juillet 1940, il est nommé Generalreferent pour les affaires alsaciennes<sup>(18)</sup>.

Au centre de cette terrible querelle sanguinaire franco-allemande, certains autres Alsaciens jouent, de l'autre côté du Rhin, des rôles non négligeables. Tel est le cas de Heinrich Scheuch, général titulaire de l'Ordre pour le Mérite, issu du corps des cadets prussiens (Kadetterkorps). Natif de Sélestat, il n'est rien d'autre qu'un petit-neveu d'un ministre du général Mac-Mahon. Pourtant, le 4 août 1914, il n'en est pas moins chef d'état-major du ministre de la Guerre au Grand Quartier général et terminera ministre de la Guerre du royaume de Prusse jusqu'au 3 janvier 1919.

Que dire, à travers l'Alsace, de ces imbrications franco-allemandes ?

D'autres Alsaciens, parfois, tel Dominique Richert, rédacteur d'un journal de guerre qui intéressera ultérieurement l'écrivain allemand Heinrich Böll, en ayant carrément marre de la guerre, de la mort et du sang, désertera un jour en passant les lignes françaises. Mais, interrogé par les Français, malgré les pressions que l'on sait dans de tels cas, il refusera toujours de trahir pour autant ses camarades restés dans les lignes allemandes, du côté allemand.

Les Français de l'intérieur savent-ils que, en 1914-1918, 380 000 hommes de leurs compatriotes d'aujourd'hui combattirent loyalement dans les rangs allemands et que 50 000 d'entre eux moururent pour le Kaiser ?

Après la récupération par la France, en 1918, des « provinces perdues », ces survivants de ce qu'on a appelé la « grise armée » devront se taire. Les morts et les disparus seront nommés « les soldats les plus inconnus ». Cependant, « pour honorer leur mémoire, Frédéric Spieser fera édifier la Tour de la Paix sur les ruines relevées du château de la Hunebourg, près de Dossenheim sur Zindel. Le 19 juin 1941, les autorités allemandes y feront transférer le corps du docteur Karl Roos, condamné à mort et fusillé en février 1940 à Champigneulle. Sous séquestre de l'administration française depuis 1947, ce site semble aujourd'hui à l'abandon. Quant aux cendres du chef autonomiste, elles ont été enlevées mystérieusement dans les derniers mois de la Seconde Guerre mondiale »<sup>(19)</sup>.

Notons, à propos de cette Alsace-Lorraine au cœur des conflits franco-allemands, que l'Allemagne s'est souvent montrée plus tolérante que la France au sujet du respect de la langue maternelle des autochtones.

Voici ce qu'écrivait en 1973 le Suisse Aldo Dami :

*En Alsace, l'enseignement se donne d'emblée et exclusivement en français, en dépit des demandes des parents et des conseils généraux. Ainsi, alors que les villes sont partout francisées, le petit paysan, lui, passe tour à tour de son dialecte familial à l'école française, revient au dialecte dès son retour à la maison, et de nouveau au français au régiment. Il parle une langue, il écrit l'autre. Il y a discordance, donc aliénation, à la fois dans le temps et dans l'espace, entre ville et campagne, entre générations, entre l'oral et l'écrit. L'allemand n'est enseigné qu'au degré secondaire, comme une langue « étrangère » - cette langue étrangère choisie pouvant être du reste l'anglais, l'italien ou le russe et, dans ce cas, pas d'allemand du tout, alors qu'un enseignement d'emblée bilingue, avec l'anglais ou l'allemand, est donné dans quelques écoles primaires de... Bordeaux et, plus récemment, de Nancy. L'allemand s'enseigne en français à l'univer-*

*site de Strasbourg, et il n'est pas permis d'y soutenir une thèse en allemand (...)*

*Mais, en pays, lui, purement allemand, le Land de Bade-Wurtemberg, la Sarre surtout, tous deux limitrophes, ont des écoles enfantines bilingues, des écoles primaires où certaines branches sont enseignées en français et, en Sarre, quelques écoles purement françaises. L'Université de Sarrebruck est pratiquement internationale et a même eu un recteur français, et le français est une langue étrangère obligatoire, avec ou sans l'anglais, dans les Länder sans exception - y compris à Hambourg sur l'intervention de M. Pompidou.*

*D'ailleurs, de 1870 à 1918, sous le régime allemand, les écoles étaient françaises dans la partie romane de la Lorraine annexée et dans les vallées vosgiennes francophones d'Alsace<sup>(20)</sup>.*

On ne peut passer sous silence, dans cette époque tragique, l'immense humiliation que ressentit l'Allemagne profonde, déjà amputée de territoires peuplés d'Allemands à ses propres frontières, de se voir retirer en 1919 la totalité de son empire colonial en Afrique, en Océanie et en Asie. Toute l'Europe de l'Ouest dispose encore de colonies en 1919 : l'Espagne, la France, le Portugal, la Belgique, les Pays-Bas, l'Italie et l'Angleterre.

Si le premier gouvernement de la République allemande, dite de Weimar, issu de l'Assemblée nationale élue le 19 janvier 1919, déclare inacceptables les conditions de paix imposées par les vainqueurs, il lui est absolument impossible de reprendre les hostilités. L'Allemagne épuisée par la guerre, contaminée par la Révolution bolchevique de son voisin russe, est au bord de la guerre civile. Raison pour laquelle, la rage au cœur, elle est bien obligée de signer le fameux Traité de Versailles, si outrancier et injuste soit-il, à l'origine de la Seconde Guerre mondiale.

Rappelons qu'à la veille de la Première Guerre mondiale l'empire colonial allemand occupait trois millions de kilomètres carrés peuplés de douze millions d'habitants et se composait des pays suivants : Togo, Cameroun, Sud-Ouest africain, Afrique Orientale (aujourd'hui Tanzanie, Rwanda et Burundi), Nouvelle-Guinée et îles



annexes, Samoa et Kiao-Tcheou (en Chine). Petit empire colonial, certes, en comparaison de ceux de la Grande-Bretagne et de la France, mais qui correspondait très bien aux éternelles hésitations coloniales de l'Allemagne.

Bismarck ne disait-il pas qu'il valait mieux « un village de plus à la frontière qu'un empire colonial au-delà des mers », tandis qu'il était toujours à encourager « le coq gaulois à aller user ses ergots dans les sables africains » ; jugement qui, avec le recul de l'histoire et les inextricables problèmes politiques et militaires liés à la décolonisation, apparaît aujourd'hui frappé au coin du meilleur bon sens.

Mais, en 1919, Bismarck est mort et l'Allemagne, notamment marchande, très impressionnée par l'étendue des empires coloniaux britanniques et français, se sent particulièrement humiliée d'être dépouillée de son modeste empire colonial.

Nous sortirions un peu du sujet en citant toutes les opérations militaires en terre africaine qui mirent aux prises, pendant la guerre de 1914-18, les Allemands aux Français, aux Anglais et aux Belges. Parfois, les Allemands résistèrent bien avec des moyens militaires très limités, mais l'armée coloniale allemande n'avait rien à voir avec la puissance de la Reichswehr en Europe.

Cette épopée africaine de la Première Guerre mondiale a surtout été connue du grand public français par les succès du célèbre *Il est minuit, Docteur Schweitzer*, de nombreuses fois porté à l'écran et mis sur scène théâtrale.

Que dire de la colonisation allemande ? Elle eut d'abord la malchance, dans un premier temps, d'avoir affaire aux plus dures rébellions coloniales que les empires européens aient connues à cette époque en Afrique. Ensuite, elle eut à cœur, avec rigueur et méthode, de mettre en valeur ces pays jusqu'en 1914 ; effort qui fut stoppé par la guerre. Mais « Bien d'autres projets demeurèrent dans les cartons des ingénieurs. Ils étaient grandioses et visaient à faire de l'empire colonial allemand un modèle, une vitrine du talent colonisateur des Germains »<sup>(21)</sup>.

Pour les Africains qui pouvaient comparer le comportement des

différents colonisateurs européens, les Allemands avaient la réputation d'être « durs, mais justes ».

En 1919, en plein délire germanophobe, pour dépouiller l'Allemagne vaincue de son empire colonial et se le partager entre vainqueurs on inventa une espèce de « culpabilité coloniale » qui ferait rire aujourd'hui et qui ne s'appuyait sur aucun fait précis, dont on trouvera ci-dessous le texte :

*L'échec de l'Allemagne dans le domaine de la civilisation est trop évident pour que les puissances alliées et associées puissent autoriser cette puissance à entreprendre une deuxième tentative de ce genre, et abandonner, de ce fait, douze millions d'indigènes à un sort dont la guerre les avait délivrés. (...) La tradition du gouvernement allemand, la manière dont les colonies allemandes ont été utilisées comme points de départ d'actes de brigandage contre le commerce de la terre, mettent les puissances alliées et associées dans l'impossibilité de restituer à l'Allemagne ses colonies et de confier au Reich allemand l'instruction et l'éducation de leurs populations<sup>(22)</sup>.*

Au Traité de Versailles, quarante articles seront consacrés à la liquidation de l'empire colonial allemand dont voici les principaux :

*Art. 118 - Hors de ses limites en Europe, telles qu'elles sont fixées par le présent traité, l'Allemagne renonce à tous droits, titres ou privilèges quelconques sur ou concernant tous territoires lui appartenant, à elle ou à ses alliés, ainsi qu'à tous droits, titres ou privilèges ayant pu, à quelque titre que ce soit, lui appartenir vis-à-vis des puissances alliées et associées.*

*Art. 119 - L'Allemagne renonce, en faveur des principales puissances alliées et associées, à tous ses droits et titres sur ses possessions d'outre-mer.*

*Art. 120 - Tous droits mobiliers ou immobiliers appartenant dans ces territoires à l'Empire allemand ou à un État allemand quel-conque passeront au gouvernement exerçant l'autorité sur ces territoires...*<sup>(23)</sup>

Par réaction, une grande partie de l'Allemagne va se découvrir, après le Traité de Versailles, une nouvelle vocation coloniale qui ne pouvait trouver une issue que dans la nostalgie, animée principa-

lement par la DKG (Deutsche Koloniale Gesellschaft) comptant 30 000 membres et, en 1925, le vieux maréchal Hindenburg déclarait que « tout ce qui a été allemand devra redevenir allemand ».

Nostalgie qui va s'estomper avec l'arrivée, en 1933, des nationaux-socialistes au pouvoir, dont le chef, Adolf Hitler, n'est pas très « colonial », très proche en cela des conceptions bismarckiennes :

*Nous autres, nationaux-socialistes, biffons délibérément l'orientation de la politique extérieure d'avant-guerre... Nous mettons un terme à la politique coloniale et commerciale d'avant-guerre et nous inaugurons la politique territoriale de l'avenir... Une telle politique territoriale ne peut plus aujourd'hui s'exercer quelque part au Cameroun, mais bien presque exclusivement en Europe<sup>(24)</sup>.*

Lequel chef craignait de voir, avec une incontestable prémonition, que la situation de l'Allemagne ne ressemble à celle de la France, puisqu'il avait déjà écrit dans *Mein Kampf*, en 1923, qu'en France :

*L'envahissement par les Nègres fait des progrès si rapides que l'on peut vraiment parler de la naissance d'un État africain sur le sol de l'Europe. La politique coloniale de la France d'aujourd'hui n'est pas à comparer avec celle de l'Allemagne de jadis. Si l'évolution de la France se prolongeait encore trois cents ans dans son style actuel, les derniers restes du sang franc disparaîtraient dans l'État mulâtre africano-européen qui est en train de se constituer ; un immense territoire de peuplement autonome s'étendant du Rhin au Congo, rempli de la race inférieure qui se forme lentement sous l'influence d'un métissage prolongé. C'est là ce qui distingue la politique coloniale française de l'ancienne politique coloniale allemande<sup>(25)</sup>.*

Tandis que Klötzel, sans illusions, dès 1928, prévoyait déjà le sort futur des colonies européennes :

*Pour ceux qui veulent voir, la guerre a ouvert un nouveau chapitre de l'histoire coloniale, le dernier. Peu importe de savoir quand ce chapitre finira ; l'issue de la lutte ne peut être douteuse et elle surviendra dans une période de l'histoire rapprochée de la*

*nôtre... Nous avons l'heureux privilège de nous trouver placés en dehors de cette lutte imminente ; nous n'avons, Dieu merci, pas de colonies à défendre par le fer et par le sang, ce qui ne nous empêcherait d'ailleurs pas de les perdre tôt ou tard. Aux yeux des peuples qui luttent pour leur liberté, Chinois aujourd'hui, Nègres ou Indiens demain, nous n'avons pas la souillure d'être une puissance coloniale<sup>(26)</sup>.*

Après la boucherie de cette Première Guerre mondiale, l'Allemagne vaincue ne fut pas seulement contrainte d'abandonner toutes ses colonies, de perdre à l'est de l'Europe des territoires ancestraux annexés à la Pologne et à la Tchécoslovaquie, d'être moralement tenue responsable de ce massacre aux dimensions mondiales, mais encore elle fut d'office exclue du monde civilisé en n'étant pas admise à la Ligue des Nations, mère de la défunte SDN (Société des Nations), grand-mère de l'actuelle ONU (Organisation des Nations Unies).

Écrasée, piétinée moralement, déshonorée, ruinée financièrement, l'Allemagne ne pouvait pas ne pas réagir à ses malheurs et à ces injustices. Tous les historiens reconnaissent aujourd'hui que les Traités de Versailles et de Saint-Germain-en-Laye annonçaient déjà la Seconde Guerre mondiale.

Comme c'est souvent le cas quand un peuple désespéré est descendu au plus bas de l'échelle, c'est un fils du peuple d'extraction modeste, nationaliste exacerbé par tant d'injustice, qui allait, par son talent extraordinaire de tribun autodidacte qui touchait ses compatriotes au cœur et aux tripes, reprendre le flambeau abandonné par les démocrates de Weimar, aux discours aussi vides qu'ampoulés et, très rapidement, refaire de l'Allemagne l'une des plus grandes puissances du monde à la veille de la guerre de 1939.

On peut dire tout ce qu'on veut du chancelier Adolf Hitler sauf, comme beaucoup trop d'imbéciles l'ont dit et écrit, y compris aujourd'hui en Allemagne, qu'il n'était qu'un raté, qu'un demi-fou, qu'un impuissant contrarié. Mais, alors, dans ces conditions, comment put-il aller à la magistrature suprême par les voies les plus légales chez un grand peuple d'Europe parmi les plus industriels,

les plus intelligents, les plus cultivés du monde ? Et, en quelque sorte, idiot de naissance d'un village autrichien, avoir fait trembler le monde au milieu du XX<sup>e</sup> siècle et être parfois comparé à Gengis Khan, Alexandre le Grand ou Napoléon I<sup>er</sup>, considéré, lui, comme un pur génie, dont il n'aurait que répété les erreurs mortelles ! Avec aussi, en plus, comme qualité première, celle d'être un autodidacte à la prodigieuse culture acquise de façon personnelle et indépendante, en marge du toujours décevant scolairement correct.

La plupart des Français d'aujourd'hui sont absolument persuadés qu'Hitler a battu tous les records dans la course à la diabolisation d'un chef d'État. Est-ce si sûr que cela ? En fait, il a seulement pris la digne succession de Bismarck, puis de l'empereur Guillaume II (1859-1941).

Dans son livre posthume de souvenirs, *Le monde d'hier*, paru en 1943, le grand écrivain Stephan Zweig (1881-1942) a décrit ainsi l'ambiance qui régnait dans un cinéma de Tours avant la guerre de 1914-18, lorsque l'image du Kaiser passa pour une seconde à l'écran :

*En cet instant où le Kaiser apparut en image commença tout à fait spontanément dans l'obscurité un sifflement et un vacarme sauvage. Tout le monde hurlait et sifflait, femmes, hommes, enfants poussaient des cris de dérision, comme si on les avait offensés. Les braves gens de Tours, qui cependant ne savaient pas plus des événements du monde que ce qui se tenait dans leurs journaux, étaient pour une seconde devenus fous. J'avais peur. J'avais peur jusqu'au plus profond de mon cœur, car je sentais ce que devait être l'empoisonnement par le biais de la propagande de haine menée depuis des années<sup>(27)</sup>.*

À propos du début de la Seconde Guerre mondiale, enchaînement logique et diabolique de la Première, le Français moyen est toujours victime des désinformations énormes imposées par l'État républicain, dont la morale première est le mensonge.

Il n'y a par exemple que les niais - et leur nombre est considérable dans ce pays de braves gens qu'est la France - pour croire que la France ne va pas dévaluer lorsqu'un ministre des Finances le

claironne, alors que le gouvernement le fera dans les quarante-huit heures suivantes.

Il en est de même pour le reste.

Les Français, trompés par une histoire officielle souvent écrite par des historiens aussi indépendants que les magistrats censés rendre la justice, doivent apprendre une histoire trop souvent manichéenne, toujours trop partielle et surtout partielle, donc tronquée, parce que les mortaises n'ont que rarement des tenons. Une histoire avec des effets outrageusement révélés et développés tandis que les causes profondes sont soigneusement cachées, camouflées, voire enterrées.

*Quid*, alors, de la Pologne au 1<sup>er</sup> septembre 1939 ? Fallait-il encore mourir, non pour Dantzig, mais pour empêcher un cambriolé (par le Traité de Versailles) d'aller cambrioler le cambrioleur pour récupérer ses vieux bijoux de famille prussiens ?

Car la plupart, sinon la quasi-totalité des Français, ont toujours à l'esprit l'image d'une très sainte, très catholique Pologne, aussi douce que pacifique, innocent agneau en butte aux éternels appétits voraces du grand méchant loup allemand. Mais savent-ils que, depuis l'annexion par la Pologne ressuscitée en 1919 de terres allemandes, les populations germaniques autochtones furent continuellement, pendant vingt ans, et ce jusqu'en 1939, victimes d'humiliations, de vexations à la limite des pogromes ?

Savent-ils que, grisée sans doute par sa renaissance miraculeuse en 1919, la Pologne nourrissait secrètement des appétits impérialistes hors de commune mesure avec sa puissance, rêvant d'une grande Pologne allant de Berlin à Moscou ?

Savent-ils qu'à quelques semaines de l'attaque allemande, en juillet 1939, le commandant en chef de l'armée polonaise, le maréchal Rydzsmigly, déclarait carrément à ses officiers : « La Pologne veut la guerre et l'Allemagne ne pourra l'empêcher, même si elle le voulait »<sup>(28)</sup> ?

Propos guerrier qui fait sourire aujourd'hui quand on connaît la suite !

Que l'Allemagne ait attaqué soudainement la Pologne, sans déclaration de guerre, le 1<sup>er</sup> septembre 1939, est, certes, un fait

historique absolument incontestable. Pour ce faire, elle aurait fomenté une pseudo-agression polonaise avec des SS déguisés en militaires polonais, ce qui expliquerait sa réplique immédiate.

Laissons peut-être jusqu'à nouvel ordre le bénéfice du doute à cette version officielle mais, au fur et à mesure que tombent comme à Gravelotte, depuis l'incendie du Reichstag jusqu'au massacre de Katyn, les mensonges antiallemands, on finit vraiment par y perdre son allemand et ne plus croire à grand-chose d'officiel depuis 1914 !

Toujours est-il qu'après l'invasion de la Pologne par la Wehrmacht, le 1<sup>er</sup> septembre 1939, la chasse aux civils allemands fut largement ouverte dans toute la Pologne, faisant des milliers de victimes civiles innocentes.

Le plus célèbre massacre d'Allemands eut lieu dans la ville de Bromberg (devenue Bydgoszcz en 1919), vieille ville prussienne depuis 1772, attribuée à la Pologne par le Traité de Versailles. Le fameux « dimanche rouge » fit parmi la population civile autochtone allemande la bagatelle d'environ 7 000 morts<sup>(29)</sup>. Crime contre l'humanité dont les Français n'ont jamais sans doute entendu parler, puisqu'on ne leur a jamais parlé d'autre chose que des atrocités allemandes en Pologne ; acte odieux contre d'innocentes populations civiles dont le seul crime était d'être nées allemandes sur le sol même de leurs ancêtres. Les crimes de guerre et crimes contre l'humanité ne pouvant être, on l'a compris depuis longtemps, qu'exclusivement allemands.

Même si on avait voulu tout faire pour arrêter le début de cette très meurtrière Seconde Guerre mondiale, l'aurait-on pu à cause du massacre de Bromberg qui ne pouvait que multiplier l'ardeur guerrière de la Wehrmacht venant au secours de ses malheureux compatriotes, avec l'imparable alibi d'assistance à personnes en danger de mort ?

La presse française en ces premiers jours de septembre 1939, toujours aussi stupidement aux ordres désinformateurs, comme aujourd'hui, n'hésitait pas à titrer : « La cavalerie polonaise fonce sur Berlin » (*Paris-Soir*).

## NOTES

- (1) Jacques Bainville, *L'Allemagne*, Pion, 1939, p. 124-125.
- (2) Van Langenhove, *Comment naît un cycle de légendes*, Fayet, 1916, p. 206.
- (3) Idem, p. 215.
- (4) Dr. Gerhard Frey, *Vorsicht Fälschung !*, p. 52.
- (5) Idem, p. 55.
- (6) Idem, p. 51-61.
- (7) Jean Norton Cru, *Témoignages*, p. 46.
- (8) *Le Libre Journal*, n° 59, p. 24.
- (9) Idem, p. 24.
- (10) *Le Libre Journal*, n° 61, p. 24.
- (11) *Rivarol*, n° 2224, p. 2, témoignage de M<sup>me</sup> G.F.
- (12) *Le Libre Journal*, n° 70, p. 24.
- (13) Jacques Benoist-Méchin, *A l'épreuve du temps*, Tome 1, 1905-1940, p. 167.
- (14) *Illustration* n° 3959 du 18 janvier 1919, p. 59, Gustave Babin.
- (15) Cité par J. Benoist-Méchin, *À l'épreuve du temps*, Tome 1, 1905-1940, p. 168.
- (16) Idem, p. 181.
- (17) J.-J. Mourreau, « Entre deux Patries », *Enquête sur l'Histoire* n° 12, p. 53.
- (18) *Idem*.
- (19) Idem, p. 54.
- (20) Aldo Dami, *Refaire l'histoire*, La Pensée universelle, 1973, p. 92.
- (21) Bernard Lugan, *Cette Afrique qui était allemande*, p. 12.
- (22) Robert Cornevin, *Histoire de la colonisation allemande*, p. 101-102.
- (23) Bernard Lugan, *Cette Afrique qui était allemande*, p. 228.
- (24) Idem, p. 237.
- (25) Idem, p. 234.
- (26) Idem, p. 235.

(27) Cité par G. Sichelschmidt, *Der Ewige Deutschenhass*, 37.

(28) Idem, p. 103.

(29) Chiffre donné par G. Sichelschmidt.

# 5

## Le premier solstice franco-allemand ans 1940-1941

*« Les Allemands avaient réussi à transformer  
la réalité en rêve. Chaque chose qu'ils touchaient,  
chaque chose qu'ils voyaient, chaque chose  
qu'ils sentaient n'étaient que musique guerrière.  
Qu'ils fussent hitlériens ou pas,  
ils ne grignotaient plus leur petite vie personnelle  
à boire, manger, aimer, dormir...  
Ils avaient résolu un grand problème :  
faire que la vie vaille quelque chose. ».*  
Dominique Ponchardier  
(Compagnon de la Libération).

**P**aradoxalement, c'est pendant la période de l'été et de l'automne 1940 que les relations franco-allemandes ont été les meilleures depuis la fameuse guerre de 1870-71.

Paradoxe, en effet, parce que l'Allemagne a, en quelques semaines, proprement humilié la France en l'écrasant militairement

comme elle ne l'avait pratiquement jamais été dans son histoire. On pouvait donc s'attendre, ce qui eût été presque logique, chez les Français à une exaspération de la haine contre le « boche » envahisseur et vainqueur. Or, dans la pratique, c'est le contraire qui allait se produire pour de nombreuses raisons concomitantes :

1° - Tout d'abord, ce qu'on pourrait appeler « la mort du diable ». Depuis des décennies, de génération en génération, dès son plus jeune âge, le petit Français moyen découvrait en image d'Épinal l'horreur de l'ogre boche, aussi sauvage que cruel, découpant en morceaux les petits enfants, buveur, violeur, menteur, etc. Vue haineuse, bien sûr, très simpliste de l'Allemand, colportée depuis la défaite de 1870-71 par une propagande française qui trouva évidemment son apogée au cours de la terrible guerre de 1914-18.

C'est cette propagande imbécile, poursuivie par les politiciens incompetents et irresponsables de 1939, par ailleurs incapables de les défendre dans une guerre civile européenne qu'ils n'auraient jamais dû déclarer, qui précipite les Français, saisis d'une peur quasiment animale qui se nomme panique, sur les routes de France, dans un exode parfois catastrophique pour de nombreuses familles. Alors, enfin, au bout de l'exode... le Français découvre l'Allemand, arrivé parfois quasiment en même temps que lui, par exemple, sur l'Atlantique... Las, c'était bien la peine... Que voit-il ? Une armée extrêmement disciplinée, organisée et équipée qui, malgré tout, force son admiration de Gaulois, des soldats aussi impeccables que propres, admirablement habillés par un uniforme aussi seyant que fonctionnel, qui tranchent avec ce qu'il a vu de ses propres soldats, dépenaillés, en retraite sur les routes... Jeunes, le cheveu et l'œil clairs, le front hâlé par le soleil de l'été torride de l'été 40, le ventre plat, ils descendent du trottoir pour laisser la place aux femmes... Bien des Françaises, comme on dirait aujourd'hui, sont prêtes à craquer...

Un affecté spécial de vingt-cinq ans, André Bélier, qui a vu défiler l'armée allemande, témoigne dans *La Gerbe* à ce propos :

*Alors, voilà, dans les quartiers riches, rien, pas un chat, toutes les fenêtres bouclées, le XVI surtout. Dans les quartiers populaires, du monde...*

*À midi, on fraternisait avec les Fridolins. Y en avait même qui allaient un peu fort, rue Lafayette, pendant le défilé, une grosse bonne femme pouvait pas tenir en place. Elle arrêta pas :*

*— Oh ! Qu'y sont beaux ! Et ces chevaux ! Ah ! Ils avaient pas mangé depuis dix ans, voyez-moi ça ces beaux hommes ! Et ces canons ! Et ces motos ! Ah ! Ils n'avaient pas d'essence ? Et pas de matériel ? On s'est foutu de nous !*

*À la fin, je voyais qu'elle allait applaudir. J'ai été obligé de lui dire :*

*— Dites donc, la petite mère, tenez-vous un peu ! Y a des gens qui sont morts...*

Ailleurs, en province, on peut lire aussi d'autres témoignages :

*22 juin... Les Allemands continuaient à défiler en nous dévisageant. La plupart saluaient d'un geste en souriant... Et il faut avouer que le village entier au bord de la route contemplait les arrivants, et les filles et les enfants qui agitaient la main, ce n'était pas très édifiant. Mais, bah ! Nous sommes bien près de l'armistice. Les Maziérois sont soulagés d'un lourd poids : les Allemands ne sont pas des sauvages de l'âge des cavernes<sup>(1)</sup>.*

La trouille du boche est quasiment le seul thème moteur de la propagande française de cette malheureuse époque. Elle est à tous points de vue catastrophique puisqu'elle sème seulement la panique chez un peuple déjà désarmé par les lamentables nouvelles d'un front percé de toutes parts ! Dieu sait si les Allemands ne sont pas considérés, souvent à juste raison, comme de bons psychologues et de fins diplomates ! Pourtant, il faut reconnaître que la propagande du petit docteur Goebbels est infiniment supérieure à celle des Français et des Alliés fondée uniquement sur la peur et la haine de l'Allemand. Lui, le D' Goebbels, fait une propagande a contrario très psychologique et très politique vis-à-vis des populations envahies et terrorisées : paix, arrêt des combats, rappel des tromperies dont le petit peuple a été victime de la part de leurs politiques en fuite.

*Le cauchemar qui a fait fuir plus de deux millions de Parisiens a menti. C'est un étonnement émerveillé qui lui succède.*

*Ce matin-là, les Parisiens sortent tard de chez eux ; mais ils sor-*

*tent. Ils rencontrent leur premier Allemand : un gendarme, un motocycliste, un officier... Ils contemplent leurs vainqueurs : panzers, cavaliers, fantassins. Ils regardent leurs nouveaux maîtres et voient monter dans leur ciel les sombres croix gammées victorieuses. Et la réalité est si différente de l'image qu'ils s'en faisaient que la stupeur se lit partout sur leurs visages. Car, non seulement leur épouvante leur semble rétrospectivement absurde, mais l'apparence même de l'ennemi les plonge dans un étonnement interminable : quoi, cette armée sous-alimentée, débile, mal vêtue, mal équipée, ce flot barbare, hargneux, sanguinaire, cette horde misérable et cruelle qu'on leur avait dépeints et qu'ils attendaient n'existaient donc que pour les besoins de la propagande gouvernementale ou dans l'imagination de quelques « bellicistes » excités ? Les blonds, hâlés, athlétiques qui défilent sous leurs yeux, leurs uniformes de drap solide, leurs voitures leurs chars d'assaut monstrueux et mais surtout leurs sourires et leur jeunesse émerveillent, au matin du 14 juin 1940, la majorité des 700 000 Parisiens qui s'attendaient à périr sous la main du bourreau hideux des affiches<sup>(2)</sup>.*

De temps en temps seulement, au milieu de cette folie qui jette de malheureuses populations sur les périlleux de l'exode, on rencontre des gens qui gardent raison et ne se pas, comme les moutons de Panurge, sur la route et meurtrière de l'exode : ce sont ceux qui connaissent déjà les Allemands ! Attitude confirmée par l'expérience sur le terrain du maréchal Erwin Rommel, qui écrivait dans ses mémoires *La Guerre sans haine*, lors de sa fantastique percée vers la Normandie :

*À partir de Bazancourt, notre itinéraire nous fit d'abord suivre des chemins de terre dans les champs, puis courir droit à travers la campagne jusqu'aux collines de Ménerval, que nous atteignîmes sans combat vers 17 heures 30. Dans les fermes devant lesquelles nous passions, les gens faisaient hâtivement leurs paquets, jetant par les fenêtres de l'étage leurs matelas dans la cour ; notre arrivée seule les détournait de se mettre en route.*

*Dans d'autres fermes, les charrettes étaient déjà chargées très*

*haut et attelées ; dans d'autres encore, femmes et enfants fuyaient à notre vue et nos appels ne réussissaient pas à les faire revenir. Il n'y eut qu'une exception : sur la colline de Ménerval, nous rencontrâmes un cultivateur qui avait été prisonnier de guerre en Allemagne. Il vint immédiatement à nous avec sa famille au grand complet, nous serra les mains et alla dans sa cave chercher du cidre pour les soldats allemands altérés. Il avait, dit-il, appris à connaître les Allemands et il n'avait pas peur d'eux<sup>(3)</sup>.*

Fantasmes germanophobes qui perdurent encore depuis des décennies après la Seconde Guerre mondiale puisque, lors de l'été 1995, nous avons rencontré des Français, des enseignants de surcroît, qui croyaient encore qu'en juin 1940 les soldats allemands distribuaient des bonbons empoisonnés aux petits enfants français. C'est dire encore aujourd'hui le poids considérable de la germanophobie imposée au peuple français. Car tous ceux qui connaissent l'Allemagne et les Allemands savent que ça c'est impossible !

À propos de cette époque de folie collective, il faut citer le mythe de la trop fameuse Cinquième Colonne qui saisissait d'angoisse tant de Français. Or, encore aujourd'hui, on ne sait absolument rien sur cette très mythique Colonne. Si l'Allemagne, qui depuis des siècles connaît beaucoup mieux la France que celle-ci ne connaît celle-là, avait, en 1939-40, certainement un réseau de renseignements efficace comme à son habitude, on ne peut rien dire sur cette Colonne, qui tenait sans doute plus du bobard ou du gros pétard mouillé.

Pourtant, à l'époque, beaucoup se demandaient pourquoi, comment l'armée allemande triomphante allait de suite, sans hésitation, souper dans les meilleurs restaurants réputés, installer son état-major dans les plus beaux châteaux, les plus belles résidences du lieu, installer ses assises de vainqueur dans les plus belles propriétés, etc.

Qui pouvait aussi bien renseigner ces ignares barbares teutons sur le bien et mieux vivre en France ? Pour beaucoup de gogos, il n'y avait pas d'autre explication que cette Cinquième Colonne qui nous épiait depuis tant d'années.

Eh bien, non ! C'était beaucoup plus simple que vous ne pouvez

l'imaginer. Connaissez-vous l'excellent Guide Michelin de renommée internationale, en vente libre dans le monde entier ?

Un ancien « J.3 » qui vivait à Paris lors de l'Occupation nous avouait, en 1995, cinquante ans après la fin de la guerre :

*Bien sûr, je n'aimais pas les Allemands qui nous occupaient. Comme la plupart des autres Français. Je n'avais pas grand mérite : cette détestation des Allemands venait directement de mon héritage familial. Il y avait des morts dans la famille depuis 1870 à cause d'eux. Et puis, il y avait le couvre-feu, on n'avait rien à bouffer et j'avais un oncle prisonnier.*

*Malgré cela, quand je prends le métro aujourd'hui, je suis bien obligé d'admettre que, bien qu'ils fussent triomphants et tout-puissants, ils s'asseyaient sur la banquette respectueusement et courtoisement, ne plantaient pas leurs bottes sur celle d'en face, ils ne sentaient pas mauvais et l'on était au moins sûr qu'ils n'allaient pas nous piquer notre porte-feuille. Ce n'était pas comme aujourd'hui... et je comprends maintenant des choses que je ne comprenais pas à l'époque...*

Sur les mensonges ou les fantasmes que provoque l'arrivée des Allemands en 1940, l'hebdomadaire *Rivarol*<sup>4</sup>, commentant une analyse des *Lettres de Paul Claudel à sa fille Reine*, a mis en évidence deux versions contradictoires données à trois jours d'intervalle par l'écrivain catholique - par ailleurs grand admirateur des discours d'Hitler - de l'occupation par l'ennemi de son château de Brangues (Isère) ; on lit alors :

- dans son journal :

*Château saccagé par les troupes... Toutes les provisions volées... Les Boches m'en voulaient particulièrement. Ils avaient fait mon portrait sur toutes les portes avec la tête coupée. C'est un miracle qu'ils n'aient pas brûlé le château.*

- à sa fille Reine :

*C'est à peine si l'on s'aperçoit du passage des Boches. Nous avons à peu près tout retrouvé, même les bibelots, même une bonne partie des ressources d'épicerie, qui avaient été volées par le jardinier, même deux cents litres d'essence !*

Alors, alors, quid ? Paul Claudel versait-il dans la germanophobie débile ou voulait-il rassurer sa fille ?

Combien de fois avons-nous été témoins à cette époque de l'étonnement de ces Français, naguère enfants ou adultes en territoire occupé par la Reichswehr pendant la guerre de 1914-18 et donc soumis en permanence aux vagues à répétition de vexations et de punitions collectives imposées par les armées du Kaiser, qui nous avouaient qu'avec la Wehrmacht c'était quasiment le jour et la nuit... À titre d'exemple, voici ce qu'écrivait, le vendredi 5 février 1915, mademoiselle Ropard dans son journal intime sur la vie quotidienne à Saint-Quentin, occupé par la Reichswehr en cette même année :

*On dit qu'à cause d'un mouvement de troupes toute circulation et toute correspondance seront arrêtées en France pendant huit jours (?).*

*Les Alboches, à Pontru, ont été au-dessus d'eux-mêmes. Quelques dragons français ayant traversé le village pour rejoindre un poste, les autorités allemandes ont prétendu que les habitants étaient de connivence. Elles se sont donc emparées des vieillards, des femmes et des enfants et les ont conduits dans un bois en disant qu'ils allaient être fusillés. Arrivés dans le bois, les soldats leur dirent qu'au lieu de les fusiller on allait les brûler et ils entassèrent des fagots autour de ces malheureux morts de peur puis, quand ils eurent fini cette mise en scène, ils leur dirent qu'ils seraient exécutés le lendemain et les laissèrent dans ces angoisses jusqu'au lendemain. Après avoir refait les préparatifs de l'exécution, ces barbares leur annoncèrent que la sentence était remise au jour suivant, et c'est seulement après 48 heures de terreur qu'ils les remirent en liberté. Ne sont-ils pas dignes des Chinois ?*

*Mr Monod, de qui nous tenons ces affreux détails, nous disait aussi que les dragons, en traversant sa propriété, s'étaient rencontrés avec les Allemands. Un lieutenant de dragons, après avoir tué plusieurs Allemands, avait été lui-même mortellement atteint et, chose impressionnante, il était tombé aux pieds d'une statue de saint Christophe que Mr Monod a dans sa propriété et, à côté de*



*ce lieutenant, on a trouvé une médaille de ce saint qui, sans nul doute, appartenait à l'officier. Le saint aura sans doute réservé pour le grand voyage la protection dont il entoure les voyageurs d'ici-bas !<sup>(5)</sup>*

En juin 1940, le boche ventru à casque à pointe offrant des bonbons empoisonnés aux petits enfants est déjà mort dans l'esprit de beaucoup de Français... Pis : courtois, ils aident les mères de famille à monter leur voiture d'enfant dans les tramways, cèdent leur place aux vieilles dames dans le métro, leurs fanfares jouent du Bach, du Beethoven dans les jardins publics. Bref, une armée de plusieurs centaines de milliers d'hommes a envahi la France sans commettre de viols (quelques cas, très rares, signalés par Amouroux sont lourdement sanctionnés). Même les germanophobes indéracinables sont ébranlés et ne peuvent qu'avouer : « C'est tout de même malheureux, mais... » Les Français sont en quelque sorte libérés, soulagés de leur propre peur ancestrale et pensent secrètement : « Ouf ! Que nous avons eu peur... pour rien ! »

Les Allemands ont réussi l'exploit d'écœurer les pires germanophobes qui n'en croient plus leurs propres yeux, comme l'explique très bien Jean-Marc de Foville :

*Ils sont corrects : ils se mettent au garde-à-vous devant le Soldat inconnu. Ils sont corrects : ils laissent leur place aux femmes dans le métro. Ils sont corrects : ils aident les vieillards et les enfants. Ils sont corrects : ils n'abordent pas les jeunes filles dans la rue. Ils sont corrects : ils respectent les décorations. Ils sont corrects : ils parlent du courage des soldats français. Ils sont corrects... C'est la plus grande surprise des vaincus, qui s'attendaient à être submergés par une horde prompt au viol, au pillage et au meurtre et qui se trouvent en face de soldats disciplinés, d'une politesse un peu mécanique, d'une courtoisie un peu hautaine, d'une gentillesse un peu dédaigneuse que tout un peuple va se trouver d'accord pour résumer d'un seul mot : correction. Certains parleront d' « esprit chevaleresque », de « sens de l'honneur » et même de « galanterie »... Mais le refrain, la rengaine spontanée de ces premiers jours, qui va courir les fdes d'attente, les bureaux, les cafés et*

*s'étaler bientôt à la première page des journaux occupés, c'est bien ce « Ils sont corrects », expression du soulagement et de la surprise apaisée d'une foule qui avait cru à l'Apocalypse<sup>(6)</sup>.*

Attitude d'une armée qui rappelait presque les propos de son chancelier quelques années plus tôt : « J'entrerai chez les Français en libérateur. Nous nous présenterons aux petits bourgeois français comme les champions d'un ordre social équitable et d'une paix éternelle. »

Ainsi, par exemple, au Havre, les Allemands entrent, le 13 juin, dans la ville désertée par des dizaines de milliers de Havrais partis à pied, à cheval, en voiture ou en bateau, sur les routes et les mers de l'exode. Les premiers officiers allemands se précipitent en plein centre ville sur le premier Français qu'ils rencontrent, en l'occurrence un membre de la Commission administrative chargé de la distribution des denrées alimentaires et lui disent : « France pas ennemie ; l'Allemagne ne fait pas la guerre mais se défend. N'en veut pas aux Français malheureux... » et lui demandent : « Le maire ? — Parti ! — Le Conseil municipal ? — Parti ! — Alors quoi ? — Commission intercommunale. — Très bien, conduisez-moi ! »<sup>(7)</sup>

« Ainsi se nouent des relations correctes entre occupants et occupés »<sup>(8)</sup>.

Le Havre n'a plus de maire ni de municipalité depuis le dimanche 9 juin. Ce jour-là, à 17 heures, le sous-préfet, le maire, une partie du Conseil municipal, ainsi que l'archiprêtre catholique du Havre se sont tous embarqués en catastrophe sur un canot de sauvetage (*sic*) à destination de Trouville, laissant pour les uns leurs administrés et pour les autres leurs ouailles dans ce qu'il est courtoisement autorisé d'écrire « la panade complète », tandis que la ville est abandonnée au pillage des voyous qui ne se contentent pas seulement des camions abandonnés par l'armée britannique en retraite. Le maire du Havre, de gauche, Léon Meyer, a toutes les raisons de fuir. Il est depuis longtemps « fiché » par les Allemands, non pas seulement parce qu'il est juif, mais surtout parce qu'il est terriblement germanophobe, ayant été, après la Première Guerre mondiale, un des adversaires les plus acharnés à la Chambre du plan

Young et Daves destiné à réduire les indemnités exorbitantes de guerre imposées à l'Allemagne vaincue et sérieusement appauvrie comme le reste de l'Europe.

Après sa fuite du 9 juin 1940, il reviendra au Havre le 30 juin pour se faire entendre dire qu'on peut maintenant se passer de ses services et quittera sa ville natale dès le lendemain, 1<sup>er</sup> juillet. Résistant, par la suite, dans la région de Grenoble, il est arrêté le 6 février 1944 - il a alors soixante-seize ans - et envoyé au terrible camp de concentration de Bergen-Belsen, puis transféré à celui de Theresienstadt, avant d'être libéré le 10 mai 1945. Il tente alors, après sa libération, de revenir au Havre mais, déconsidéré par l'abandon de sa ville en 1940, il se retire à Paris où il meurt en 1948 à l'âge de quatre-vingts ans. Néanmoins, l'une des places du centre du Havre porte aujourd'hui son nom.

Fin juin 1940, la situation au Havre, notamment sanitaire, n'est guère brillante. Peu d'eau, d'électricité, de gaz. Les animaux domestiques, abandonnés par leurs maîtres partis en exode, traînent dans les rues, assoiffés et affamés, et commencent à se montrer dangereusement agressifs. Ceux qui sont morts dégagent sous le soleil de juin 1940 une odeur pestilentielle.

Divine surprise : le petit peuple du Havre resté sur place, qui n'a pu partir ou qui n'a pas eu les moyens matériels ou financiers de le faire, découvre une armée ennemie qui se met en quatre pour résoudre au plus vite les problèmes humanitaires prioritaires. Non seulement elle le dit mais elle le fait.

Ainsi, lorsque les réfugiés havrais reviennent en juillet-août de leur inutile et pénible exode dans une ville encore en proie à la disette alimentaire, ils sont accueillis par les femmes et les filles du NSV (National-Sozialistische Volkswohlfahrt), c'est-à-dire la « prévoyance populaire nationale-socialiste » (qui était au mouvement national-socialiste ce qu'est aux catholiques le Secours catholique et aux communistes le Secours populaire français). Aidées par quelques Françaises bénévoles, elles distribueront aux malheureux Havrais des vivres de première nécessité.

On dira : propagande ! Sans doute. Mais on peut aussi com-

prendre dans cette action la fierté retrouvée d'un peuple vainqueur qui, depuis 1914, n'avait cessé d'être, en grande partie par la faute de la France, universellement traité de barbare et responsable des pires atrocités. C'était de bonne guerre.

Ultérieurement, après que les choses se seront gâtées de nouveau entre Français et Allemands, qu'aux assassinats et attentats terroristes d'un côté succéderont des fusillades d'otages de l'autre, les Allemands sauront encore, alors qu'ils n'y étaient pas obligés, venir au secours de populations civiles françaises en danger de mort. Ce sera le cas de Saint-Lô (ville détruite à 90 % par les Alliés), où les Allemands, malgré la fièvre du Débarquement, accueilleront, le 6 juin 1944, dans leurs bunkers tous les malades de l'hôpital et plus d'un demi-millier d'habitants, sauvant ainsi des centaines de vies françaises. Les Allemands ont été accusés de tant de crimes, plus ou moins justifiés, que ce fait méritait d'être souligné. Il est parfois juste de rendre à César ce qui lui revient...

Beaucoup d'historiens font remonter l'origine du mot « collaboration » (ultérieurement criminalisé) à la poignée de main historique de Montoire. En fait, dès le vendredi 28 juin, trois jours seulement après la signature de l'armistice, *Le Petit Havre* titre en première page : « Collaboration. Une réunion importante des autorités françaises et allemandes à l'Hôtel de Ville ». Dans les jours qui suivront, toutes les réunions franco-allemandes destinées à normaliser la situation de la ville en détresse seront rapportées sous ce même titre.

Ceux qui, trop jeunes, n'ont pas connu cette époque et qui sont, pour la plupart, désinformés par plus de cinquante ans de films ou de téléfilms outrageusement et parfois ridiculement germanophobes seront sans doute étonnés d'apprendre comment, en juin 1940, les Allemands parlaient aux Français ! Voici, à propos d'une première réunion franco-allemande qui s'est tenue au Havre, le 16 juin 1940, quelques termes :

*À 2 h 30, la séance est ouverte par le Dr. Ackermann, commandant de la place du Havre.*

*Le commandant présente les excuses du Feldkommandant Major*

*von Bartenwerfer qui, dans son voyage de Rouen au Havre, est retardé par un accident d'auto.*

*Le commandant, après avoir évoqué les ravages de la guerre, dit qu'il sait que la population n'était pas pour la guerre. Il est là, ajoute-t-il, pour aplanir les difficultés. Le Chancelier a exprimé sa volonté que tout soit remis en marche. (...) Le maire, dit-il, doit accepter le rôle d'un père.*

*Le commandant exprime ses remerciements à Mr Risson, maire du Havre, pour ses efforts incessants en faveur de la ville du Havre. Il souligne qu'il est resté à son poste - seul - et qu'il s'est, avec dévouement, mis à sa disposition pour aider au soulagement des misères de la population<sup>(9)</sup>.*

On jugera aussi de la prétendue cruauté du vainqueur dans ses premières prescriptions :

*Les maires absents ou défaillants devront dans tous les cas être immédiatement remplacés.*

*Les lois françaises continueront à rester en vigueur tant qu'elles ne seront pas en opposition avec les intérêts allemands.*

*L'autorité française conserve ses droits.*

*La justice française demeure entière.*

*La police pourra conserver ses uniformes, restera armée du revolver et de l'épée ; chaque revolver recevra vingt cartouches (...), etc.<sup>(10)</sup>*

2° - Une gauche (en partie communisante) traditionnellement pacifiste et antimilitariste, dont pourtant le gouvernement issu des élections de 1936 va déclencher la guerre contre l'Allemagne, pas mécontente du tout, finalement, de voir - et elle y a contribué par sa propagande et ses sabotages - la bourgeoisie française ainsi que l'armée écrasées par une Allemagne nationale-socialiste alliée à la grande patrie des travailleurs, l'URSS.

Dans l'édition clandestine du 4 juillet 1940 de *L'Humanité* (journal autorisé à paraître par les Allemands le 18 juin, mais aussitôt neutralisé par la préfecture de police de Paris, le 20 juin, après l'arrestation de ses principaux responsables par la police française<sup>(11)</sup>), on peut lire, sous le titre de : « Travailleurs français et

soldats allemands » :

*Il est particulièrement réconfortant, en ces temps de malheur, de voir de nombreux travailleurs parisiens s'entretenir amicalement avec des soldats allemands, soit dans la rue, soit au bistrot du coin.*

*Bravo, camarades, continuez, même si cela ne plaît pas à certains bourgeois aussi stupides que malfaisants ! La fraternité des peuples ne sera pas toujours une espérance, elle deviendra une réalité vivante.*

3° - Une partie importante de la droite profonde (mis à part l'Action française, demeurée viscéralement germanophobe), qui regarde depuis longtemps avec une certaine sympathie les régimes forts installés en Europe autour des années trente, bien que nationaliste, voit dans l'effondrement tragique de la III<sup>e</sup> République une occasion unique à saisir pour redresser le pays de façon définitive et durable dans le cadre de l'ordre nouveau qui souffle sur l'Europe.

Et, à cet espoir civique et politique, auquel s'ajoute une kyrielle de profonds ressentiments, voire de souvenirs des blessures inguérissables, comme le crime inexpiable de la III<sup>e</sup> République tirant, le 6 février 1934, sur les anciens combattants rescapés de l'affreuse boucherie de 1914-18, la victoire du Front populaire de 1936 qui va aboutir à la guerre et à la catastrophe, ne sont certainement pas absents aussi des sentiments de vengeance à l'égard d'une classe politique honnie, parce que lâche et corrompue, qui a conduit le pays à la ruine.

Alors, la perspective d'un changement de régime avec la Révolution nationale peut faire oublier pour un temps, comme une compensation descendue miraculeusement du ciel, la honte de la défaite et de l'occupation militaire.

4° - Joue également un rôle très important dans cette atmosphère une pléiade d'écrivains et de journalistes souvent de grand talent, qui, sans doute, ironie de l'histoire, entreront dans la postérité aux premières places dans la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle, bien avant ceux, souvent médiocres, qui leur succéderont ou choisiront ultérieurement le camp du vainqueur. Ils se nomment Montherlant, Louis-Ferdinand Céline, Brasillach, Georges Blond, Alphonse de

Châteaubriant (renouant avec la germanophilie de Madame de Staël et d'Ernest Renan), Marc Augier (alias Saint-Loup). Tous ne sont pas obligatoirement classés à droite. Il y a aussi des pacifistes notoires, tel Giono.

Une intelligentsia qui va donc s'exprimer dans la presse d'opinion, appuyée par des journalistes très remarquables, tel Lucien Rebatet, par ailleurs écrivain de talent, auteur d'un très remarquable best-seller de l'époque, *Les Décombres*, qui reflète ce que pensent de nombreux Français de cette guerre malencontreusement déclarée, mal engagée, mal conduite et, en fin de compte, provisoirement pas trop mal perdue...

*Les Décombres* demeure toujours le livre le plus percutant et le plus lucide écrit sur cette période tragique. Il faut bien, malheureusement, avouer que ce brillant pamphlet ne semble pas avoir vieilli tant les critiques sur l'irresponsabilité, la couardise et la lâcheté des politiques qui ont scandaleusement entraîné tout un peuple à la catastrophe pourraient trouver leur justification aujourd'hui ou demain ; un best-seller de 1942 que les jeunes de maintenant auraient intérêt à lire pour avoir un petit aperçu de ce qui, en régime démocratique, les attendrait si pareil malheur revenait.

C'est sans doute pourquoi, lorsque le livre fut réédité en 1976 par Pauvert, avec la mise en garde obligatoire, sous le titre *Les Mémoires d'un fasciste*, le futur académicien très politiquement correct Bertrand Poirot-Delpech se déchaîna contre ce livre et son auteur dans *Le Monde*, sous un titre pas vraiment original : « Le Ventre est encore fécond »

*Les Décombres ne trouvent leur ton naturel que dans la négativité, le dénigrement, le réquisitoire, la haine (...). Telle est la prose ignoble, à vomir (...). Même l'invective (...) ne dépasse pas les gougateries ad hominem de nervi énervé (...) la plus grande malchance de ce lettré fragile est sans doute d'avoir grandi dans une époque trop folle pour ses nerfs (...) C'est l'actualité qui l'a jeté dans l'immonde.*

Mais, en fin de compte, c'est le futur académicien qui dérape, qui craque, dans sa conclusion : « L'écrit ne se prescrit pas. Un

texte dégueulasse reste un texte dégueulasse ». Mais, en fait, quel aveu et quelle publicité !

5° - Guerre pas trop mal perdue parce que, le 21 juin 1940, à Compiègne, les Français, compte tenu de leur défaite militaire catastrophique, de la lamentable et inexcusable fuite de la classe politique devant les responsabilités élémentaires, de la débâcle générale du peuple en exode par millions sur les routes, pouvaient s'attendre au pire de la part d'un adversaire qui avait à juste titre très mal digéré l'humiliation inutile - après tant de morts et de sacrifiés de chaque côté - infligée à l'Allemagne vaincue en 1918... ce que le maréchal Keitel résumera en parlant d'un « souvenir qui, pour la France, n'était pas une page honorable de son histoire mais était considéré par le peuple allemand comme le plus profond déshonneur de tous les temps ».

Pourtant, les Français peuvent être agréablement surpris - toutes choses étant relatives - par la clémence du Grand Reich et de son Führer qui laisse à la France une partie importante de son territoire, sa flotte militaire, sans doute à l'époque la plus belle et la plus moderne du monde avec la britannique, ainsi que toutes ses colonies qui forment encore le second empire colonial du monde après celui des Britanniques. Clémence du vainqueur, quand on se sait qu'en 1919 on lui a pris toute sa flotte et, à son grand regret, toutes ses colonies sans aucune exception.

6° - L'attitude relativement clémente de l'Allemagne, pourtant ennemie, correspond, à la même époque, à celle particulièrement inamicale, voire parfois odieuse, de l'Angleterre, pourtant alliée de la France qu'elle a, de surcroît, entraînée dans la guerre... Le rembarquement de Dunkerque, avec certains de ces détails honteux que colportent les Français rescapés, l'attaque soudaine à Mers el-Kébir contre la flotte française très meurtrière (1 300 morts), celle contre Dakar, ajoutés à la manière dont sont traités les marins français - quasiment en prisonniers - des bâtiments de guerre français parvenus en Angleterre, le blocus maritime décrété contre la France occupée dont souffre la population civile, ne peuvent qu'exacerber le peuple français, humilié par son ennemi et

poignardé dans le dos par son alliée qui redevient très vite, pour de nombreuses raisons d'une très longue histoire, l'ennemie héréditaire. Aussi, dès le 5 juillet, le gouvernement français rompait ses relations diplomatiques avec la Grande-Bretagne.

Pour toutes ces premières raisons, une grande partie de la population française a mis provisoirement au rebut, pendant l'été 1940, la germanophobie mythique de ses parents et grands-parents et en est presque revenue à l'anglophobie ancestrale, beaucoup plus traditionnelle et profonde parce que beaucoup plus ancienne.

D'un côté, une droite nationaliste, en partie fascisante, très influente sur l'opinion publique désarmée en raison de la qualité de ses intellectuels (à l'époque toute l'intelligentsia digne de ce nom est de droite), qui souhaite un changement, un renouveau de la patrie, et prendre sa revanche sur ses défaites cuisantes de 1934 et 1936.

Au centre, l'habituel marais modéré qui a mis son espérance et sa confiance dans le maréchal Pétain, l'héroïque vainqueur de Verdun.

D'autre part, une gauche, largement dominée par l'intelligentsia communiste et marxiste, qui ne cache pas son désir de collaborer avec l'armée allemande, alliée de la glorieuse armée rouge révolutionnaire.

Aujourd'hui, on est en droit de penser que, dans le contexte particulièrement consensuel de l'époque, on a frôlé de très peu un renversement des alliances, c'est-à-dire le passage de la France dans le camp des forces de l'Axe.

À ce sujet, pour être honnête et contrairement à ce que stigmatisent un grand nombre de politiciens partisans et d'historiens faussaires, on voit très mal comment le maréchal Pétain aurait pu faire autrement que de serrer la main d'Adolf Hitler à Montoire. Refuser la main de son vainqueur, voire lui botter les fesses n'aurait eu aucune raison d'être ; les mêmes gens ne s'indignant jamais du fait que, le 2 décembre 1944, le général De Gaulle se soit rendu à Moscou pour aller serrer la main, aussi molle que méprisante, du bon petit père des peuples opprimés, Joseph Staline, responsable direct ou indirect de plusieurs dizaines de millions de morts.

Seule l'indécision du vieux maréchal, alliée aux maladresses allemandes, a empêché la réalisation d'un événement qui eût de toute façon changé la suite et les conséquences de la Seconde Guerre mondiale. En bien ou en mal pour la France, nul ne peut le dire !

7° - Également, la vieille France profonde, catholique, qui avait connu et subi voici moins de quarante ans les excès antireligieux de la III<sup>e</sup> République, en grande partie sous l'influence néfaste de la franc-maçonnerie, ne pouvait franchement et honnêtement pas, quand bien même demeurerait-elle foncièrement patriote et nationaliste, voir forcément d'un trop mauvais œil, à travers la victoire germanique, l'effondrement d'un régime fort justement honni par elle, effondrement qui débouchait sur un renouveau national prônant un retour à un certain ordre moral traditionnel chrétien, prôné par la Révolution nationale.

Ainsi, l'abandon de devises abstraites et de valeurs éculées, voire érodées par les flots de sang versés depuis cent cinquante ans, depuis 1789, comme « Liberté, Égalité, Fraternité », remplacées par de nouvelles valeurs aussi profondes que concrètes comme « Travail, Famille, Patrie », ne pouvait pas ne pas redonner à un certain nombre de Français l'espoir du renouveau pour l'avenir de la nation. Dès le 13 août 1940, une loi interdisait les sociétés secrètes, dont les loges francs-maçonnes que beaucoup de Français considéraient, à tort ou à raison - vu le grand nombre de frères au Parlement comme au gouvernement -, comme les principaux artisans du désastre.

De plus, l'interdiction de la franc-maçonnerie, qui avait laissé de grosses plaies encore mal fermées depuis le début du siècle dans une partie importante de la population française, ne pouvait qu'être approuvée par un grand nombre ; aussi bien chez les catholiques, qui avaient souffert de l'intolérance religieuse franc-maçonnes sur le point de tourner à la persécution religieuse. Rappelons tout de même qu'au début du siècle de nombreux fonctionnaires de la République devaient se cacher de leurs pratiques religieuses catholiques sous peine d'être mal notés. Quant au milieu de l'armée, ils

avaient encore en travers de la gorge la fameuse Affaire des fiches. Époque où, absurdité des absurdités, l'intolérance imbécile sévissait dangereusement contre les honnêtes citoyens de la République au nom même de la tolérance !

État d'esprit de revanche que partageaient aussi les Allemands de l'époque puisque, dans des propos au journal *Le Monde* recueillis par Luc Rosenzweig et Daniel Vernet (24 mai 1989), le président de la Bundesrepublik, Richard von Weizsäcker, rappelait sans le nommer ce qu'un historien allemand avait écrit après la fulgurante campagne de France de mai-juin 1940 : « Nous avons atteint deux objectifs : nous avons détruit la Ligne Maginot et nous avons extirpé 1789 du cœur des hommes ».

8° - Enfin, l'invasion de l'URSS par l'Allemagne en juin 1941, anticipant vraisemblablement une attaque de la première au constat de l'abondant matériel militaire saisi à proximité de la frontière, va avoir des conséquences considérables dans la France occupée.

D'une part, elle va jeter dans la voie de la collaboration totale avec l'Allemagne la partie la plus antibolchevique de la population française, jusque-là encore hésitante en raison de l'alliance contre nature du national-socialisme allemand et du communisme internationaliste. Collaboration qui ira jusqu'à l'engagement de plusieurs dizaines de milliers de Français sous uniforme allemand pour le front de l'Est et pour la défense de l'Europe.

D'autre part, cette invasion de l'URSS va marquer la fin du solstice franco-allemand qui n'aura duré qu'un seul été. Parce que, obéissant comme toujours à Moscou, les communistes français vont déclencher une guerre de terrorisme (conformément aux directives de Joseph Staline du 4 juillet 1941) contre l'occupant, encouragées par les gaullistes retranchés à Londres.

On connaît la suite : assassinats, attentats, embuscades, actes de sabotage contre les communications vont très vite se multiplier.

Le processus infernal et efficace de guerre révolutionnaire, qui a déjà fait ses preuves dans le monde entier, va se mettre progressivement en place : aux actions terroristes va succéder évidemment la répression allemande.

L'armée allemande, qui va bientôt devoir se battre sur plusieurs fronts, ne peut évidemment tolérer derrière ses lignes l'existence de guerres de partisans et sera donc malheureusement obligée d'avoir la main parfois très lourde. Traditionnellement, l'armée allemande, qui a toujours su rendre les honneurs de façon parfois chevaleresque aux valeureux et courageux ennemis vaincus qui se sont battus en uniforme contre elle, a par contre toujours eu une horreur quasi viscérale des francs-tireurs, partisans, maquisards ou autres guerilleros, d'où la prescription brutale du maréchal Keitel : « Utilisez tous les moyens, sans aucune restriction ».

Cette guerre de partisans va conduire la France en 1944 à une situation de guerre civile présentant certaines similitudes avec la guerre d'Espagne de 1936-39 et ses horreurs, d'autant plus que, surtout dans le Midi, de nombreux maquis FTP - donc communistes - sont truffés d'anciens républicains espagnols réfugiés en 1939 et qui, pour venger leur défaite, veulent en découdre non seulement avec les Allemands mais aussi avec les Français « réactionnaires ».

Juin 1941 marque donc un tournant. La France, globalement unie pour une fois derrière le glorieux vainqueur de Verdun depuis juin 1940, va à nouveau se diviser, dans le contexte du nouveau front germano-russe, très grossièrement en collaborateurs, en pétainistes, en résistants qui, eux-mêmes, au fil des jours, se fractionnent en gaullistes et communistes. Divisions trop souvent armées dans l'anarchie, qui se termineront en 1944-1945, hélas, en guerre civile du type espagnol, comme nous l'avons dit plus haut, avec ses règlements de compte mortels, ses exactions, ses spoliations, etc., auxquels les gaullistes, alliés de l'URSS, ne voulant faire en dessous de leurs ennemis et alliés communistes dans une malsaine et mortelle émulation, se prêteront très volontiers.

La complexité, l'ambiguïté et le drame de la situation française dans cette Seconde Guerre mondiale, qui n'était pas nationaliste mais idéologique - c'est-à-dire qu'elle ne pouvait pas, en plus de la guerre étrangère, ne pas tomber directement dans la guerre civile -, sont très remarquablement exposés par un homme, Pierre Laval, lors

d'un discours en 1943 aux maires de son pays<sup>(12)</sup>, l'Auvergne :

*L'Allemagne et la Russie venaient de se partager la Pologne et nous sommes entrés presque seuls dans la guerre, et nous l'avons perdue. Pourquoi ? Parce que cette guerre n'est pas une guerre comme les autres, elle n'est pas une guerre pour la défense de la terre de nos pères. Elle n'est pas une guerre pour la défense de notre patrie. Elle est une guerre passionnelle de fanatisme où des idéologies se dressent les unes contre les autres.*

*Je parle dans un vieux pays de liberté (qu'il a momentanément perdue mais qu'il retrouvera un jour que je souhaite prochain) et j'affirme que nous sommes entrés dans ce conflit mondial pour des idées qui n'étaient pas les nôtres.*

*Que la Russie ait son communisme chez elle, cela la regarde, mais qu'elle garde son communisme.*

*Que l'Allemagne ait son national-socialisme chez elle, cela la regarde, mais qu'elle garde son national-socialisme.*

*Que l'Amérique et la Grande-Bretagne caressent des idéologies antifascistes, ça les regarde. Mais nous qui sommes auvergnats, qui ne connaissons pas le fascisme, qui n'avons jamais subi l'empreinte d'aucune autre race que de la vieille race de notre terroir, personne ne nous obligera à accepter ces idéologies.*

*On n'aime pas l'Allemagne chez nous, on ne l'aime surtout pas en Auvergne. Notre éducation n'est pas dans ce sens. Nos batailles, pour la plupart, ont été contre eux.*

*Mais la vie est difficile et l'histoire de l'homme est compliquée. Or, il se trouve aujourd'hui que, si tout à coup l'Allemagne venait à s'effondrer - croyez-moi, retenez bien mes propos, je vous demande de les enregistrer comme ceux que je vous tenais jadis -, le désordre s'installera peu à peu en Europe. Il s'installera en Allemagne, dans les Balkans, en Italie. Or, j'aime mon clocher, j'aime mon village, j'aime toutes les pierres de chez moi, mais je ne veux pas que le désordre s'installe chez nous et je voudrais agir de telle façon que l'Allemagne ne soit pas trop forte pour nous étreindre, mais de telle façon que le bolchevisme ne puisse pas, lui, nous supprimer. Est-ce que vous m'avez bien compris ? Voilà le drame que je vis chaque jour.*

Discours que rappellera pieusement la fille de Pierre Laval, Madame Josée de Chambrun, dans une longue lettre adressée à Winston Churchill, à l'occasion de la publication de ses mémoires en 1953.

Oui, regrettable guerre civile franco-française, mais laissons parler, ou plutôt écrire, le 22 septembre 1953, l'ancien ministre de l'Intérieur, Adrien Marquer<sup>(13)</sup> :

*Pierre Laval est mort assassiné le 15 octobre 1945. Pourquoi ce crime particulièrement odieux des conspirateurs qui, dès 1943, aspiraient à gouverner la France, après avoir, à Alger, liquidé physiquement l'amiral Darlan et politiquement le général Giraud ?*

*Parce que les communistes, qui ne devinrent résistants que le 21 juin 1941, jour où l'Allemagne attaqua la Russie, exigèrent l'exécution de ce Français qui n'avait pensé qu'à la France.*

Effectivement, ce 21 juin 1941 marqua la fin du premier solstice franco-allemand et le début d'une guerre civile qui allait durer longtemps.

Au moment où l'esprit de résistance se développe en France, grâce surtout au parti communiste depuis l'invasion de l'URSS par l'Allemagne nationale-socialiste, paradoxalement c'est à partir de ce même été 1941 que se noue, non sans difficultés, un embryon d'alliance militaire franco-allemande contre le bolchevisme.

Non sans difficultés, parce que tout est très compliqué :

- Cohabitation franco-allemande : il n'est pas facile, compte tenu d'un passé historique encore très récent, avec des méfiances réciproques compréhensibles des deux peuples l'un envers l'autre, de mêler dans un même combat fraternel vaincus et vainqueurs. Depuis 1914, il y a de chaque côté des millions de morts. Et les Allemands, et surtout leur Führer, se demandent toujours si un jour ces vaincus réarmés ne vont pas se retourner contre eux. La méfiance est de rigueur ;

- Cohabitation franco-française : contrairement à ce que raconte de façon simpliste l'historiographie officielle et volontairement mensongère, les volontaires français ne viennent pas tous de la droite ou de l'extrême droite. Les volontaires viennent de tous les

horizons géographiques et politiques de la France profonde. 1936 n'est pas loin dans le passé, juin 1940 encore plus proche. Or, parmi les volontaires, il y a d'anciens communistes du PPF de Doriot qui ont fait la guerre d'Espagne dans les Brigades internationales, des anciens Croix de Feu du colonel de La Rocque. Et ce n'est pas tout, car tous les nébuleux paramètres des vieilles rivalités politiques françaises sont mises à rude épreuve. Comment aussi faire porter un uniforme allemand à un vieux militant germanophobe de l'Action française uniquement axé sur la lutte contre le bolchevisme ? Car tous les Français qui combattront avec les Allemands ne sont pas obligatoirement germanophiles, de même que leurs compatriotes du camp d'en face ne sont pas non plus forcément anglophiles...

Bref, toujours est-il que plusieurs dizaines de milliers de Français seront volontaires, jusqu'à parfois, pour certains, les ultimes minutes du III<sup>e</sup> Reich, pour lutter avec les forces de l'Axe contre le bolchevisme soviétique et, par voie de conséquence, aussi contre le capitalisme matérialiste anglo-saxon. Et pis, pour les nîgards de cette fin de siècle, des Français de toute origine politique, de toute confession et même de toute race. Non seulement, en effet, on verra dans cette épopée des Africains, des Antillais, des Algériens, des Tunisiens, etc., mais aussi - outre le prétendu passé ténébreux du président Mitterrand trop souvent dénoncé - l'officier adjoint au commandant de la 4<sup>e</sup> compagnie du 1<sup>er</sup> bataillon de la LVF se nommer Frédéric Pompidou, simple oncle du futur président gaulliste de la V<sup>e</sup> République, prénommé Georges du même nom<sup>(14)</sup>.

Pas de quoi vraiment fouetter un chat puisqu'on verra même aussi, en juillet 1944, un Guadeloupéen (Norbert Désirée) et un Israélite postuler pour la SS, mais qui seront, tout de même, refoulés pour raison raciale<sup>(15)</sup>. On verra même un Guadeloupéen (Louis Joachim Eugène), attaché à l'état-major allemand de la LVF terminer sa carrière comme Truppführer dans l'Organisation Todt !

Toujours est-il que, de juillet 1941 à mai 1943, 10 738 Français viendront s'engager dans la seule LVF, dont seulement 6 429 seront autorisés à prononcer le serment, en raison d'une sélection assez drastique :

*Je fais le serment devant Dieu d'obéir strictement au chef des armées allemandes ou alliées, Adolf Hitler, dans la lutte contre le bolchevisme et d'être prêt à tout instant à faire en brave soldat le sacrifice de ma vie<sup>(16)</sup>.*

Mais ces engagés volontaires ne sont pas seuls. Ils ont partout des supporters, *Les Amis de la légion*. La Normandie, à elle seule, compte 25 000 adhérents et, par extrapolation, on peut estimer leur nombre sur la France entre 72 000 et 270 000 personnes<sup>(17)</sup>.

Il n'y a pas que la LVF à combattre à côté des Allemands. Il y a aussi la petite Phalange africaine en Afrique du Nord, tandis que de nombreux Français se sont engagés dans des unités purement allemandes : le NSKK (National-sozialistische Kraftfahrkorps qui compte 2 500 Français), la légion Speer, la 21<sup>e</sup> Panzer, la Kriegsmarine (près de 4 000 hommes, sans parler des 25 000 travailleurs civils), la Kriegsmarinewerftpolizei (chargée d'assurer la protection des bases de sous-marins), la Waffen SS... sans parler de ceux qui travaillent dans l'Organisation Todt et autres organisations.

De jeunes Français continueront à s'engager dans la Waffen SS, même après la libération de Paris... et des Français compteront parmi les derniers soldats du Reich morts pour la défense de Berlin...

Les motivations des jeunes Français qui, en 1941, vont s'engager dans la LVF au côté de leurs récents vainqueurs allemands ne sont pas seulement antibolcheviques mais également très souvent anglophobes. Puisque l'Angleterre est alliée à l'Union soviétique. Ceux, survivants de la LVF, que nous avons interviewés et qui ont, pour la plupart, absolument tenu à conserver l'anonymat - puisque, malheureusement, la Seconde Guerre mondiale n'est pas encore terminée en France - nous ont dit ce qu'ils pensaient à l'époque. Comme des joueurs de billard, comme ils ne pouvaient directement « casser du British », ils voulaient aussi, par ricochet, atteindre l'Angleterre qu'ils détestaient en attaquant son allié soviétique.

C'est Antony N... qui le dit :

Nous avons été très déçus de *Dunkerque d'abord, de Mers el-Kébir ensuite*. L'anglophobie latente en permanence chez les Fran-



çais n'a fait que se réveiller. Personnellement, je n'aurais eu aucune difficulté à me battre contre les Anglais, mais il n'en était pas question en m'engageant à la LVF. Notre problème était l'anticommunisme.

C'est aussi Yves Pe..., vingt ans en 1941, pas spécialement germanophile, un père officier de carrière ayant fait les deux guerres (14-18 et 39-45) :

*Les Anglais, détestés par-dessus tout. Tout au long de l'histoire, ils m'étaient apparus comme nos vrais ennemis héréditaires, beaucoup plus que les Allemands. Nous venions de vivre Dunkerque où, en proie à la panique, les Anglais rembarquaient précipitamment en repoussant les Français voués à la capture. Et après, en juillet 1940, le bombardement par la Royal Navy de l'escadre française au mouillage à Mers el-Kébir : 1 300 marins français tués. Puis Dakar, en septembre 1940 : encore 184 Français tués. En m'engageant à la LVF, je les atteignais indirectement. Plusieurs de mes camarades venaient de la marine, après avoir obéi exactement aux mêmes motivations.*

A ce propos, méditons les paroles de Jean-Paul Sartre qui, contrairement à beaucoup trop de chrétiens, interviendra en 1945 pour la grâce de Brasillach :

*Si nous voulons comprendre l'attitude des collaborateurs, il faut les considérer sans passion et les décrire avec objectivité d'après leurs paroles et leurs actes.*

On ne peut pas non plus passer sous silence, dans le cadre de ce premier solstice franco-allemand depuis 1870, l'existence des relations humaines, notamment entre hommes et femmes, qui ont été beaucoup plus importantes qu'on ne croit. Trahison de part et d'autre ou douce faiblesse de la chair ? Peu importe, mais l'attraction irrésistible et bien naturelle des deux sexes de l'espèce humaine l'un pour l'autre va jouer à plein. Pour l'une, la Française, c'est l'attrait du vainqueur aryen, souvent grand, blond, aux yeux bleus, propre comme un savon, beau et net dans son uniforme très bien taillé de la Wehrmacht, poli, courtois et attentionné ; pour l'autre, le soldat ou l'officier allemand, c'est la réalisation d'un fantasme masculin

inoubliable, auquel il n'aurait jamais pu croire, dispensé à souhait depuis des siècles par la littérature et le théâtre français : avoir une petite maîtresse française, si possible parisienne. Et pour peu qu'elles s'appellent, en plus, comme à l'époque, Jeanine, Jacqueline ou Nicole, prénoms dont ils raffolent, même si elles sont moins sculpturales que les femmes allemandes elles savent, surtout en cette période de disette, s'habiller d'un rien avec un charme fou. Amours qui ne seront pas stériles puisque Henri Amouroux donne le chiffre très important de 85 000 enfants<sup>(18)</sup> qui seraient nés d'unions franco-allemandes seulement au 15 octobre 1943 et l'on en connaît beaucoup d'autres qui sont nés en 1944, chiffre plus ou moins confirmé de 50 000 à 75 000 naissances par Philippe Burin<sup>(19)</sup> jusqu'à la fin de l'année 1942.

Tout compte fait, cette occupation allemande des années 1940-44, commencée après le désespoir de la défaite humiliante dans l'espoir d'une authentique renaissance nationale, et terminée après l'espoir de la victoire dans le désespoir de la guerre civile et du retour au pouvoir des mêmes politiciens irresponsables qui avaient entraîné la nation dans une aventure militaire inutile et catastrophique, avait profondément marqué les Français en leur laissant, sans qu'ils sachent trop pourquoi, des souvenirs et des sentiments aussi amers que parfois terriblement ambigus.

Oui, souvenirs et sentiments entremêlés de haine et d'admiration, de pitié, de regret, de nostalgie quasi romantique, mais indéfinissables, qui ressemblent étrangement à ceux d'un grand amour déçu ou perdu... Sentiments ambigus qu'exprimera un héros de la Libération, Dominique Ponchardier, Compagnon de la Libération, organisateur émérite de la fameuse opération Jérico :

*Le 7 juin, le lendemain du Débarquement, au petit matin, accoudés au balcon de notre hôtel, nous écoutions monter de la rue, Pierre et moi, le pas clair de notre vieil ennemi, l'Allemand. Nous étions tristes d'un sombre bonheur...*<sup>(20)</sup>

Ce même Ponchardier ajoutait, avec une petite haine qui ressemble à une certaine admiration :

*Je haïssais les Allemands et, pourtant, je souffrais le drame de*

la fin de leur épopée. Ce glas qui sonnait sur l'Allemagne, c'était le glas de la réalité qu'ils avaient transformée en féerie. Les Allemands vivaient un rêve. Chaque chose qu'ils touchaient, chaque chose qu'ils voyaient, chaque chose qu'ils sentaient n'étaient que musique guerrière. Qu'ils fussent hitlériens ou pas, ils ne grignotaient plus leur petite vie personnelle à boire, manger, aimer et dormir. ... Ils avaient résolu un grand problème : faire que la vie vaille quelque chose... Oui, j'étais triste, le jour du Débarquement, parce que je sentais que ce Débarquement ne réglait rien, que l'épopée allemande n'aurait servi à rien et que toutes les petites croix blanches avec lesquelles les Alliés allaient payer leur victoire ne serviraient à rien<sup>(21)</sup>.

Et quand on sait le grand drame de la jeunesse d'aujourd'hui, on peut toujours méditer cette phrase : « Ils avaient résolu un grand problème : faire que la vie vaille quelque chose... ».

#### NOTES

(1) Extrait du *Journal d'une mauvaise Française*, de Frédérique Moret, cité par H. Amouroux, tome II, p. 153, n. 52.

(2) Jean-Marc de Foville, *L'Entrée des Allemands à Paris*, p. 219.

(3) Maréchal Rommel, *La Guerre sans haine*, p. 82.

(4) *Rivarol*, n° 2166 du 24 septembre 1993, p. 13.

(5) *Le Libre Journal*, n° 68, p. 24.

(6) J-M de Foville, *L'Entrée des Allemands à Paris*, p. 228.

(7) Cité par J.C. et J.P. Dubosc dans *Le Havre 1940-1944*, p. 55.

(8) Idem, p. 55.

(9) *Le Petit Havre* du 28 juin 1940, cité par J.C. et J.P. Dubosc dans *Le Havre 1940-1944*, p. 82.

(10) Idem, p. 83.

(11) Roland Gaucher, *Histoire secrète du parti communiste français*, p. 307 et 308.

(12) Hoover Institute, *La Vie de la France sous l'Occupation*,

tome III, p. 1476.

(13) Idem, p. 1496.

(14) P.H. Lambert et G. Le Marec, *Les Français sous le casque allemand*, Jacques Grancher Éditeur, p. 18.

(15) Idem, p. 25.

(16) Idem, p. 19 et 23.

(17) Idem, p. 47.

(18) Henri Amouroux, *Les Beaux Jours des collabos*, tome III, Robert Laffont, p. 436.

(19) Ph. Burin, *La France à l'heure allemande*, p. 213.

(20) Dominique Ponchardier, *Les Pavés de l'enfer*, Gallimard, Paris, 1950, cité par Dominique Venner, *Histoire critique de la Résistance*, p. 439.

(21) Dominique Ponchardier, *Les Pavés de l'enfer*, Gallimard, Paris, 1950, p. 498-499, cité par Dominique Venner, *Histoire critique de la Résistance*, p. 440.

# 6

## **La germanophobie internationale Au paroxysme de sa folie génocidaire hystérique - 1**

*« Si l'ennemi vaincu parvenait à nous faire oublier  
les principes mêmes au nom desquels  
nous lui avons tenu tête (...),  
il aurait remporté contre nous la victoire morale,  
qui seule compte en définitive... »*

Maurice Schumann  
à la BBC, le 28.09.43

**I**l faut toujours respecter scrupuleusement les principes au nom desquels on se bat, on fait la guerre, on meurt et on tue. Ces principes devraient être - ils le sont trop rarement - sacrés, sinon à quoi bon ?

A partir du moment où l'on a décidé d'entreprendre une croisade pour les Droits de l'Homme contre la tyrannie, que l'on considère que tous les êtres humains, alliés ou ennemis, redeviennent égaux devant la mort, surtout s'ils sont civils, femmes, enfants, vieillards innocents et sans armes, il n'y a aucune raison pour que les victimes

civiles du camp vainqueur soient exagérément amplifiées, érigées en héros involontaires ou en martyres victimes de la barbarie du vaincu, tandis que celles du camp vaincu seraient minimisées, ignorées, voire niées ou considérées comme responsables et coupables de leur tragique destin.

Si l'Allemagne, sous le régime national-socialiste, eut trop souvent la main lourde dans les pays qu'elle occupait, si parfois son discours et son programme apparurent drastiques à beaucoup, il faut reconnaître que ses ennemis lui promettaient un funeste avenir quasi apocalyptique qui ne pouvait en fait que renforcer l'appui de sa population au régime national-socialiste.

Beaucoup trop de gens, trompés et intoxiqués depuis cinquante ans par les médias, qui ne donnent de la Seconde Guerre mondiale que les points de vue et les versions des puissances partisans victorieuses, ignorent encore ce que les adversaires des Allemands disaient, écrivaient et programmaient : de quoi vous faire dresser les cheveux sur la tête, au propre comme au figuré. Et le Dr. Goebbels ne manqua jamais, pour sa propagande, de le faire savoir aux Allemands.

Il y eut, bien sûr, le trop fameux Plan Morgenthau, établi en septembre 1944 aux États-Unis (qui fut en partie mis en pratique après mai 1945). Ci-dessous on trouvera le texte de ce plan traduit de l'américain :

*Top secret    STRICTEMENT CONFIDENTIEL*

*Programme pour empêcher l'Allemagne de commencer une troisième guerre mondiale.*

#### *1. Démilitarisation de l'Allemagne*

*Il devra être du rôle des forces alliées d'accomplir la démilitarisation totale de l'Allemagne dans la période la plus courte après la capitulation. Cela signifie un désarmement complet de l'armée et du peuple allemand (y compris le transfert ou la destruction de tout le matériel de guerre), la destruction totale de toute l'industrie d'armement allemande, et le transfert ou la destruction d'autres industries clefs qui sont les bases d'une force militaire.*

#### *2. Nouvelles frontières de l'Allemagne*

*a) La Pologne prendra la part de la Prusse Orientale qui ne revient pas à l'URSS et la partie sud de la Silésie.*

*b) La France prendra la Sarre et les territoires adjacents liés au Rhin et à la Moselle.*

*c) Comme il est indiqué dans le n° 4, une zone internationale devra être créée contenant la Ruhr et la zone industrielle voisine.*

#### *3. Partage de la nouvelle Allemagne*

*La partie restante de l'Allemagne devra être séparée en deux États autonomes et indépendants : (1) un État allemand du Sud, comprenant la Bavière, le Wurtemberg, le Bade et quelques parties plus petites et (2) un État allemand du Nord, comprenant une grande partie des vieux États de Prusse, de Saxe, de Thuringe et plusieurs États plus petits.*

*Il devra exister une union douanière entre le nouvel État allemand du Sud et l'Autriche qui sera ramenée à ses frontières politiques d'avant 1938.*

#### *4. L'aire de la Ruhr*

*(La Ruhr, les parties industrielles environnantes, incluant le pays rhénan, le canal de Kiel, et tous les territoires allemands au nord du canal de Kiel.)*

*Ici se trouve le cœur du pouvoir industriel allemand. Cette zone ne devra pas seulement être dépouillée de toutes les industries existantes mais affaiblie et contrôlée afin qu'elle ne devienne pas dans l'avenir une zone industrielle.*

*a) Dans l'espace d'une courte période, si possible pas plus de six mois après la cessation des hostilités, tous les matériels encore existants et les équipements non détruits par une action militaire devront être complètement démantelés et donnés aux nations alliées. Tous les équipements devront être ôtés des mines et les mines fermées.*

*b) La zone devra devenir internationale, étant gouvernée par une organisation de sécurité internationale établie par les nations unies. Gouvernant la zone, l'organisation internationale devra être guidée par des politiques désignés pour favoriser l'objectif établi plus haut.*

*Ce qui n'est quasiment rien à côté du programme d'ané-*

antisémitisme géographique et humain de l'Allemagne préconisé par Theodore Nathan Kaufman, président de la Fédération américaine pour la Paix dans son fameux ouvrage *Germany must perish*. (l'Allemagne doit périr) paru en 1941 aux États-Unis, à la portée de toutes les bourses puisqu'il ne coûtait que 25 cents.

Il faut impérativement connaître ce programme génocidaire à grande échelle, dont on trouvera ci-dessous le texte intégral :

*La population de l'Allemagne, à l'exclusion des territoires conquis ou annexés, est d'environ 70 000 000 d'âmes presque également réparties entre mâles et femelles. Pour mener à bien le projet d'élimination totale de la race germanique, il serait nécessaire de stériliser seulement quelque 48 000 000 de personnes, chiffre qui exclut, en raison de leur pouvoir limité de procréation, les hommes au-dessus de 60 ans et les femmes au-dessus de 45.*

*À propos de la stérilisation des hommes, les formations militaires organisées en unités s'en occuperaient de la manière la plus simple et la plus expéditive. Si l'on prend, par exemple, 20 000 médecins, en supposant que chacun fasse seulement 25 opérations par jour, l'opération pourrait être terminée dans un délai maximum d'un mois. Naturellement, on peut trouver bien plus de médecins que les 20 000 ci-dessus mentionnés si toutes les nations veulent bien participer à l'opération et on aurait besoin de beaucoup moins de temps. Le reste de la population mâle pourrait être traité en trois mois. Attendu que la stérilisation des femmes prendrait un peu plus de temps, on peut estimer que toutes les femmes allemandes pourraient être stérilisées en trois mois, peut-être moins. Cette stérilisation complète des deux sexes et non d'un seul doit être considérée comme nécessaire en conséquence de l'actuelle doctrine germanique selon laquelle une seule goutte de sang allemand est un Allemand potentiel.*

*Bien entendu, après cette stérilisation complète, le taux des naissances en Allemagne sera nul. Avec un taux de 2 %, la population allemande sera diminuée de 1 500 000 par an. En conséquence, en l'espace de deux générations, qui pourraient coûter au monde des millions de vies et des siècles d'efforts, l'élimination du Germa-*

*nisme et de ses porteurs sera un fait accompli. Dans l'immédiat, en raison de l'impossibilité de se perpétuer, la volonté germanique sera atrophiée et la puissance allemande réduite à quantité négligeable.*

Ce texte démentiel à l'égard d'un peuple tout entier eut un certain retentissement et fut évidemment exploité par le D<sup>r</sup>. Goebbels. Il parut donc en première page de tous les grands journaux allemands, tandis que toutes les radios allemandes le commentèrent abondamment.

Géographiquement, l'Allemagne disparaît de la carte d'Europe : la France s'étend bien au-delà de Munich, l'Autriche, sans doute aussi « stérilisée », disparaît de la carte et son territoire est annexé à la Tchéquie et à la Yougoslavie, Berlin devient « polonaise », la Hollande juxte la Poméranie et même la Suisse, pourtant neutre, sans avoir sans doute rien demandé, reçoit une part non négligeable du pays souabe.

Cette volonté d'anéantissement humain et territorial de l'Allemagne ne restera malheureusement pas dans le seul domaine de l'utopie puisque, quelques années plus tard, elle sera reprise en partie par Winston Churchill<sup>(1)</sup>. Le Premier britannique, le 15 décembre 1944, rendra compte aux Communes des projets qui trouveront leur aboutissement dans le « Protocole de Potsdam » du 2 août 1945, mis au point par les trois grands à la « Conférence de Berlin » du 17 juillet 1945 :

*Les Polonais pourront à leur guise étendre leur territoire national vers l'ouest, aux dépens de l'Allemagne. La Pologne aura toute la Prusse Orientale au sud et à l'ouest de Königsberg, incluant Dantzig, l'une des plus belles villes du monde (...). Les Polonais auront des régions saines, en pleine activité, avec une industrie hautement développée (...). En même temps il sera procédé à l'expulsion des Allemands. Ce sera une expulsion totale de tous les Allemands vivant dans les territoires qui seront attribués aux Polonais (...). Un mélange des populations n'est pas souhaité (...). Une telle expulsion forcée est la méthode la plus souhaitable et la plus durable (...). Je ne vois pas pourquoi il n'y aurait pas, en Allemagne, assez de place pour la population de Prusse Orientale et des autres territoires que j'ai évoqués (...).*

À notre époque, où, à propos de l'ancienne Yougoslavie en guerre, la prétendue « épuration ethnique » (expression erronée puisqu'il conviendrait mieux de parler d'épuration religieuse puisque tous les belligérants appartiennent à la même ethnie : les Slaves du Sud) révolte toutes les belles et bonnes consciences de la planète, il faut relire ce que disait aussi aux Communes, le 7 février 1945, ce même Winston Churchill :

*Pour ce qui est de la frontière Oder-Neisse, je tiens à déclarer que j'ai toujours été pour l'extension de la Pologne vers l'ouest, aux dépens de l'Allemagne. Les Polonais doivent pouvoir décider eux-mêmes de s'approprier autant de régions allemandes qu'ils le voudront. Je veux cependant éviter de bourrer l'oie polonaise au point qu'elle meure d'indigestion à force d'avaler trop de territoires allemands. Avec cela, je suis tout à fait conscient que beaucoup d'Anglais seront choqués par l'idée qu'on puisse transférer par la force tant de millions d'êtres humains (...). Mais je ne suis pas choqué du tout (...). Nous avons tué six à sept millions d'Allemands, ce qui fait qu'il y a de la place en Allemagne pour les Allemands de l'Est !*

Ce qui se réalisera, après, le 8 mai 1945, au-delà des espérances des vainqueurs de l'Ouest, pour le plus grand malheur du peuple allemand.

Pis, dans son livre déjà cité, Theodore Nathan Kaufman - ce qui est assez extraordinaire - ne s'en prend pas au régime politique mais directement au peuple allemand :

*La guerre actuelle n'est pas une guerre contre Adolf Hitler.*

*Elle n'est pas non plus une guerre contre les nazis. C'est une guerre de peuples, contre d'autres peuples civilisés portant la lumière, contre des barbares non civilisés qui aiment les ténèbres (...)*

*C'est un combat entre la nation allemande et l'humanité (...)*

*Cette guerre est soutenue par le peuple allemand. C'est lui qui en est responsable. C'est lui qui doit donc payer.*

Certaines parties de l'ouvrage expriment une haine raciale qui paraît ahurissante aujourd'hui :

*Cette analogie entre le peuple allemand et une bête sauvage n'est pas une comparaison vulgaire. Je ne ressens pas plus de haine personnelle pour ce peuple que je pourrais en ressentir pour un troupeau d'animaux sauvages ou un amas de reptiles venimeux*

*(...)*

*Ils ont perdu le désir d'être des êtres humains. Ils ne sont que des bêtes ; ils doivent être considérés comme tels.*

*(...)*

*Parce qu'elle ne fit aucun effort, il y a des milliers d'années, pour devenir civilisée, comme le firent ses voisins, l'Allemagne d'aujourd'hui est une étrangère parmi toutes les nations civilisées.*

*(...)*

*L'Allemagne doit disparaître pour toujours de la surface de la terre.*

Il annonce déjà le texte terrible de Ilya Ehrenburg.

Cette idée génocidaire contre le peuple allemand trotte décidément dans pas mal de têtes puisque, le 12 avril 1945 à Speyer, le futur maréchal de France de Lattre de Tassigny aurait dit, à la vue de l'état général désolant des premiers déportés libérés par l'armée française : « *On devrait rendre stériles toutes les femmes allemandes afin qu'elles ne puissent plus enfanter des bourreaux et des monstres* »<sup>(3)</sup>.

Avec ces volontés ou velléités génocidaires, nous touchons au tréfonds de l'endémie germanophobe. Qui voudrait, par exemple, parce que des Russes ont donné naissance à Lénine, Staline ou Trotski, responsables de 1917 à 1989 de dizaines de millions de morts sur la planète par épurations ethniques, massacres, guerres et goulags, qu'on stérilise toutes les femmes russes afin qu'elles ne donnent pas naissance à de tels monstres ? Qui oserait souhaiter aujourd'hui la stérilisation des femmes hutu parce que le peuple hutu génocida les Tutsi, et celle des femmes tutsi parce que le peuple Tutsi génocida le peuple hutu ?

Comme il est autorisé de dire, et on l'entend partout, que les crimes de l'US Air Force contre Hiroshima et Nagasaki - crimes contre l'humanité puisqu'ils ne touchaient pas d'objectifs militaires

japonais mais seulement une population civile - ont permis de sauver la vie à de nombreux soldats américains en abrégant la guerre !

Mais est-il permis de dire, *a contrario*, dans une pure logique, que l'arrestation puis l'exécution ou l'envoi en camps de concentration de résistants ou de terroristes a sauvé la vie à de nombreux soldats allemands ? Certainement pas !

C'est là que l'on est en droit de se demander si le peuple allemand n'a pas droit à un éternel « traitement » spécial... Serait-ce du racisme ? On peut effectivement, à la lumière de ce que fut le XX<sup>e</sup> siècle, se poser la question !

Rien d'étonnant, donc, que ce qui restait de valide dans le peuple allemand en avril et mai 1945 ait, vieillards, femmes et adolescents, d'un seul homme suivi aveuglément l'appel au « Volksturm » contre les envahisseurs, non pas pour soutenir obligatoirement un régime plus très populaire mais, simple réflexe instinctif de légitime auto-défense, pour empêcher jusqu'à la mort leur anéantissement programmé. D'autant plus que les nouvelles venues de l'Est étaient apocalyptiques : massacres massifs d'Allemands et viols généralisés des femmes allemandes, quasiment officialisés du côté russe par cet épouvantable appel au meurtre de civils du camarade Ilya Ehrenburg, paru d'abord dans les *Izvestia*, puis distribué sous forme de tract :

*Les Allemands ne sont pas des hommes. Désormais, le mot « allemand » devient pour nous la pire des injures. Désormais, le mot « allemand » fait décharger un fusil. Nous ne parlerons pas. Nous ne nous agiterons pas. Nous tuerons.*

*Si, dans le courant d'un jour, tu n'as pas tué au moins un Allemand, cette journée a été perdue pour toi. Si tu crois qu'à ta place ton voisin tuera l'Allemand, tu n'as pas compris le danger. Si tu ne tues pas l'Allemand, l'Allemand te tuera. Il arrêtera les tiens et il les torturera dans son Allemagne maudite.*

*Si tu ne peux pas tuer l'Allemand avec une balle, tue-le avec une baïonnette. Si, dans ton secteur, il y a du calme et pas de combat, alors tue l'Allemand avant le combat. Si tu laisses vivre l'Allemand, l'Allemand prendra l'homme russe et déshonorer la femme russe.*

*Si tu as tué un Allemand, tues-en encore un deuxième - pour nous, il n'y a rien de plus marrant que des cadavres allemands. Ne compte pas les jours. Ne compte pas les kilomètres, ne compte qu'une seule chose : les Allemands tués par toi.*

*Tue l'Allemand - c'est cela que te demande ta vieille mère. Tue l'Allemand - c'est cela que te demandent tes enfants. Tue l'Allemand ! - ainsi crient la terre et ta patrie. Ne manque rien ! Ne te méprends pas ! Tue !*

En face de ces textes, il est particulièrement intéressant et savoureux de prendre connaissance des instructions datées du 1<sup>er</sup> juin 1941, donc trois semaines avant l'invasion de l'URSS par l'Allemagne, données aux fonctionnaires allemands par le secrétaire d'État Backes :

*Ne parlez pas, mais agissez. Avec le Russe, vous n'aurez jamais le dernier mot et vous ne le convaincrez pas par des paroles. Il sait parler mieux que vous, parce qu'il est un dialecticien-né et a hérité d'un penchant pour la philosophie. Dans les conversations et les débats, vous aurez le dessous. L'essentiel c'est d'agir. Seule l'action plaît au Russe, parce que, par sa nature, il est féminin et sentimental. « Notre pays est grand et plein d'abondance mais il n'y a pas d'ordre, venez et gouvernez-nous. » Cette sentence est apparue dès le début de la formation de l'État russe, lorsque les Russes ont appelé les Normands en leur demandant de venir et de gouverner. Cette attitude se manifeste nettement lors de la domination des Mongols, des Polonais et des Lituaniens, de l'autocratie des tsars et de la domination des Allemands, jusqu'à Lénine et Staline. Les Russes veulent toujours être une masse que l'on gouverne. C'est ainsi qu'ils réagiront à l'arrivée des Allemands, parce que cette arrivée répond à leur désir : « Venez et gouvernez ! »*

*C'est pourquoi le Russe ne doit pas avoir l'impression que vous avez des hésitations. Vous devez être des hommes d'action, sans débats, sans longs discours stériles, sans raisonnements philosophiques, décidant et appliquant les mesures nécessaires. Alors le Russe vous obéira volontiers. N'utilisez là aucune échelle allemande et n'introduisez pas de coutumes allemandes, oubliez tout ce qui est*

*allemand, sauf l'Allemagne même.*

*Surtout ne soyez pas doux et sentimentaux. Si vous pleurez avec le Russe, il sera heureux, parce qu'après il pourra vous mépriser. Étant féminin par sa nature, le Russe veut trouver un défaut même dans tout ce qui est mâle, pour pouvoir mépriser le mâle. Pour cette raison, soyez toujours mâle, gardez toujours votre fermeté nordique.*

*Seule votre volonté doit être décisive, mais cette volonté doit être dirigée vers de grandes tâches. Ce n'est que dans ce cas qu'elle est morale dans sa dureté. Tenez-vous à distance des Russes, ce ne sont pas des Allemands, mais des Slaves. Ne buvez pas avec les Russes, n'entrez pas en liaison avec les femmes et jeunes filles travaillant dans les entreprises sous votre contrôle, vous perdrez votre autorité aux yeux des Russes si vous vous abaissez à leur niveau. Par son expérience séculaire, le Russe voit dans les Allemands des êtres supérieurs. Prenez soin de préserver cette autorité allemande. Élevez-la par des ordres tranquilles, sérieux, par des décisions fermes, en rendant ridicules les ignorants et ceux qui mènent des débats.*

*Méfiez-vous des intellectuels russes, des émigrés comme des intellectuels soviétiques. Ces intellectuels sont trompeurs, ils ne sont capables de rien, mais ils possèdent un charme spécial et l'art d'influer sur le caractère de l'Allemand. L'homme russe et surtout la femme russe possèdent cette faculté<sup>(9)</sup>.*

Ces instructions psychologiques concernant l'ennemi futur tranchent évidemment avec les appels aux viols, aux massacres, pour ne pas dire au génocide, des textes précédents. Ce qui n'empêcha pas, malheureusement, les armées allemandes de se rendre coupables sur les territoires de l'URSS de massacres de représailles sur de malheureuses populations civiles. Inexcusables humainement, certes, mais parfois compréhensibles militairement dans la mesure où, après de rapides succès éclatants, ces armées d'invasion se trouvèrent rapidement, tout en combattant, aux prises avec des problèmes de logistique drastiques, un froid quasi polaire et la bagatelle de près de 250 000 partisans intrépides les harcelant derrière leurs lignes de front. Quand on sait que traditionnellement les aimées allemandes ont toujours eu une horreur profonde des francs-tireurs,

on peut condamner des crimes, mais on peut et on doit aussi comprendre pourquoi.

Alors, le Russe, informé de ces crimes par la propagande soviétique qui les clairotte évidemment, ne va pas non plus y aller de main morte lorsqu'il va entrer en Allemagne. Mais, simple petite différence, les crimes allemands contre les malheureux civils ont un but : punir et terroriser des populations qui soutiennent des francs-tireurs et des terroristes, tandis que les crimes russes ne seront que pures vengeance contre, hélas, d'autres innocents !

Alors, carnage dans cette malheureuse Allemagne de 1945 ; le mot n'est pas trop fort.

Cela avait commencé, dès le 21 octobre 1944, lors d'une incursion de huit chars russes dans le village de Nemmersdorf. C'était la première fois que les Soviétiques pénétraient sur le territoire du Grand Reich. Ce fut l'horreur. Et les Allemands qui pénétrèrent dans ce village après sa reprise découvrirent sur un chariot à ridelles quatre femmes nues clouées par les mains en position de crucifixion. Ailleurs, sur chacune des deux portes de la grange de la Brasserie Roter Krug il y avait encore des femmes allemandes dénudées en position de crucifixion. Ailleurs encore, soixante-douze femmes, enfants, nourrissons assassinés d'une manière bestiale. On trouvait même une femme de quatre-vingt-quatre ans assise nue sur son divan, la tête à moitié hachée par le haut ! Avant d'être abattues, les femmes avaient été violées et une cinquantaine de malheureux prisonniers français qui travaillaient dans les fermes avaient été tués par leurs « alliés » russes.

Car, pour la soldatesque russe, tout ce qui vivait et respirait en Allemagne devait être assassiné ou violé. Même à la libération du camp de concentration de Ravensbrück, beaucoup de « déportées » furent violées par leurs libérateurs !

Partout le viol, parce que, encore une fois, le camarade Ehrenburg avait lancé le slogan dans les journaux militaires soviétiques : « *La femme allemande est ton butin* ».

Ainsi, à Königsberg, lors de la prise de la ville, les Russes firent irruption dans l'hôpital où l'on soignait des civils et des militaires



et sodomisèrent immédiatement toutes les infirmières en blouse blanche qui soignaient les malades et blessés. Effrayant.

Époque donc de pure barbarie au nom de « l'antifascisme », hurlé, par toutes les nations en guerre s'autoproclamant « civilisées », contre la prétendue « barbarie nationale-socialiste » dont on nous rebat les oreilles depuis cinquante ans !

Il paraît que certains Russes, plus civilisés que d'autres, eurent franchement honte de la conduite barbare de leurs compatriotes vis-à-vis de la population allemande, notamment vis-à-vis des femmes et des enfants, et tentèrent, pour se disculper de ces manières un peu trop racistes, de faire porter le chapeau aux Asiates et autres Mongols de leur armée. Las, les témoins, souvent victimes de cette époque tragique, n'ont pas forcément le même point de vue. D'autant plus qu'avant Ehrenburg, avant le national-socialisme, les Russes s'étaient en 1914 à peu près comportés comme leurs fils en 1945 : massacres massifs et viols généralisés sur les marches allemandes !

Si le fameux rouleau compresseur russe a commis, dès son entrée sur le territoire du Reich, de nombreux massacres de civils et surtout des centaines de milliers de viols sur des femmes de douze à soixante-dix ans, pendant qu'à l'Ouest également les viols étaient massivement perpétrés par les Marocains de l'armée française, le pire fut sans doute ce qui se passa en Europe Centrale dans les pays occupés par l'Allemagne ou ex-alliés de celle-ci. Ce qui s'est passé en 1945 dans ces pays et même, hélas, après la capitulation du Reich, pendant de longs mois, dépasse en horreur tout ce qu'on peut imaginer.

Ce qui choque le plus un observateur neutre, c'est de voir tous ces gens qui prétendaient avoir combattu le national-socialisme au nom de la dignité humaine, des Droits de l'Homme, de la liberté, etc., s'être finalement adonnés à des crimes d'une barbarie et d'une cruauté dignes des périodes les plus noires de l'antiquité, crimes d'autant plus inexcusables qu'ils ne s'exerçaient la plupart du temps non pas contre des combattants, voire des anciens combattants ou des hommes, mais le plus souvent contre des femmes, des enfants et des vieillards allemands sans défense.

Le record des horreurs revient sans doute à Prague. Ainsi, des dizaines de jeunes filles qui travaillaient dans les bureaux de l'administration allemande sont contraintes d'aller, nues, en rangs et au pas jusqu'au cimetière où, là, une partie d'entre elles sont abattues à coups de mitraillette tandis que les autres sont poussées dans des meules de foin auxquelles on met le feu ! Ailleurs, de courageux résistants tchèques font sortir des classes de la « Adolf-Hitler Schule » de malheureux jeunes élèves et font des cartons... sur ces enfants ! Des femmes allemandes internées à la prison de Ruzin sont séparées de leur mari et enfants, qui disparaîtront à tout jamais, et emmenées pour procéder au déblaiement des ruines... Déshabillées, elles sont astreintes à travailler nues pour leur éviter toute tentation d'évasion. Pour faire bonne mesure, on leur coupe un tendon d'achille avec un sécateur pour les obliger à demeurer en place... tandis qu'on noie des enfants allemands dans des réservoirs d'incendie...

Ceci pour les civils. On croit cauchemarder ! Quant aux malheureux soldats allemands isolés ou même déserteurs qui tombent entre les mains des résistants, on les arrose d'essence, on les hisse aux réverbères, puis on allume pour faire une belle torche vivante. Dans les hôpitaux militaires, les malades sont étranglés ou asphyxiés, les invalides jetés dans les rues à même le pavé pour que les cavaliers russes libérateurs puissent leur passer sur le corps.

Si l'on en croit les témoins de cette époque, Prague était transformée en un gigantesque et cruel safari antiboche. Quelquefois, certains tentaient de fuir. Écoutons ce que dit madame A.L. : « *La police tirait sur nous avec des mitraillettes. On parvint à me rattraper et je fus alors battue. Puis on me fit travailler au déblaiement des barricades. On nous ramena le soir et, lorsque des médecins allemands nous virent, ils se mirent à pleurer* »<sup>(5)</sup>.

C'était parfois chez ceux qui auraient dû logiquement avoir le plus de rancune envers les Allemands que l'on rencontrait les bons samaritains, tel ce souvenir de l'actrice allemande Margarete Shell : « *Un médecin juif nous cacha, nous les femmes, dans un réduit de la cave pour nous éviter les brutalités des Russes qui ne nous trouvèrent pas* »<sup>(6)</sup>.

Plus de trente-sept ans après ces horreurs, voici, pour les confirmer, ce que confiera le champion international d'échecs tchèque Ludeck Pachmann à l'hebdomadaire allemand *Hör* 24 daté du 5 novembre 1988 :

*L'enfer sur la terre, Prague l'a vécu après le 5 mai 1945. Aux candélabres de ma ville chérie, des hommes de la SS étaient pendus comme des lanternes humaines. Autour des « bûchers », une populace en liesse, ravie de se venger des Allemands. Des bandits armés qui se prétendaient « partisans » expulsaient sauvagement les citoyens allemands. Plus loin, à l'entrée d'une impasse, trois cadavres nus, affreusement mutilés, dont la bouche n'était plus qu'un trou sanglant. Vieillards, femmes, enfants furent ainsi battus à mort, mutilés. Les fureurs de l'enfer étaient déchaînées sur Prague.*

*Je ne rappelle pas ces événements épouvantables pour noircir mes compatriotes. Je les décris parce que je suis convaincu qu'une véritable compréhension des peuples ne peut se faire que si, des deux côtés, sans restriction, est avoué ce qui fut. Il n'y a aucun pays où ne vivent des démons ou bien des anges !*

Ceux qui ne connaissent pas ces monstruosités commises pendant et après cette horrible guerre se rendront peut-être compte de la sélection partisane de la mémoire de l'histoire telle qu'elle est écrite et enseignée aujourd'hui. Qui décide ce qu'est un crime de guerre ou un crime contre l'humanité ? Qui est criminel ? Alors que la guerre n'est que crime des deux côtés. Notion à géométrie variable, tel le fait suivant qui s'est déroulé en Slovaquie : « *Dans le village d'Iszka, province de Somogy, la femme du notaire fut violée par dix-sept soldats russes. Le mari qui voulait porter secours à sa femme fut arrêté, puis déporté comme « criminel de guerre ». Le fils de neuf ans qui criait, appelant à l'aide, fut abattu à coups de revolver* »<sup>(7)</sup>. Est-il tellement fou de penser que, pour l'historiographie imposée par les vainqueurs, le seul « criminel de guerre » demeurera toujours, officiellement, pour la postérité, compte tenu de son dossier au goulag, le malheureux père de famille ?

Que penser donc de ce qui s'est passé le 13 février 1945, lors de l'arrivée des Russes à Budapest ? A l'Hôtel Gellert, transformé

en hôpital pour les blessés allemands, les Russes passent aux lance-flammes les milliers de soldats alités, massacrant les infirmières ainsi que les médecins militaires en civil.

Ceux des Hongrois, pourtant alliés du Grand Reich, qui croyaient qu'ils allaient être traités en victimes du national-socialisme vont rapidement déchanter. Car, comme partout, la soldatesque russe ne fait pas toujours de différence entre Allemands et « libérés ». Alors viennent les viols et les massacres.

Il n'y a pas que les mâles soviétiques qui violent. Au sud de Kecskemet, les femmes militaires soviétiques ont installé un camp de repos. Tous les soirs, ces aimables guerrières font des patrouilles galantes et ramassent les jeunes gens dans les villages des environs. Ceux-ci, ramenés au camp, sont retenus pendant plusieurs jours et, à plusieurs reprises, sous menace d'un pistolet, obligés de satisfaire aux caprices et aux désirs de ces dames en repos ! Or, ce qui se passait au camp de Kecskemet n'était pas un cas unique en Hongrie « libérée » et ces viols de jeunes gens indignaient beaucoup de Hongrois.

En cette année 1945, la germanophobie bat son plein en Pologne. Dégermanisation à outrance dans les anciens territoires du Reich annexés à la nouvelle Pologne, poussée vers l'ouest, par l'annexion par l'URSS de sa partie orientale. Rien n'est laissé au hasard : on arrache même les vieilles plaques des cimetières allemands. On ouvre des camps de concentration pour y accueillir les Allemands, notamment le camp de Katovice, réservé en priorité aux anciens membres du parti national-socialiste ou présumés tels. Pour les jeunes et les vieux, la mortalité atteint 50 % entre juin 1945 et décembre 1946.

La Pologne a ouvert 1 255 camps et 227 prisons pour y fourrer les Allemands devenus indésirables dans leur propre pays. Là, 80 000 Allemands sont soumis au fouet, à la matraque et aux coups de crosse, notamment dans les camps de Portulice, Grecnow, Sikava et Lamsdorf. Là, selon les camps, 20 à 50 % des détenus vont mourir de faim et du typhus. Mortalité effrayante chez les enfants : 30 survivants sur 800 à Lamsdorf et 2 seulement sur 50 à Portulice. Mais a-t-on jamais entendu un quelconque humaniste déplorer la

mort de 770 enfants allemands dans un camp de concentration polonais, alors que la guerre était terminée ?

Trois cent mille Allemands expulsés de leur terre natale partent vers l'Ouest. Attaqués, dépouillés sur la route par des voyous polonais, sous l'œil parfois complice de la milice polonaise, 70 familles iront se suicider en se jetant dans l'Oder.

C'est à Dresde que le martyre de la population civile allemande avait cependant atteint son point culminant. Le 13 février 1945, en plein carnaval allemand, que les événements tragiques n'avaient pas totalement réussi à faire annuler, l'importante ville de Dresde, dont la population dépasse les 600 000 habitants, est surpeuplée par l'arrivée d'environ 400 000 réfugiés en provenance de l'Est. Dans cette ville allait sans doute se produire l'un des plus grands massacres de populations civiles du siècle et même de l'histoire, que l'on peut qualifier de crime de guerre, voire de crime contre l'humanité. Sur le centre de cette ville historique quasiment sans défense contre avion, vers 22 heures, quatre bombes éclairantes vont baliser la zone à rayer de la carte (selon une bonne vieille méthode déjà employée par la RAF au Havre pour l'anéantissement de sa population civile le 5 septembre 1944) et vont décharger, en deux vagues de bombardiers, la bagatelle de 650 000 bombes incendiaires.

L'immense brasier de cette ville martyre était si intense que les habitants de Berlin et de Prague purent voir l'enfer de cette ville. Comme, sans doute, l'incinération de cette métropole allemande semblait insuffisante aux Alliés, ils remirent ça le lendemain 14 février, cette fois-ci par l'US Air Force, avec 1 250 forteresses volantes qui jetèrent encore, en quelque dix minutes, quelque 770 tonnes de bombes. Tandis que les groupes de chasseurs, chargés d'assurer la protection des bombardiers, « s'amusaient » à mitrailler sur les bords de l'Elbe les malheureux survivants terrorisés par l'enfer de la nuit précédente.

Il n'y eut pas de limite à cette monstruosité, puisque D.J. Irving a retrouvé une criminelle instruction destinée au groupe 3 de l'US Air Force : « *Chemnitz est une ville située à 30 miles à l'ouest de Dresde ; c'est un objectif plus petit. Vos raisons d'y aller sont*

*d'achever tous les réfugiés qui peuvent s'être échappés de Dresde »<sup>(8)</sup>.*

Le chiffre minimum des victimes de ce massacre est le plus souvent estimé, en données basses, à environ 135 000 victimes (à comparer avec Hiroshima 78 000 morts), mais d'autres penchent vers 250 000 morts, tandis qu'aussitôt après cet holocauste les Allemands allèrent jusqu'à citer environ 700 000 morts ! Tant il est vrai que la ville abritait à cette date avec ses réfugiés sans doute un peu plus d'un million de civils.

Il y eut ainsi tant de disparus dans les braises de cette ville, qui se consuma longtemps après les trois bombardements des 13 et 14 février 1945, qu'aucun chiffre très précis n'a jamais pu être donné, d'autant plus que de nombreux prisonniers, notamment la quasi-totalité des Français portés à tout jamais disparus, périrent également calcinés dans ce brasier.

D'après de nombreux témoignages, on retrouva beaucoup de cadavres réduits à la taille d'une poupée, ce qui semblerait indiquer que Dresde fut sans doute l'un des premiers bombardements au napalm. De même que le nombre de cadavres décapités indiquerait aussi un abondant largage de bombes antipersonnelles à fragmentation.

Que penser également de l'acharnement de la RAF, début mai 1945, quasiment à quelques heures de l'effondrement du Reich, sur des navires bondés de réfugiés et de prisonniers, catastrophes maritimes auprès desquelles, par l'ampleur des pertes humaines, celles du *Titanic* et du *Lusitania* apparaissent presque comme dérisoires ? Un véritable et inutile massacre international mêlant dans la noyade Allemands, Français, Belges, Polonais, Danois, Hollandais, etc.

Le 4 mai 1945, le *Cap Arkona* est coulé avec 5 000 passagers, dont plus de 1 000 Français (350 rescapés seulement) et le *Thielbeck* avec 2 800 passagers, dont 350 Français (quelques centaines de rescapés seulement). En passant, la RAF en profite pour couler le navire-hôpital *Deutschland*, dont la cheminée est ornée d'une Croix-Rouge. La Royal Air Force, maîtresse des airs, sonne l'hal-lali en coulant tout ce qui bouge « allemand » sur mer, après avoir détruit 23 navires dans les ports de Lübeck et de Kiel...

Jacques de Launay, auquel nous avons emprunté tous ces détails chiffrés dans son remarquable livre *La Grande Débâcle*, se demande enfin : « *L'objectif n'était-il pas en fait de porter le maximum de coups à la flotte allemande, même au prix de nombreuses victimes civiles innocentes ?* »

Auparavant, il est vrai, mais avec leurs sous-marins, les Russes avaient fait des cartons sur la flotte allemande tentant de rapatrier des milliers de réfugiés en provenance notamment de la Prusse Orientale. Le 10 février 1945, ils avaient coulé le *General Steuben*, chargé de 2 000 blessés, 1 000 réfugiés, 30 médecins, 320 infirmières (300 rescapés seulement). Peu de temps auparavant, le 30 janvier, ils avaient coulé le *Wilhelm Gustloff*, lourdement chargé d'environ 6 000 réfugiés, ce qui constitua, dit-on, le plus meurtrier naufrage de l'histoire de la marine...

Tous ces massacres inutiles et le plus souvent gratuits contre une population civile allemande épuisée et terrorisée révoltent. Mais que dire de cet acharnement également contre la terre allemande, dont, hélas, encore une fois les Anglais de la RAF vont se rendre coupables ? Voici, à ce propos, ce que publiait *Le Figaro* (p. 12B) daté du 19 avril 1995, soit cinquante ans après la fin de la guerre :

*Il y a 50 ans, les Britanniques bombardaient l'île.*

*Le mystère d'Héligoland. Le mystère reste entier sur le pourquoi de cet assaut.*

*Pourquoi les Britanniques s'étaient-ils acharnés sur Héligoland ? Question que se posaient maints participants aux cérémonies de commémoration et à la messe œcuménique célébrées hier sur cette île allemande de la mer du Nord. Sans trouver de réponse, car les décisions du conseil de guerre, à Londres, étaient secrètes et le sont restées. Le 18 avril 1945, un millier de bombardiers britanniques couvraient de bombes cette superbe terre dont les falaises de grès rouge émergent à distance sensiblement égale de l'Allemagne et du Danemark. L'attaque se solda par une centaine de victimes. Presque tous les 2 500 habitants, terrés dans les nombreux bunkers creusés jusqu'à 17 m de profondeur dans la roche, restèrent indemnes.*

*« Quand nous sortîmes, il ne restait qu'un monceau de ruines, cratère sur cratère. Nous dûmes évacuer la population vers le continent dans la panique », raconte Henry Peter Rickmers, à l'époque bourgmestre d'Héligoland. Mais les Anglais ne lâchèrent pas leur proie. Deux ans après, jour pour jour, le 18 avril 1947, ils faisaient sauter 6 000 tonnes d'explosifs sur l'île pour la rayer de la carte. Une partie des falaises vola en éclats dans la mer et, avec elles, les abris pour sous-marins ainsi que les 15 km de fortifications. Mais Héligoland, aujourd'hui très prisée par les touristes, survécut à ce formidable coup de poing.*

*Cette opération vraiment superflue s'expliquait par la hantise des sous-marins allemands des deux guerres mondiales. On n'a jamais pu élucider, en revanche, la raison du bombardement massif de 1945, deux mois après l'anéantissement non moins injustifié de Dresde par les bombes. Trois semaines avant la fin de la guerre, Héligoland avait perdu sa valeur stratégique, la Kriegsmarine était hors de combat...*

Après le massacre effrayant de civils allemands à Dresde, on peut se demander si Le Havre ne servit pas, quelques mois avant, de terrain d'essai aux mortels desseins de la RAF. L'affaire du Havre présente, en effet, un cas particulièrement intéressant de crime de guerre, à défaut de crime contre l'humanité. Sur le plan militaire, la poche du Havre ne présentait plus aucun intérêt militaire. Paris était libéré et les armées alliées filaient vers l'est tandis que les grands ports de Belgique et de Hollande étaient déjà tombés ou en voie de l'être. Le port du Havre lui-même, déjà cent fois bombardé, était depuis longtemps inutilisable.

La place forte du Havre est commandée par un colonel allemand du nom de Wildermuth. Appartenant à la vieille bourgeoisie allemande, il n'est nullement militaire de carrière mais, tout simplement, comme une multitude d'Européens de tous les camps à cette époque, mobilisé. Banquier de profession, il est en temps de paix habitué à négocier avec les Anglo-Saxons.

Il n'est pas inscrit au NSDAP (Parti national-socialiste) et passe même pour un homme très réservé à l'égard du régime de son pays. Mais, allemand, il tient néanmoins à faire son devoir d'Allemand.

À la tête d'une armée de 11 000 hommes, un peu hétéroclite, débris d'une armée des vingt nations en déroute partout en Europe, composée de 3 000 marins et de beaucoup de Polonais, il est acculé dans sa forteresse par quelque 40 000 Anglais et Canadiens. Pressentant sans doute une catastrophe humanitaire, le colonel allemand presse, depuis sa récente arrivée au Havre en août 1944, la population havraise de fuir la ville, peu avant la catastrophe. Tous ne répondent pas, il s'en faut de beaucoup. Le Havre, qui comptait 170 000 habitants en 1939, est encore peuplé d'environ 40 000 personnes.

En dernier ressort, il demande à l'état-major britannique une trêve pour permettre l'évacuation totale de la population normande, avant l'assaut anglo-canadien.

La réponse anglaise est immédiate : quatre fusées balisantes aux quatre coins du centre historique du Havre, avec 350 appareils de la RAF qui déverseront 1 800 tonnes de bombes au phosphore. En une heure trois-quarts, près de 3 000 civils havrais seront tués, des milliers d'autres seront mutilés à vie, sans parler du cortège habituel de misères humaines découlant de ce genre de massacre aveugle : des orphelins, des veufs, des veuves. Rien ne sera respecté par la RAF, pas même l'église Notre-Dame, aujourd'hui cathédrale restaurée, quasiment seul témoin du passé de la ville construite par François I<sup>er</sup>. En ce jour-là, nous avons vu disparaître en cette cathédrale, où elle s'était réfugiée, une famille nombreuse que nous connaissions personnellement : le père, la mère, suivis de neuf enfants...

Pourquoi nos chers Alliés anglais ont-ils fait ça ? Sans doute ne le saura-t-on jamais de notre vivant car, probablement honteux, ils ont repoussé aux calendes grecques l'ouverture de leurs archives de guerre. Voulaient-ils anéantir un port concurrent magnifiquement placé à l'estuaire de la Seine en plein milieu de la Manche ? Ont-ils pris les populations normandes pour de « sales boches » à anéantir ? Question que pose aussi le Havrais Georges Godefroy dans son livre *Le Havre sous l'Occupation* :

*Le Havre est libéré, mais ses ruines fument encore. Durant plus de quinze jours les fumées de ces flambeaux funèbres monteront*

*dans le ciel de la ville assassinée, offensant notre raison cartésienne parce que, à toute chose, nous voulons une explication logique comme si nous croyions à la logique de la guerre. Pourquoi avoir détruit ce quartier le plus éloigné de la bataille ? Pourquoi tant de deuils, tant de ruines ?*

Et, ce qui est gravissime, c'est que, de Coutance au Havre en passant par Lisieux et combien d'autres cités historiques normandes, les Alliés et en particulier les Anglais détruiront systématiquement tous les centres historiques de quasiment toutes les villes normandes, à l'exception de Honfleur et de Bayeux, alors qu'ils savaient très bien que leurs ennemis allemands ne dissimulaient pas leurs « Panzerdivision » dans les églises et cathédrales normandes, dans les vieilles abbayes, dans les ruelles étroites moyenâgeuses construites de maisons à colombage, ni même dans les hôpitaux. Un bilan monstrueux de massacres aussi gratuits qu'inutiles.

En fait, le mot n'est pas trop fort : du pur terrorisme aérien... avec des dizaines de milliers de morts civils innocents prêts à acclamer leurs libérateurs. Victimes, pour la plupart, sorties depuis longtemps de l'historiographie officielle... Hors les marches de la Normandie, allez donc en parler aux autres Français qui sont, en 1995, bouleversés parce qu'une roquette serbe a tué à Sarajevo un homme, une femme et une fillette !

Alors, bien sûr, on vous dira toujours qu'on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs, que la météo était handicapante pour l'aviation, etc. Que savons-nous encore ?

Mais, quand ce sont les Allemands qui font une erreur aérienne, alors là, ça donne un tableau mondialement connu : c'est Guernica, peint par Picasso ! Là, Guernica, c'est l'horreur absolue. Pourtant, le général allemand Galland donne son explication :

*Parmi les missions assignées à nos bombardiers, il y avait notamment la destruction d'un pont routier par lequel les républicains acheminaient des renforts et des convois de matériel dans le périmètre fortifié de Bilbao. L'attaque eut lieu dans de très mauvaises conditions de visibilité. A l'époque (1937), les équipages manquaient encore d'expérience et les dispositifs de visée étaient*

*rudimentaires (...) on constata que le pont était intact mais que la localité voisine avait sérieusement écopé (...) l'opération s'était soldée par un échec d'autant plus pénible que nous nous efforcions toujours de ménager la population civile. Or, l'attaque du pont routier de Guernica avait fait de nombreuses victimes (...) je me rendis compte, dès le premier jour, que le moral de la légion (Condor) se ressentait de cette pénible histoire (...).*

Loupé militaire qui vaudra aux Allemands, de New York à Paris, d'énormes manchettes de journaux de style bien connu : « *Ignoble attaque des pirates de l'air allemands contre une paisible cité espagnole. Les boches détruisent une ville ouverte* », ce qui était faux, étant donné que Guernica n'avait jamais été durant la guerre d'Espagne une ville ouverte et était une ville manufacturière d'armes.

Mais, pour le martyre du Havre, il n'y aura de la part du Britannique Harris jamais aucun regret ni aucune explication.

Peut-on, en esprit libre, accepter d'être toujours dupe de cette éternelle barbarie, de cette soif de destruction satanique toujours prêtée aux mêmes : aux seuls Allemands ?

Mais qui, encore dans cette sinistre affaire du Havre, fut condamné à mort pour crimes de guerre : l'Anglais Harris, commandeur de la RAF ou l'Allemand Wildermuth, commandeur de la forteresse du Havre ?

C'est en fin de compte le colonel allemand Wildermuth qui fut effectivement condamné à mort par contumace par le Tribunal militaire de Metz en 1951, pour un tir de représailles - certainement pas gratuit, on était en guerre, tout de même ! - sur Montvilliers dans la banlieue du Havre, tandis que l'Anglais Harris fut honoré d'un glorieux monument commémoratif dans la ville de Londres !

Encore un exemple de germanophobie primaire !

En juillet 1995, une femme allemande envoyait un message à *Radio-Courtoisie* précisant que depuis des années elle se levait, chaque semaine, une heure en pleine nuit pour prier pour les victimes du national-socialisme. Existe-t-il outre-Manche une seule Britannique, entre Southampton et Edimbourg, qui se lève la nuit pour prier pour les enfants de Dresde, de Hambourg ou du Havre, sinon pour

leur jouer, au moins la nuit au clair de lune, un air de cornemuse, et, outre-Atlantique, une seule Yankee pour consacrer une heure de jogging à la mémoire des enfants d'Hiroshima et de Nagasaki ?

That is the question...

En 1945, dans toute l'Europe, le peuple allemand dans son ensemble et chaque Allemand individuellement est traqué, capturé et souvent abattu sans jugement, gratuitement, par haine et par vengeance. Il s'agit la plupart du temps de civils sans défense et inoffensifs dont l'armée a été écrasée. Aujourd'hui, pour moins que ça, les médias crieraient au génocide, mais le mot est interdit pour les Allemands par l'historio-graphie officielle sévèrement et judiciairement contrôlée.

Par exemple, le 20 juin 1945, à Königsberg, devenue Kaliningrad, plus de 1 000 civils<sup>(9)</sup> sont exécutés sur l'ancienne place Eric-Koch-Platz. Qui s'en souvient ? Qui en parle ? Mais faites donc la comparaison avec la place Tien-an-Men à Pékin !

Pourra-t-on toujours éternellement imputer aux seuls Allemands les prétendus crimes de guerre, selon les critères de la Convention de Genève, quand on sait que « *pendant la bataille de Caen en 1944, les Britanniques utilisèrent des éclaireurs du 902<sup>e</sup> régiment de la Panzer Lehr qui, ayant été encerclés et faits prisonniers par des automitrailleuses Hunter, furent ficelés sur les tourelles de ces engins, afin de servir de pare-balles, au moment où les Britanniques tentaient, eux-mêmes, de s'échapper de la nasse dans laquelle ils se trouvaient* »<sup>(10)</sup> et que, lors du Débarquement sur Ohama le 6 juin 1944, une centaine de soldats allemands en uniforme, faits prisonniers, furent exécutés ?

*Ces exécutions peuvent s'expliquer par deux faits : premièrement, rien n'était prévu pour accueillir les Allemands capturés et l'on ne pouvait à ce moment laisser ces hommes sur les arrières des troupes. Deuxièmement, la majorité des soldats ont subi toute la matinée un traumatisme profond - beaucoup de camarades sont tombés, se sont noyés ou ont disparu dans la tourmente. Lorsque ceux qui ont échappé à l'enfer voient ceux-là mêmes qui ont tué leurs frères d'armes, la réaction est souvent immédiate...<sup>(11)</sup>.*

Lors de la libération de Paris par la célèbre 2<sup>e</sup> DB du général Leclerc, de véritables massacres ont été commis contre les soldats allemands qui n'avaient d'autre idée que de se rendre selon les lois de la guerre en vigueur dans les pays dits « civilisés ». Mais, pis encore, des déjà faits prisonniers ont été parfois assassinés au nom de l'hystérie germanophobe de l'époque.

Peu de savent qu'au Bourget des centaines de prisonniers ont été massacrés par les blindés de Leclerc, puis enterrés dans des charniers comme à Katyn. Ci-dessous, on trouvera le témoignage tel quel d'un ancien de la 2<sup>e</sup> DB qui a tenu à garder l'anonymat :

*Civil alors encore le 25 août 1944, j'ai vu à Paris, avenue de Friedland, les quatre Landser allemands assassinés par les hommes de Leclerc (des fantassins du « régiment de marche du Tchad »). Ces quatre troupiers, des hommes âgés aux cheveux gris, ont peut-être été saisis lors de la reddition de l'Hôtel Majestic, mais plus probablement de celle de l'Hôtel Napoléon sis avenue de Friedland, juste en face du trottoir où ils furent abattus. Il y eut sans aucun doute bien d'autres « exécutions » sommaires à travers Paris en ces jours-là.*

*Le 27 août 1944, lors de la reddition de l'aéroport du Bourget, a eu lieu ce qui fut probablement le plus important massacre en masse de prisonniers allemands par les Français [un bataillon allemand d'environ 800 hommes] ; il est mentionné en termes discrets dans le livre officiel de la Division : « La 2<sup>e</sup> DB : (...) Les chars de Gaudet reprennent l'attaque à bout portant et le terrain est nettoyé impitoyablement. »*

*Je n'étais pas présent lors des faits, n'ayant été affecté qu'en décembre suivant à ce 4<sup>e</sup> escadron du 12<sup>e</sup> régiment de cuirassiers, celui qui a commis le massacre. Les détails m'en ont été rapportés par mon chef de char qui, lui, avait été un des exécutants et en était resté (tout de même) impressionné. Selon lui, le colonel Rouvillois, alors chef du régiment, arriva sur les lieux à l'improviste en pleine action et il s'écria : « Arrêtez, Gaudet ! Qu'est-ce que vous faites ? »*

*Le capitaine, en pleine folie sanguinaire et loin d'obtempérer, envoya promener son supérieur qui préféra s'éloigner. Ce dernier se contenta, pour toute sanction, de différer la remise à Gaudet*

*d'une Légion d'honneur qui ne lui fut discernée qu'en janvier suivant. Trente ans plus tard, j'eus l'occasion de rencontrer mon ex-colonel Rouvillois, devenu entre-temps général en retraite. Je lui demandai de me démentir (si possible) le récit d'un massacre de prisonniers au Bourget. Il me fixa un instant, devint tout pâle et tourna les talons sans dire un mot.*

*Aux jeunes civils qui, comme moi, avaient voulu (malgré tout) s'engager à la 2<sup>e</sup> DB, il était recommandé, non officiellement mais à titre de conseil utile : « Ne vous laissez pas prendre prisonnier, car nous, nous n'en faisons pas ».*

*En fait, vu le grand nombre de redditions à la fin, il y eut quand même quelques milliers de prisonniers laissés vivants, mais souvent terriblement maltraités et dépouillés, contrairement aux Conventions de Genève, de tous leurs objets personnels, décorations, papiers, alliances, bottes...*

*Chaque unité avait son style de violence, en quelque sorte. Mon régiment était réputé - relativement ! - convenable. Il faudrait retrouver des vétérans du 1<sup>er</sup> régiment blindé de fusiliers marins, du régiment de marche du Tchad et surtout du 501<sup>er</sup> régiment de chars de combat qui acceptassent de parler. Ces derniers, notamment, mettaient avec zèle leur devise en application : « En tuer ».*

*À part le crime de Bad Reichenhall, qui commence à être connu, la 2<sup>e</sup> DB n'a pas commis en Allemagne de forfaits sanglants comparables à ceux de la 1<sup>re</sup> armée de Freudenstadt. Elle s'y est livrée, par contre, en toute liberté et impunité, à une orgie d'exactions et de pillages dont aucun inventaire ne pourra jamais être dressé. Du dernier des engagés au général Leclerc (qui volait les tableaux de son logeur, comme le relate Ernst von Salomon dans Le Questionnaire, éditions Gallimard, p. 528), à l'exception peut-être des hommes du 12<sup>e</sup> régiment de chasseurs d'Afrique (plus humains), la 2<sup>e</sup> DB a saccagé et volé de façon éhontée.*

*Tous les crimes des « Alliés » sont, paraît-il, non susceptibles de recherches ou poursuites. Il est possible même que ce soit leur divulgation qui soit poursuivie en vertu de l'axiome souverain depuis 1945 : Le délit du vaincu est toujours un crime imprescriptible.*

*tible. Le crime du vainqueur est toujours absous et digne de louange en tant qu'expression méritoire des Droits de l'Homme revus et corrigés.*

*« Ce n'est pas ce qu'on fait qui compte, c'est l'Histoire, c'est l'Histoire... », ça se chante...*

Et le même homme nous avouera plus tard, à propos de la célèbre division :

*Cette division a joui et jouira sans doute encore longtemps d'une réputation flatteuse (chez les Français) et largement usurpée. Elle fait partie du mythe gaulliste et tant que celui-ci vivra, « l'Armée Leclerc » éclipsera dans l'Histoire beaucoup d'autres unités plus méritantes et moins fortunées. Même la 1<sup>re</sup> division française libre, incluse, elle, dans l'armée de Lattre, n'a jamais, et de loin, été aussi richement équipée, aussi flattée, et sa place dans le folklore de la « Libération » est restée assez disgraciée. La 2<sup>e</sup> DB, propulsée pour les besoins de l'image de la Croix de Lorraine dans des opérations de grand prestige (et de peu de risques, telles que Paris, Strasbourg, Berchtesgaden), a bénéficié en toutes circonstances de l'écrasante force américaine et a tiré de ces victoires faciles un complexe de supériorité assez odieux. Le dernier des engagés, ainsi paré des plumes du paon américain et de la factice aura « Leclerc », pouvait se permettre pratiquement n'importe quoi et même de mépriser toute autre unité militaire française, en refusant, par exemple, de saluer les officiers non-2<sup>e</sup> DB.*

*On ne peut nier, toutefois, les actions de bravoure réelle de certains individus, ni sous-estimer les pertes subies, ou encore le panache de l'ensemble, l'esprit de corps, l'aspect net, très militaire de tous les régiments de la division. On peut reprocher énormément de choses aux « soldats de Leclerc », d'être des voleurs et des assassins, entre autres ; mais le pire voyou là-dedans, s'il violait toutes les lois divines et humaines, les lois de la guerre notamment, n'enfreignait pratiquement jamais aucune règle de discipline et son fanatisme à De Gaulle comme à Leclerc était sans faille, de même que son respect à tous ses gradés. Ce n'était pas, toutefois, un « soldat politique » animé d'une idéologie : il appartenait à Leclerc*

*personnellement, à De Gaulle aussi (à un degré un peu moindre), comme autrefois les reîtres et les soudards ont appartenu à des Grandes Compagnies, à Du Guesclin, à Turenne ou à Bugeaud. Il suivait un homme estimé, il n'avait pas d'idée patriotique clairement définie ni, moins encore, de conviction réellement démocratique, socialiste ou autre. Le ressort essentiel qui l'animait, exprimé ou non, c'était la vanité couplée au goût du meurtre et plus encore du pillage.*

*Ce fanatisme a perduré, amolli au fil des décennies en inconscience béate. Ni remords ni regrets n'ont, apparemment, troublé dans leur âge mûr puis leur vieillesse les « p'tits gars de Leclerc », même ceux devenus les plus respectables des bourgeois pères de famille. La morale, même chez ceux des Français considérés comme les plus honnêtes, a des lacunes déroutantes.*

*Dans le sinistre carnaval pour Français crédules que fut l'imposture gaulliste, la superbe 2<sup>e</sup> DB, haute en couleur, a tenu le rôle de majorettes dans une fête de préfecture ; elle a fait vibrer les foules. Ce que fut sa valeur militaire réelle, nul ne le saura jamais car Leclerc n'a toujours eu à combattre que des Allemands déjà vaincus, obligés de livrer à un contre dix des combats d'arrière-garde. Quand, très rarement, leur résistance se durcissait (comme à Dompierre où un régiment de Panzer put opposer 45 chars Panther neufs au 12<sup>e</sup> RCA), l'aviation américaine se chargeait de tout. Jamais la 2<sup>e</sup> DB n'a eu en face d'elle une division intacte de la Wehrmacht, soutenue par de l'aviation. Moins encore ne s'est-elle trouvée opposée à un nombre égal d'unités des Waffen SS qui, sans aucun doute possible, l'eussent balayée en peu de temps.*

*Déguisés en Américains, les fuyards de juin 1940 se sont sentis forts et se sont vengés basement, cruellement, de leur colique d'alors. Les nouvelles recrues étaient averties : « Ne vous laissez pas prendre prisonnier ; nous, nous n'en faisons pas ».*

*Cette consigne correspond bien à la mentalité de Leclerc lui-même qui, après l'armistice du 8 mai, faisait encore fusiller des captifs à Bad Reichenhall. Avant et après la cessation des hostilités, la 2<sup>e</sup> DB, en Bavière, a commis un volume de pillages et d'exactions tel que les*



*Américains eux-mêmes, écaürés, ont exigé au bout d'un mois son expulsion de leur zone d'occupation.*

*Si nous n'avons pas tous été matériellement et activement des criminels, nous n'en avons pas moins toléré, compris, approuvé tout ce qui se faisait sous le signe de la Croix de Lorraine. Nous étions disponibles et consentants d'avance pour n'importe quel massacre qui nous eût été commandé. Le fanatisme gaulliste a continué à marquer pour toute leur vie nombre de la 2<sup>e</sup> DB qui, jamais des-saoulés de leur ivresse de 1944-45, ont continué les basses œuvres du gaullisme dans ce qu'il a eu de plus trouble et de plus funeste.*

#### NOTES

(1) Rivarol, n° 2264 du 2 octobre 1995.

(2) *Idem.*

(3) Rapporté par H. Amouroux, *La Page n'est pas encore tournée*, Tome X, p. 129.

(4) Archives centrales de l'URSS, fonds 7021, registre 148, dossier 12, p. 59 à 63, publiées par Jacques de Launay dans *La Grande Débâcle*, p. 269, annexe 7.

(5) Jacques de Launay, *La Grande Débâcle*, p. 223 et 224.

(6) *Idem.*

(7) *Idem*, p. 154.

(8) D. Irving, *The Destruction of Dresden*, Londres, 1963, rapporté par Jacques de Launay, *La Grande Débâcle*, p. 67.

(9) Jacques de Launay, *La Grande Débâcle*, p. 230.

(10) Rivarol du 15 mars 1991.

(11) Rivarol, n° 2270 du 1<sup>er</sup> décembre 1995, p. 2, extrait de *Ohama la sanglante*, de Laurent Mari et Georges Bernage, p. 59.

# 7

## La germanophobie internationale Au paroxysme de sa folie génocidaire hystérique - 2

« Mais il est un minimum  
à assurer à un être humain,  
fût-il allemand ».

Jacques Fauvet

**S**i l'entrée des troupes françaises en Allemagne n'est pas aussi barbare et sanguinaire à l'égard de la population civile allemande que celle des Russes à l'est, elle doit être qualifiée, par euphémisme, de très brutale et elle est malheureusement sans commune mesure avec la conduite des troupes allemandes lors de leur entrée en France en 1940...

Heureusement, en contrepartie, ce sont un peu partout très souvent les prisonniers français et même des STO, qui ont dans l'ensemble été bien traités par les Allemands, surtout en campagne et dans les petites villes et villages, qui vont négocier avec leurs compatriotes libérateurs la reddition des villes au mieux des intérêts d'une population locale qu'ils connaissent bien après cinq ans de captivité.

Ils vont calmer des ardeurs guerrières furieuses, empêcher des massacres et sauver pas mal de femmes des viols qui se pratiquent, hélas, par dizaines de milliers au Wurtemberg et au pays de Bade, surtout du fait des Maghrébins et plus particulièrement des Marocains.

Cette attitude des prisonniers de guerre n'est d'ailleurs pas spécifique aux seuls Français. Nous avons eu le témoignage d'une Allemande originaire de Prusse Orientale qui, alors âgée de quatorze ans, fut pendant l'horrible et interminable « Trek » vers l'Ouest, des dizaines de fois sauvée du viol par les prisonniers polonais qui travaillaient depuis des années dans la ferme de son père.

Ainsi, à Altingen, où il sera « dangereux d'être blonde », c'est le prisonnier français Marcel Bourteel qui ira négocier l'entrée pacifique de ses compatriotes dans la petite ville où pourtant quelques femmes et jeunes filles seront violées...

\*  
\* \*

Effectivement, partout des viols, le plus souvent commis par les Marocains et Sénégalais de l'armée française à Entringen, à Pfäffingen (30 viols dans la nuit du 21 au 22 avril), à Poltringen (12 viols), Reusten, Dettenhausen (16 viols), Dusslingen (97 viols), Gomaringen (75 viols), Stockach (27 viols), Jettenburg, Mättringen, Wankheim (19 viols et un viol d'enfant), Mossingen (220 viols de femmes de 13 à 88 ans), Belsen, Talheim (836 habitants : 3/4 des femmes et jeunes filles violées), Nehren, Rottenburg, Baisingen, Ergenzingen, Oberndorf, Seeborn, Weiler, Wendelsheim (15 viols), Wurmlingen, Tübingen (900 viols ayant nécessité des soins), Bebenhausen, Haggelloch, Hirschau (520 viols ayant nécessité des soins), Kilchberg (18 viols), Pfrondorf (9 viols de femmes et un viol de jeune homme), Unterjesingen (28 viols de femmes et un viol d'homme), liste, hélas, non exhaustive de la seule région de Tübingen<sup>(1)</sup>.

En fait, la population civile allemande va être très déçue par l'attitude de l'armée française. Instruite par les horreurs, les atrocités, les massacres innombrables des Soviétiques à l'est, elle s'attendait à voir

venir de l'ouest, certes, aussi des ennemis, mais des civilisés respectant les lois de la guerre et la population civile, composée en grande partie - les hommes étant morts, blessés, prisonniers ou encore au front - de vieillards, de femmes et d'enfants inoffensifs. En réalité - et c'est la mort dans l'âme qu'un Français est obligé de l'écrire -, elle se trouvait en face d'une armée de violeurs et de pillards.

Cette population allemande, peu importe qu'elle fût en partie nationale-socialiste, en partie hostile au régime ou neutre, était très lasse de la guerre et voyait dans l'arrivée de l'ennemi - les choses militaires étant depuis longtemps considérées comme réglées - la fin de ces années de cauchemar d'une guerre particulièrement meurtrière. Elle avait le même point de vue que la population française, dont on s'est longtemps étonné de savoir comment elle pouvait, à deux mois d'intervalle, acclamer Pétain, puis De Gaulle. On a longtemps cherché cette énigme incompréhensible, on a parlé de la versatilité des foules, etc. En fait, ce devait être beaucoup plus simple que toutes les explications et sous-entendus politiques qu'on a donnés par la suite à cette attitude incohérente. L'arrivée de De Gaulle, c'était la fin de l'occupation étrangère, la fin de quatre années de restrictions alimentaires et de misère, le prochain retour des prisonniers et la fin de la guerre. Aussi s'est-on toujours posé la question de savoir s'il s'agissait bien des mêmes gens, de la même foule ? Sans doute, en 1944, beaucoup de pétainistes sont-ils allés aussi acclamer De Gaulle sans grand état d'âme ?

C'était exactement pour des raisons similaires que beaucoup de villages et de petites villes allemandes, notamment dans le Bade-Wurtemberg, drapeaux blancs hissés aux clochers et aux fenêtres, s'apprêtaient à recevoir les armées de « la Grande Nation », sinon avec enthousiasme, tout au moins avec un immense soulagement, parce qu'ils avaient comme tout le monde « *die Nase voll mit Krieg* », marre de la guerre.

Donc, la population allemande, lasse de la guerre, est prête à accepter la défaite avec une certaine résignation. Sa curiosité naturelle la pousse à aller sinon au devant de l'ennemi tout au moins à le regarder passer.

*La place du marché était pleine de monde, comme à la foire annuelle, lorsque les premiers blindés arrivèrent là.*

*Cela ressemblait beaucoup plus à l'arrivée d'un grand cirque qu'à celle d'une armée victorieuse.*

*Ils étaient assis... aux rayons du soleil et buvaient du Champagne dans des verres à eau.*

Telles sont les réflexions d'une habitante de Tubingen lors de l'arrivée des troupes françaises le 19 avril 1945<sup>(2)</sup>.

Cette impression un peu « Tour de France » de l'arrivée des Français au Wurtemberg est à rapprocher de celle donnée par l'armée américaine lors de sa marche sur Mittelsinn, décrite par l'écrivain Francis Ambrière dans son livre *Les Grandes Vacances*, comme :

*Une espèce de caravane publicitaire qui semait au long de la route les échantillons de ses produits comme une réclame géante de la jeune Amérique parmi les peuples affamés de la vieille Europe. Il y avait dans ce spectacle je ne sais quoi d'obsène, qui respirait tout ensemble la révolte et la tristesse<sup>(3)</sup>.*

Elle va être confrontée à une armée composée d'Européens, de Marocains et de Sénégalais qui vont mettre le pays « en coupe réglée », des Barbares qui se conduisent à peu près comme les Soviétiques, les massacres de populations heureusement en moins. Résumons crûment : comme les Russes, la braguette, mais la gâchette en moins.

Par exemple à Belsen, le lundi 23 avril, au lendemain matin de l'arrivée des troupes françaises, le pasteur fait le tour du village et observe que les soldats ont fait des cartons pour s'amuser sur les poulets et les pigeons et note : « La déception s'amplifie ; sont-ce là les représentants de la Grande Nation ? »<sup>(4)</sup>.

Dès leur arrivée dans une petite ville ou village, les Français perquisitionnent dans toutes les maisons pour chercher les hommes de la Wehrmacht qui, dans la débâcle, comme les Français en juin 1940, se sont démobilisés tout seuls et ont repris l'habit civil. Ceci afin de les faire prisonniers et les envoyer en France. Chasse aux femmes et aux jeunes filles pour les violer. Réquisition des armes de

chasse, des postes radio, des appareils photo, des jumelles, etc. Pour le reste, c'est la confiscation ou carrément le pillage, dont nous donnons ci-dessous, pour le seul village de Dettenhausen, le détail chiffré à titre indicatif : 120 montres-bracelets, 39 appareils photos, 9 paires de jumelles, 146 appareils radio, 4 automobiles, 8 tracteurs, 18 bicyclettes, 28 manteaux d'homme, 53 costumes, 128 chemises, 72 caleçons, 123 paires de chaussures, 163 paires de chaussettes, 462 mouchoirs, 414 paires de bas de femme, 121 housses de lit, 111 draps, 290 serviettes, 520 volailles, 62 lapins, 2 moutons, un veau, 3 chèvres, 1 220 œufs et 1 250 litres de cidre<sup>(5)</sup>.

Ce qui n'empêche pas les vols de se produire dans la rue : « Quatre Marocains m'agressent et me dérobent mon portefeuille avec son contenu », témoigne un Allemand de Nehren<sup>(6)</sup>.

D'autres soldats font plus fort et pratiquent carrément le hold-up pour leur compte personnel, comme à Tailfingen le jeudi 19 avril 1945, à 6 h 30 du matin :

*Cinq soldats français d'un groupe de blindés pénètrent dans la maison du comptable de la Caisse d'épargne et de prêt de Tailfingen et l'obligent, sous menace de leur arme, à ouvrir le coffre-fort. Les soldats, note le malheureux comptable, examinent l'argent et aperçoivent une croix gammée sur le billet de 1 000 marks. Ils se mettent alors à rire... et raflent quand même 24 140 Reichsmark<sup>(7)</sup>.*

Il y a aussi des actes de vandalisme pur et simple, ayant pour mobile la vengeance. Ainsi, à Bodelshausen, un Français intimide l'employé de mairie et tire sur une lampe et sur le plafond en disant : « Les SS font pareil en France »<sup>(8)</sup>.

Devant tant d'exactions qui se multiplient et deviennent la règle quasi générale au détriment de la population civile allemande, terrorisée et impuissante, on est en droit de se poser la question de savoir ce que fait le corps des officiers de l'armée française et, plus haut, l'état-major, qui ne peut pas ne pas être au courant, vu leur ampleur, de tous ces méfaits. De deux choses l'une : ou l'armée française est incapable de tenir ses troupes ou elle leur a donné carte blanche ? Mais les choses sont tellement confuses et contradictoires qu'il est difficile de trancher.

Ainsi, à Ergenzingen, après que les soldats français se furent conduits à tous égards comme des vandales, le pasteur Seykauf, après tant de pillages, de dévastation et de viols - bien que ce soit interdit, il a caché dans son église trente-cinq femmes et jeunes filles - se résignera à aller se plaindre aux officiers français des pillages, actes de vandalisme et viols. Il sera rejeté avec un rire moqueur.

Non loin de Rottenburg, le clergé des deux religions entreprend la même démarche. La réponse d'un soldat français est : « Tous les boches sont coupables »<sup>(9)</sup>. Par contre, à Weilheim<sup>(10)</sup>, le capitaine français ordonne un couvre-feu de 20 h à 6 h 30, mesure destinée, selon lui, à protéger les habitants du village, car il ne peut garantir la discipline de ses soldats marocains.

Il est vrai que le viol prend des proportions inquiétantes. D'avril à août 1945, on comptera, d'après le professeur August Mayer, 900 viols<sup>(11)</sup> ayant nécessité des soins médicaux ou une intervention chirurgicale, ce qui laisse sous-entendre que le nombre des viols est encore beaucoup plus important. Le gouvernement militaire devra prendre des mesures sévères et, dans les premiers jours de l'occupation de Tubingen, sept soldats marocains seront passés par les armes !

Les Français d'aujourd'hui, toujours mal informés, qui se sont tant émus des prétendus viols « ethniques » qui se pratiquaient dans la défunte Yougoslavie (qui n'en étaient pas, puisque dans ce pays il n'y a toujours eu qu'une seule ethnie, celle des Slaves du Sud), savent-ils que, lorsque leur armée pénétra en Allemagne au printemps 1945, elle les pratiqua à grande échelle par Marocains interposés ?

Grâce au « téléphone arabe », la rumeur des viols s'enfle dans toutes les régions menacées par l'arrivée de l'armée française et la peur, sinon la panique, s'installe chez les jeunes filles et les femmes. Partout, les femmes, abandonnant leur coquetterie naturelle, se couvrent les joues de cendres, cachent leur chevelure sous un vieux fichu, mettent sous leur robe un pantalon long, bref s'habillent le plus mal possible pour essayer de ressembler à de vieilles sorcières. C'est à ce point qu'un Alsacien de l'armée française, en arrivant

dans un village, est très étonné du spectacle que lui offre la population féminine et pose la question à un habitant : « Est-il d'usage que dans ce pays les femmes soient ainsi attifées ? ».

Sans doute serait-il injuste d'attribuer absolument tous les viols aux Marocains, néanmoins la très grande majorité est de leur fait. Mais, par ailleurs, ils sont très gentils avec les petits enfants auxquels ils distribuent chocolats, bonbons, biscuits... avant ou après, peu importe, avoir violé la grand-mère, la mère, la grande sœur et parfois le grand frère ! Parfois, quand même, comme à Hirrlingen<sup>(12)</sup>, le commandant français, pour éviter le pire, interdit aux Marocains de fouiller les maisons comme c'est d'usage. Ailleurs, cela se passe très mal, comme à Kusterdingen<sup>(13)</sup> où une jeune femme, qui sans doute se débattait, est abattue par un Marocain.

Au soir du 23 avril, à Belsen<sup>(14)</sup>, les femmes et les jeunes filles sont rassemblées dans un bâtiment de l'école aux portes duquel le commandant de la place a placé un double poste de sentinelles « européennes » de l'escadron de Castries. À 6 h 30, l'escadron de Castries quitte les lieux. Bien qu'aucun occupant ne soit demeuré sur place, les habitants de Belsen vont subir trois nuits d'horreur, du 26 au 29 avril, comme l'a noté le pasteur dans son journal :

*La nuit venue, les Marocains envahissent le village sans défense, tirent comme des sauvages, crient et hurlent, dérobent, défoncent portes et fenêtres, menacent les hommes avec leurs fusils, violent une vingtaine de femmes et de jeunes filles, pillent et volent.*

Rumeurs qui parviennent, du reste, au général américain Devers qui, dans un télégramme à de Lattre de Tassigny, écrit :

*Je viens de me rendre compte que la situation à Stuttgart est chaotique ; le viol est commis librement. Des biens ayant de la valeur pour les Alliés sont pillés et détruits. Vos troupes ne sont plus du tout tenues en main. Vous retirerez immédiatement les troupes françaises de Stuttgart....*

Texte que l'historien Amouroux qualifie curieusement « d'assez bas étage »<sup>(15)</sup>, alors qu'en fait, sur le terrain, les accusations du général américain sont, hélas, nettement en dessous de la triste

réalité de la conduite de la 1<sup>re</sup> armée française, composée en bonne partie d'allogènes à l'Europe.

Avec l'instruction, datée du 5 avril 1945, sur la préparation morale de l'armée à l'occupation de l'Allemagne, signée par le général de Lattre, ont lit :

*C'est un profond et implacable sentiment de haine que dicte, à son armée entrant victorieusement en terre allemande, l'âme douloureuse de la France.*

*Haine naturelle envers le cruel ennemi de notre liberté et de notre culture, haine légitime à l'égard d'une nation avide d'asservir le monde<sup>(16)</sup>.*

Comment peut-on dire de pareilles inepties et contrevérités, lorsque l'on sait comment Otto Abetz, ambassadeur du Reich à Paris pendant l'Occupation (condamné pour crime en 1949 par le tribunal militaire français à vingt ans de travaux forcés !), Allemand, s'il en fut, particulièrement épris de culture et de littérature françaises, se fit toujours le défenseur et le protecteur de celles-ci ? Lorsque l'on sait aussi qu'en pleine guerre, sous le régime national-socialiste, il n'y avait aucune haine contre la France et qu'au contraire l'Allemagne continuait à s'inspirer de la culture française : on jouait, chantait et applaudissait *Bel Ami* et l'on célébrait Paris comme un paradis !<sup>(17)</sup>

Ce texte de de Lattre, d'une imbécillité rarissime, ne correspond nullement aux réalités historiques, à savoir que la très grande majorité des Allemands ont toujours été quasiment amoureux de la culture française et qu'ils n'en ont jamais été les ennemis... contrairement aux Anglo-Saxons. Quant à la « nation avide d'asservir le monde », on a le droit de sourire : c'est la France qui adossait ses frontières, encore en 1945, aux fleuves du Mékong et du Congo...

Voici encore un exemple de germanophobie aussi gratuite qu'inculte !

Aujourd'hui, avec le recul du temps et la trop lente décantation de l'histoire, il est permis de se demander si les Français n'avaient pas eu grand tort d'amener au cœur de l'Europe des troupes allogènes qui, à force d'avoir appris à tuer, à violer, à piller et à humilier sans vergogne nos cousins germains européens de la rive droite du Rhin,

allaient finir par ne plus avoir aucun respect pour l'Européen. Se doutaient-ils, ces Français qui ont un peu trop laissé faire ces crimes, que, moins de dix ans plus tard, certains de ces mêmes hommes allaient se mettre, notamment en Algérie, à assassiner, à égorger et à violer leurs femmes et leurs enfants ? N'était-elle pas prémonitoire, cette réflexion lancée aux Allemands d'Öschingen<sup>(18)</sup> par un Algérien portant l'uniforme français : « Ruski, SS, Français, égal », ce qui revenait à dire que tout ce qui avait la peau blanche et l'œil clair était à mettre dans le même panier !

Et, hélas, encore aujourd'hui, combien de Français et, pis, beaucoup de Français d'Algérie, qui n'ont rien compris aux sévères et logiques leçons de l'histoire, continuent à louer, voire à célébrer les « vertus » de leur armée d'Afrique ! Car trop souvent l'armée française d'Afrique est composée de Thabors marocains qui ne sont pas payés mais ont droit à la « carte blanche » en rémunération de leurs bons et loyaux services de « mercenaires ». Pour ces musulmans, on peut piller, violer, massacrer des Européens, c'est-à-dire des Roumis, en toute impunité, avec encore, en plus, la caution « morale » des mêmes Roumis.

Pauvres citoyens allemands de ces temps ! Bien sûr, il ne fallait quand même pas s'attendre à trouver dans les villages allemands, en avril 1945, des portraits de Charles De Gaulle dans les salles de séjour, ni des statuettes en stuc de Winston Churchill sur les cheminées des chaumières allemandes. Les distraits, les naïfs, les innocents qui n'auront pas eu le temps de retirer le portrait du Führer ou de casser son buste ont parfois été abattus sur-le-champ comme des chiens, sans autre forme de procès, au nom de la civilisation, celle des Droits de l'Homme triomphant de la barbarie nationale-socialiste !

Après mai 1945 et la capitulation sans condition du III<sup>e</sup> Reich en ruines, on pouvait s'attendre à ce que la Seconde Guerre mondiale, machine infernale devenue folle qui avait broyé des millions d'êtres humains depuis septembre 1939, mît fin au moins au massacre et à la mort des anciens combattants, notamment des prisonniers allemands.

En fait, si l'on en croit l'écrivain canadien James Bacque, il n'en fut rien. Environ un million de prisonniers allemands moururent dans des conditions épouvantables dans les camps américains et français à partir de la fin de la guerre en 1945. En publiant, en 1989, son enquête sur le sort des prisonniers allemands après guerre sous le titre *Other Losses*, traduit en 1990 sous celui de *Morts pour raisons diverses*, James Bacque allait déclencher une polémique bien normale.

La germanophobie officielle et médiatique ambiante sévissant depuis 1945, qui n'a jamais cherché à relativiser « les crimes de guerre » ou, pis, « les crimes contre l'humanité » de l'Allemagne et des Allemands mais, au contraire, plutôt à les amplifier (poursuivant, du reste, exactement la même politique d'accablement de l'Allemagne et des Allemands chargés de tous les péchés du monde après la Première Guerre mondiale, en 1918-19), se trouvait mise en porte-à-faux par les révélations de James Bacque.

Aussi n'est-il pas du tout étonnant que le fonctionnaire français Henri Rousso, chargé de recherche au CNRS et membre de l'Institut d'histoire du Temps présent, ait, dans le plus grand journal français du soir (*Le Monde*), de tendance plutôt germanophobe, brandi les foudres (autrefois catholiques et papales) de l'Index et de l'excommunication. Il conteste les modes de calcul de James Bacque, qui se fie cependant souvent à des archives nord-américaines irréfutables, modes de calcul souvent analogues à ceux qui ont servi du reste aux Alliés pour évaluer numériquement les crimes allemands. Bref, dans un article négationniste qui s'intitule carrément « L'invention d'un génocide », James Bacque est accusé d'avoir mis sur le marché de l'histoire « une véritable escroquerie intellectuelle ».

De toute façon, on ne peut nier qu'à la conférence de Téhéran, en novembre 1943, avait été programmée « la solution finale » de la Wehrmacht par la déclaration du maréchal Joseph Staline désirant, à la fin de la guerre (question subsidiaire : pourquoi donc les Allemands, se sachant battus, ont-ils combattu jusqu'au bout avec acharnement ?), « une rafle de 50 000 officiers allemands et les fusiller »<sup>(19)</sup>. Tandis que le grand démocrate et grand libérateur de

l'humanité, Franklin Roosevelt, atteint d'une maladie qui allait bientôt l'emporter, faisait une contre-proposition humanitaire, qui tenait du pâté de cheval et d'alouette, portant le chiffre des futurs fusillés à... 49 000 au lieu de 50 000 ! Mais le fils, Elliot Roosevelt, général de brigade dans l'armée américaine, en rajoutait en portant un toast à la mort « non seulement de ces 50 000 nazis... mais de centaines de milliers d'autres... », tant il est vrai que les petits-fils des Yankees, déjà exterminateurs du peuple indien, ne sont pas à ça près !

Quand on sait ce qu'était le corps des officiers de la Wehrmacht, composé de militaires de carrière et de beaucoup de mobilisés, pas obligatoirement membres du NSDAP, recrutés le plus souvent dans l'élite d'un des peuples les plus estimés et civilisés du monde, on est en droit de se demander, après de telles intentions, de quel côté se trouvait en 1945 la barbarie... Car, pourquoi fusiller 50 000 officiers d'une armée écrasée qui ne pouvait plus gêner personne ? Un massacre gratuit animé seulement par une vengeance aveugle ; cet esprit de vengeance haineuse qui fera dire à Roosevelt :

*Il faut que nous soyons très sévères avec l'Allemagne, et je ne parle pas seulement des nazis mais du peuple allemand. Ou bien il faut les châtrer, ou bien leur faire passer l'envie de se multiplier pour assurer la continuité de ce qu'ils ont entrepris*<sup>(20)</sup>.

Décidément, comme on l'a vu précédemment avec le projet de Kaufman, les Américains semblaient obsédés par l'idée d'un génocide du peuple allemand, l'un voulant stériliser les femmes, l'autre châtrer les hommes.

Mais l'âme damnée de Roosevelt n'était pas celle de Henry Morgenthau qui voulait principalement raser l'Allemagne pour n'en faire plus qu'un pays d'agriculteurs et de pasteurs ! Étant entendu, dans la déclaration de Roosevelt, qu'il ne s'agit pas seulement de châtier les nationaux-socialistes mais le peuple allemand. Là encore nous percevons ce qu'est la germanophobie dans son contexte le plus brutal, germanophobie que colporte aussi James Bacque dans son livre<sup>(21)</sup> lorsqu'il parle de « la Wehrmacht de 1940-41, armée arrogante et cruelle s'il en fut... »

Orgueilleuse, certes, en raison de ses victoires foudroyantes en ce

qui concerne au moins la France de 1940, que nous avons vécues, mais certainement pas cruelle... James Bacque, c'est son excuse, est canadien et était à l'époque dans son pays tout comme Ike, futur président des États-Unis, qui détestait a priori les Allemands « parce que l'Allemand est bestial »<sup>(22)</sup>. Encore une fois les nationaux-socialistes ne sont pas en cause, mais « les Allemands ».

Mais, finalement, qui sont ces gens-là qui déclarent, écrivent et disent n'importe quoi sur le peuple allemand ? Qui, en 1940, a envoyé des vivres à la population du Havre affamée ? Le NSV allemand ! Qui a détruit, nous l'avons déjà dit, aux bombes au phosphore le centre historique du Havre et assassiné en 1 h 30 3 000 civils français, hommes, femmes, enfants et vieillards ? La Royal Air Force !

Qui, de 1942 à 1944, a aspergé le centre des principales villes de France de bombes trop souvent « à retardement » (sur des populations censées être alliées), qui tuaient dans les ruines les courageux sauveteurs des civils enfouis sous les décombres ? La Luftwaffe ? La Royal Air Force ? Ou l'US Air Force ?

Qui, au Débarquement, pouvait imaginer que la Wehrmacht cachait ses divisions blindées dans les églises, les monastères, les écoles, les palais de justice, les vieilles rues étroites bordées de maisons à colombage, les hôpitaux de la Normandie profonde dont la quasi-totalité des centres-villes furent réduits en cendres, faisant des dizaines de milliers de victimes civiles ? La Luftwaffe ? La Royal Air Force ? Ou l'US Air Force ?

Il y a des moments où la légitime colère normande peut revendiquer son droit à contester, dans ce contexte, la germanophobie aussi systématique qu'imbécile, destinée sans aucun doute à cacher les crimes de guerre des vainqueurs.

Simple petite remarque en passant : qui sait, aujourd'hui, que les raids aériens anglo-saxons sur les villes françaises pendant la Seconde Guerre mondiale ont fait plus de victimes que l'ensemble des bombardements allemands sur l'Angleterre ?

Passe encore, à l'extrême limite, que l'on bombarde le centre des villes alliées occupées par l'ennemi commun, mais que l'on ajoute

des bombes à retardement pour les sauveteurs venant au secours des civils ensevelis sous les ruines afin qu'ils soient déshabillés à leur tour, voilà qui dénote une crapuleuse intention criminelle contre une population civile innocente.

Alors que l'Allemagne, pendant la guerre, s'était appliquée à respecter scrupuleusement les Conventions de Genève en ce qui concerne les prisonniers de guerre, les Alliés occidentaux - ne parlons même pas des Russes - vont traiter les prisonniers de guerre allemands comme des concentrationnaires.

Particulièrement intéressant à ce propos est le témoignage de Charles von Luttichau, rapporté par James Bacque, sur la manière dont sont traités en avril 1945 les prisonniers allemands : on se croirait, là aussi, à Auschwitz, chez les futurs juges américains de Nuremberg :

*Les latrines n'étaient constituées que de planches jetées par-dessus les fosses, près des barbelés. Pour dormir, nous n'avions pas d'autre choix que de creuser un trou dans le sol avec nos mains, puis de nous serrer les uns contre les autres, tout au fond. Nous n'avions pratiquement pas d'espace vital. A cause de la maladie, les hommes devaient déféquer sur le sol. Très vite, beaucoup d'entre nous se sont sentis bien trop faibles pour retirer leur pantalon avant qu'il ne soit trop tard. Nos vêtements étaient infectés, ainsi que la boue dans laquelle il nous fallait marcher, nous asseoir et nous coucher. Au départ, il n'y avait pas d'eau du tout, à part la pluie ; au bout de deux semaines, il nous a été possible d'en obtenir un peu à partir d'un robinet. La plupart d'entre nous n'avions aucun récipient pour la recueillir, et nous pouvions seulement en avaler quelques gorgées après des heures de queue et quelquefois une nuit d'attente.*

*Il nous fallait marcher entre les trous, sur les monticules de terre molle dus aux excavations creusées par les prisonniers pour se protéger. Il nous était facile de tomber au fond des trous, mais beaucoup moins facile d'en sortir. Ce printemps-là, il a plu presque sans arrêt sur cette partie de la vallée du Rhin. Plus de la moitié du temps nous avons eu de la pluie. Plus de la moitié du temps nous n'avons rien eu à manger. Pour le reste, on nous donnait une petite*

ration K. Je voyais, d'après la liste imprimée sur l'emballage, qu'on ne nous donnait qu'un dixième du contenu de ces rations fabriquées en Amérique.

En définitive, nous recevions peut-être cinq pour cent d'une ration normale de l'armée américaine. Je me suis plaint auprès du commandant du camp, un Américain, en lui disant qu'il violait la Convention de Genève, mais il m'a simplement répondu : « Oublie la Convention. Tu n'as aucun droit ! » Au bout de quelques jours, des hommes en bonne santé à leur arrivée dans le camp étaient déjà morts. J'ai vu nos compagnons traîner de nombreux cadavres jusqu'aux portes du camp, où on les jetait les uns sur les autres, à même la remorque d'un camion qui les emportait<sup>(23)</sup>.

C'est bien connu : en 1939-45, comme en 1914-18, les Allemands n'ont « aucun droit », sauf celui d'être les éternels et les seuls « criminels de guerre » devant la terre entière. Pas de liberté pour les ennemis de la liberté... Pas de Droits de l'Homme pour ceux qui ne sont pas des hommes...

Témoignage, par ailleurs, d'un gamin de dix-huit ans, Heintz T., malade transféré d'un hôpital au camp de Bad Kreuznach : « Les Américains ont été vraiment dégueulasses avec nous ».

Dans les camps de prisonniers américains, on trouvait aussi des enfants de six ans, des femmes enceintes et des hommes au-dessus de soixante ans.

Dans cet univers apocalyptique qu'était à tout point de vue cette malheureuse Allemagne, non seulement détruite matériellement mais encore humiliée dans sa moitié mâle, souvent violée dans sa moitié femelle, demeurait intacte, dans cet écrit, sur papier hygiénique, d'un sergent de l'armée allemande au sinistre camp de Rheinsberg, l'âme de ce peuple européen courageux, philosophe, religieux et musicien. Il exprimait aussi celle de l'Allemagne éternelle que, que nous le voulions ou non, nous admirons tous :

*Camp de Rheinberg, 17 mai 1945.*

*Je suis en général étendu sur le sol. Pendant la chaleur, je rampe dans un trou creusé dans la terre. Je porte un manteau, des bottes, et mon calot enfoncé jusqu'aux oreilles ; ma sacoche, qui*

*contient une cuillère et une fourchette en argent, me sert d'oreiller. Pendant un orage, une paroi du trou où je m'abrite s'effondre sur moi. Mon manteau et mes chaussettes sont à tordre.*

*La nuit, j'erre nerveusement à travers le camp. Je vois la lune se lever, j'entends les rossignols chanter dans les bois voisins. Je me récite des poèmes de Goethe et, pour ne pas m'endormir, j'engage une discussion avec moi-même sur « La vie et la théorie de Nietzsche ».*

*Certains de mes compagnons se plaignent d'être emprisonnés. Je leur conseille de ne pas se laisser obséder par les barbelés mais de fixer plutôt leur regard sur l'espace au-delà du grillage.*

*Je chante souvent « Les pensées sont libres, qui peut les entrevoir... », le couplet sur les prisonniers me réjouit tout particulièrement.*

*Le soir, les gens qui aiment chanter interprètent des chansons folkloriques allemandes. Le chant unit les êtres.*

*Chaque soir, on récite des prières protestantes et catholiques, mais leur étroitesse dogmatique ne me satisfait pas.*

*Je médite sur le thème « La technique du travail intellectuel ». Je m'imagine en train de faire un cours à des étudiants ; je pourrais peut-être écrire un petit livre intitulé L'Atelier d'un travailleur intellectuel.*

*A la maison, j'avais à ma disposition des sources littéraires. Ici, au camp, je ne possède que mes pensées et ne dépends que de ma mémoire mais la connaissance livresque pure est sans valeur.*

*Nouveau projet : écrire mon propre livre de prières. Ce que je considère comme précieux peut aussi avoir une signification pour d'autres.*

*Je remercie Dieu de me trouver dans ce camp. Nulle part ailleurs je n'aurais pu me perdre à ce point dans mes pensées ou voir les humains dans leur nudité totale. Je n'aurais pas non plus cru les vainqueurs capables de telles cruautés<sup>(24)</sup>.*

Mais les choses sont telles, dans les camps de prisonniers allemands des Américains, que même les Français, fort peu enclins en 1945 à l'indulgence vis-à-vis des Allemands, sont choqués,



comme le décrit James Bacque :

*Tandis qu'il parcourait le terrain dévasté, marchant avec précaution au milieu des morts vivants du camp américain qui venait d'être cédé aux Français, le capitaine Julien se répétait : « C'est exactement comme sur les photographies de Buchenwald et de Dachau ». Au sein du 3<sup>e</sup> régiment de Tirailleurs algériens, il avait combattu les Allemands pour la libération de son pays, mais jamais il n'avait imaginé une revanche comme celle-ci. Devant lui, sur un sol souillé, « peuplé de squelettes vivants », des prisonniers agonisaient ; d'autres, en dépit de la chaleur, se recroquevillaient derrière de simples morceaux de carton. Le spectacle était insoutenable. Il y avait même là des femmes, des vieillards et des enfants dans un état de délabrement extrême, le ventre gonflé en dépit d'une maigreur squelettique, prostrés, le regard vide<sup>(25)</sup>.*

Ce qui n'empêcha pas d'autres Français et, ce qui est pis, des officiers, de se livrer parfois à de véritables safaris contre des prisonniers de guerre allemands sans défense :

*Une nuit, des officiers de l'armée française, en état d'ébriété, foncèrent en jeep dans le camp d'Anernach en riant et en hurlant, et tirèrent au fusil-mitrailleur sur les prisonniers. Le bilan fut de 47 morts et 55 blessés<sup>(26)</sup>.*

Massacres ignobles, d'autant plus que la guerre est finie et gagnée, mais explicables seulement par la germanophobie hystérique qui régnait chez les Alliés en 1945.

Massacres d'autant plus incompréhensibles que tout le monde sait que, malgré les rigueurs de la « guerre totale », la très grande majorité des prisonniers de guerre français en Allemagne ont toujours été bien traités.

Combien de témoignages avons-nous eus à ce sujet ! C'est J.M.G., au Havre, prisonnier dans une ferme dans le Hanovre chez un Führerbauer (conducteur des paysans dans l'organisation nationale-socialiste) qui, ancien combattant de la Reichswehr à Verdun, a conservé une immense admiration pour le courage et l'abnégation du « poilu » français au feu et réveille ses prisonniers français, lorsqu'ils prolongent indûment la sieste dans le foin, non

à coups de pied dans le c..., comme l'historiographie officielle aimerait nous le montrer, mais avec un cigarillo sur les lèvres : « Allez, Monsieur le prisonnier français, il faudrait peut-être aller un peu travailler ! »

À Berlin, c'est G.G., de Chatou, astreint comme beaucoup d'autres prisonniers à aller remettre chez les particuliers les carreaux cassés par les meurtriers raids alliés, qui ressortait les poches de sa capote bourrées de chocolats, de biscuits et autres friandises...

A B..., dans le Wurtemberg, c'est Pierre, de Bordeaux, qui, en reconnaissance de l'adoucissement apporté à sa condition de prisonnier par sa vieille « geôlière », ne manquera jamais, pendant trente ans de suite, de lui envoyer une carte de vœux.

On pourrait ainsi multiplier les exemples à l'infini. Tous les Français qui ont eu la malchance d'avoir un proche parent prisonnier de guerre en Allemagne en 1940-45 le savent bien.

Les lois drastiques du III<sup>e</sup> Reich de ségrégation sexuelle étaient souvent bafouées, avec parfois le silence complice de la population environnante : combien de jeunes filles et même de femmes mariées auraient mérité d'être rasées... si, au lieu d'être allemandes, elles avaient été françaises ? Car, souvent, après cinq années de captivité dans les fermes et les villages, beaucoup de prisonniers français sont tellement intégrés, comme on dirait aujourd'hui, qu'ils vont choquer parfois leurs libérateurs et les déportés récemment libérés.

Henri Amoureux rapporte ainsi les réflexions amères d'une déportée fraîchement libérée du Kommando de Zwodau, Brigitte Friang, qui ultérieurement narrera ses souvenirs dans son livre *Regarde-toi qui meurs*. Et de parler de ces prisonniers français « confortablement installés depuis cinq ans dans leur petit village à l'heure française... Ils ne comprennent pas plus nos réticences polies que nous ne comprenons leur manque de tact ! Parce qu'ils n'hésitent pas à (lui) montrer les photos de leurs petites amies allemandes... »<sup>(27)</sup>

D'ailleurs, les relations entre prisonniers français et leurs geôliers, et plus particulièrement leurs geôlières, apparaissent si bonnes en 1945 qu'à la limite elles scandalisaient leurs libérateurs.

Un correspondant de guerre, James de Coquet, qui les appelle les « libérés malgré eux », écrira dans *Le Figaro* du 10 avril 1945 :

*Ceux-là, en général, étaient placés isolément. Ils avaient fini par être comme s'ils étaient de la maison, une maison où ils avaient pris d'autant plus d'autorité que l'élément féminin y dominait.*

*(...) la victoire, pour eux, cela veut dire qu'ils vont être renvoyés à des restrictions qu'ils avaient oubliées, à leur patron s'ils en avaient un et, s'ils n'en avaient pas, qu'ils vont être obligés de se créer une situation alors qu'ils en avaient une très acceptable. Dans le secteur de l'armée de de Lattre, il y en a qui ne se sont même pas dérangés pour accueillir leurs libérateurs<sup>(28)</sup>.*

zénérale, du reste, la grande majorité des poilus, partis pourtant la fleur au fusil en 1914, faits prisonniers en Allemagne tout comme leurs enfants de 1939, reviendront, respectivement en 1918 et en 1945, beaucoup moins germanophobes qu'ils ne l'étaient au début de leur guerre.

Mais, comme on l'a vu précédemment, la présence d'un prisonnier français au village et à la ferme - surtout si elle est isolée - va être une bénédiction pour la population allemande lors de l'arrivée des Barbares qui sévissent partout par le meurtre gratuit, le viol, le pillage sous l'ombrage du drapeau tricolore de la 1<sup>re</sup> armée française au Bade-Wurtemberg. Partout où il y a un ou plusieurs prisonniers français : pas de viols, ou moins de viols, pas de pillage, ou moins de pillage. Phénomène, au fond, tout à fait naturel : comment ces malheureux prisonniers, souvent eux-mêmes, hélas, pères de famille, auraient-ils pu accepter d'assister aux viols des gamines qu'ils avaient souvent, depuis cinq ans de captivité, fait sauter sur leurs genoux ! Même si c'est le fait de soldats victorieux de leur propre armée venus enfin les libérer, dans cette Allemagne dantesque de 1945 dont l'atmosphère a été assez bien rendue par le célèbre film *La Vache et le prisonnier*, film étonnant - une fois n'est pas coutume - par son absence inhabituelle de germanophobie primaire.

Lors de la libération, en août 1944, de la Grande Nation républicaine, qui n'a cessé depuis 1789 de donner des leçons d'humanité et d'amour universel à notre malheureuse planète, le sort

des prisonniers allemands tombés entre les mains de la Résistance est, par comparaison, beaucoup moins enviable :

*Sur une place de Poitiers arrive un convoi débraillé de prisonniers. Deux camions bourrés de vaincus à l'air misérable en uniforme débraillé. Quelles têtes ! Ah ! On est bien vengé ! Ils ne sont plus fiers, les seigneurs de la guerre, on rigole de leur mine grise. Un cri de femme sort de la foule :*

*— Sales boches ! Assassins !*

*Une bouteille vide passe en ronflant. Elle cueille l'un des Fridolins en pleine mâchoire. La foule hurle de joie. A la terrasse du café Le Jet d'eau, on rafle tout ce qui traîne pour continuer le jeu de massacre.*

*Les maquisards de l'escorte se mettent de la partie, puis ils débarquent sur la chaussée une dizaine de prisonniers et font des cartons, au fusil, au pistolet. Bientôt dix corps gisent à terre. L'un d'eux bouge encore. Un FFI s'approche et lui colle une balle en pleine tête. La foule applaudit. Cela se passe à l'heure de l'apéritif. Poitiers est une cité paisible.*

Un certain nombre d'anciens prisonniers français qui ont eu l'occasion de comparer la manière dont ils ont été traités à celle dont leurs anciens ennemis sont maltraités s'indignent, comme l'avait écrit Henry W. Dunning, responsable de la section des prisonniers de guerre de la Red Cross américaine, le 5 septembre 1945, à son siège à Washington après avoir reçu leurs plaintes :

*La situation des prisonniers de guerre allemands en Europe est devenue désespérée et est en passe de faire l'objet d'un scandale déclaré. Au cours des semaines passées, plusieurs Français, anciens prisonniers des Allemands, m'ont adressé des protestations relatives au traitement que le gouvernement français fait subir aux prisonniers de guerre allemands... j'ai vu Pradervand, qui m'a affirmé que la situation des prisonniers allemands en France est, dans de nombreux cas, pire que celle des camps de concentration allemands. Il m'a montré des photographies de squelettes vivants...<sup>(29)</sup>.*

Heureusement, dès que le prisonnier allemand sort d'un camp de la faim, du typhus et de la mort pour aller travailler au village ou

à la ferme, il trouve le cœur de la France au travers de familles généreuses, tout comme, entre 1940-45, son homologue français avait découvert l'âme authentique de l'Allemagne profonde.

Dans ces enfers sur terre que furent ces guerres civiles européennes entre chrétiens, celle de 1914-18 et plus encore celle de 1939-45, qui vont certainement et très logiquement marquer l'effondrement du christianisme, on notera le silence infiniment coupable des églises. Ces églises qui, depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, ont fait pleurer à chaudes larmes nos grands-parents sur le sort des petits Chinois avec les quêtes conséquentes, nos parents sur celui des petits Africains des missions et nous sur celui des petits Sud-Américains, des petits musulmans des banlieues, n'ont, semble-t-il, jamais su dire un seul mot de compassion sur les dizaines de milliers de bébés allemands morts sous les bombes au phosphore des Alliés, sur leur massacre par les Russes en 1944 et 1945, sur leur traitement en 1945 par les Alliés, qu'ils soient « ados » (comme on dit aujourd'hui), enfants ou bébés !

C'est le margrave von Baden qui, dans une lettre d'avril 1946 au rédacteur en chef du *Times*, Robert Barrinton-Ward, résumera tout : « Ces jeunes ne cessent de nous demander : les Alliés sont-ils sérieux quand ils parlent de leurs sentiments chrétiens ? »<sup>(30)</sup>

Et James Bacque de citer encore d'autres témoignages sur le traitement des prisonniers allemands :

*Un adolescent de dix-sept ans qui, du camp, pouvait apercevoir son village dans le lointain avait l'habitude de se tenir près des barbelés en pleurant. Un matin, les prisonniers le trouvèrent étendu au pied du grillage, tué d'une balle. En guise d'avertissement, son corps fut suspendu aux barbelés par les gardiens. On oblige ses compagnons à passer devant le cadavre. Nombre d'entre eux s'écrièrent : « Mörder ! Mörder ! (assassins, assassins) » Par mesure de représailles, le commandant du camp supprima pendant trois jours les maigres rations des détenus. Pour nous, qui souffrions déjà beaucoup de la faim et pouvions à peine bouger en raison de notre faiblesse, c'était épouvantable ; pour beaucoup, cela signifiait une mort certaine. Ce ne fut pas la seule fois où le commandant priva les prisonniers de leur ration pour les punir<sup>(31)</sup>.*

Accablants aussi sont les souvenirs d'un mécanicien de Panzer, Georg Weiss, interné dans un camp à proximité du Rhin :

*Nous ne pouvions même pas nous allonger entièrement. Toute la nuit nous restions assis, tassés les uns contre les autres. Mais rien n'était pire que le manque d'eau. Pendant trois jours et demi on ne nous a pas donné d'eau du tout. Nous buvions notre propre urine. Le goût en était horrible, mais que pouvions-nous faire d'autre ? Certains d'entre nous baissaient leur tête jusqu'au sol et le léchaient, pour essayer d'en tirer un peu d'humidité. Alors que j'étais déjà tellement faible, que je n'arrivais plus à me dresser que sur mes genoux, on nous a enfin distribué un peu d'eau à boire. Je pense que je serais mort sans cette eau. Et le Rhin se trouvait juste de l'autre côté des barbelés. A travers le grillage, les gardiens nous vendaient de l'eau et des cigarettes. Une cigarette coûtait 900 marks. J'ai vu mourir des milliers de mes compagnons. Ils emportaient les corps dans des camions<sup>(32)</sup>.*

Et voilà, finalement, à quoi étaient parvenus les défenseurs des Droits de l'Homme, vainqueurs de la barbarie allemande !

En ces temps où les Français règnent sur 1 600 camps de prisonniers allemands répartis en France et en Allemagne occupée, il faut vraiment que la situation humanitaire de ces prisonniers soit gravissime pour qu'un journal aussi modéré, aussi traditionnellement « politiquement correct », que *Le Figaro* consacre son éditorial à leur sort ; surtout au cours de l'année 1945 où la germanophobie, en France, bat son plein comme jamais elle ne l'a fait dans l'histoire, touchant par ricochet des centaines de milliers de Français, massacrés, fusillés, condamnés à perpétuité, à la prison, aux camps d'internement, à l'indignité nationale, etc. Voici donc, ci-dessous, ce que dit *Le Figaro* du 19 septembre 1945 dans son éditorial intitulé « Ne pas leur ressembler » et marqué tout de même prudemment au coin de la germanophobie ambiante :

*L'article que nous mettons aujourd'hui sous les yeux du lecteur, nous aurions souhaité, nous avons espéré n'avoir pas à l'écrire. Les renseignements, les protestations qui nous parviennent de divers points de la France nous obligent à rompre un silence qui, s'il*

*couvrait des abus devenus indiscutables, ne pourrait s'abriter derrière aucune excuse.*

*La France détient actuellement un assez grand nombre de prisonniers allemands ; les uns sont tombés entre nos mains au cours des batailles ; les autres nous ont été confiés par nos Alliés pour couvrir une partie de nos besoins en main d'œuvre et aider à notre reconstruction. Il était normal que ces hommes, membres d'une armée qui a multiplié sur notre sol les violences, les déprédations, les exécutions, les massacres, citoyens de la nation responsable des horreurs infernales de Buchenwald, de Belsen et d'Auschwitz, fussent traités avec sévérité. Nul ne songerait à s'étonner que dans les camps de prisonniers allemands la discipline fût rude, le régime ascétique, le travail pénible. Mais, ce qui est inadmissible, pour toute conscience de Français civilisé, c'est que, dans un certain nombre de camps, soient violées, au détriment des Allemands, non seulement les règles internationales concernant les prisonniers de guerre, mais encore les lois plus générales qui commandent, même à l'égard des vaincus, le respect de la dignité humaine.*

*Nous apprenons que, dans certains camps, une grande partie de la nourriture, en principe à peu près suffisante, affectée aux prisonniers de guerre est détournée de sa destination, que l'on voit errer des squelettes vivants presque semblables à ceux des camps allemands de déportés, et que les morts par inanition y sont nombreuses ; nous apprenons qu'il arrive à ces prisonniers d'être frappés sauvagement et systématiquement ; nous apprenons qu'on emploie certains de ces malheureux à des travaux de déminage sans leur fournir d'appareil détecteur, ce qui fait d'eux des condamnés à mort à plus ou moins bref délai. Il faut que ces pratiques cessent ; il faut que ceux qui s'en rendraient coupables soient frappés implacablement. Il n'y va pas seulement du « bon renom » de la France : il y va de la pureté de la noblesse de l'image que tout Français doit pouvoir se faire de son propre pays.*

*Certes, la garde des prisonniers ne peut être confiée à des saints. Les lieux où sont rassemblés les êtres humains que la force de la loi, ou celle de la guerre, prive de la liberté voient généralement autour*

*d'eux la faune qui vit de la misère et de l'humiliation. Mais ce qui, pour toute conscience un peu délicate, est déjà intolérable lorsqu'il s'agit du bagne, l'est vingt fois plus encore lorsqu'il s'agit des camps où l'on garde des soldats désarmés. Chaque injustice, chaque affront, chaque vol, chaque coup qui frappe un soldat allemand vient, à travers sa victime, souffleter le visage de la France.*

*Nous pourrions avancer l'argument de l'intérêt de ces hommes dont les muscles peuvent aider à notre relèvement ; nous faisons tort à nous-mêmes en leur cassant les côtes ou en les laissant mourir de faim. Mais cet argument devrait être inutile, et il a quelque chose de honteux. Nous gagnerions quelque chose à traiter humainement nos prisonniers, certes ; mais nous n'en devrions pas moins les traiter humainement, quand bien même nous y perdriions.*

*« Qu'il en meure le plus possible », disent les apôtres de la férocité : cela fera toujours autant d'Allemands en moins. Cet argument est plus qu'ignoble : il est absurde. Puisque nous ne pouvons raisonnablement penser à faire mourir quatre-vingts millions d'Allemands, à quoi peut-il servir d'en faire mourir quatre-vingt mille, sinon à mettre en terre les semences de l'inexpiable, les germes de ces épis de haine et de vengeance qui sont inévitablement, tôt ou tard, moissonnés ?*

*Oui. L'on va nous objecter encore les tortures de la Gestapo, les chambres à gaz et ces montagnes humaines qui furent découvertes dans les camps de déportés, où les mourants étaient mêlés aux cadavres. Mais ces horreurs n'ont pas à faire l'objet d'une compétition sportive, et sur ce plan où l'adversaire a porté le débat franco-allemand, il vaut mieux nous avouer battus d'avance. Si les peuples qui ont subi de telles abominations estimaient que leur droit est de rendre coup pour coup, l'horreur n'aurait pas de fin. En appliquant le talion, la victime descend au niveau de son bourreau et détruit son droit à le condamner. Nous avons le devoir de juger les crimes hideux de l'ennemi, nous avons le devoir de prendre toutes les mesures indispensables pour empêcher radicalement cet ennemi de reprendre un jour sa marche vers le crime. Mais nous avons aussi le devoir de ne pas lui ressembler<sup>(33)</sup>.*

Un peu plus de deux mois plus tard, le 20 novembre 1945, allait s'ouvrir le fameux procès de Nuremberg qui condamnait, au nom de l'humanité, à la mort par pendaison les principales têtes de l'ennemi allemand vaincu. Il est permis de se poser des questions à ce sujet : comment pouvait-on condamner à mort le ministre des Affaires étrangères du III Reich, Joachim von Ribbentrop, au départ simple employé de banque, puis représentant en vins et champagnes, parvenu par patriotisme au plus haut rang du gouvernement allemand ? Avait-il, cet homme-là, plus de sang sur les mains en 1945 que Joseph Staline, Winston Churchill, Charles De Gaulle ou Franklin Roosevelt ?

Certainement pas, et son seul malheur était d'être allemand et dans le camp des vaincus, comme aux pires jours de l'antiquité : *Vae victis !*

Dans ce cas, encore, nous plongeons au cœur de la germanophobie.

Et n'est-on pas en droit de se demander, devant déjà tant d'injustices commises au nom de la justice des vainqueurs, si l'Allemagne, largement cambriolée dans son sol et dans son sang par l'inique Traité de paix de Versailles en 1919, n'aurait pas été amenée, en 1939-40, à faire quand même la guerre pour récupérer ce qu'on lui avait arraché de force ? Sans avoir besoin d'Hitler ni du national-socialisme ? Pourquoi, lors des traités, vouloir toujours transformer de purs Allemands en Tchécoslovaques, en Polonais, en Belges, voire en Italiens ? Sans doute aurait-on vu, lors de la même défaite de l'Allemagne devant les mêmes forces liguées du monde entier, les mêmes causes produisant les mêmes effets, les mêmes monstruosité que le Traité de Versailles en 1919 et que le procès de Nuremberg de 1945-1946 !

Et c'est cela, profondément, la germanophobie que nous voulons dénoncer.

Ainsi, comme si la guerre elle-même n'avait pas encore assez tué, allaient mourir, dans les camps de prisonniers des Alliés de l'ouest après la guerre entre 1945 et 1948, de faim, de froid, de typhus et de mauvais traitements un bon million d'hommes allemands !

En France même, en contradiction flagrante avec le statut des prisonniers de guerre défini par les Conventions internationales de Genève, 30 000 prisonniers de guerre allemands seront employés aux déminages des quelque 5 000 kilomètres carrés piégés par des millions de mines de nationalités et de modèles très variés. Un certain nombre d'entre eux y laisseront leur peau.

Enfin, en matière de germanophobie particulièrement criarde et révoltante, il n'est pas permis de passer sous silence le martyr de Rudolf Hess, l'homme qui voulait la paix et qui expliquait ainsi sa folle équipée aérienne vers l'Angleterre :

*Je crois que j'ai pu l'envisager parce que je me représentais toujours, du côté allemand comme du côté anglais, une rangée sans fin de cercueils d'enfants suivis de mères en larmes et de cercueils de mères suivis d'enfants en larmes...*

Pour le crime d'avoir, seul, au péril de sa vie, recherché la paix, il demeurera jusqu'à la fin de sa très longue vie le dernier et le plus âgé des prisonniers de la Seconde Guerre mondiale : plus de quarante-six ans de prison passés le plus souvent dans des conditions aussi inhumaines qu'humiliantes. Né à Alexandrie, en Egypte, le 26 avril 1894 et mort à la prison de Spandau le 17 août 1987 à l'âge de quatre-vingt-treize ans, Rudolf Hess aura donc vécu à peu de chose près la moitié de sa vie et la moitié du XX<sup>e</sup> siècle enfermé dans une cellule.

Rappelons brièvement que, second personnage du III<sup>e</sup> Reich, il s'envola en solitaire le 10 mai 1941 pour aller négocier et même « forcer » la paix avec l'Angleterre, paix que ne voulait absolument pas l'Angleterre de Winston Churchill. Comme, au procès de Nuremberg, on ne pouvait tout de même pas l'accuser de « crime de guerre », encore moins de « crime contre l'humanité », on inventa pour le condamner à la réclusion à perpétuité un « crime contre la paix », lui qui voulait la paix.

Après sa mort qui, déguisée par les Anglais en un invraisemblable suicide, se révéla être en fait un meurtre exemplaire<sup>(35)</sup> contre cet acteur et témoin très gênant d'un événement très marquant de la Seconde Guerre mondiale, ses obsèques mêmes feront

l'objet d'une discrétion empreinte de lâcheté. Les autorités chrétiennes, luthériennes puis catholiques, qui hurlent toujours depuis des siècles avec les loups pour accabler et brûler au besoin les héros, quitte à les réhabiliter ou à les béatifier quelque cinq cents ans plus tard, lui refuseront les obsèques solennelles qu'il aurait bien méritées. Alors, ce grand patriote allemand, épris à la fois de paix et d'honneur pour son pays, n'aura jamais eu droit au sermon du pasteur Reissinger qui prévoyait de rappeler ce qu'il avait eu le grand courage de dire au procès de Nuremberg :

*Tout ce qu'a dit mon défenseur en mon nom devant le tribunal, je l'ai laissé prononcer en vue du jugement futur de mon peuple et de l'Histoire. Il n'y a que cela qui m'importe.*

*Je ne me défendrai pas contre des accusateurs auxquels je dénie le droit de m'accuser et d'accuser mes compatriotes. Je ne répondrai pas aux reproches qui traitent des affaires intérieures de l'Allemagne et qui, de ce fait, ne regardent pas les étrangers. Je ne protesterai pas contre des déclarations visant mon honneur et l'honneur du peuple allemand tout entier. Je considère de telles offenses de la part d'adversaires comme des marques d'honneur.*

*Il m'a été donné, pendant de longues années de ma vie, d'œuvrer sous la direction du plus grand fils que mon peuple ait engendré au cours de son histoire millénaire. Même si je le pouvais, je ne désirerais pas rayer ce temps de mon existence. Je suis heureux de savoir que j'ai fait mon devoir envers mon peuple, mon devoir en tant qu'Allemand, en tant que national-socialiste, en tant que fidèle du Führer. Je ne regrette rien.*

*Si j'avais à recommencer, j'agis de la même façon, même si je savais que m'attend à la fin un bûcher pour ma mort. Peu importe ce que font les hommes. Un jour je comparaitrai devant l'Éternel. C'est à lui que je rendrai des comptes et je sais qu'il m'acquittera<sup>(36)</sup>.*

On comprendra donc bien, déjà dans le contexte de ce seul épisode de la Seconde Guerre mondiale, pourquoi l'Angleterre a, contrairement à la plupart des autres nations belligérantes, repoussé l'ouverture de ses archives à l'an 2017. Sans doute parce qu'elle

partage des responsabilités écrasantes dans la poursuite de cette sinistre guerre civile européenne.

#### NOTES

- (1) Origine E.U.B. (Einmarsch, Umsturz, Befreiung, Frühjahr 1945), Verlag Schwäbisches Tagblatt 1995, D' Wolfgang Sannwald.
- (2) *Idem*, p. 195.
- (3) Cité par H. Amouroux, *La Page n'est pas encore tournée*, Tome X, p. 174.
- (4) *Idem*, p. 100.
- (5) *Idem*, p. 48.
- (6) *Idem*, p. 114.
- (7) *Idem*, p. 115.
- (8) *Idem*, p. 43.
- (9) *Idem*, p. 136.
- (10) *Idem*, p. 227.
- (11) *Idem*, p. 196.
- (12) *Idem*, p. 68.
- (13) *Idem*, p. 75.
- (14) *Idem*, p. 100.
- (15) Henri Amouroux, *La Page n'est pas encore tournée*, Tome X, p. 272.
- (16) *Idem*, p. 267.
- (17) E.U.B., p. 104.
- (18) Émission « France-Allemagne », *Planète* du 14 janvier 1996.
- (19) *Idem*, p. 27.
- (20) *Idem*, p. 30.
- (21) *Idem*, p. 41.
- (22) *Idem*, p. 49.
- (23) *Idem*, p. 66 et 67.
- (24) *Idem*, p. 70 et 71.
- (25) *Idem*, p. 117.

(26) *Idem*, p. 123.

(27) Henri Amouroux, *La Page n'est pas encore tournée*, Tome X, p. 144 et 145.

(28) *Idem*, p. 166.

(29) *Idem*, p. 167 et 127.

(30) *Idem*, p. 175.

(31) *Idem*, p. 67.

(32) *Idem*, p. 68 et 69.

(33) Article du *Figaro* cité par James Bacque, *Morts pour raisons diverses*, p. 298, 299 et 300.

(34) Extrait du sermon préparé par le Dr. Reissinger in Wolf Rüdiger Hess [fils de Rudolf Hess], *La Mort de Rudolf Hess, un meurtre exemplaire !*, p. 254.

(35) Cf. Wolf Rüdiger Hess, *La Mort de Rudolf Hess, un meurtre exemplaire !*

(36) Cité en annexe par Wolf Rüdiger Hess, *La Mort de Rudolf Hess, un meurtre exemplaire !*, p. 253.

# 8

## La dérive germanophobe et son effet boomerang sur le peuple français

« Le peuple qui applaudit une victoire gagnée  
par d'autres et se venge sur ses compatriotes  
de sa propre lâcheté est incapable de voir l'avenir  
sous d'autres traits que ceux du passé. »

Jean Mabire

Entre les malheureux Français qui, entre 1940 et 1944, sont demeurés sur le terrain en relations journalières avec un occupant souvent très correct sur le plan des relations humaines normales, et ceux qui sont partis en Angleterre continuer le combat malgré un armistice officiel, l'âme aussi légère que guerrière et trop souvent irresponsable, qui vont appeler sans cesse à la rébellion et au meurtre sur les ondes de la *BBC*, vont se développer, au fil des mois et des ans de cette guerre civile européenne, les racines d'une guerre civile franco-française, d'abord excessivement sanguinaire dans les années 1944-47, puis ensuite politique jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle.

La situation des autorités françaises occupées par un ennemi en

proie à une guerre quasi mondiale a été remarquablement décrite par Henri Amouroux dans l'extrait suivant<sup>(1)</sup>, mettant en exergue l'inévitable collaboration franco-allemande :

*Chef de la section administrative de la Feldkommandantur 529, le Dr. Heerdt écrit, en octobre 1941, au préfet de la Gironde : « L'expérience a prouvé jusqu'ici que, justement, le secrétaire de mairie X... a su se rendre maître de conditions particulièrement difficiles... et assurer une collaboration sans froissement avec les services allemands. Dans l'intérêt de cette collaboration, utile pour les deux parties, une révocation de X... serait très regrettée. »*

*Le D<sup>r</sup> Heerdt achève sa lettre au préfet sur ces mots d'occupant à occupé : « Veuillez me répondre rapidement ».*

*Le secrétaire de mairie, protégé contre les rigueurs de la loi française, fait-il preuve, en dehors de ses qualités professionnelles, de bon esprit collaborationniste ou le Dr. Heerdt est-il tout simplement un homme qui n'aime pas être troublé dans ses habitudes ? Car l'habitude joue, c'est évident. Comme, entre Français et Allemands, joue, parfois, la réciprocité. Ici, c'est un Allemand qui exige qu'un Français demeure en place. Là, c'est un préfet (celui de l'Allier) qui remercie un général allemand de son esprit de collaboration et le félicite pour la bonne tenue de ses troupes ; c'est un maire français (à Lunéville et ailleurs) qui demande le maintien des soldats allemands dans la ville qu'il administre. Une petite garnison n'est jamais négligeable pour l'économie d'une paisible cité de la province française lorsque, en 1941, les bruits et les fureurs du monde y parviennent encore bien assourdis...*

Avec le recul du temps et de l'histoire et sa décantation, nous n'avons ici aucune éthique philosophique ni religieuse, aucun plaisir malsain, aucun intérêt politique, qui nous pousse à nous lancer dans une imbécile et primaire diatribe antigaulle ou antirésistancialiste. Mais nous sommes bien obligés, hélas, de constater que les Français de Londres et de la résistance de l'ombre vont, dès ce que l'on a appelé la « Libération », massacrer, assassiner, fusiller vraisemblablement beaucoup plus de Français au nom de la germanophobie primaire que l'ennemi allemand en quatre ans d'occupation ne l'aura

fait. Alors que probablement l'armée allemande en occupation en France n'aura pas fusillé beaucoup plus de 20 000 Résistants au grand maximum, n'est-il pas étonnant - nous en parlons ailleurs - que le très stalinien parti communiste français se prétende celui des 75 000 fusillés ! Or, il a peut-être fait assassiner par ses maquis, composés en grande partie de réfugiés espagnols des armées républicaines en déroute et de membres de la MOI (main-d'œuvre immigrée) plus de 75 000 braves Français !

La dérive germanophobe qui va atteindre l'ensemble du peuple français resté sur place entre 1940-44/45, va prendre des proportions hallucinantes à la Libération puisque, de 1944 à 1951, deux millions de Français vont être poursuivis en raison de leur obéissance à un gouvernement légalement issu des élections de 1936 qui, par son parlement, vota pourtant les pleins pouvoirs au maréchal Pétain, et, parmi ceux-ci :

- 900 000 Français seront arrêtés ;
- 250 000 seront emprisonnés ;
- 150 000 auront un procès légal ;
- 110 000 seront condamnés ;
- 50 000 seront privés de leur emploi, de leurs revenus, de leur retraite, de leur pension, de leurs décorations honorablement obtenues, de leurs droits civils et civiques, de leur patrimoine, confisqué ;
- 8 000 seront condamnés officiellement à mort et exécutés ;
- plus de 100 000 seront sommairement exécutés entre juin 1944 et février 1945.

À travers toute la France, des milliers de femmes et notamment des jeunes filles seront traînées dans la rue, humiliées en public, la tête rasée, parfois exposées nues au public, le corps couvert de croix gammées, alors que, pendant ce temps-là, la 1<sup>re</sup> armée française se couvrait de honte en laissant violer par ses troupes, notamment maghrébines, des dizaines de milliers de petites Allemandes innocentes en Forêt Noire ou en Wurtemberg. Jamais la France n'avait connu pareille époque depuis la Révolution, encore que, mis à part le génocide de la Vendée catholique par les horribles Bleus, les crimes



officiels ou privés aient été beaucoup plus nombreux en 1944-45 qu'en 1789-95.

Il faut savoir aussi que la germanophobie paranoïaque n'avait pas attendu la Libération pour assassiner des Français. Le délire germanophobe tuait déjà en juin 1940, non seulement involontairement en jetant sur les routes en un exode mémorable des millions de Français qui auraient mieux fait de rester chez eux, mais aussi volontairement, tel le cas de ces quatre infirmières d'Orsay accusées d'avoir assassiné en juin 1940 six malades difficilement transportables afin de ne pas les laisser tomber aux mains des Allemands... Lors du célèbre procès qui s'ensuivra, en mai 1942, leur défenseur, Maître Maurice Garçon, parlera à juste titre de délire collectif..<sup>(2)</sup>

Cette folie germanophobe de l'année 1945, qui finit par tuer beaucoup trop de Français, touche aussi les grandes et belles âmes, ou consacrées comme telles par la mythologie.

Ainsi, lorsque le général Leclerc, ce héros tant célébré de la Seconde Guerre mondiale et, à l'époque, souvent cité en exemple dans les écoles catholiques pour sa chasteté, prit la décision de faire fusiller en Allemagne douze soldats français blessés rescapés du front de l'Est sous prétexte qu'ils portaient un uniforme allemand, ne commit-il pas tout simplement un crime de sang inutile, voire un crime de guerre ? Effectivement, comment pouvait-il, lui-même vêtu d'un battle-dress américain - ce que l'une de ses victimes (probablement le caporal Serge Krotoff) lui avait fait remarquer -, reprocher à d'autres Français d'être également sous un autre uniforme étranger, fût-il celui de l'ennemi, dans le contexte idéologique très particulier de cette Seconde Guerre mondiale ! Car, en fait, ces hommes n'étaient pas des traîtres, surtout à leur niveau de soldats : ils n'avaient pas déserté pour passer à l'ennemi. Ils étaient engagés dans l'armée régulière d'un État (celui de Vichy) reconnu par le monde entier. Pourquoi alors les tuer gratuitement ? Pour faire un exemple, alors que la guerre était déjà terminée ? Est-il par ailleurs si sûr que ces malheureux Français, évadés d'un camp de prisonniers américains et repris par des éléments de la 2<sup>e</sup> DB patrouillant dans la région, eussent, dans le même cas mais en uniforme français, pour autant sauvé leur peau ?

Un crime. Certainement. Même Charles Maurras, que l'on ne pourra jamais taxer de germanophilie, aurait certainement dit, comme à propos de ses ennemis communistes français, parce que lui avait l'immense mérite de ressentir la patrie sans sa peau et dans sa moelle : « Ne les tuez pas, cela ferait douze Français de moins ! »

*A contrario*, est-on bien sûr, finalement, que ces douze Français, combattant le bolchevisme sous uniforme allemand, auraient fusillé sur-le-champ leurs compatriotes de l'escadrille Normandie-Niemen en tenue d'aviateurs soviétiques tombés entre leurs mains ? Pas si sûr !

La plupart des Français, amplement désinformés et trompés depuis la victoire, en 1945, de la haineuse et sans pitié coalition gaullo-communiste, ignorent encore les raisons impératives et vitales pour lesquelles les Français (par la suite considérés comme traîtres pour port d'uniforme ennemi), qui s'étaient engagés dans la lutte contre le bolchevisme au côté des Allemands, ont été obligés de porter l'uniforme allemand. Ce n'était même pas les Allemands qui les y obligeaient mais tout simplement les règles du droit international. Car la France officielle de Vichy, malgré la rupture des relations diplomatiques avec l'URSS, n'était pas en guerre contre celle-ci. Pour cette raison, les volontaires français ne pouvaient pas officiellement se battre contre l'URSS en uniforme français. Ce que beaucoup des engagés auraient souhaité...

En effet, la fameuse Convention de La Haye (à laquelle nous faisons par ailleurs allusion à propos de la récente affaire Priebke) oblige les volontaires d'un pays non belligérant à porter l'uniforme de l'armée dans laquelle ils combattent, faute de quoi ils sont considérés comme de vulgaires francs-tireurs, avec les conséquences funestes que l'on sait. Ce que confirmera Yves Pe..., qui s'est engagé le 2 octobre 1941 à la LVF :

*L'uniforme allemand n'était pas du goût de tous les volontaires et beaucoup ont hésité à l'endosser. Mais cette obligation résultait des règles du droit international : la France n'était pas en guerre contre la Russie ; nous ne pouvions avoir un uniforme français sous peine d'être considérés comme des partisans par les Russes.*

Que, par la suite, ces Conventions de La Haye aient été respectées par les Russes et leurs compatriotes français est une autre histoire... ?

La plupart des autres Européens réunis dans cette nouvelle croisade, nouvelle armée des vingt nations (rappelons que la Waffen-SS ira jusqu'à compter 60 % d'étrangers contre 40 % d'Allemands seulement), revêtirent, pour les mêmes raisons que les Français, l'uniforme allemand... pour, jour pour jour, à 129 ans d'intervalle (22 juin 1812-22 juin 1941) commettre la même erreur mortelle, au nom de la même crainte, que celle de Napoléon I<sup>er</sup>, empereur des Français, qui avait déjà déclaré que : « L'Europe sera fédérée ou cosaque ».

En 1944-1945, le permis de tuer pour un rien va durer quelques mois au nom de la liberté retrouvée, au nom des Droits de l'Homme.

C'est là que la germanophobie paranoïaque va déboucher sur des monstruosité : à Foix, début septembre 1946, une très jolie gamine de dix-sept ans, Antonia N..., employée d'hôtel, sera fusillée. Son crime : être enceinte des œuvres d'un sous-lieutenant allemand qui avait sollicité l'autorisation de l'épouser<sup>(3)</sup>.

La coalition de circonstance gaullo-communiste est tombée complètement sur la tête et s'acharne dans sa lâcheté sur beaucoup trop de malheureuses femmes. Ainsi, Simone D..., ancienne employée de *Radio-Paris*, est condamnée aux travaux forcés à perpétuité... pour avoir dactylographié les articles du célèbre Jean Hérold-Paquis. On croit cauchemarder, mais c'est vrai ! Quand on connaît, cinquante ans après, le laxisme de ceux qui se réclament du gaullisme et de son esprit de résistance ou de la gauche marxiste criminelle pour innocenter les pires crimes de sang, on a effectivement une irrésistible envie de se taper la tête contre les murs ou, c'est moins dangereux, de faire les pieds au mur !

Heureusement que, dans le massacre de la population féminine française, il y a quelques femmes qui ont quelque chose au bas du ventre, la réplique percutante, et qui ne se laissent pas faire.

C'est le cas de cette très grande dame, avec sa célèbre gouaille

parisienne, la fameuse actrice Arletty, dont le seul crime est d'avoir été la maîtresse d'un colonel allemand, puisque les Droits de l'Homme et de la Femme et le droit à l'amour n'ont toujours été valables qu'à sens unique. Alors on l'entendit au tribunal :

— *Comment allez-vous ce matin ?*

— *Pas très résistante, Monsieur le juge !*

et à l'audience :

— *Mais quelle idée de prendre pour amant un colonel allemand ?*

— *Parce que lui me faisait « mouiller » et je n'en vois aucun autre parmi vous capable de le faire !*

C'est alors que cette actrice qui, étonnamment, était une femme assez réservée dans le privé - et ceux de nos amis qui l'ont bien connue nous l'ont confirmé -, sans doute piquée au vif par la juste colère humaine, va se lancer, sans pourtant jamais tomber dans la vulgarité, dans des propos plus que lestes restés célèbres : « Mon cœur est à la France et mon cul est à moi ! »

Mais toutes n'ont pas la répartition légendaire de la grande actrice : des milliers de femmes, souvent de simples femmes de milieu modeste, à travers toute la France vont être arrêtées, emmenées en place publique, tondues, parfois déshabillées et promenées dans les rues sous les huées et les quolibets d'une foule parfois haineuse parce qu'elles ont pour la plupart « boché », comme on disait à l'époque, c'est-à-dire pratiqué « la collaboration horizontale » avec l'occupant.

Certes, les Allemands ont déjà de leur côté montré le mauvais exemple puisque, après la Première Guerre mondiale, des femmes allemandes ont été également tondues par leurs compatriotes pour avoir couché avec des soldats français, tandis qu'en 1940 certaines sections du NSDAP ont infligé la même punition à celles qui, contrairement aux lois raciales, ont eu des relations avec des travailleurs étrangers<sup>(4)</sup>.

Comme il est étrange de constater qu'on les accuse souvent de faute commise contre « la race » (à une époque, il est vrai, où le délire antiraciste n'a pas, comme aujourd'hui, embué les cerveaux), alors que précisément les tondeurs combattent pour abolir toute

idéologie fondée sur la notion de race ! Mais derrière ce mot, aujourd'hui aussi dangereux à manier qu'une goutte de nitroglycérine, se cachait sans doute une certaine réalité de l'ethnologie française, à savoir qu'on ne tondait pas du tout les femmes en Alsace-Lorraine, relativement peu au nord de la Loire, beaucoup plus - et parfois énormément - dans certains départements au sud de ce fleuve<sup>(5)</sup>.

Tant il est vrai qu'en Alsace et en Lorraine, où une grande partie de la population mâle était mobilisée dans la Wehrmacht, la vue des femmes du pays bras dessus, bras dessous, avec des « vert-de-gris » était somme toute naturelle, alors qu'un grand nombre de ceux-ci défilant en uniforme allemand avant leur « démobilisation » dans les rues de Chalon-sur-Saône (centre national de réception des Alsaciens-Lorrains) se feront traiter en 1945 de « sales boches » par la population locale<sup>(6)</sup>. Effectivement, comment reconnaître à coup sûr un Mosellan d'un Sarrois et un Alsacien d'un Badois ? Question difficile que durent se poser certaines bigotes derrière leurs rideaux lorsqu'une fille embrassait un « vert-de-gris » : était-ce un de ces quelque 130 000 « pays » ou un « Fridolin » ? Dans le doute, abstiens-toi ! On ne rase pas !

En revanche, il n'en était pas du tout de même en Limousin où, déjà en 1940, les réfugiés ardennais arrivés péniblement dans cette région après un long exode entendaient parfois dire à leur sujet : « Tiens, voilà les boches qui arrivent ! »

Parfois, d'autres éléments historiques ou locaux secrètent naturellement la clémence des vainqueurs :

*Pourquoi les filles de S... -Plage ne furent pas tondues à la Libération ? Estelle formule une hypothèse : il semble bien que, traditionnellement, dans cette région, l' « ennemi héréditaire », c'est l'Anglais et non l'Allemand. Mânes des bourgeois de Calais... Après le départ des Allemands, se souvient la mère d'Estelle, ce sont les Anglais qui ont pris la relève. Mais eux, contrairement aux soldats de la Wehrmacht, donnaient aux cochons et non aux gens du village leurs excédents de nourriture...*

Dans le Midi, c'est l'horreur parfois, comme le déclare, le 26

décembre 1944, M. Escande, préfet des Alpes-Maritimes à propos des interrogatoires des épurés :

*Les procédés employés pour les interrogatoires ne le cédaient en rien à ceux dont tant et tant de patriotes ont été les malheureuses victimes : immersion dans une baignoire d'eau froide, brûlure de cigarettes, « passages à tabac »... Toutes ces opérations conduites au nom de l'Épuration, si elles permirent parfois d'arrêter de vrais coupables, portèrent aussi sur des personnes innocentes ou bien faiblement coupables. Or, certains sont encore détenus actuellement dans les centres d'internement<sup>(8)</sup>.*

Dans cette déclaration, il y a une perle rare : « si elles [les opérations] permirent parfois d'arrêter de vrais coupables ». Ainsi, le préfet considère-t-il qu'il y a des interrogatoires « musclés », en somme légitimes. Réflexion d'autant plus grave que la Gestapo tant décriée, tant poursuivie, tant condamnée, n'a jamais rien fait d'autre ! Et elle, au moins, le faisait pour détruire les réseaux de résistance et se trompait rarement de victimes. On ne peut vraiment pas dire qu'en interrogeant Jean Moulin, par exemple, elle se soit trompée d'adresse et ait martyrisé un innocent ! Alors que les interrogatoires de l'Épuration, il faut quand même le dire, n'avaient pas pour but de détruire des réseaux dangereux de résistance de l'ennemi mais, hélas, seulement des desseins de vengeance par délation. Ces gens n'étaient plus dangereux pour la sécurité de la nation.

C'était à ce point que, le 7 septembre 1944, un certain M. Alexander donnera sa démission de « la police de l'Épuration », après avoir vu dans une salle de bains de l'Hôtel Colombie une fille nue, une règle dans l'anus, fouettée à coups de ceinturon<sup>(9)</sup>.

Ailleurs, selon le journal communiste *La Voix du Midi* du 29 septembre 1944, c'est Suzanne Barruch<sup>(10)</sup>, épouse Millau, juive, qui est condamnée à mort et qui sera exécutée dès le lendemain. Motif : « Trahison et intelligence avec l'ennemi ». Le texte du journal est intéressant à analyser :

*Le jugement, fortement motivé, dit notamment que la qualité d'Israélite de l'inculpée et le fait que ses rapports sexuels avec des Allemands ont été tolérés témoignent contre elle, que le fait qu'elle*

*a prévenu une famille menacée par la Gestapo, le 12 août, montre bien qu'elle avait des rapports conscients avec la Gestapo.*

Enfin quoi ? Hallucinant ! D'abord, le fait que cette malheureuse femme ait pris soin de prévenir une famille menacée par la Gestapo aurait dû inciter le tribunal à une certaine indulgence. Ensuite, le fait considéré comme criminel qu'elle ait eu des rapports sexuels avec des Allemands, enfreignant ainsi avec l'assentiment de ceux-ci les lois raciales du III<sup>e</sup> Reich, n'est-il pas très ambigu et ne donne-t-il pas quitus, au deuxième degré, à ces mêmes lois raciales ?

Cette dérive de la germanophobie sur la population française déjà éprouvée par une mémorable déculottée militaire, quatre années de privations de toute sorte, d'occupation militaire ennemie et de bombardements alliés, va prendre parfois des proportions hallucinantes, dignes des pires scénarios d'épouvante.

L'histoire de Nicole Gauthier-Turotski, qui n'est malheureusement pas isolée, en est un exemple particulièrement remarquable. Dans un excellent et courageux livre<sup>(11)</sup>, elle a raconté son histoire.

Son crime est d'avoir, comme des centaines de milliers de femmes et de jeunes filles françaises, lié connaissance avec un brave soldat allemand âgé de dix-neuf ans, francophile et pénétré de culture française, militairement au service de la poste allemande ; un soldat allemand qui, comme la plupart de ses compatriotes en occupation et des millions d'autres soldats de toutes les armées du monde en guerre, préférerait certainement rentrer chez lui ! Elle a seize ans, il en a dix-neuf, il est son professeur d'allemand... et elle en est amoureuse. Ce n'étaient que des gosses... Pour cela, elle va connaître l'enfer des camps de concentration de l'Allier, et notamment celui tristement célèbre de la forêt de Tronçais. Torturée dans les locaux de la police à Montluçon, puis martyrisée, humiliée, comme des centaines d'autres concentrationnaires, elle va avoir affaire à une bande de fous, de malades pervers, telle cette folle qui « annonçait toujours son arrivée par une rafale de mitraillette dans le parquet des baraques ».

Des femmes dénudées sont fouettées à coups de nerf de bœuf jusqu'à ce qu'elles s'évanouissent. Bien sûr des viols, parfois

collectifs... Dans ce camp, des enfants et de très jeunes filles sont aussi internés. Les hommes, réduits à l'état d'animaux de trait, attelés à des tombereaux, doivent courir sous les fouets agrémentés d'hameçons... Tandis qu'un pauvre homme, qui se nommait Rossignol, était contraint de monter dans les arbres et d'imiter le chant de l'oiseau dont il portait le nom... quand on ne l'obligeait pas à faire « les chiottes » à mains nues. Quant à la nourriture, elle « était volontairement infecte », et l'adverbe est odieux.

Alors, après vu et vécu de telles horreurs, l'ex-prisonnière fait une terrible réflexion qui aurait de quoi indigner le ban et l'arrière-ban encore vivants de la Résistance : « À Tronçais, j'ai pris aussi conscience que parmi les résistants il se trouvait des hommes capables de générosité et d'humanisme ; ils n'étaient pas tous des tortionnaires ». Ouf !

En avril 1945, Nicole Gauthier, alors âgée de dix-sept ans, est accusée d' « atteinte à la sûreté extérieure de l'État » pour avoir commencé à apprendre l'allemand avec un soldat allemand et s'en être amourachée !

Après tout cela, n'était-elle pas en droit d'écrire : « Est-ce bientôt la fin du tunnel sur la ségrégation, le racisme envers les boches ? »

Mais, dans ce cas et ce contexte particulier, qu'était devenue notre civilisation européenne et chrétienne qui nous avait fait rêver sur le roman de *Roméo et Juliette* et qui allait torturer une Juliette française amoureuse d'un autre gosse, de dix-neuf ans, qui n'avait commis que le crime de naître allemand ?

Il faut donc encore citer les paroles de cette femme humiliée par la germanophobie :

*J'affirme avoir vu venir le départ des Allemands sans ressentir aucune inquiétude majeure, quelques difficultés, peut-être... parce que, dans le raisonnement d'une adolescente de dix-sept ans, il est clair que le fait de parler à un ou plusieurs Allemands ne constituait pas une affaire coupable dont la punition pourrait être la torture, la séquestration et, plus tard, l'inculpation d' « intelligence avec l'ennemi ».*

*Je ne sais pas encore, je ne réalise pas que je commence un chemin de croix. Je ne réalise pas qu'il s'agit d'une impitoyable guerre civile qui, en réalité, est déclenchée depuis 1943. Le temps des exécutions sommaires, des crimes impunis, de la terreur, où la vie ne tient qu'à un fil, c'est-à-dire qu'on fusille sans jugement, sans appel.*

*Les Droits de l'Homme : connais plus !*

*Oubliés.*

Cette Juliette ayant perdu son Roméo parti sur le front russe nous livre d'ailleurs « les consignes » qui régnaient dans les milieux de la Résistance qui se réunissaient « dans les caves d'immeubles, dans les forêts, dans les écoles », preuve de la collusion criminelle gaullo-communiste dans les excès de l'Épuration :

*L'élimination des ennemis de classe à laquelle vous allez procéder en faveur des dissensions entre les impérialistes occidentaux et du départ des Allemands doit se couvrir du masque de la Résistance et du patriotisme indigné, et se dissimuler dans le cadre de l'Épuration prévue par les juristes du Général de Gaulle.*

*Vous relèverez dans la vie privée de l'intéressé, en les exagérant, en les travestissant au besoin, toutes les circonstances pouvant accréditer qu'il a eu, au moins selon la vraisemblance, une attitude conforme aux desseins de l'Allemand ou de l'autorité de fait au service de l'Allemand.*

*Si, par extraordinaire, vous êtes dans l'incapacité de construire les griefs nécessaires, il vous sera toujours possible d'incriminer les propos qu'a pu tenir l'ennemi de classe.*

*Vous procéderez donc à l'arrestation comme traîtres et collaborateurs de tous les individus de votre entourage, professionnel ou autre, qui refuseront de s'associer au mouvement de grève ou critiqueront les mots d'ordre que vous répandrez.*

*Vous complèterez vos dossiers par des preuves testimoniales capitales en la matière. Vous n'aurez nul besoin de solliciter ces témoignages qui afflueront sous l'effet de la peur et de l'intérêt<sup>(12)</sup>.*

*Consignes ajoutant :*

*Bien que notre politique épurationniste soit totalement différente*

*dans ses buts et ses moyens de l'Épuration juridique visant à la stricte répression des actes prévus par l'article 75 du Code pénal et suivants, il est indispensable que nous appliquions à nos adversaires la rigueur des textes classiques en matière d'intelligence avec l'ennemi, de trahison ou d'attentat contre la sûreté extérieure de l'État. Cette méthode offrira le double avantage de déshonorer nos adversaires, même aux regards de la classe bourgeoise désorientée par la cadence des événements, et de dissimuler sous l'apparence d'une stricte besogne de salubrité publique la poursuite de nos objectifs propres<sup>(13)</sup>.*

Quand on connaît la lâcheté, la cupidité, la rapacité et la jalousie des humains dans les périodes troublées, de tels textes ouvraient la porte à tous les abus. Pour un rien, on pouvait vous envoyer au poteau d'exécution, en camp de concentration ou en prison pour peu qu'on désire votre situation, vos biens ou votre femme ! Alors, un peu partout mais surtout au sud de la Loire, on tue, on assassine, on martyrise des dizaines de milliers d'innocents, tous désignés comme pétainistes ou collaborateurs, même dans les agglomérations, comme à Antraigues « où l'on n'a jamais vu d'Allemands de toute la guerre »<sup>(14)</sup>. Bilan : quinze assassinats.

Assassinats, règlements de compte, exécutions sommaires, c'est la terreur ! Combien de victimes ? En fait, on ne le saura jamais, tant les chiffres sont contradictoires. Certains sont allés jusqu'à donner des centaines de milliers de victimes. D'autres, comme Robert Aron, les ramènent à 40 000 maximum. Mais, en 1951, le ministre de l'Intérieur Adrien Texier estimera les exécutions sommaires entre juin 1944 et février 1945 à la bagatelle de 105 000 ! Quant au chiffre donné officiellement par le général De Gaulle, il est sciemment ridiculement bas : 10 842 ! Chiffre « bidonné », quand on sait que les estimations pour le sud de la France au moment de la Libération données par des officiers de la sécurité militaire de l'époque s'élevaient déjà à quelque 50 000 morts<sup>(15)</sup>.

Mais, bien sûr, il fallait impérativement, pour la postérité, préserver et dédouaner les valeurs sur lesquelles allaient s'appuyer à la fois le gaullisme et les IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> Républiques qui, ultérieurement, s'autoqualifieront d'« autorités morales » incontournables.

Époque bénie pour le milieu qui peut s'en donner à cœur joie face à une population civile désarmée, un « ordre public » et une justice inexistantes car démantelés par l'Épuration officielle qui fait *tabula rasa* de tout ce qui a servi, pourtant dans la légitimité, sous le régime de Vichy. Quand on ne fusille pas les serviteurs de l'État (jusqu'à cette époque, l'un des corps de fonctionnaires les meilleurs et les moins corruptibles du monde), quand on ne les condamne pas, au moins on les destitue et on les remplace. Alors, sur le terrain, les repris de justice, les souteneurs, les sadiques font la loi en toute impunité : des prisons privées fonctionnent à plein, surtout dans le Midi et le Sud-Ouest, pour le traitement des prétendus collabos ou pétainistes, à croire paradoxalement, malgré la Libération, que la sinistre maison de la Gestapo de la rue Lauriston a essaimé des succursales à travers toute la France. Et, comme la guerre en France est pratiquement finie et gagnée par d'autres, on fait, sous la torture, avec un raffinement de cruauté et de barbarie, beaucoup trop de renseignement sur les magots cachés ou les comptes en banque des malheureuses victimes.

On a dit « *tabula rasa* ». Évidemment, c'est l'intérêt commun bien compris du parti communiste et du général De Gaulle, d'où une alliance implicite et un consensus pour la destruction pierre par pierre de la France traditionnelle, demeurée dans la légalité du régime de Vichy.

S'il est inutile de dire pourquoi le parti communiste souhaite impérativement cette destruction, comme dans tous les pays en voie de conquête révolutionnaire, les raisons du général De Gaulle, qui n'est pas communiste, sont beaucoup plus complexes et plus subtiles à comprendre. Ce « rebelle », qui a « une certaine idée de la France » - la sienne seulement - et qui s' imagine avoir incarné la France entière dans sa haute taille, n'est rien d'autre qu'un aventurier, un arriviste sans foi ni loi, pour qui tous les coups, même les plus tortueux et vicieux, sont permis pour parvenir à ses fins : rendre à la France comme à lui-même sa grandeur et son honneur.

L'homme, sorte de Robespierre dans la peau de Louis XIV, est effectivement un incorruptible et un patriote certain - ce qui tranche

avec les hommes politiques qui lui succédèrent dans la V<sup>e</sup> République qu'il aura fondée en 1958 - mais reste dénué de tout sentiment humain, ce qui lui laisse toute liberté d'action.

Bien que né dans une famille plus ou moins influencée par Charles Maurras, comme beaucoup de familles françaises de l'époque, il est tout son contraire. La France de Charles Maurras est une France unie et chaleureuse incarnée dans son peuple, avec ses traditions et son histoire, et a la hantise de faire couler le sang français surtout entre Français. Celle de Charles De Gaulle est une entité parfaitement abstraite, puisque froidement mathématique, appelée à jouer dans le monde un rôle politique, économique et moral de premier plan, les Français dussent-ils pour ce faire s'entretuer et en crever !

Partant de ces conceptions très froides de la France, le « Grand épurateur » va, dès la libération du territoire national, s'employer dans un premier temps à faire le grand ménage, la grande lessive, sans aucune retenue ni référence morale ou humanitaire, dans le seul dessein d'acquiescer une légitimité qu'il n'a jamais eue puisque la légitimité nationale et internationale de la France - on l'oublie trop souvent - était détenue jusqu'en 1944 par le régime de Vichy, légitime successeur de la défunte IIP République.

La chasse aux mauvais Français, qui avait déjà commencé pendant la guerre par de nombreux assassinats, dont ceux, célèbres, de l'amiral Darlan ou du ministre et chroniqueur Philippe Henriot, va avec la Libération s'ouvrir un terrain incommensurable. On fusille donc beaucoup de fonctionnaires de l'État français, dont le seul crime est d'avoir fait leur devoir de serviteurs de l'État. C'est, par exemple, le cas de François Sidos, inspecteur général adjoint au Maintien de l'ordre, dépendant du ministère de l'Intérieur. Âgé de cinquante-six ans, ancien de Verdun, titulaire de la Légion d'honneur à titre militaire, de la Croix de guerre 1914-1918 et père de six enfants, il sera fusillé le 28 mars 1946 en criant « Vive la France ! », ayant auparavant, non sans panache, vainement demandé à commander lui-même le peloton d'exécution !

À quoi donc pouvait servir cette inutile exécution, sinon à faire six orphelins de père en plus dans ce malheureux peuple français

déjà tant éprouvé ? Tandis que, demain, les mêmes responsables de ces massacres odieux seraient les premiers à réclamer la suppression de la peine de mort pour les assassins, au nom des Droits de l'Homme !

Donc *tabula rasa* de tout ce qui a existé, fonctionné, respiré, servi, sous le régime satanisé de Vichy. Même et à commencer par le haut clergé de l'Église catholique dont Rebatet disait dans *Les Décombres* : « Le haut clergé français forme, depuis trente années, l'une des plus remarquables collections de laquais et de chiens couchants rampant devant le pouvoir que puisse offrir l'histoire de la lâcheté humaine ». Critique acerbe qui s'est malheureusement vérifiée dans les cinquante années qui ont suivi la guerre. On l'a connu successivement maréchaliste, résistant, gaulliste, gauchiste en 1968 et, par la suite, plus ou moins socialisant. Bref, d'où sa pérennité à travers les âges qui ne tient ni du surnaturel ni du miracle, et qui n'étonne encore que les naïfs.

Robert Aron le dit d'une façon évidemment beaucoup plus courtoise que Rebatet :

*L'Église française, fidèle à l'attitude qui est toujours la sienne et qui résulte d'ailleurs d'un précepte évangélique, s'était dans l'ensemble montrée loyale envers le gouvernement de Vichy, considéré comme le détenteur légal du pouvoir<sup>(16)</sup>.*

Constatant cependant, avec juste raison, que « pas plus qu'aucun autre milieu ou qu'aucun autre corps français, l'Église ne fut unanime dans ses sentiments à l'égard du gouvernement de Vichy ». Pourtant, lors du *Te Deum* à Notre-Dame, le 26 août 1944, célébré en présence du général De Gaulle, le cardinal Suhard, dont les principaux crimes sont d'avoir reçu précédemment à Notre-Dame-de-Paris le chef de l'État, le maréchal Pétain, et d'avoir présidé le service funèbre de Philippe Henriot, fut quasiment *manu militari* interdit de cathédrale...

Époque, il est vrai, où les « bons » catholiques de la Résistance hurlent parfois plus haut que les autres contre leurs coreligionnaires, notamment les enragés du MRP, parti politique qui fera « les délices » de la IV<sup>e</sup> République, nouveau parti de la démocratie chrétienne.

Déjà, en janvier 1944, dans un article anonyme paru dans la revue clandestine intitulée *Les Cahiers politiques*, ils concluaient de façon annonciatrice :

*À une France renouvelée il faut un épiscopat neuf. Pie VII, au lendemain de la Révolution française, l'avait bien compris et il a créé, au moment du Concordat, un précédent que nul aujourd'hui ne saurait effacer. La France aura le droit demain de demander à Rome des évêques dont l'autorité ne soit pas diminuée par des compromissions avec un régime détesté et avec qui son gouvernement puisse entrer en rapport sans se diminuer<sup>(17)</sup>.*

*Quid*, dans ce contexte, de la séparation de l'Église et de l'État, tarte à la crème dont se réclament les démocrates se disant également chrétiens ? Et Georges Bidault, chef de file des démocrates chrétiens, ne réclame-t-il pas la tête (au figuré, tout de même, devons-nous préciser en cette période de tueries massives et généralisées) de trois cardinaux et de vingt-deux évêques ? Ces cardinaux et archevêques qui ont eu l'audace, après le bombardement meurtrier sur la région parisienne du 21 février 1944, prélude à l'anéantissement de la Normandie qui eut lieu quelques mois plus tard, d'émettre une solennelle protestation de caractère humanitaire :

*Nous ne pouvons cacher notre réprobation devant le bombardement des villes ouvertes qui sème en quelques instants la désolation, la ruine et la mort parmi les populations civiles, anéantissant les hôpitaux, les églises, les monuments historiques et les cités.*

*Toutes ces injustices, nous les condamnons au nom de la morale et du droit...<sup>(18)</sup>*

Devant cette évidence, que pouvaient dire d'autre les prélats catholiques ? Leur crime sera donc d'avoir dit la vérité ! Cela même qui leur sera reproché !

Mais le général, chef du gouvernement provisoire de la République française, tout imbu de sa superbe d'arriviste parvenu à ses fins, au lieu d'essayer de refaire tant bien que mal l'unité de la patrie meurtrie, semble atteint d'une paranoïa qui s'aggrave au fur et à mesure que les épurations se multiplient.

*Tabula rasa*, destruction de la France et de son histoire : même

l'Académie française est menacée ! Le comble, c'est que les responsables sont des gens qui se prétendent « les champions de la liberté de l'esprit » et qui ont fait pleurer sur les autodafés des nationaux-socialistes ! La Coupole, elle-même, est en folie. Que faire, par exemple, de Charles Maurras, germanophobe s'il en est devant l'Étemel et néanmoins condamné à la réclusion à perpétuité pour intelligence avec l'ennemi allemand !

La France de l'époque mériterait une analyse psychiatrique sérieuse !

Quant à la presse, celle du moins parue sous l'Occupation mais qui constitue en fait une grande partie de la presse française d'avant-guerre, elle va entendre sonner l'hallali en cette période révolutionnaire !

Les naïfs de toujours, c'est-à-dire la majorité du peuple, qui pensaient que la Libération allait, comme son nom l'indique, leur apporter enfin la liberté d'expression, se trompaient lourdement encore une fois. Car la presse, en fait, allait directement passer obligatoirement du « germaniquement correct » au « résistancialistement correct », c'est-à-dire que, dans la foulée et la furie victorieuses de la Résistance massivement très à gauche sur le terrain, elle allait tomber dans la plupart des cas entre les mains du parti communiste. Lequel est très aidé dans ces opérations de mainmise par les « idiots utiles » annoncés par Lénine que sont les démocrates chrétiens.

Cette mise en condition de la presse a été longue, mûrement préparée (cf. les fameux *Cahiers bleus*) de main de maître, notamment par Francisque Gay, sorte de savant Cosinus ou de professeur Nimbus de la démocratie chrétienne, et Pierre-Henri Teitgen, celui qui à l'Assemblée nationale se glorifiera, pour se disculper de sa mollesse dans l'Épuration dénoncée par la gauche, d'avoir fait couler plus de sang que Robespierre !

Toujours est-il que ces démocrates chrétiens, qui parfois hurlent plus fort que les communistes contre la presse dite collaborationniste, ne tirent nullement les marrons du feu mais font le jeu du parti communiste. Car, derrière l'Épuration de la presse française sous l'alibi providentiel de la collaboration avec l'ennemi se cachent

les vieilles lunes de la gauche de 1936 : la hantise d'une presse détenue et contrôlée par les « deux cents familles » et les « maîtres des forges » qu'il faut détruire.

Comme partout ailleurs, la politique des libérateurs est de faire *tabula rasa* de la presse qui va être non seulement mise sous séquestre, mais également spoliée.

La France libérée va, par la connivence de fait entre gaullistes et communistes, vers l'étatisation de la presse, comme l'explique très bien Robert Aron :

*L'emprise de l'État sur la presse se manifestait par la suspension et la mise sous séquestre des biens et éléments d'actifs appartenant aux agences de presse, ainsi que par la fixation du prix de vente des journaux, par la répartition des contingents de papier et par la fixation du format et de la périodicité des publications.*

*Rarement dispositions aussi autoritaires avaient été instaurées par un régime fondé sous le signe de la liberté<sup>(9)</sup>.*

Et l'un des principaux maîtres à penser de la démocratie chrétienne, Francisque Gay, ira dans une brochure de l'époque jusqu'à revendiquer la gloire de faire mieux et plus fort que Staline, Hitler ou Mussolini en matière de suppression de la presse... Texte éloquent de cynisme éhonté qui suffirait à démontrer que ces gens, comme le régime qui va en découler, sont des imposteurs :

*De quoi s'agit-il ? Disons-le en deux mots : une révolution sans précédent dans l'histoire de la presse s'est accomplie en France...*

*(...) Nous parlons d'une révolution sans précédent. En effet, jamais, dans l'histoire moderne, pareille suppression de toute la presse d'un pays et la création d'une presse entièrement nouvelle ne se sont encore produits. La Révolution bolcheviste d'octobre 1917 a laissé subsister au moins les journaux du parti bolchevique. Le fascisme en Italie, le national-socialisme en Allemagne se sont limités à mettre au pas les journaux existants, à en supprimer quelques-uns qui s'avéraient irréductibles ou dont le nom constituait une provocation pour le parti au pouvoir, à s'asservir les autres par tous les moyens de la contrainte et de la corruption. Avoir tenté cette révolution unique et l'avoir réussie, c'est là un titre de gloire dont la Résis-*



*tance française devrait s'enorgueillir, au lieu de diminuer son propre mérite par des critiques dont certaines, s'attachant par trop aux mesquins détails de la vie quotidienne, perdent de vue l'essentiel<sup>[20]</sup>.*

Cinquante ans après, on ne sait objectivement si, à la lecture et à l'analyse de ce texte, on doit éclater d'un immense rire sarcastique, se couvrir la tête de cendres incandescentes ou faire dix fois les pieds au mur, quand on sait que c'est sur la base de ces « valeurs »-là issues de la Résistance et de la démocratie qu'on bassine le bon peuple en le mettant toujours en garde contre la renaissance d'un hypothétique fascisme.

Mais on aurait grand tort d'ignorer ce texte qui annonce pour les décennies à venir, mis à part la création de quelques journaux marginaux, l'attitude « très politiquement correcte » à l'égard des régimes en place de la quasi-totalité des médias, ce qui se vérifie pour la presse écrite, parlée ou audiovisuelle d'aujourd'hui.

En fait, l'idée fondamentale est de faire de la presse, comme dans tout bon État totalitaire, un « service public », au même titre que la RATP, la SNCF, l'EDF, la Régie Renault, la SEITA ou les grandes banques. De quoi donner aux esprits épris de liberté la nostalgie des deux cents familles ! Donc, tous les biens de la presse seront dévolus à la Société nationale des entreprises de presse (SNEP), dont le PDG sera un socialiste de la SFIO, Jean Pierre-Bloch, Résistant à Londres de la première heure et ultérieurement président de la LICRA.

*La SNEP, ainsi chargée de contrôler et d'administrer toute la presse française, était un établissement public de caractère industriel et commercial, doté de la personnalité civile et de l'autonomie financière, analogue en bien des points à une régie nationale, telle qu'elle fonctionne pour les automobiles Renault<sup>[21]</sup>,*

Rien d'étonnant, donc, dans ce contexte, que la V<sup>e</sup> République ait poursuivi une politique d'encadrement de la presse écrite, parlée et télévisée jusqu'en 1981, année où fut supprimé le ministère de l'Information par François Mitterrand. Ce ministère existait depuis 1945 ! Ce qui ne signifiait pas que la liberté de presse et d'expression ait été rétablie pour autant. Bien au contraire.

Les professions dites libérales ne seront pas non plus épargnées : avocats, médecins, magistrats, artistes, écrivains seront aussi « épurés », comme nous l'avons déjà vu. Les fonctionnaires également, et il ne suffit pas seulement d'avoir servi sous l'Allemand ou sous Vichy pour avoir des ennuis. Cela va plus loin et c'est là que le bât blesse. Ainsi :

*À l'Éducation nationale, la première journée est de cinq, dont un professeur, Pierre Boutang, que l'on ne peut pas inculper de sentiments pro-allemands. Mais il a le tort inexpiable d'avoir préparé avec les giraudistes le débarquement allié en Afrique du Nord et d'avoir fait partie du gouvernement de Giraud<sup>[22]</sup>.*

De telles accusations tendraient encore une fois à prouver, s'il le fallait, la paranoïa du général rebelle de Londres et son incohérence totale.

Comme il l'avait dit pour Paris à l'Hôtel de Ville, la France dans les années 1944-45 était outragée, brisée, libérée. Des Français avaient, lors de cette guerre civile européenne, souvent par conviction, combattu dans tous les camps et porté tous les uniformes. Pour rassembler, réunifier ce peuple divisé, il aurait certainement fallu procéder à une amnistie générale pour tout le monde. Or, ce général, qui ne va cesser d'appeler au rassemblement du peuple français (nom qu'il donnera bientôt au mouvement politique qu'il créera : le RPF, trouble-fête sous la IV<sup>e</sup> République), n'aura jamais cessé d'être un fauteur de guerre civile en éliminant, châtiant avec la plus extrême sévérité et avec excès en fait tout ce qui n'est pas ou n'a pas été gaulliste, tout en maintenant des rapports très ambigus avec Staline, l'Union soviétique (qu'il nommait toujours Russie) et, bien sûr, le parti communiste français ; nommant - lui-même, le très compréhensif déserteur de Londres - ministre d'État Maurice Thorez, l'autre déserteur de Moscou, et passant par pertes et profits - n'ayant aucun sentiment d'humanité, même pour ses compatriotes - des milliers de Français qu'il laisse crever au fond des goulags glacés pendant les décennies qui suivront la guerre. Pour ne pas déplaire à l'Oncle Joseph !

Alors que De Gaulle sera toujours implacable pour ceux qui,

dans des conditions très difficiles et très délicates, aux prises avec un ennemi qui, en guerre contre quasiment le monde entier, ne pouvait se permettre la moindre faiblesse, il laissera revenir au pouvoir les ministres irresponsables de la III<sup>e</sup> République, les Paul Reynaud et autres Blum, Herriot, etc., qui avaient entraîné le peuple français dans la catastrophe de 1940.

Ce noble, sans noblesse, laissera évidemment fusiller sans sourciller un des grands écrivains et poètes du siècle, comme Brasillach.

À propos de ce malheureux Brasillach, citons Pierre Vial :

*Il y eut en France, en 1944-45, deux catégories de « libérateurs » : ceux qui, mettant leur peau au bout de leurs convictions, ont participé aux opérations contre l'armée allemande en France puis au-delà du Rhin, à leurs risques et périls ; et ceux qui, arrivés dans les fourgons américains ou surgis de maquis communistes, ont entrepris la chasse aux Français qui avaient fait le « mauvais choix » entre 1940 et 1944 (c'est-à-dire avaient refusé de servir les Anglo-Saxons ou les Soviétiques). Dans cette chasse, certains noms constituaient un gibier particulièrement recherché. Ainsi Brasillach était-il un homme à abattre.*

*Pour ce faire, on utilisa un moyen noble entre tous : on arrêta et emprisonna sa mère. Le chantage réussit. Brasillach, qui n'avait pas voulu quitter la France - c'est un des nombreux traits qu'il a en commun avec son cher André Chénier - se présenta le 14 septembre 1944 à la préfecture de police de Paris. L'anarchie y était à son comble et on ne sut d'abord qu'en faire : il n'y avait pas de mandat d'arrêt contre lui. Qu'à cela ne tienne : il fut transféré au camp de Noisy-le-Sec puis, le 15 octobre, à Fresnes. L'avocat catholique André Boissarie, qui avait sollicité les fonctions d'accusateur public qu'aucun magistrat n'avait voulu accepter, avait été bombardé procureur général. Il s'occupa, activement, du cas Brasillach.*

*Pendant les quelques semaines qui lui restaient à vivre, Brasillach écrivit en prison certains de ses plus beaux textes : outre des lettres admirables de sérénité, un Essai sur Chénier, le dialogue Les Frères Ennemis, un Chœur parlé pour la Journée des absents, cette Lettre à un soldat de la classe 60, qui est son testament politique,*

*et bien sûr les Poèmes de Fresnes, terminés avec les chaînes aux pieds dans la cellule des condamnés à mort. Car, bien entendu, Brasillach a été condamné à mort. Et ne servirent à rien les démarches entreprises pour un recours en grâce, auprès d'un De Gaulle muré dans sa vindicte, par nombre d'écrivains dont beaucoup étaient des adversaires politiques de Brasillach...*

*Brasillach regardait d'ailleurs en face le noir soleil de la mort. Avec une ironie qui est l'expression pudique de la hauteur d'âme : « Il considérait cette bouffonnerie tragique, écrit Maurice Bardèche, comme si c'était un ballet grotesque joué sur un théâtre de fous ».*

*Sur ce théâtre, le rideau a été tiré, le 6 février 1945 à 9 h 38 au fort de Montrouge, quand fit feu le peloton de gardes mobiles préposé à l'assassinat légal.*

*« Mon pays me fait mal. Quand sera-t-il guéri ? » demande encore l'un des poèmes de Fresnes. Nous nous posons encore aujourd'hui la question<sup>(23)</sup>.*

Comme un chien galeux et fiévreux, un fils du petit peuple français, Pierre Laval, lui, avait eu le geste noble et chevaleresque de faire précédemment gracier celui qui avait tenté de l'assassiner. Demain, à propos de la guerre d'Algérie, le général n'aura ni la mansuétude ni la noblesse, comme l'avait eue le président Laval, de gracier ceux qui avaient attenté à ses précieux jours. Sans doute parce que la victime était la France en personne, raison pour laquelle il parlait de lui à la troisième personne. L'on n'assassine pas la France !

L'armée française, elle-même, n'allait pas échapper à cette Épuration sauvage. La question n'était pas de savoir si vous étiez un officier de valeur, mais de connaître seulement votre attitude pendant l'Occupation vis-à-vis de la Résistance. En cas de doute, d'incertitude, etc., enfin, tout ce qui pouvait faire douter de votre neutralité dans la guerre franco-française qui se déroulait parallèlement à la guerre mondiale pouvait être fatal à votre carrière militaire. Si vous y teniez vraiment, une seule issue vous était offerte, exactement comme pour les Waffen SS allemands : vous engager pour la Campagne d'Indochine !

La Commission d'épuration et de réintégration du personnel militaire, dirigée par le général franc-maçon Matter, ne fait pas de quartiers. Ainsi, à la veille de dix-sept ans de guerres coloniales en Indochine puis en Algérie, 13 à 14 000 officiers<sup>(24)</sup> de l'armée française vont être administrativement liquidés. A cette époque, il était préférable, pour faire une belle carrière militaire, d'être un simple maquisard s'étant soi-même balancé trois barrettes sur les épaules plutôt que d'avoir appartenu aux promotions de Saint-Cyr précédant la Seconde Guerre mondiale.

Quant à la Royale, vraisemblablement la plus belle flotte militaire du monde en 1939 avec la britannique, après Mers-el-Kébir et Dakar en 1940, le sabordage de Toulon en 1942, elle va être particulièrement gâtée à la Libération : 75 % des capitaines de vaisseau et 80 % des officiers généraux vont être carrément « épurés ». Aussi, à la fin de la guerre, la marine française ne disposera-t-elle plus que de 4 ou 5 amiraux et d'autant de capitaines de vaisseau !

Depuis la grande Révolution française, la Révolution bolchevique et avant la Révolution culturelle chinoise, on n'avait jamais vu une telle purge. Le crime inexcusable de la Royale étant, du reste, par la seule force des choses, d'être demeurée trop longtemps sous le contrôle de Vichy. Des promotions providentielles s'offrirent ainsi à certains marins, telle celle du Très Révérend Père Louis de la Trinité, moine au carmel de Relecq-Kerhuon, plus connu sous le nom de Georges-Thierry d'Argenlieu, qui, de lieutenant de vaisseau en 1939, deviendra amiral en 1945, puis commandant en chef en Indochine. Son talent diplomatique, malgré les conseils de modération du général Leclerc, en fera un des principaux responsables de la poursuite d'une horrible guerre inutile qui aboutira à l'humiliation militaire de Dien-Bien-Phu pour les malheureux Français, et à trente ans de martyre pour le non moins malheureux peuple vietnamien.

La Résistance et l'Épuration ayant tout cassé en France sous prétexte d'antipétainisme et de germanophobie radicale, De Gaulle entreprenait alors une guerre de type colonial avec pour commandant en chef un moine du carmel et pour ministre de la

Guerre le communiste François Billoux, membre du comité central du parti communiste français depuis 1926, alliance quasi infernale du goupillon coincé entre la faucille et le marteau ! C'était cela, la France libérée des années 1944-47.

Aujourd'hui, avec le recul du temps, on est en droit de se demander à propos du parti communiste, qui s'est longtemps présenté comme celui des 75 000 fusillés, si en fait il ne s'agissait pas du nombre de ceux qu'il avait fusillés en 1944-1945 !

En effet, ce chiffre artificiellement lancé pour la propagande ne correspond absolument à rien, quand on connaît par exemple le nombre de Français (souvent communistes, il faut le reconnaître) fusillés par les Allemands dans deux des plus grandes villes françaises en quatre ans d'occupation : Le Havre, 28 ; Rouen, 77 ! Et pour ce grand département qu'est la Seine-Maritime, 180<sup>(25)</sup>. Même l'avocat Serge Klarsfeld (spécialisé dans la recherche des criminels de guerre allemands), qui ne penche pas précisément pour l'indulgence vis-à-vis des Allemands, a fait réduire après enquête le nombre des fusillés du Mont Valérien de 4 500 à 1 500 !

Rien d'étonnant à ces mensonges exorbitants quand on connaît l'histoire et qu'on relit l'appel au meurtre du 13 août 1944 lancé depuis Moscou par le déserteur et secrétaire général du parti communiste français, Maurice Thorez, très prochainement ministre d'État du général De Gaulle :

*Le peuple de France, sans plus attendre, prend les armes pour en finir avec les traîtres de Vichy. Pas de quartier pour les Pétain et les Laval, pour les forbans responsables de la défaite et de l'invasion. Pas de quartier pour les vils auxiliaires des bourreaux hitlériens, pour tous ces criminels qui ont sur les mains le sang des patriotes. Rien ne subsistera de l'édifice vichyssois, de cet affreux régime de trahison et de boue<sup>(26)</sup>.*

Pour qui connaît la fin scandaleuse de la III<sup>e</sup> République, l'itinéraire du parti communiste français et celui de son secrétaire général, vient obligatoirement à l'esprit cette expression populaire et un peu triviale : « Plus salaud et plus malhonnête que lui, tu meurs ». Tant il est vrai que la grande masse des Résistants-

maquisards est constituée de communistes révolutionnaires ou de réfugiés espagnols vaincus de la guerre d'Espagne, revanchards particulièrement haineux envers l'Allemand et la « bourgeoisie européenne » qui les a vaincus.

Quand on sait tout ce qui s'est passé à la Libération, il ne reste plus que le député gaulliste, Alain Griotteray, pour tenter de nous prouver que la Résistance était composée d'« honnêtes gens » de la droite moralement irréprochable ! Passons... Même François Mitterrand, orfèvre en la matière, alors ministre des Anciens Combattants sous la IV<sup>e</sup> République, répondant au communiste Jacques Duclos assurera : « Il est difficile de distinguer le Résistant authentique de l'escroc à la Résistance »<sup>(27)</sup>.

Mais ceci n'empêche pas qu'à Montluçon en 1944 on fait violer les filles de dix-huit ans, supposées collaboratrices, par... des chiens-loups !

Ces salauds disent : « Les Allemands pouvaient nous narguer quand ils tenaient une belle fille comme toi dans les bras, tu te faisais sauter par les boches, tu ne vas pas faire la dégoûtée à présent, on n'a pas à se gêner ».

Mais où est la liberté et la dignité de la femme ?

Parce que, pour les soi-disant Résistants de 1944 : « l'honneur c'est d'assassiner et de torturer son prochain »<sup>(28)</sup>.

« Je me souviendrai toujours d'avoir vu un gardien chef « résistant » voler dans les dons que la Croix-Rouge avait offerts aux prisonniers ce Noël de 1944. Cet homme, qui se prétendait un bon républicain, déclarant que les détenus étaient du gibier de potence, était en réalité un voleur ».

À propos de ces dizaines et peut-être ces centaines de milliers de Français qui ont été martyrisés et assassinés, il convient de souligner l'irresponsabilité criminelle de ces Français qui ne subissent pas les rigueurs de l'Occupation et qui, après avoir bu leur tasse de thé, n'ont pas cessé depuis l'été 1940 d'appeler au meurtre sur Radio-Londres les Français contre d'autres Français. Combien de fois ne répètent-ils pas : « Tuez les miliciens comme des chiens ! »

Il est tout à fait permis d'avoir une bonne ou une mauvaise

opinion de la milice, mais il y a tout de même des limites humanitaires à ne pas dépasser, limites qui seront largement franchies par des communistes à Voiron le 20 avril 1944.

Décidés à tuer le chef local de la milice, l'industriel Ernest Jourdan, âgé de quarante-trois ans, quatre jeunes communistes se rendent à son domicile :

A 21 h 15, Colonna se lève et on tue les trois hommes à bout portant.

M<sup>me</sup> Florentine Jourdan, quarante et un ans, l'épouse, se traîne, blessée, vers le salon. On l'achève à terre. Colonna monte au premier. Il abat la tante du milicien, M<sup>me</sup> veuve Lèche, née Marie Jourdan, âgée de quatre-vingt-un ans. La mère d'Ernest Jourdan sort de sa chambre en robe de chambre, Colonna tire et la manque. Elle se plaque contre la porte de la petite Danièle, âgée de deux ans et demi. Colonna abat cette femme de soixante-six ans de deux balles. Il entre dans la chambre de l'enfant qui commence à pleurer. Il soulève la petite Danièle et lui décharge quatre coups de pistolet en pleine tête<sup>(29)</sup>.

L'un de ses complices avait dit à Colonna : « Il faudra tuer tout le monde », ce que constatera, le lendemain matin, le fils, Maurice, âgé de quinze ans (qui a eu la chance de dormir ailleurs chez une tante), qui ressortira épouvanté pour le restant de ses jours en criant : « Tout est mort ! »

On pourrait, hélas, citer à foison de tels cas de massacres de familles françaises, totalement exclus ou inconnus de l'historiographie officielle, à travers toute la France. Ainsi, dans l'Orne, au lieudit Les Déserts, commune de Ferrière-la-Verrerie, les assassins de la Résistance, déçus de n'avoir pu mettre la main sur un milicien à son domicile, fils du fermier, abattent « à sa place sept personnes ; parmi celles-ci la petite bonne de quatorze ans, achevée à coups de mitraillette dans l'étable à cochons où elle avait cherché refuge, et un vieux tailleur arménien de Paris, venu à la campagne pour vivre au calme »<sup>(30)</sup>.

Dans le même département normand, à Saint-Germain-de-Clairefeuille, pur crime gratuit de germanophobie hystérique, la

Résistance exécute le malheureux garagiste Georges Aubiet, dont le seul crime est de parler un peu allemand, ainsi que son non moins malheureux et innocent propriétaire qui l'hébergeait à l'abri des bombardements. Conséquence de ce massacre inutile : le vieux médecin juif du village voisin, hébergé lui aussi bénévolement par le propriétaire, témoin des faits, « en mourut de saisissement d'un arrêt cardiaque »<sup>(31)</sup>.

On peut citer encore non seulement des centaines, mais des milliers de cas de ces épouvantables massacres de braves Français emprisonnés dans des conditions le plus souvent abominables, humiliés, torturés et ensuite exécutés sauvagement par la Résistance en 1944, ce qui ridiculise les chiffres (autour de 10 000 victimes) donnés officiellement par les godillots aux ordres du général De Gaulle, qui avait évidemment intérêt à minimiser au maximum les chiffres des victimes.

Prenons le cas bien connu de mademoiselle Françoise Armagnac, petite nièce de Sadi Carnot, ancien président de la République française assassiné en 1894. Elle est cheftaine des Guides et des Jeannettes. Son crime aurait été d'avoir eu à s'occuper des œuvres sociales de la milice : secourisme, envoi de colis aux prisonniers de guerre français en Allemagne, etc. Elle a vingt-six ans et se marie le 4 juillet 1944. Pour son grand malheur, car son idylle va être de très courte durée et va prendre fin entre la sortie du mariage religieux et le repas de nocce que vont se partager les maquisards du fameux maquis Bernard, dont le patron est le communiste Bernard Leguay, ouvrier typographe à *L'Humanité* (mort dans son lit en 1975 et dont les cendres ont été transférées en 1977 dans la crypte du Mémorial de la Résistance à Chasseneuil-sur-Bonnieure).

Son palmarès est éloquent : exécution de 72 ou 73 Français âgés de seize à soixante-dix-sept ans des deux sexes, dont une jeune femme de vingt-deux ans, mère de deux enfants et enceinte de sept mois. Ce glorieux patriote Résistant, qui fera le 4 août 1944 exécuter un écolier bordelais de seize ans, Jacques Londeix, donne carte blanche à Nathan Lindner (né à Varsovie en 1902) pour, à sa demande, s'occuper de « la mariée ». La malheureuse jeune femme

sera fusillée derrière un buisson à 21 h 00, le lendemain de son mariage, dans sa robe de mariée, souillée par les corvées qu'on lui aura auparavant imposées, soit trente heures de tortures mentales après la bénédiction de son mariage<sup>(32)</sup>.

Tout le monde ne peut s'appeler Touvier, Barbie, Bousquet ou Papon ; aussi retrouvera-t-on Nathan Lindner en 1974 tenant une terrasse de journaux à l'angle de la rue Tiquetonne et de la rue Montorgueil, en plein centre de Paris. Pour ceux qui n'ont encore rien compris au manichéisme établi depuis plus de cinquante ans par les gaullo-communistes et C<sup>ie</sup> c'étaient aussi souvent des gens comme Leguay et Lindner que la milice traquait et que la Gestapo torturait.

Ces glorieux patriotes Résistants, au nombre de 126 hommes, avaient une telle a-culture que la plupart d'entre eux confondaient la croix scout avec la croix gammée. Mais, après avoir fusillé la jeune femme en robe de mariée, ils emportèrent, sans doute pour la France, l'argenterie, l'horlogerie, les bijoux de famille, l'argent, la cave, la vaisselle, les vivres et, pourquoi pas, le contenu des portemonnaie d'enfants âgés de six et huit ans<sup>(33)</sup>.

Non loin de là sévit aussi le tristement célèbre maquis Chabanne, dont le palmarès est aussi éloquent : 50 exécutions entre le 4 juillet et le 17 août 1944, généralement après torture, le plus grand nombre à Cherves : un curé lorrain torturé à mort ; sa servante, à laquelle on avait infligé le port de l'écriteau de son délit « femme à curé », fut fusillée... Bref, une théorie d'horreurs plus répugnantes les unes que les autres avec le massacre d'Alexandrine Borne (soixante-dix-sept ans) quasi aveugle ou de Victor Maisonneuve (soixante-treize ans) infirme à deux cannes...

Le pire est que l'un de ces monstres terminera une brillante carrière militaire dans la peau d'un chef d'état-major d'un général commandant la place militaire de Paris... C'est là encore que l'on peut se rendre compte de la puissance du fonds de commerce gaullo-communiste qui régit encore aujourd'hui la France !

Pendant dix ans, jusqu'en 1954, trois prisonniers allemands exécutés sommairement par le même maquis et jetés dans la mare « chez Veyret » sont demeurés là, leurs pieds, paraît-il, dépassant

encore de la surface des eaux...<sup>(34)</sup> Exécution de prisonniers allemands qui aurait tout de même mis le patron de ce maquis, André Chabanne, dans une vive colère car, lui-même fait prisonnier en 1940, évadé et repris, avait eu la vie sauve selon les lois de la guerre en vigueur dans les pays civilisés, notamment chez les Allemands...

On pourrait évidemment sans difficulté multiplier de tels récits de crimes dans la France libérée de 1944... A se demander aussi pourquoi toujours « les heures les plus sombres de notre histoire », refrain bien connu infiniment répété, se limitent toujours à la seule période antérieure au 6 juin 1944 !

Parfois, pis encore, point n'est besoin d'avoir été milicien, « collabo » ou favorable au régime de Vichy pour être fusillé, massacré, assassiné, torturé, avili, humilié, violé ! Il suffit souvent seulement de n'être que « de droite » ou « catholique » ou, mieux encore, les deux à la fois. Une partie de la Résistance, surtout au sud de la Loire, semble avoir rassemblé tout ce que la France a accueilli venant de l'Europe Centrale (comme ceux de la MOI - Main d'œuvre immigrée) ou la racaille de l'armée républicaine espagnole en déroute, tous plus ou moins antireligieux et militants ou sympathisants du communisme sanguinaire, faisant déjà le ménage avant l'avènement du « Grand soir ». S'ajoute à cela tout ce que le pays compte de malades sexuels pour qui cette période trouble offre l'aubaine exceptionnelle d'assouvir impunément sur le terrain, contre de malheureuses personnes sans défense, leurs fantasmes et leurs perversions les plus ignobles.

Les tortures, humiliations, voire carrément mutilations à caractère sexuel sont légion à cette époque où le sadisme appartient au rituel de la vengeance gratuite. La décence élémentaire nous interdit de donner des détails des nombreux cas dont nous avons eu connaissance...

Madame Gauthier-Turotski, déjà citée, le confirme du reste dans son livre *Un Été 1944*<sup>(35)</sup> à propos du camp de concentration de Tronçais : « Les hommes du Groupe Police sont des délirants sexuels ne pensant qu'au sexe ».

Ce qui ne saurait évidemment s'appliquer à l'ensemble de la Résistance dont certains furent, eux aussi, parfois horrifiés par ce qui se passait au nom de leur idéal... et ce qui ne saurait non plus faire passer les baignoires de la Gestapo pour des cures de balnéothérapie... ni même nous imposer depuis plus de cinquante ans médiatiquement les seules atrocités de la « barbarie allemande au nom du national-socialisme ».

Quelle horreur que cette époque où les voyous, les assassins, les violeurs, les sadiques ne se contentent pas de leurs forfaits mais, en plus, font la « morale », fusillent, torturent et décernent des brevets de patriotisme !

À notre époque, où les enfants, à cause de leurs études, restent encore parfois des enfants à vingt-cinq ans parce qu'ils continuent à vivre chez papa et maman, et pour lesquels on a toujours, à cause de leur jeunesse, beaucoup d'indulgence pour leurs bêtises, comment peut-on admettre qu'en 1944 on ait fusillé joyeusement de malheureux gamins de dix-sept ans, oui, dix-sept ans parce qu'ils s'étaient engagés dans la milice ! Mon Dieu ! Une peine d'emprisonnement aurait peut-être suffi, s'il fallait sanctionner !

Au Grand Bornand, 76 condamnations à mort devant un tribunal composé de FTP, 76 Français vont être exécutés comme si cette horrible guerre imbécile et suicidaire n'avait pas fait assez de morts.

L'approche de la mort rendrait-elle les enfants adultes ? Relisons pieusement la lettre de Jean Pinaud, dix-sept ans, fils de cultivateur, à ses parents avant son exécution :

*Ma chère Maman,  
et chère Milienne et tantes,  
oncles, ainsi que toute la famille,*

*Je viens vous dire Au Revoir parce que nous allons mourir, mais il ne faut pas avoir peur pour nous parce que nous sommes sauvés. On a fait nos devoirs tous ensemble. Dandy vous donnera des détails sur ça. On a toujours le moral très haut... Ma chère maman, je te redis Adieu et je vais rejoindre le papa au paradis, au revoir à tous...*

*Ne pleurez pas pour moi, je vous le défends.*

C'est le 24 août 1944. Les Allemands quittent la France « libérée ». Alors, pourquoi tuer ce gosse de dix-sept ans ? À quoi sert de le fusiller ? Aucun sens ! Pure vengeance abjecte contre un malheureux gosse. Répugnant ! Et, malgré sa défense à sa propre mère de le faire, on a vraiment envie de fondre en larmes.

C'est à peu près à la même époque que le journal *Le Centre de Montluçon* fait recension du livre qui vient de paraître, *Montluçon sous la botte allemande* de MM. Gourbeix et Micheau ; le texte vaut son pesant de choucroute et on y lit :

*Ce livre est aussi un acte d'accusation. L'Allemand, soit qu'il assassine comme à Quinssaines, soit qu'il incendie (sic) comme autour des casernes, y apparaît avec sa brutalité et sa bestialité coutumières. C'est un coup de plus porté à la légende du bon Allemand : les loups-garous ne deviendront pas des agneaux.*

Mais, à propos de « loups-garous », que fera la Résistance au camp de concentration de Tronçais ? Une jeune fille nommée Paulette, après avoir été violée par sept maquisards, sera mise à la disposition... d'un chien !<sup>(36)</sup>

Il est vrai qu'à cette époque on avait vite fait de charger les Allemands en retraite de tous les péchés du monde et de tous les crimes contre l'humanité.

Nous avons eu le témoignage du triste destin d'un garçon de douze ans des Deux-Sèvres qui, lors d'une embuscade tendue par des maquisards contre un convoi allemand, prit une balle mortelle lors de la riposte allemande. Les journaux annoncèrent qu'il avait été « fusillé par les Allemands », ce qui tendait à faire croire aux populations locales que l'armée allemande fusillait les enfants de douze ans ! Exemple remarquable entre tous de cette ignoble et malhonnête propagande antiallemande qui ne pouvait qu'inciter à la haine et à la vengeance !

Alors, pourquoi ne pas se poster avec un fusil-mitrailleur derrière un bébé dans une voiture d'enfant et allumer un convoi allemand en retraite pour, après la riposte, aller crier au monde entier que les Allemands assassinent les bébés au berceau ?

Un peu trop lâche, un peu trop criminel, un peu trop facile !

Ce qui n'empêche qu'à l'époque l'esprit de la Résistance arrivait

à sombrer dans le grotesque parfaitement absolu, notamment chez MM. Gourbeix et Micheau dans leur livre déjà cité *Montluçon sous la botte allemande* :

*La botte allemande résonnait lourdement sur la chaussée alors que le brodequin clouté du soldat français semblait, par comparaison, plus alerte et plus souple ; que c'est dans ces petits riens que se révèle l'âme des individus et des peuples ; que la marche saccadée du « Feldgrau » exprime bien la mentalité allemande, lourde, mécanique, esclave des contraintes, alors que l'esprit primesautier du Français se remarque dans son allure dégagée et libérée de toute convention arbitraire.*

Propos, évidemment, qui ne peuvent que provoquer de la part de ceux qui ont vu l'armée française en 1940 qu'un immense éclat de rire...

Et le drame, pour la France d'aujourd'hui, c'est que tous les exemples que nous venons de donner, en marge de la germanophobie outrancière, forment encore, après cinquante ans, les valeurs de la République défendues par le gaullo-communisme au pouvoir depuis 1944. Cela permet cependant de comprendre, dans ce contexte de mensonges, de lâchetés, de forfaitures, d'impostures, pourquoi dans la France d'aujourd'hui, lorsqu'un policier (représentant de l'ordre) tire sur un cambrioleur (résistant à l'ordre bourgeois), ce dernier est aussitôt remis en liberté provisoire et celui-là mis carrément en examen. Mais trop de Français, intoxiqués par cinquante ans de propagande politiquement correcte en regard des valeurs de la Résistance, n'ont encore rien compris. C'est-à-dire qu'après quelque deux millénaires de christianisme bêlant, quelque soixante-dix ans de marxisme triomphant et quelques décennies de germanophobie débile, les malheureux Gaulois en sont arrivés à trouver normal que les agresseurs doivent toujours être protégés des très vilaines tentations criminelles de leurs malheureux agressés. D'où, demain, les lois dites Badinter mettant au nom des Droits de l'Homme l'agressé au même niveau que l'agresseur ! Et tout citoyen de la République qui voudra dorénavant se défendre sera traité de fasciste.

Le mal était déjà dans le fruit depuis longtemps, dès lors qu'on avait diabolisé l'ennemi à outrance ainsi que le gouvernement français de Vichy, héritier malheureux des conséquences d'une guerre civile européenne déclenchée par des irresponsables. Il avait à faire face à des problèmes incontournables, notamment ceux de la subsistance d'une population française occupée et souvent devant des besoins essentiels.

Les Normands, sans doute ceux des Français qui ont le plus souffert de la guerre, qui écoutaient la *BBC* pendant la guerre, ne pouvaient-ils pas par moments ne pas être au moins un peu interloqués ? Quand pendant le terrible hiver 1942, où dans certaines chambres à coucher mal chauffées du centre de Caen il faisait moins deux, après avoir déjeuné avec des topinambours et dîné avec du rutabaga, ils ouvraient la radio interdite pour entendre des gens qui, après avoir bu le bon thé chaud londonien, vous invitaient depuis leurs studios feutrés de la *BBC* à aller assassiner d'autres humains prétendument « envahisseurs », dont 95 % au moins n'avaient qu'un désir, celui de rentrer le plus vite possible chez eux ! Double folie que cette guerre, hélas, déclarée et approuvée précisément par ceux de Londres qui ne cessaient d'appeler au meurtre contre les Allemands et, pis encore, contre d'autres Français.

Ce sont ces mêmes gens, gaullistes, socialistes, communistes, francs-maçons, qui, après avoir assassiné, fusillé, condamné tant et tant de compatriotes, vont gouverner et faire la morale pendant des décennies au malheureux peuple. Les mêmes aussi qui, après avoir tant tué, vont supprimer la peine de mort au nom des Droits de l'Homme et promouvoir l'avortement libre et remboursé.

Pourquoi s'en étonner, du reste ? Après la Libération, sous la IV<sup>e</sup> République, le parlement est partagé entre trois partis de gauche : le PCF, la SFIO et le MRP, ce dernier parti, en raison de sa connotation chrétienne, servant seulement à recueillir les miettes d'une droite décapitée à la Libération.

Il s'est passé beaucoup de choses « au niveau du vécu » des Français, comme disent aujourd'hui d'un même cœur les psy et les

ratichons. Et pourtant, politiquement, rien n'a changé. Eux ne sont pas morts. Voyez la différence : 1936, président du Conseil : Léon Blum ; 1947, président du Conseil : Léon Blum ! Entre ces deux gouvernements qui fait la transition : des montagnes de cadavres français ? Charles De Gaulle, l'homme de la fuite éternelle, est déjà reparti, écœuré par « le régime des partis » qu'il a lui-même ramené au pouvoir dans ses fourgons. Extraordinaire !

On croit rêver, mais on ne rêve pas, hélas : c'est la réalité !

Charles De Gaulle, éternel semeur de guerre civile, refait de la Résistance sous la IV<sup>e</sup> République avec son mouvement « Rassemblement du peuple français », qui va progressivement grignoter grosso modo l'électorat du MRP dont l'un des chefs de file, Georges Bidault, digne successeur dans la Résistance du communiste Jean Moulin, le rejoindra en 1958 lors de l'effondrement de la IV<sup>e</sup> République.

Bien que supporté par une grande partie de ce qu'on peut appeler encore la droite, le mythe de la Résistance à l'occupant demeurera toujours l'un des moteurs principaux du système gaulliste sous De Gaulle depuis 1958 jusqu'à la fin en 1968. L'homme qui avait préparé le malheur de la France libérée pour de longues décennies par de trop nombreuses nationalisations intempestives, par l'exclusivité dite représentative donnée à des syndicats tout dévoués à la gauche plus ou moins marxiste, par la mise sous contrôle de tous les médias, verra se terminer sa gloire résistante par les générations que son régime aura formées.

C'est ainsi qu'en 1968, longue conséquence très logique de l'esprit de Résistance à tout prix, les enfants des bourgeois nantis (parfois par la grâce providentielle du marché noir), nés après 1945, habitués depuis le tendre berceau à entendre parler de résistance au régime (légitime) dit fasciste de Vichy, des exploits (amplement relayés par le cinéma et les médias) de ceux qui faisaient sauter les trains, qui attaquaient les convois allemands surtout lorsqu'ils étaient en retraite, etc., allaient pouvoir « s'éclater » au quartier Latin en hurlant derrière les barricades « CRS = SS » et défiler, ces enfants nourris au caviar plutôt qu'aux topinambours, le poing



fermé et levé en psalmodiant « Mao, Mao, Mao ! », quand ils ne criaient pas le très ambigu slogan « Nous sommes tous des juifs allemands ! »

Devant de telles exigences, qui rappelaient au gouvernement gaulliste depuis ses profondes origines ses engagements antifascistes, celui-ci ne pouvait que capituler, d'autant plus que le monde ouvrier, qui disposait encore à l'époque de peu de salles de bains luxueuses dans ses appartements à bon marché, comprenait mal, à juste raison, la folie furieuse des fils des nantis souvent issus des milieux de la Résistance contre la « société de consommation ». Du coup, De Gaulle allait reprendre la fuite, cette fois-ci vers l'Allemagne, l'ancienne ennemie redevenue enfin amie. Parfois le diable porte pierre ! Mais les choses n'étaient pas aussi graves qu'en 1940 et l'on n'entendait tout de même pas à la radio : « Ici Baden-Baden, les Français parlent aux Français » ! Mais quel étrange parcours tout de même pour ce grand général !

Longtemps après 1945, la germanophobie primaire et viscérale, sous couvert moral d'antinationnal-socialisme et de lutte contre « la bête immonde », retombant par ricochet lourdement et souvent injustement sur les malheureux hommes du régime de Vichy accusés de collaboration, n'allait pas empêcher certains d'entre eux de réaliser des carrières aussi fantastiques qu'ambiguës, voire parfois catastrophiques.

Le cas le plus célèbre est celui de François Mitterrand, président de la V<sup>e</sup> République française de 1981 à 1995. Jeune étudiant d'extrême droite, puis membre de la Cagoule, organisation secrète d'extrême droite, il réunissait les exploits d'être tour à tour combattant en 1940, prisonnier de guerre évadé, fonctionnaire du régime de Vichy, récipiendaire de la Francisque, Résistant, principal opposant à l'homme du 18 juin, et réunificateur de la gauche ! Avec un tel cursus, il pouvait plaire à tout le monde.

Maurice Papon est encore un autre cas, moins chanceux sur sa fin. En 1931, il commence, membre des Jeunesses radicales-socialistes et de la Ligue d'action universitaire républicaine et socialiste (dirigée par Pierre Mendès-France, futur combattant de la France libre), une

carrière prometteuse à vingt et un ans en entrant au cabinet du ministre de l'Air, le radical Jacques-Louis Dumesnil. Dès 1936, il est attaché de cabinet de François de Tessan, autre radical dans le gouvernement du Front populaire de Léon Blum. En 1941, ayant bénéficié des nombreuses révocations prononcées par le nouveau régime de Vichy dans le corps préfectoral, il est nommé sous-préfet. En 1942, il devient secrétaire général du préfet régional d'Aquitaine. Jusqu'au milieu de l'année 1943 il est considéré par les autorités d'Occupation allemandes comme un représentant loyal, digne de confiance, de la politique du gouvernement de Vichy. Fin 1943, pressentant sans doute la suite des événements de cette guerre, il semble que Maurice Papon ait tourné casaque et les Allemands, le considérant comme un peu trop pro-américain, commencent à s'en méfier. Effectivement, depuis fin 1943, il donne des informations aux Alliés sur le fameux « Mur de l'Atlantique », ce qui lui permettra de devenir préfet en août 1944 et d'apparaître comme un Résistant de la première heure. Il reçoit pour cette raison la Légion d'honneur et poursuit sa carrière comme préfet de la Corse en 1947 (puis de Constantine en Algérie en 1949).

Tour à tour au secrétariat général du préfectorat du Maroc en 1954 et dans les cabinets des gouvernements socialistes de la IV<sup>e</sup> République, il est nommé en 1958 par Félix Gaillard préfet de police à Paris, nomination dont se réjouit Bernard Lecache, président et fondateur de la LICA (Ligue internationale contre l'antisémitisme) qui, déclare-t-il « rassurera tous les démocrates dont les antiracistes ». En 1978, il obtiendra son bâton de maréchal comme ministre du Budget dans le gouvernement de Raymond Barre.

Dès 1981, l'homme sera mis en accusation pour sa conduite sous l'Occupation, soit près de quarante ans après les faits reprochés et plus de cinquante ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale. L'affaire, montée en épingle par les lobbies de la haine perpétuelle, dure toujours.

Il y aurait bien d'autres cas à citer, comme celui de Bousquet, assassiné par un cinglé plus de cinquante ans après les faits, après qu'un malheureux vieillard innocent, mais homonyme, eut été

défiguré à l'acide par un commando mal inspiré, mais sans doute excité par les mêmes lobbies.

Enfin, il y a le cas de Paul Touvier, gracié par un président de la République française et par la suite recondamné, bien qu'âgé et atteint d'un cancer, à la prison à vie, cinquante ans encore après la fin de la Seconde Guerre mondiale. Ce dernier cas remet d'ailleurs en cause (recondamnation après une grâce) tout l'édifice du droit romain, base séculaire de la justice de la France.

La dérive n'a plus de limites !

#### NOTES

(1) Henri Amouroux, *Les Beaux Jours des collabos*, tome III, p. 428.

(2) Henri Amouroux, *Le Peuple du désastre*, tome I, p. 417.

(3) Henri Amouroux, *Les Règlements de compte*, tome IX, p. 107.

(4) Ph. Burin, *La France à l'heure allemande*, p. 211 et 212.

(5) Liste établie par Alain Brossat dans *Les Tondues*, annexe, p. 309, 310 et 311.

(6) Henri Amouroux, *La Page n'est pas encore tournée*, tome X, p. 240.

(7) Propos rapportés par Alain Brossat dans *Les Tondues*.

(8) Henri Amouroux, *Les Règlements de compte*, tome IX, p. 125.

(9) Idem, p. 125.

(10) Événement rapporté par Alain Brossat dans *Les Tondues*, p. 158.

(11) Nicole Gauthier-Turotski, *J'étais à Tronçais*.

(12) Nicole Gauthier-Turotski, *Un Été 1944*, p. 107.

(13) Cité par Robert Aron dans *L'Histoire de l'Épuration*, p. 273.

(14) Dominique Venner, *Histoire critique de la Résistance*, p. 423.

(15) Idem, p. 433.

(16) Robert Aron dans *L'Histoire de l'Épuration*, tome II, p. 3.

(17) Cité par Robert Aron dans *L'Histoire de l'Épuration*, tome II, p. 13.

(18) Idem, p. 4.

(19) Robert Aron dans *L'Histoire de l'Épuration*, p. 144.

(20) Texte rapporté par Robert Aron dans *L'Histoire de l'Épuration*, p. 90 et 91.

(21) Robert Aron dans *L'Histoire de l'Épuration*, p. 203.

(22) Idem, p. 280.

(23) « Notre Mémoire », *National Hebdo* n° 602 du 1<sup>er</sup> février 1996, p. 5.

(24) Chiffres indiqués par Robert Aron dans *L'Histoire de l'Épuration*, tome II, p. 293.

(25) R. G. Nobécourt, *Rouen désolée*, p. 268.

(26) Dominique Venner, *Histoire critique de la Résistance*, p. 419.

(27) *Rivarol* du 19 janvier 1996, p. 5.

(28) Nicole Gauthier-Turotski, *Un Été 1944*, p. 131.

(29) Témoignage de F.R. Naus, rapporté par *Rivarol* n° 2192 du 1<sup>er</sup> avril 1994, p. 8 et 9.

(30) J. le B., *Rivarol* n° 2195 du 22 avril 1994, p. 2.

(31) Idem, p. 2.

(32) *Revue d'histoire révisionniste*, n° 4, p. 26 à 43.

(33) Idem.

(34) Idem, p. 44 à 50.

(35) Nicole Gauthier-Turotski, *Un Été 1944*, p. 122.

(36) Nicole Gauthier-Turotski, *J'étais à Tronçais*, p. 20.

# 9

## Le second solstice franco-allemand (1958-1962)

« *Ist es heute unser Recht Brüder zu werden ?* »  
(N'est-ce pas aujourd'hui notre devoir  
de devenir frères ?).  
Charles De Gaulle, en allemand,  
au cours de son allocution  
à l'école de guerre allemande,  
le 7 septembre 1962.

**L**e second solstice franco-allemand, qui va aboutir au durable traité de réconciliation franco-allemand du 22 janvier 1963, commence le 14 septembre 1958 lorsque le vieux chancelier Konrad Adenauer, sorte de « maréchal Pétain » allemand à tous égards, va frapper à la porte de la demeure personnelle, à Colombey-les-Deux-Églises, du nouveau « Führer français », le général De Gaulle.

La IV<sup>e</sup> République française vient de s'effondrer en raison de son incapacité à résoudre l'épineux drame algérien, de même que la

III République française avait rendu l'âme en juillet 1940, dix-huit ans plus tôt, devant la catastrophe militaire.

La V<sup>e</sup> République en gestation, De Gaulle va donc serrer la main d'un chancelier allemand, tout comme le maréchal Pétain l'avait fait à un autre chancelier.

Colombey-les-Deux-Églises n'est pas Montoire : il y a un chef d'État français vainqueur par procuration et un chancelier allemand vaincu, ce qui n'est pas la même chose qu'un chef d'État français vaincu face à un chancelier allemand vainqueur. Tout est dans le rapport de forces.

Pourtant, dans une certaine mesure, le général De Gaulle se trouve, en cette année 1958, dans la même situation qu'en 1940 le vieux maréchal Pétain qu'il a envoyé à perpétuité à l'île d'Yeu : la démocratie française de nouveau incapable de résoudre une crise grave vient de lui remettre les clefs de la maison avec son passif sur « une carte blanche » et lui aussi a combattu l'Allemagne avec acharnement.

C'est sa réputation de germanophobe qui a fait déplacer Konrad Adenauer. Au moment où l'Europe des Six se met en place, De Gaulle a une réputation justifiée de nationaliste pur et dur qui fait peur à ses voisins, notamment allemands, encore politiquement nuls sur la scène internationale mais qui, économiquement, prennent chaque année un embonpoint de moins en moins négligeable. *Quid* de la germanophobie prôchée à ce mythique général ?

Étrange homme, qui est Jeanne d'Arc pour une partie de la France parce qu'il a réussi, après une magistrale défaite militaire, à la faire cependant admettre à la table des vainqueurs, mais qui est Robespierre, en pis, pour une autre partie parce que, après la Seconde Guerre mondiale, grand épurateur devant la déesse « Libération » en 1945 et la guerre d'Algérie en 1962, il est toujours ressorti les mains dégoulinantes de sang français. Incorruptible, certes, mais aussi grand justicier de la France éternelle dans laquelle il semble s'être incarné comme Dieu s'est fait homme. Paraissant dénué de tout sentiment humain gênant pour la conduite d'une nation, selon son optique, il est la justice immanente même et son seul ressort moral est le « pragmatisme ».

Aussi est-il difficile d'attribuer à cet homme froid, libéré de tout sentiment humain, une quelconque phobie ou philie. Il peut être les deux tour à tour, selon le sens du vent.

Né dans une famille aussi profondément catholique que patriotique, modérément maurrassienne, il est élevé comme tous les enfants de son âge dans l'esprit de revanche qui anime l'ensemble de la société française depuis la perte de l'Alsace-Lorraine en 1870-71.

Il apprend l'allemand en première langue pendant ses études secondaires, mais c'est surtout à Saint-Cyr qu'il perfectionnera ses connaissances de cette langue, ce qui lui permettra ultérieurement de s'entretenir parfois sans le secours d'un interprète avec le chancelier Adenauer.

L'ambassadeur Pierre Maillard, qui a consacré un excellent livre<sup>(1)</sup> aux relations de De Gaulle avec l'Allemagne, note que le fondateur de la V<sup>e</sup> République « a été très tôt fasciné par l'Allemagne, comme bien des Français de sa génération, dans une relation d'amour-haine où les éléments irrationnels l'emportaient dans bien des cas sur les considérations logiques... »

Jeune officier, avant 1914, le pragmatisme et le sens des réalités de De Gaulle vont le pousser, contrairement à beaucoup d'autres, à ne pas sous-estimer la valeur de l'armée allemande et, lorsque la guerre aura éclaté, il ne tombera pas non plus dans les outrances généralement répandues sur la prétendue barbarie allemande. Ainsi, le 18 septembre 1914, écrira-t-il à sa mère : « Ceux qui sont prisonniers en Allemagne y sont humainement traités »<sup>(2)</sup>.

Précisément, il va être prisonnier des Allemands à son tour, le 2 mars 1916, dans des circonstances très obscures puisque, dix jours après, il écrit à sa sœur Marie-Agnès : « Je suis tombé le 2 mars aux mains de l'ennemi, j'y ai été blessé, pas trop gravement, d'un coup de baïonnette à la cuisse... »<sup>(3)</sup>.

Mais, pour l'armée française, il est officiellement « mort pour la France » et reçoit à titre posthume la citation suivante, rédigée et signée par le maréchal Pétain et publiée le 7 mai de la même année :

*Le capitaine De Gaulle, commandant de compagnie, réputé pour sa haute valeur intellectuelle et morale, alors que son bataillon,*

*subissant un effroyable bombardement, était décimé et que les Allemands atteignaient sa compagnie de tous côtés, a enlevé ses hommes dans un assaut furieux et un corps à corps farouche, seule solution qu'il jugeait compatible avec son sentiment de l'honneur militaire. Est tombé dans la mêlée. Officier hors de pair à tous égards<sup>(4)</sup>.*

En fait, les circonstances de cette fameuse première mort du général sont aussi obscures que celles de sa seconde vraie mort à Colombey-les-Deux-Églises où, en fait, il se serait suicidé d'une balle dans la cervelle le défigurant, raison pour laquelle les Français n'ont jamais pu voir le grand homme historique sur son lit de mort et qu'aucun masque mortuaire n'ait jamais pu être modelé sur le grand personnage de l'histoire de France. Les Français ne purent jamais voir autre chose de sa dépouille qu'un drapeau tricolore sur un engin blindé sortant de *La Boisserie*.

En matière de haut fait d'arme, le capitaine De Gaulle se serait tout simplement rendu à l'ennemi, comme l'a confirmé, le 16 avril 1966, l'ancien poilu Samson Delpech : « Nous avons été encerclés et, sous les ordres de notre capitaine De Gaulle, nous avons été obligés de nous rendre », ce qui correspond aux déclarations du lieutenant allemand Casimir Albrecht sur la capture du fameux capitaine qu'il avait particulièrement remarqué « tellement il était grand (...). Il paraissait un peu hagard et chancelant (...). Il m'a remis son ceinturon et son arme (...) »<sup>(5)</sup>.

Est-ce l'une des raisons pour lesquelles De Gaulle, en arrivant au ministère de la Guerre en août 1944, n'eut d'autre premier souci que de « faire disparaître son dossier d'officier » ?<sup>(6)</sup>

Entre les deux guerres, malgré son côté anticonformiste et sa connaissance parfois assez fine des problèmes allemands, De Gaulle ne voit absolument pas l'origine des causes profondes qui vont conduire à la guerre. Car, comme beaucoup de Français, l'homme qui a connu le désir profond de récupérer l'Alsace-Lorraine ne comprend pas que les Allemands veuillent récupérer la terre allemande peuplée d'Allemands en Bohême, en Moravie, en Pologne, que le Traité de Versailles, au mépris du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, leur a volée.

La lettre suivante, écrite en septembre 1938 à sa femme, est assez savoureuse quand on connaît la suite :

*Comme d'habitude, nous capitulons sans combat devant les insolentes exigences des Allemands et nous livrons à l'ennemi, comme nos alliés, les Tchèques.*

*L'argent allemand et la monnaie italienne ont coulé à flots ces jours-ci dans toute la presse française, surtout dans celle qui est dite nationale (Le Jour, Gringoire, Le Journal, Matin) pour persuader notre pauvre peuple qu'il fallait lâcher, et le terroriser par l'image de la guerre. La série des humiliations se poursuit. Elle continuera par l'abandon des colonies, puis par celui de l'Alsace, à moins qu'un sursaut d'honneur ne réveille la nation et ne mette les traîtres à la Caponnière<sup>(7)</sup>.*

Quoi ? « l'humiliation (...) continuera par l'abandon des colonies » ? Ceci dit par l'homme du discours de Brazzaville, de l'indépendance de notre empire et de l'Algérie ? Passons...

Et, à propos de la Tchécoslovaquie, voici ce qu'il écrira une nouvelle fois à sa femme quelques jours plus tard : « les troupes allemandes entrent triomphalement sur le territoire d'un État que nous avons construit nous-mêmes »<sup>(8)</sup>. Oui, mais construit sur le dos de qui ? Et avec l'accord de la population locale ? Imaginons un peu, nous, Français, ce que nous dirions si à la suite d'un traité on créait un nouvel État avec un petit bout d'Alsace, un petit bout de Lorraine et un morceau de Bourgogne ! Nous qui avons passé des décennies à rêver du retour de l'Alsace et de la Lorraine dans la communauté nationale !

Après la guerre, De Gaulle reste opposé à l'unité de l'Allemagne et souhaite son éclatement, vieux rêve français qu'avait déjà dénoncé Hitler dans *Mein Kampf* :

*Il faut qu'on se rende clairement compte de ce fait : l'ennemi mortel, l'ennemi impitoyable du peuple allemand est et reste la France. La France ne veut pas qu'il existe une puissance qui s'appelle l'Allemagne.*

Au regard de l'histoire de ces quatre derniers siècles, c'est amplement vérifiable et malheureusement parfaitement exact.

De Gaulle sera décidé à poursuivre cette politique en réclamant, dès 1945, une zone d'occupation proche de nos frontières pour « permettre d'opérer, du moins sur la partie de l'Allemagne la plus proche de la France, une nouvelle empreinte culturelle française »<sup>(9)</sup>. Ce qui n'excluait nullement *in fine* dans son esprit d'encourager la Rhénanie, le Bade et le Wurtemberg à l'autonomie. Il le dira à de multiples reprises, notamment en Sarre, le 12 octobre 1945 :

*Il y avait une fois une grande zone de l'Europe qu'on appelait l'Allemagne. Elle comprenait beaucoup de parties diverses. Un jour, s'est présentée la Prusse, armée comme vous le savez par ses rois, et qui sut réaliser, par force et persuasion, l'unité allemande. Cela a conduit à beaucoup de crises européennes (...). Mais il se trouve qu'aujourd'hui la Prusse en tant que puissance a disparu. Alors on ne peut plus trouver l'Allemagne unique qu'elle avait réalisée. Il y a des Allemands, il y a même des Allemagnes. Mais où est aujourd'hui l'Allemagne ?*<sup>(10)</sup>

À peu près à la même époque, il dira encore :

*Figurez-vous que nous sommes les voisins de l'Allemagne, que nous avons été envahis trois fois par l'Allemagne dans une vie d'homme, et concluez que nous ne voulons plus jamais de Reich*<sup>(11)</sup>.

Plus tard, le 28 juillet 1946, à Bar-le-Duc :

*Quelles que soient ses épreuves, l'Allemagne demeure l'Allemagne, c'est-à-dire un grand peuple massivement installé au cœur de l'Europe, qui dans l'abîme se souvient des sommets et que le démon de la guerre pourrait encore tenter un jour, si la chance lui était offerte de retrouver sa grandeur, en conjuguant son ambition avec celle de quelqu'un d'autre (...). Laissez les diverses et traditionnelles entités germaniques, la Prusse, la Saxe, la Bavière, le Wurtemberg, le pays de Bade, la Hesse, le Palatinat, la province Rhénane, les provinces nord-occidentales se ressaisir, s'administrer, s'orienter chacune pour son compte et à sa manière*<sup>(12)</sup>.

À Lyon, le 7 avril 1947 :

*L'Allemagne ne doit pas redevenir le Reich, c'est-à-dire une puissance unifiée, centralisée autour d'une force et nécessairement amenée à l'expansion par tous les moyens. Nous ne voulons pas de*

*Reich (...). L'avenir de l'Allemagne (...) c'est une Allemagne reconstruite à partir des États allemands. Mais nous ne voyons aucun inconvénient à une fédération de ces États (...). Cette fédération, avec un contrôle interallié pour empêcher les bêtises, spécialement un contrôle de la Ruhr, peut très bien être l'avenir de l'Allemagne* »<sup>(13)</sup>.

En quelque sorte, De Gaulle à cette époque ne propose-t-il pas une mise en tutelle définitive de l'Allemagne ? Pourquoi pas non plus un mandat français, comme pour la Syrie et le Liban après la Première Guerre mondiale, sur la Rhénanie, le Bade et le Wurtemberg sous contrôle de la nouvelle ONU, fille de la défunte SDN ?

Auparavant, certes, le gouvernement français, dans un mémorandum remis aux autres Alliés le 13 septembre 1945, allait encore plus loin à propos de la région rhéno-westphalienne :

*Il est en même temps souhaitable que ces richesses soient exploitées conformément à l'intérêt général de l'humanité*<sup>(14)</sup>.

*De Gaulle a souhaité alors affaiblir l'Allemagne en tant que puissance*<sup>(15)</sup>.

En fait, ses conceptions d'une Allemagne décentralisée iront par la suite à rencontre d'un affaiblissement de l'Allemagne : la naissance d'une République fédérale est bien à l'origine de l'essor d'une nouvelle Allemagne très décentralisée, tandis que toute la politique intérieure française ira ultérieurement dans le sens contraire, par la poursuite d'un rigoureux centralisme jacobin qui sera à l'origine d'une région parisienne obèse face à un désert français, source d'un dangereux déséquilibre pour la France, avec pour future conséquence son inéluctable affaiblissement démographique et économique.

Déjà absent à Yalta, écarté à Potsdam, De Gaulle, qui s'incarne déjà dans la France, va, au fil des ans qui suivent l'effondrement du grand Reich allemand en 1945, progressivement évoluer sur la question allemande.

Dans ce contexte, quel message en guise d'appel au secours plus prémonitoire que celui envoyé par le Reichsführer Himmler au général De Gaulle le 28 avril 1945 :

*C'est entendu. Vous avez gagné ! On sait d'où vous êtes parti, on*

*doit, général De Gaulle, vous tirer très bas son chapeau... Mais maintenant qu'allez-vous faire ? Vous en remettre aux Anglo-Saxons ? Ils vous traiteront en satellite et vous feront perdre. Vous associer aux Soviets ? Ils soumettront la France à leur loi et vous liquideront vous-même... En vérité, le seul chemin qui puisse mener votre peuple à la grandeur et à l'indépendance, c'est celui de l'Allemagne vaincue. Proclamez-le tout de suite ! Entrez en rapport sans délai avec les hommes qui dans le Reich disposent encore d'un pouvoir de fait et veulent conduire leur pays dans une direction nouvelle<sup>(16)</sup>.*

Et De Gaulle conclura dans ses *Mémoires de Guerre* : « Mise à part la flatterie que forme à mon endroit ce message du bord de la tombe, il y a sans doute du vrai dans l'aperçu qu'il dessine ! »<sup>(17)</sup>

Plus tard, en août 1945, le maréchal Juin confiera lui aussi au général américain Patton son regret de l'écrasement de l'Allemagne :

*Il est vraiment regrettable que les Anglais et les Américains aient détruit la seule nation solide en Europe - et je ne veux pas parler de la France - car maintenant on a ouvert tout grand la voie au communisme des Russes<sup>(18)</sup>.*

Mais, pendant des années encore, De Gaulle restera attaché aux vieilles lunes françaises : les inévitables et trop célèbres alliances de revers à l'est avec la Russie ou la Pologne (qui sont à l'origine de tant de malheurs !), pour encercler l'Allemagne au centre de l'Europe. Jamais, même après la réconciliation franco-allemande de 1962, il ne voudra que l'Allemagne recouvre ses territoires perdus à l'est, c'est-à-dire un retour aux frontières de 1937. Voyant le monde tel qu'il était, et à la création duquel il avait volontairement ou non participé, c'est-à-dire une Europe colonisée à l'est par l'empire soviétique et quasiment sous protectorat américain à l'ouest, il en était certainement parvenu à la conclusion logique que la libération et l'indépendance de la France passaient par la puissance d'un axe franco-allemand, noyau fondamental d'une Europe pouvant parler d'égal à égal, surtout avec les États-Unis. Étant entendu que lui, De Gaulle, incarnant la France, resterait en tout état de cause, avec une petite Allemagne réduite aux dimensions de la République fédérale, le grand chef d'orchestre.

Tout de même, devant de telles contradictions, on est en droit de

se poser la question : quel curieux, quel étrange, quel ambigu bonhomme que ce général De Gaulle ? Car, enfin, quoi ? Avoir, de 1944 à 1947, fait couler - ce qui n'était pas bien nécessaire puisque la guerre était gagnée - autant de sang parmi les nombreux braves Français, plus souvent nationalistes que traîtres, favorables à la collaboration avec l'Allemagne et hostiles au monde anglo-saxon, pour en arriver quelque dix ans plus tard à adopter ouvertement leur philosophie ! Winston Churchill disait avec juste raison qu'il n'y a « que les imbéciles qui ne changent pas d'idées ». Mais, alors, pourquoi tant de sang versé inutilement ? Oui, quel homme étrange, tout de même, qui - la fuite en avant - partit en juin 1940, avant même la signature de l'armistice, se réfugier en Angleterre et, en mai 1968, les temps et les alliances ayant changé, en Allemagne, chez Massu !

Mais oui, quel étrange homme qui, par ailleurs, au nom de l'éternelle et stupide stratégie d'encerclement de l'Allemagne pour la prendre à revers, de l'alliance avec la Russie (comme il aimait à dire en lieu et place de l'URSS), ne lèvera jamais le moindre petit doigt pour sauver des dizaines de milliers de Français, anciens prisonniers de guerre des Allemands, capturés en 1945, anciens de la Charlemagne ou de la Waffen SS ! Pendant des décennies, il laissera crever dans les ignobles goulags soviétiques ces hommes qui sont tous des Français. Quel bonhomme ! Et quel mépris du sang français ! Pour ne pas mécontenter les Soviétiques !

\*  
\* \*

Le diable portant parfois pierre, selon un vieux dicton français, ne lui enlevons pourtant pas ses mérites dans ce rapprochement historique franco-allemand, qui verra en 1961 un président de la République fédérale d'Allemagne, Heinrich Lübke, reçu à Paris avec tous les honneurs d'un chef d'État ami, assez bien accueilli par la foule française. Sans doute pour la première fois depuis un bon siècle, un chef d'État allemand se rendait, cette fois-ci en invité et en ami, à Paris.

Il n'est pas besoin d'être un pacifiste à tout crin ; une lucidité élémentaire suffit pour considérer dès 1962 le coût fabuleux, sans parler des montagnes de cadavres, de ces trois guerres de part et d'autre du Rhin, la catastrophe de cette rivalité franco-allemande, parfois suscitée par d'autres qui voulaient tirer les marrons du feu. Qu'étaient la France et l'Allemagne vers 1870 ? Qu'étaient-elles devenues en 1945 ? *Das ist die Frage...*

Et c'est certainement le 9 septembre 1962, lors de son discours prononcé du haut de la Feldherrnhall à Munich devant une foule considérable, que De Gaulle toucha le cœur d'un grand nombre d'Allemands humiliés, habitués à s'entendre dire qu'ils étaient des barbares et des criminels, lorsqu'il parla de leur grand passé, de leurs vertus et leur dit qu'ils appartenaient à « un grand peuple ». De Gaulle, ce jour-là, marqua un grand point dans le processus déjà précédemment engagé de réconciliation des deux peuples. Beaucoup d'Allemands s'en souviennent et en parlent encore. Venant d'un ancien adversaire acharné, ces paroles de paix firent l'effet d'une sorte de bénédiction purificatrice, ce qu'a écrit François Seydoux : « Au contact du premier des Français, l'Allemagne s'était rassurée et enorgueillie »<sup>(19)</sup>. Par la suite, il importerait peu que l'entente franco-allemande connaisse des crises, d'ailleurs inévitables, car l'essentiel était que les choses ne seraient plus jamais comme avant 1945, espérons-le, malgré les efforts contraires de certains lobbies.

Incontestablement - l'histoire le dira aussi -, ce rapprochement franco-allemand restera la trop rare partie totalement positive de l'œuvre du général De Gaulle. On trouvera ci-après le texte intégral de la déclaration commune du 22 janvier 1963 sur le traité de coopération franco-allemande :

*« Le général de Gaulle, président de la République française, et le D<sup>r</sup> Konrad Adenauer, chancelier de la République fédérale d'Allemagne,*

*À l'issue de la conférence qui s'est tenue à Paris, les 21 et 22 janvier 1963, et à laquelle ont assisté, du côté français, le Premier ministre, le ministre des Affaires étrangères, le ministre des Armées et le ministre de l'Éducation nationale ; du côté allemand, le*

*ministre des Affaires étrangères, le ministre de la Défense et le ministre de la Famille et de la Jeunesse,*

*Convaincus que la réconciliation du peuple allemand et du peuple français, mettant fin à une rivalité séculaire, constitue un événement historique qui transforme profondément les relations entre les deux peuples,*

*Conscients de la solidarité qui unit les deux peuples tant du point de vue de leur sécurité que du point de vue de leur développement économique et culturel,*

*Constatant en particulier que la jeunesse a pris conscience de cette solidarité et se trouve appelée à jouer un rôle déterminant dans la consolidation de l'amitié franco-allemande,*

*Reconnaissant qu'un renforcement de la coopération entre les deux pays constitue une étape indispensable sur la voie de l'Europe unie, qui est le but des deux peuples,*

*Ont donné leur accord à l'organisation et aux principes de la coopération entre les deux États tels qu'ils sont repris dans le Traité signé en date de ce jour.*

*Fait à Paris, le 22 janvier 1963*

*en double exemplaire en langue française et en langue allemande.*

*Le président  
de la République française  
Charles de Gaulle*

*Le chancelier  
de la République  
fédérale d'Allemagne  
Konrad Adenauer »*

Ce second solstice franco-allemand durera infiniment plus longtemps que le premier, et bien au-delà des années 1958-62. En comparaison de la longue période allant de 1870 à 1939, les relations franco-allemandes aujourd'hui encore sont demeurées au beau fixe : les différends qui interviennent toujours entre États voisins sont normaux, en général d'ordre monétaire ou économique. À la moindre alerte, il n'y a plus heureusement de rappel de réservistes.

Au contraire, d'une manière générale, les relations entre chefs



d'État sont plutôt cordiales depuis De Gaulle. On aurait effectivement pu s'attendre, comme cela se produit souvent, à ce qu'après la disparition du couple Charles De Gaulle-Konrad Adenauer les relations se gâtent ou ne soient plus aussi amicales. Mais non. Les lunes de miel se sont poursuivies chez le couple Valéry Giscard d'Estaing-Helmut Schmidt, comme chez celui de François Mitterrand-Helmut Kohl ; bonnes relations tout de même un peu artificielles, car obligées pour cause d'unification européenne. Sans couple franco-allemand, il n'y aurait évidemment pas de construction européenne possible. Ce qui gâche un peu la pureté et l'éthique de cette réconciliation historique.

Sur le plan international européen, la lune de miel franco-allemande, qui suscite de temps à autre, ici ou là, quelques inquiétudes économiques, est plutôt regardée favorablement. Il y a tant de nations européennes qui, de l'un ou l'autre côté des champs de bataille, ont souffert le martyre de cette mortelle rivalité !

Il n'y a guère que l'Angleterre (traditionnellement tantôt franco-phobe, tantôt germanophobe, quand ce n'est pas les deux à la fois) qui porte un regard ombrageux sur les roucoulades du couple franco-allemand. Cette ancienne et vieille maîtresse de la France, maîtresse infidèle et volage qui l'a trompée et cocufiée continuellement depuis les premières amours de l'Entente cordiale, ne peut assister, sans un serrement de cœur et une pointe de jalousie bien compréhensible, aux ébats du nouveau couple réconcilié.

Il existe de part et d'autre du Rhin un large consensus dans toutes les couches de la population, qu'elle soit de droite ou de gauche. Bien qu'en France les communistes et leurs alliés historiques, c'est-à-dire surtout la vieille garde gaulliste et quelques lobbies, gardent un vieux fond de germanophobie endémique prêt à resurgir à la première occasion possible.

Sur le plan des simples relations humaines entre Français et Allemands, les résultats sont inespérés après tant de sang versé de part et d'autre.

Combien n'avons-nous pas rencontré d'Allemands, arrivant pour la première fois en France et quelque peu méfiants en raison du

contexte historique, nous faire part de leur étonnement agréable devant l'accueil du Français moyen du peuple ! Globalement, le boche est mort pour renaître sous l'identité d'un Allemand.

Étonnement de l'Allemand, lorsqu'il s'est déjà rendu en Angleterre, de constater souvent beaucoup moins de rancune en France que dans l'île de Sa Gracieuse Majesté pourtant jamais occupée par l'Allemagne. Difficile à comprendre pour l'Allemand moyen, généralement plutôt anglophile, alors que la réciproque n'est pas souvent vraie.

Pourtant, les Français moyens ont du mérite, compte tenu du matraquage antiallemand qu'ils subissent continuellement au cinéma et à la télévision depuis des décennies. Au nom du culte de la mémoire, il se passe rarement de semaine sans qu'on lui impose la vision des atrocités allemandes de la dernière guerre mondiale. Phénomène que tout le monde subit et connaît et qu'il est inutile de développer.

Néanmoins, dans le cadre des bonnes relations franco-allemandes, d'une résurrection certaine de la puissance allemande, notamment sur les plans économique et monétaire, on peut regretter que, pour l'amélioration des relations de peuple à peuple, les gouvernements allemands n'aient pas demandé diplomatiquement aux gouvernements français d'atténuer un peu ce matraquage médiatique quasi hebdomadaire à la limite parfois du supportable. Cela a-t-il déjà été tenté, sans effet ? Peut-être, qui sait ? Mais le gouvernement français gouveme-t-il encore la France, à moins que ce ne soit sous le manteau en réalité les lobbies qui contrôlent les médias, notamment télévisés...

Parallèlement aux efforts faits partout, en Allemagne comme en France, pour effacer les traces de sang du passé et offrir aux générations qui viennent et qui viendront autour du Rhin un très cordial voisinage, existent, hélas, les lobbies de la haine, très puissants médiatiquement, dont le but, au nom d'un très mythique culte de la mémoire, est d'infliger aux deux peuples le rappel continu à sens unique des atrocités allemandes et d'entretenir la haine perpétuelle. Lobbies proches du parti communiste ou d'obédience étrangère, ils exercèrent

leurs nuisances sur beaucoup d'esprits simplistes. Ils sont d'autant plus puissants qu'ils ont réussi l'exploit, en Allemagne aussi du reste, à éliminer légalement leurs éventuels contradicteurs. Non seulement ils ont les médias, mais, en plus, toute contestation à leur propos est passible des tribunaux. Ils ont, comme on dit, la partie belle.

Dans ce contexte, il n'est pas étonnant que, dans la douce France habituée, depuis le scandale de Carpentras, aux gigantesques montages politico-grand-guignolesques, la tête ne tourne à certains professeurs un peu fragiles. Le plus bel exemple est celui de Madame Shulman, professeur de physique de troisième au collège Les Sept Mares de Maurepas dans le département des Yvelines, qui donnait à ses élèves, en février 1996, soit plus de cinquante ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, le devoir de physique suivant :

*Hitler faisait mourir les juifs en les enfermant dans des camions dont le tuyau d'échappement était branché vers l'intérieur.*

*1°/ Sachant que le volume d'un car est de 50 m<sup>3</sup>, quel volume de monoxyde de carbone doit se dégager pour atteindre la proportion mortelle de 5/1000 ?*

*2°/ Sachant que les personnes mettaient en moyenne 20 minutes pour mourir, quel volume de monoxyde de carbone le moteur produisait-il à l'heure ? (sic)*

Des couacs aussi du côté allemand.

En 1995, Klaus-Eckard Walker, l'Oberbürgermeister social-démocrate de Rastatt, ville jumelée avec la ville d'Orange, ne voulait plus rien avoir affaire avec le nouveau maire Front national de cette ville, Jacques Bompard. Très étrange conception de la démocratie et du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et du droit du citoyen de la cité à nommer à la tête de sa commune qui bon lui semble. Curieuse attitude d'autant plus crieuse que, lorsque la Wehrmacht pénétra en France en 1940, elle traita de la même façon avec tous les maires en place, qu'ils soient de droite ou de gauche.

Ce qui prouve encore une fois - nous ne cessons de le répéter - la manie mortelle des Français de préparer toujours la dernière guerre, qui est à l'origine de toutes leurs défaites militaires, politiques ou diplomatiques.

S'il y a pour la France encore un danger allemand, il n'est plus depuis longtemps d' « extrême droite », selon une terminologie idiote, ni même national-socialiste, il est « Grün » (les Verts) ou SPD (social-démocrate).

Il vaut mieux le savoir avant de s'épuiser à donner des coups d'épée dans l'eau. Tout comme le danger belge n'est plus existant, mais carrément socialiste, à l'exemple du bourgmestre de Liège rompant le jumelage avec Toulon pour les mêmes raisons que le maire de Rastatt.

Car, pour un peu, dans le cadre légitimement inquiétant de la nouvelle Europe de Maastricht, les démocrates allemands demanderaient au nom de la tolérance l'interdiction de certains partis français, qu'ils boycottent déjà au sein du Parlement européen, avec sans doute naïvement plus de sectarisme, plus d'intolérance encore que leurs grands-pères nationaux-socialistes !

On voudrait ranimer la germanophobie en France, en voie d'extinction, qu'on ne s'y prendrait pas mieux !

Il faudrait, *a contrario* de la propagande rétroactive et rétrospective qui leur est imposée depuis cinquante ans, que les Français deviennent un peu plus lucides et regardent bien en face la réalité d'aujourd'hui.

Un retour de l'Allemagne à ses profondes racines européennes, dans le nouveau contexte mondial de ces temps présents, serait moins dangereux qu'un enracinement de l'Allemagne dans un marxisme aseptisé et dans le mercantilisme yankee.

Malgré la séparation et la misère imposées par les communistes à l'Allemagne pendant des décennies, il est probable que, si la ville française d'Orange s'était dotée d'un maire communiste, l'idiot utile du SPD de Rastatt n'aurait pas remis en cause le jumelage de sa ville avec Orange. On sait aussi qui mène le monde encore aujourd'hui !

A croire que le marxisme ne s'est pas effondré parce qu'il avait perdu la guerre mais parce que, ayant triomphé, il n'avait plus de raison d'exister en tant que tel.

\* \*

Après sept années de dandysme politique pratiqué par le président de la République Valéry Giscard d'Estaing, né à Coblenz, qui avait poursuivi la politique gaulliste de rapprochement avec l'Allemagne, on avait tout à craindre, en 1981, pour de nombreuses raisons, de l'arrivée au pouvoir du socialiste François Mitterrand pour la poursuite des bonnes relations franco-allemandes. Parce que, très globalement et avec quelques nuances, contrairement à l'état d'esprit français qui régnait avec Jaurès dans la période précédant la guerre de 1914-18, ce qu'on appelle la droite française était depuis le milieu des années trente incontestablement plus germanophile que la gauche, tendance qui s'était nettement amplifiée après la fin de la Seconde Guerre mondiale par la domination morale et intellectuelle du communisme sur l'ensemble de la gauche.

Doué d'une grande intelligence, hélas, perverse, François Mitterrand avait été le principal opposant au général De Gaulle de 1958 à 1970. N'avait-il pas déclaré, en 1963 sur *Europe 1*, que la force de frappe nucléaire française était inutile parce que, pour la sécurité de la France, il suffisait essentiellement d'avoir une forte armée... sur le Rhin ? Un parcours sans faute, toujours du côté du manche du couteau gagnant : il avait tour à tour été étudiant nationaliste au milieu des années 1930, mobilisé en 1940 et prisonnier de guerre, évadé, puis fonctionnaire du régime de Vichy, méritant la décoration de la Francisque, puis Résistant, puis ministre issu d'un parti-bascule (UDSR) sous la IV<sup>e</sup> République.

Arrivé au pouvoir en 1981, il allait, en fait, chausser les brodequins du général en poursuivant par un vaste programme de nationalisation la socialisation de la France inaugurée par le général en 1945... et poursuivre la politique d'amitié avec l'Allemagne.

Ne croyant pas à la possibilité d'une réunification de l'Allemagne avant une dizaine d'années..., il allait être, en 1989, pris de court par la rapidité d'exécution remarquable du chancelier Helmut Kohl.

Pourtant, à la fin de sa vie, il allait écrire un texte sur

l'Allemagne que n'auraient pas renié, s'ils avaient survécu, Saint-Loup, Brasillach ou Rebatet :

*Le chancelier [Kohl] et moi avions des vues semblables sur la construction de l'Europe et considérons cette ambition comme la pierre angulaire de notre action. Peut-être cette concordance était-elle due à l'expérience que nous avons acquise l'un et l'autre de la guerre, lui dans sa quinzième année, au spectacle de l'abaissement de sa patrie, moi pour y avoir pris part et pu mesurer l'immensité du dommage subi par les Européens. (...) Je me sentais à l'aise dans la dialectique de ce passé vécu et du futur imaginé. J'avais été soldat en 1940, et prisonnier. Évadé, j'avais combattu dans la Résistance. A ces rudes contacts, j'avais appris à connaître les Allemands. Je les respectais.*

*Quand j'entendais parler, dans les années 1970 à 80, de miracle économique allemand, je m'irritais d'une expression qui attribuait à l'irrationnel l'admirable effort de ce peuple ramassé sur lui-même et qui avait gardé foi en son destin dans le pire désastre de son histoire. Le mot miracle avait quelque chose d'injuste pour lui et d'insolent pour qui avait, comme moi, parcouru les villes allemandes dans l'immédiat après-guerre. Je n'avais pas effacé de mes yeux cette vision. Français, encore imprégné de la lutte à mort contre Hitler, j'avais le cœur soulevé, empli de compassion pour ce qui restait des rues de Francfort et de Nuremberg, vagues espaces libres entre deux rangées de moignons calcinés, et l'ombre noire des survivants, sortant des caves, errant dans les ruines, cauchemars de la nuit qui avaient peur du jour. Pourquoi un miracle ? J'avais assisté pendant vingt-cinq ans à l'effort obstiné d'un peuple, acteur majeur de l'aventure humaine, qui avait su le redevenir et qui ne le devait qu'à son travail, à son courage, à son esprit de sacrifice. Je devrais ajouter : à son génie singulier. Inutile d'aller chercher au ciel une autre explication<sup>(20)</sup>.*

## NOTES

(1) Pierre Maillard, *De Gaulle et l'Allemagne, le Rêve inachevé*.

(2) Idem, p. 24-25.

(3) Idem, p. 39.

(4) *Rivarol* n° 2032, du 9 novembre 1990, à propos du livre de Raymond Muelle aux Presses de la Cité, collection "Troupes de choc" : *Le Bataillon des réprouvés*.

(5) Idem.

(6) Idem.

(7) Pierre Maillard, *De Gaulle et l'Allemagne, le Rêve inachevé*, p. 74.

(8) Idem.

(9) Idem, p. 86.

(10) Idem, p. 86-87.

(11) Idem, p. 87.

(12) Idem.

(13) Idem, p. 88.

(14) Idem, p. 96.

(15) Idem, p. 112.

(16) Idem, p. 127.

(17) Idem, p. 127.

(18) James Bacque, *Mort pour raisons diverses*, p. 214.

(19) Pierre Maillard, *De Gaulle et l'Allemagne, le Rêve inachevé*, p. 180.

(20) *Le Monde* du 23 avril 1996, p. 15, à propos du livre de F. Mitterrand : *De l'Allemagne, de la France*, Éd. Odile Jacob, 250 p.

# 10

## Quelques conséquences perverses de la germanophobie

« Ce qui est cru  
est plus important  
que ce qui est vrai ».  
Talleyrand

**S**i aujourd'hui, pour des raisons diplomatiques et parce que l'Allemagne pèse sur l'Europe et même sur le monde d'un poids économique considérable, disproportionné d'ailleurs avec sa superficie et le chiffre de sa population, la germanophobie officielle a disparu. On voit évidemment mal la France se lancer dans les anathèmes d'un passé heureusement révolu, alors que, aujourd'hui officiellement réconciliée avec l'Allemagne depuis 1963, elle constitue avec cette dernière la base fondamentale de la construction européenne et que sa monnaie appartient *de facto* - revanche de l'éternel vaincu ? - à la zone mark.

Mais « chassez le naturel, il revient au galop », depuis des décennies où le peuple français est abreuvé à grand jet par sa presse,

son cinéma et sa télévision d'un antinazisme délirant dont les conséquences sont très lourdes.

\*  
\*   \*

On ne répétera jamais assez qu'en 1940, après les humiliations de l'Allemagne de 1918, la dévaluation proprement astronomique de sa monnaie en 1923, la crise économique de 1929 jetant dans le chômage et la misère des millions d'employés et de travailleurs, la très grande majorité du peuple allemand était sinon totalement nationale-socialiste, tout au moins, grâce à l'action efficace du nouveau régime, redevenue fière de son pays et de son régime qui l'avait hissée des abîmes nauséabondes au rang des plus grandes puissances mondiales ; et qui, par là même, surtout, lui avait rendu son honneur, ce qui est très important au monde germanique.

Le chancelier Hitler, naguère coqueluche du peuple allemand, aujourd'hui haï, avait de plus réussi, un peu plus de sept ans après sa prise de pouvoir, à faire défiler ses troupes à bottes courtes sur le pavé des Champs-Élysées. Quand on connaît l'amour, quasi sexuel, on ne sait trop pourquoi, que l'Allemagne porte à la France, qui fut à Versailles même le berceau du premier Reich, on comprendra très bien le succès du régime.

Régime qui avait, en plus, la chance inouïe d'avoir un ministre de la Propagande, le Dr. Goebbels, d'une extrême intelligence et d'une grande finesse, alors que la diplomatie n'est malheureusement pas, il s'en faut de beaucoup, la qualité première des Allemands.

Aussi, faut-il ajouter que, contrairement à ce qui s'est souvent passé dans les régimes communistes, les nationaux-socialistes n'avaient pas besoin, pour les défilés ou leurs manifestations, d'amener gratuitement par cars et camions ces foules d'acclameurs obligés. Les Allemands venaient librement en famille, avec des fleurs, que leurs petites filles lançaient sur le passage du rédempteur - à l'époque - de la grande nation allemande.

Ceux de nos pères et amis de nos pères, qu'ils soient prisonniers

de guerre ou du service du travail obligatoire, qui vivaient cette guerre au sein des familles allemandes à la ville comme à la campagne, ont vu souvent, lors des discours radiodiffusés du chancelier, toute la famille recueillie religieusement autour du poste de radio, certains à genoux, buvant les paroles du chef de la nation en guerre contre quasiment le monde entier.

Quand on sait cela, on est toujours très étonné d'apprendre, au fil des décennies qui passent depuis lors, que le peuple allemand était majoritairement hostile au régime national-socialiste et que, tout comme en France, plus le temps passe et plus il avait fait de résistance au régime, à ce point qu'on est de plus en plus en droit de se demander comment ce régime si détesté avait pu tenir aussi longtemps avec tant de courage et d'abnégation !

Sujet tabou, le national-socialisme allemand a toujours été présenté par la gauche comme le pire de tous les régimes criminels de tous les temps, sans doute pour mieux camoufler les crimes dix fois supérieurs du communisme. Pour la bonne raison que le national-socialisme n'a duré que douze ans dont six années de guerre, tandis que le communisme a sévi pendant plus de soixante-dix ans, dont seulement quatre années de guerre. Quant à la droite, qui s'est résignée depuis longtemps à reprendre à son compte les analyses fallacieuses et manichéennes de la gauche, elle n'a de cesse, parce qu'elle y lit le mot de « socialisme », de vouloir considérer le national-socialisme comme un mouvement de gauche. Ce qui est totalement faux. Du reste, les événements de ce siècle ont largement démontré que les pires ennemis de ce mouvement étaient, à l'ouest, la social-démocratie et, à l'est, le communisme.

En fait, ce mouvement était l'expression d'un nationalisme allemand radical entrepris, réalisé et maintenu avec une implacable logique, une grande rigueur et une vigueur toute germanique, donc quasiment inexportable ! Mais ce régime n'avait dans ses intentions rien de démoniaque, contrairement à ce que les églises chrétiennes d'aujourd'hui tentent de le démontrer alors que souvent, à l'époque, les protestations de ces dernières furent plus que très limitées sous la plume de quelques trop rares prêtres ou pasteurs.

Parce que le régime était vertueux et s'inscrivait dans les grandes lignes de la morale chrétienne traditionnelle.

Il est aujourd'hui ahurissant d'entendre à la télévision ou sur les radios, de toute tendance, d'éminents professeurs parler comme ils le font de *Mein Kampf*. De deux choses l'une : ou ils mentent effrontément afin de demeurer politiquement correct, ce qui est possible, ou ils n'ont jamais lu le livre, ce qui doit être le cas le plus répandu. Car ce livre, pour ceux qui l'ont lu, n'est pas un horrible programme de dévastation satanique du monde, comme on l'entend trop souvent, mais une somme de réflexions politiques et sociales d'un militant nationaliste en prison.

Évidemment, où le livre d'Hitler aujourd'hui est scandaleux, c'est qu'il préconise partout exactement le contraire de ce que font actuellement les gouvernements du monde occidental et que sa morale - il est d'origine catholique autrichienne - rappelle fortement celle du catéchisme d'autrefois et ne contredit jamais les valeurs essentielles du Décalogue : respect et amour de la famille et de la race ; virginité des filles et chasteté des garçons jusqu'à l'âge du mariage ; lutte contre les maladies vénériennes par une lutte contre la prostitution ; encouragement au mariage des jeunes ; condamnation à mort des avorteurs et des « faiseurs d'anges » ; encouragement aux familles nombreuses, etc. Par moments, on croirait lire du Philippe de Villiers !

Mais, les choses étant ce qu'elles sont, à force de mensonges, de désinformations, de mélanges de genres, depuis cinquante ans, aujourd'hui tout le monde est le « nazi » ou, ce qui est encore plus imbécile, le « néo-nazi » de quelqu'un.

Dans un très remarquable article paru dans le mensuel *Le Choc du mois*, sous le titre « Les Nazis du carnaval sont nostalgiques d'un monde dont ils ne connaissent rien », l'écrivain normand Jean Mabire dénonce avec juste raison les supercheries et les

invraisemblances criardes des soi-disant « néo-nazis » dont la presse d'aujourd'hui nous rebat les oreilles. Et il écrit, avec le bon sens de sa race :

*« Ceux qui avaient vingt ans en 1943 sont aujourd'hui largement septuagénaires. Ce ne sont pas des « néo-nazis » mais des anciens combattants sans drapeau ni médailles qui refusent d'oublier leurs camarades tombés en Poméranie ou à Berlin. Comment pourraient-ils se reconnaître dans les provocations de jeunes au crâne rasé se réclamant d'un monde dont ils connaissent uniquement ce qu'en racontent les médias partis à la chasse de la bête immonde ? »*

et d'ajouter : *« Si l'on attache quelque importance aux symboles et aux signes, on ne peut qu'être frappé chez les néo-nazis de particularités fort peu en usage sous le régime dont ils se réclament », ou encore : « Le crâne rasé évoque bien davantage les marines que les Waffen SS » ; « Ceux qui ont vu les soldats allemands défiler torse nu pendant l'été 40 n'ont pas souvenir de ces dessins indélébiles, orgueils à l'époque des seuls matafs des bouges de Hambourg. »*

Puis, évoquant le spectacle des soi-disant jeunes néo-nazis allemands, il écrit :

*« Tout est anglo-saxon dans le background culturel des émeutiers que nous montre la télévision. Ils ne copient pas leurs grands-pères, mais l'image qu'en a donnée la propagande antifasciste. Ce ne sont pas les SA du capitaine Röhm, mais les SA de Röhm vus par Visconti dans Les Damnés. Et encore plus pédés que les fusillés du 30 juin 1934<sup>(1)</sup>. »*

Bref, tout est magnifiquement dit chez Jean Mabire, grand spécialiste de la Seconde Guerre mondiale, qui démontre ainsi que les « sogennante » néo-nazis, adeptes de la violence et de la méchanceté, nourris par un demi-siècle de littérature et de cinéma anti-national-socialiste, commettent leurs forfaits criminels, comme sur certains stades de football, par pure provocation, comme certains étudiants issus de la grande bourgeoisie hurlaient des slogans trotskystes ou maoïstes en mai 1968 pour em... papa, PDG d'une multinationale.

Dans ce contexte, étant bien établi depuis cinquante ans que le national-socialisme, succédant à la germanophobie, était bel et bien le mal absolu, il n'est pas rare de voir aujourd'hui, lors de justes et courageuses manifestations contre l'avortement criminel, de braves femmes souvent aussi naïves que catholiques mais abandonnées par le Saint-Esprit, brandir des pancartes « Avortement = Nazisme ».

Et c'est là que l'on comprend que l'antinazisme est devenu, depuis cinquante ans, le plus grand poison de l'Occident, d'où découle un laxisme et une décadence sans fin.

Aujourd'hui, si vous manifestez trop ouvertement votre mécontentement devant le développement des vols et cambriolages, vous êtes sur la voie du nazisme. Vous respectez tous les êtres humains - qui ne vous respectent pas obligatoirement - et vous voyez au fil des ans votre immeuble être petit à petit occupé par des Maliens, vous n'êtes plus content de votre environnement et vous envisagez de déménager : vous êtes raciste, donc nazi. Vous n'êtes pas content de voir, et vous le faites savoir, que votre fils aime mieux fréquenter certains jeunes gens alors que vous souhaiteriez qu'à son âge il fréquente davantage les gentilles petites jeunes filles à marier : vous êtes donc prêt à lui coller un triangle rose sur le revers du veston et vous êtes un horrible nazi. Vous êtes contre l'avortement, qui libère la femme de son fardeau séculaire imposé non par la nature mais par le « fascisme » inné des mâles égoïstes : vous êtes aussi un néo-nazi, peut-être même sans le savoir... On pourrait ainsi multiplier les exemples qui sont à peine, hélas, des caricatures.

La germanophobie avait décimé déjà démographiquement l'Europe ; l'antinazisme, bête et méchant, qui lui a succédé depuis mai 1945 continue lentement mais sûrement de l'achever moralement.

Dans une société dans laquelle le lobby homosexuel joue un rôle de plus en plus important, où l'avortement, c'est-à-dire le massacre de fœtus dans le ventre de leurs mères, est libre et même remboursé par la Sécurité sociale, où l'idée de patrie est condamnée et assimilée au racisme le plus ignoble, il est évident que l'idée même du « *Lebensborn* », à savoir l'accouplement d'hommes sains et

virils avec des femmes acceptant la maternité afin de faire de beaux enfants pour le Reich, fait évidemment très désordre et appartient aux crimes inexpiables du national-socialisme. Les Églises chrétiennes et notamment l'Église catholique de France, qui se sont si mollement battues contre ce crime à caractère génocidaire vu son ampleur (3,5 millions d'enfants avortés en France de 1975 à 1995), se contentant de faire de maigrelets rappels à la morale (rappelons que, au moment du vote de la loi Veil en 1975, Monseigneur Marty, archevêque de Paris, jouait surtout aux boules sur le Champ-de-Mars) ou même de condamner les commandos anti-avortement (déclaration de monseigneur Balland, primat des Gaules, le 3 juillet 1995), demeurent toujours horrifiés au nom de l'éthique par le principe du « *Lebensborn* ».

Cet antinazisme virulent répandu dans toute l'Europe, après la guerre surtout, par les services soviétiques, relayés par toutes leurs courroies de transmission directes (PC) ou indirectes (partis politiques de droite ou de gauche se réclamant de la Résistance), va poser très rapidement aux puissances coloniales comme la France d'insurmontables drames de conscience et d'affreux états d'âme qui ne peuvent conduire qu'aux défaites.

Enfin, après avoir lutté aux côtés des deux plus grandes puissances anticolonialistes du monde, l'URSS et les USA, contre une puissance européenne prônant la supériorité de la race blanche, comment pouvait-on mener une nouvelle guerre coloniale contre un peuple asiatique désirant à son tour se libérer ? Guerre aussi horrible qu'inutile, dont les conséquences seraient terribles pendant trente ans pour les malheureux peuples des Indochines, et qui coûterait la vie à de nombreux braves Français. Guerre souvent sabotée par les actes criminels des communistes français (matériel saboté comme en 1939-40, canons jetés à la mer dans le port de Marseille) mais qui avaient, eux au moins, le mérite d'être logiques avec eux-mêmes et leur philosophie. Aussi, parfois avec les mêmes hommes irresponsables qui avaient jeté la France dans une terrible guerre, le gouvernement de la IV<sup>e</sup> République allait, pendant sept ans, mener dans une ambiguïté certaine une guerre qui ne pouvait, dans son contexte historique, que

déboucher à nouveau sur la défaite et parfois la catastrophe (Diên-Biên-Phû).

Ce qui allait - même punition, même motif - déboucher inévitablement sur la fameuse guerre d'Algérie.

Souvent les pieds-noirs français d'Algérie se sont plaints, à tort ou à raison, du manque d'entrain et surtout des états d'âme du contingent mobilisé pour conserver l'Algérie à la France. Ils mettaient souvent avec beaucoup d'amertume en parallèle avec juste raison leur enthousiasme en 1914-18 et en 1939-45 pour aller défendre la métropole, leur chère mère-patrie menacée, et y répandre comme les autres très généreusement leur sang.

Mais, hélas, entraînant inconsciemment dans leur sillage en vieille terre chrétienne jusqu'au cœur de la Forêt Noire des masses musulmanes qui allaient se livrer là à des dizaines de milliers de viols inadmissibles dans les villes, les villages et les campagnes allemands.

Et moins de dix ans après l'écrasement de l'Allemagne par quasiment l'ensemble de la planète (ce qui signifiait aussi - qu'on le veuille ou non - la fin de la suprématie de l'Europe, très affaiblie, sinon écrasée physiquement et moralement, sur ses empires coloniaux ou dépendances d'outre-mer, ainsi que sur le reste du monde), les Algériens allaient entamer, lors de la sinistre Toussaint Rouge du 1<sup>er</sup> novembre 1954, une très sanginaire guerre de partisans contre la population française et européenne, avec le soutien camouflé des très chers alliés de la France : Américains, Russes et Anglais ! Une population française établie depuis plus de cent vingt ans, à laquelle on ne proposera qu'une seule alternative : « la valise ou le cercueil ». Bien sûr, la plupart ne pouvaient encore comprendre qu'ils se battaient peut-être à moyen terme contre eux-mêmes et que la véritable alternative était ou Monte Cassino ou l'Algérie française !

Mais n'était-il pas déjà hautement prémonitoire que, le jour même de la capitulation sans condition du III<sup>e</sup> Reich, anéanti le 8 mai 1945, les Algériens de Sétif commencèrent déjà sans plus attendre à découper en petits morceaux de malheureux civils européens innocents, ce qui obligea le général Duval à une répression féroce qui serait taxée aujourd'hui de crime de guerre...

Or, ceux qui ont fait la guerre d'Algérie étaient tous ces enfants français de l'Occupation, qui avaient dix ou onze ans à la Libération, qui avaient tous été élevés plus ou moins dans un esprit de résistance à l'occupant allemand, dans le culte du courage de leurs pères, oncles, cousins, qui dans les maquis attaquaient les convois allemands, montaient des embuscades, faisaient sauter les trains, etc.

La paix revenue, toute une partie de leur culture acquise dans la famille, à l'école, comme au dehors, était en partie fondée sur les valeurs de la Résistance. Quel petit garçon ou adolescent de l'époque n'avait pas vu au cinéma *La Bataille du Rail*, *Un Ami viendra ce soir*, etc. ?

Et, vacherie de l'histoire, vers vingt ans, dès 1954, ils se retrouvaient, tout de même pas avec le casque de l'ancien ennemi, mais en uniforme français, exactement dans une situation analogue à celle des Allemands en France en 1944 : embuscades meurtrières, attaques de poste, sabotages, bombes terroristes, attentats individuels, tout l'arsenal classique d'une guerre de partisans... Alors les petits Français ?

Alors... bien obligés de faire ce qu'on leur avait appris à détester depuis le biberon : contrôle d'identité systématique, couvre-feu, déplacement forcé de la population civile, perquisition dans les mechtas, arrestation de suspects, interrogatoires musclés avec d'inévitables accidents, opérations contre des groupes de partisans avec intervention de l'aviation... Bref, toute la panoplie des Allemands en France depuis la lutte contre le maquis du Vercors jusqu'aux interrogatoires de la Gestapo... Normal, bien obligés de faire ce que font toutes les armées du monde confrontées à une guerre de partisans. Car aucune armée digne de ce nom ne peut accepter que ses soldats, armés ou désarmés, soient abattus comme des lapins au premier carrefour venu. Devant les mêmes problèmes, les Français d'Algérie étaient bien obligés de faire ce que les Allemands avaient fait dans leur pays. Et tout homme qui a porté les armes peut très bien le comprendre.

Comment, alors, depuis cinquante ans, les médias français peuvent-ils toujours nous ressasser les atrocités allemandes qui



étaient, il faut le reconnaître, rarement gratuites, et ignorer en même temps les atrocités algériennes contre de malheureux soldats français que l'on retrouva parfois, comme à Palestro, le sexe cousu dans la bouche ! Mais, de la guerre d'Algérie, les journalistes et autres moralistes de notre époque ne parlent que de la gégène qui était pratiquée pour que, précisément, les jeunes Français du contingent ne connaissent plus pareilles atrocités !

\*

Les Allemands, dont on a très injustement fait des monstres, fusillaient certes les maquisards, les Résistants et, somme toute, leurs ennemis, surtout quand ils étaient attaqués en retraite, mais ne perdaient pas leur temps à profaner les cadavres de leurs victimes !

Mais, bien sûr, dans le contexte empoisonné des fameux crimes de guerre dénoncés après mai 1945, cette situation ne pouvait pas ne pas poser quelques cas de conscience à la troupe. Il n'était pas nécessaire de sortir d'une grande école pour mesurer certaines analogies... que le parti communiste, comme pour la guerre d'Indochine, exploita comme d'habitude avec encore plus de virulence puisque quasiment toutes les familles françaises étaient, cette fois-ci, concernées par cette guerre de partisans... contaminant toute la gauche et une grande partie des libéraux de tout poil horrifiés par cette situation... On connaît la suite. Que pouvaient dire les gaullistes à leurs chers alliés communistes depuis juin 1941, auxquels ils avaient toujours cédé, puisqu'ils avaient ensemble combattu pour les mêmes valeurs : l'anticolonialisme, l'antiracisme, les Droits de l'Homme contre la bête immonde.

L'ironie de l'histoire aura voulu que, pendant dix-sept ans, de 1945 à 1962, la France, en Indochine puis en Algérie, face à des guerres de partisans, se soit trouvée exactement dans la même situation que l'Allemagne en occupation chez elle à partir de 1940, dont elle aura condamné les méthodes antiterroristes qu'elle sera, hélas, à son tour, obligée de pratiquer elle-même... par la force des choses.

Il faut quand même avoir la lucidité et l'honnêteté de reconnaître que tous les crimes horribles imputés à la Gestapo, qui faisait comme toutes les autres polices secrètes des États du monde un vilain et peu ragoûtant boulot, n'avaient qu'un seul but pratique et unique en période de guerre : obtenir à n'importe quel prix et le plus rapidement possible des renseignements sur un ennemi invisible qui renseignait ses ennemis, tirait dans le dos de ses soldats, faisait sauter les trains et sabotait tout ce qui était sabotable.

Voici ce que disait, au début de l'année 1996, le général israélien Raphaël Eitan, ancien chef d'état-major (1979-83) de l'armée israélienne, donnant la recette de la lutte contre le terrorisme :

*Il faut deux choses. Primo, de bons services de renseignement. Secundo, attaquer sans relâche les terroristes, les chefs, les simples porte-flingues, tout le temps. Les empêcher de dormir. Faire de chaque seconde de leur vie une seconde d'insécurité. Et les liquider, jusqu'en Australie s'il le faut !<sup>(2)</sup>*

Ces propos dans la bouche d'un général israélien en 1996 font, certes, un peu « faucon », mais sont surtout en fin de compte volontaires et somme toute virils. Allez donc mettre une telle déclaration, hier comme aujourd'hui, sur la langue d'un général allemand : ce serait sans coup férir l'abomination, l'horreur absolue, et les journalistes parleraient de « propos insoutenables bien dans la tradition de la barbarie germanique », etc.

C'est là encore que l'on comprend le poids considérable de la germanophobie !

\*  
\* \*

L'ironie de l'histoire fera que, quelques années plus tard seulement, les mêmes Résistants entrés dans l'armée française seront amenés par les événements et la force des choses à pratiquer en Indochine et en Algérie les mêmes interrogatoires que ceux de la Gestapo, se trouvant eux-mêmes dans les mêmes conditions inconfortables de lutte contre la guerre populaire de partisans.

Ce que ne comprendra pas l'opinion publique française, conditionnée par une presse intoxiquée depuis la Seconde Guerre mondiale par l'illogique philosophie gaullo-communiste : la glorification du devoir de tirer dans le dos de l'adversaire et, par suite, la diabolisation de ses seuls et indispensables moyens de défense.

Aussi, les mêmes gens qui ont été éduqués dans le culte du martyr de Jean Moulin, grand patron de la Résistance française et agent soviétique<sup>(3)</sup> (au sujet duquel quand même la Gestapo ne s'était pas trompée d'adresse !), verront-ils d'un mauvais œil les interrogatoires musclés des Résistants algériens du FLN et la traque d'Amirouche, terroristes qui posaient des bombes pour assassiner parfois de malheureux gosses algérois. Car, enfin, quoi ? Il faut savoir ce qu'on veut !

Il n'est d'ailleurs pas besoin d'attendre la guerre d'Indochine ou celle d'Algérie pour voir des tortures recommencer dès la Libération de la France en 1944, œuvres de trop nombreux maquis. Des tortures et des massacres moralement beaucoup graves que ceux des Allemands ou des Français pendant leurs dernières guerres d'outre-mer. Beaucoup plus graves, parce que le plus souvent parfaitement gratuits, puisque la guerre était pratiquement terminée et qu'il n'y avait plus d'alibis comme ceux de la recherche de renseignements.

Ce qui fut le cas de trop nombreux maquis, en particulier ceux du sud-ouest composés d'anciens républicains espagnols le plus souvent communistes, qui, au mépris de l'accueil que la France leur avait accordé en 1939, se vengeaient sur de malheureux innocents Français dont le seul crime était finalement d'être, selon la terminologie marxiste, « bourgeois ». Et ceux de la MOI (Main-d'œuvre immigrée) n'étaient d'ailleurs souvent pas mieux.

Des milliers de cas d'atrocités de la prétendue Résistance sont amplement connus et pourraient être cités, crimes souvent encore plus odieux que ceux commis par les Allemands, parce que commis par des Français contre d'autres Français.

Citons ce simple exemple, parmi tant d'autres, fourni par Dominique Venner :

*Au puits de Saint-Fons, à 7 km d'Aubenas, on retrouvera 60*

*cadavres de « collaborateurs », membres ou sympathisants des mouvements de droite d'avant-guerre. Le cérémonial des exécutions commençait au château de Joanas, réquisitionné par les FTP de Christino Garcia, un ancien de la guerre d'Espagne. Après d'abondants repas copieusement arrosés, les interrogatoires à coups de fouet constituent le dessert. Lorsque les plaies sont à vif, on les frotte avec du vinaigre. Les malheureux sont ensuite enfermés sans boire ni manger. On abat ceux d'entre eux qui sont trop blessés. Une vieille religieuse, la sœur Rosa, coupable d'avoir donné des soins à des soldats allemands, est abattue au pistolet par un « capitaine »<sup>(4)</sup>.*

Combien le duo gaullo-communiste n'a-t-il pas cherché, au nom de l'honneur de la Résistance, à cacher ou à minimiser ces dizaines de milliers de crimes et de tortures gratuits, vengeances le plus souvent idéologiques exercées sur des familles innocentes, en exagérant les bavures de l'armée ennemie vaincue, sanglantement harcelée lors de ses retraites, ce qu'en général aucune armée du monde ne peut accepter sans réagir, hélas, brutalement !

Car, il est bien joli de nous harceler depuis quelque cinquante ans à propos de la cruauté et de la barbarie de l'armée allemande. L'un des cas les plus connus des Français, avec le drame d'Oradour-sur-Glane, est celui des pendus de Tulle. Encore faut-il tout de même en connaître les raisons.

Et le cas de Tulle mérite d'être analysé. Nous sommes le 6 juin 1944, jour du célèbre débarquement. Les FTP reçoivent l'interdiction formelle du général Koenig de conquérir les bâtiments publics et d'attaquer les garnisons allemandes. Seulement l'ordre de couper les voies de communication. Ils n'en font rien et, dès le 7 juin, attaquent la ville de Tulle. La garnison allemande est composée de vieux réservistes pas très combattifs, qui se rendent aux maquisards mais sont massacrés à bout portant dès qu'ils sortent les bras en l'air de l'École Normale où ils étaient retranchés. Malgré la Croix-Rouge française et les autorités catholiques, les FTP veulent achever les blessés allemands. Il y a déjà 52 cadavres d'Allemands entassés devant la porte de l'École Normale. Les malheureux soldats allemands qui ont pu, en

se sauvant, échapper au massacre sont abattus comme des chiens dans la me : le sang allemand coule dans les caniveaux et l'on trouve un peu partout des cadavres de soldats. Quant à la malheureuse dizaine de soldats allemands encore vivants, les FTP les emmènent au cimetière pour les fusiller. Bref, les FTP se sont livrés à Tulle à une véritable opération d'extermination de l'ennemi. Pour comble de malheur, les camions des FTP vont, en se repliant, rouler sur les 52 corps gisant devant l'entrée de l'École Normale.

Lorsque la division de Waffen SS « *Das Reich* », composée de nombreux jeunes Alsaciens, donc de Français, remontant vers la Normandie, découvre l'horreur du spectacle narrée par le colonel allemand Weidinger :

*Lorsque le détachement de reconnaissance parvint au centre de la ville, au matin du 9 juin, il trouva, devant une école, les corps de 52 soldats allemands. Les crânes étaient défoncés, les yeux arrachés, les membres affreusement mutilés<sup>(5)</sup>.*

Tous ceux qui ont été soldats à la guerre comprendront très bien qu'il y a des actes de barbarie qu'on ne peut laisser passer, si horrible que soit la punition. Mais l'historiographie officielle ne retiendra jamais que les fameux « pendus de Tulle » (au nombre de 99) à mettre au seul passif des Allemands. Et 99 % des Français moyens ignorent les causes profondes de la « *sogennante* » barbarie teutonne.

À propos de l'épouvantable massacre d'Oradour-sur-Glane, qui demeure encore aujourd'hui un macabre site touristique, dans ses mines laissées en friche pour l'édification germanophobe des générations à venir, voici, au terme de sept enquêtes serrées, la conclusion à laquelle sont parvenus le chercheur Vincent Reynouard et son équipe :

*Les femmes et les enfants morts, le 10 juin 1944, dans l'église d'Oradour-sur-Glane n'ont pas été assassinés par les SS de la division Das Reich. Oradour-sur-Glane était un centre de Résistance communiste ; dès 1942, un réseau structuré existait dans le village, réseau auquel appartenait notamment le curé qui, par exemple, cacha dans la sacristie des pilotes alliés dont l'avion avait*

*été abattu. A partir de fin 1943, il ne se passa plus un trimestre sans que des maquisards n'organisent des coups de main dans le bourg (vols dans le débit de tabac, chez le garagiste, chez un boulanger, menaces contre des agriculteurs...). Des caches avaient été aménagées dans les maisons où des hommes et des munitions étaient dissimulés. Parmi les Résistants, on comptait des réfugiés espagnols qui, depuis 1941, vivaient dans le village, regroupés au sein du 643<sup>e</sup> Groupement de travailleurs étrangers.*

*Le 10 juin 1944, ce n'est pas le hasard qui guida les SS à Oradour. Ceux-ci étaient à la recherche d'un gradé allemand enlevé la veille par des maquisards. Plusieurs indices les convainquirent que le prisonnier pouvait être retenu dans le village. Ils s'y rendirent avec pour mission non de massacrer la population, mais de délivrer le kidnappé et, si on ne le retrouvait pas, de prendre des otages en vue d'un prochain échange. Les femmes et les enfants furent conduits à l'église pour leur sécurité.*

*Mais des maquisards s'étaient réfugiés sous les combles de l'édifice ; ceux-ci mirent le feu à un dépôt de munitions clandestin qui avait été organisé là. Très certainement ils voulaient non seulement que les armes et munitions ne tombent pas aux mains des SS, mais aussi ils espéraient fuir à la faveur de la panique que créerait la détonation.*

*Quoi qu'il en soit, les Résistants se heurtèrent aux SS qui avaient été postés en faction autour de l'édifice. Une bataille s'engagea au cours de laquelle des tirs furent échangés notamment à travers les vitraux orientés à l'est (certains maquisards ayant tenté de s'enfuir par ces issues pendant que d'autres les couvraient). De nombreuses femmes et enfants périrent, déchiquetés par les explosifs, brûlés par les gaz enflammés ou atteints par des balles perdues.*

*Dès qu'ils virent l'église exploser, les SS crurent à une attaque des maquisards et fusillèrent les hommes d'Oradour qu'ils avaient parqués, sous bonne garde, dans des granges.*

*Le lendemain, à l'aube, des « inconnus » vinrent dans l'église et maquillèrent les lieux.*

*Afin que ce qui allait devenir la thèse officielle fût acceptée par*

tous, un témoin du drame fut subordonné. Il s'agissait d'une femme, rescapée de l'église avec certainement plusieurs autres. Elle s'appelait Marguerite Rouffanche et sa famille était liée avec la Résistance. Un Résistant, Pierre Poitevin, auteur d'un des premiers livres sur le drame, vint la voir à l'hôpital et lui apprit ce qu'elle devait dire. Le témoin collabora sans difficulté. Toutefois, la thèse officielle se révéla non seulement peu crédible, mais aussi changeante dans le temps. M<sup>me</sup> Rouffanche fit plusieurs dépositions floues et contradictoires.

En 1953, certains SS présents à Oradour Jurent jugés. Le procès fut truqué pour empêcher que la vérité n'éclate. En échange de leur silence, les accusés furent faiblement condamnés et vite relâchés.

Aujourd'hui encore, le drame d'Oradour-sur-Glane reste l'un des plus grands mensonges d'après-guerre.

Après Katyn et tant d'autres mensonges, pourquoi s'en étonner ?

Depuis cinquante ans, la France profonde est intoxiquée par les médias, c'est-à-dire la radio, la télévision et les journaux sur ce qu'était l'Allemagne, sur son régime national-socialiste. L'ennui des propos qui sont amplement diffusés est que les journalistes parlent d'une époque et d'un monde qu'ils n'ont jamais connus. Voici pourtant le souvenir que conserve aujourd'hui de cette période un Allemand vivant actuellement aux États-Unis, Hans Schmidt, responsable du « German American Political Action Committee » :

*Le 26 mars 1995*

*Mon cher Dick,*

*Tu as demandé que quelqu'un ayant vécu dans l'Allemagne d'Hitler te raconte comment les choses se passaient. Permits-moi, à moi qui ai vécu sous la bannière à croix gammée, de 1935, lorsque la Sarre fut réunie à l'Allemagne, jusqu'en 1945, de te répondre brièvement.*

*Être un garçon ou une fille à cette époque, c'était merveilleux. Dans la jeunesse hitlérienne, les différences entre les diverses religions chrétiennes et entre les divers États allemands ne comptaient pas. Tous, nous nous sentions sincèrement membres d'un seul corps, d'un seul peuple - une nation. Des auberges de jeunesse s'ouvraient*

*partout dans le Reich - ce qui nous permettait d'excursionner d'une belle ville à une autre et de visiter ainsi notre patrie. De toutes les manières possibles, on s'efforçait de nous fortifier l'esprit et le corps. Contrairement à ce qu'on raconte aujourd'hui, on nous encourageait à penser librement et à ne pas succomber à la pression de nos semblables (ou à celle de l'autorité). En temps de paix, la direction de la jeunesse hitlérienne n'autorisait aucun entraînement militaire. Le scoutisme, oui. Soit dit en passant, « moucharder les parents », c'était très mal vu.*

*À l'époque même où les alliés de l'Amérique, les Soviétiques, détruisaient la plupart des églises en Russie et en Ukraine, on construisait quelque 2 500 églises nouvelles en Allemagne. Pas une seule église chrétienne ne fut fermée. C'est la loi qui voulait que priorité fût donnée à l'école et à la religion sur le service à la jeunesse hitlérienne. Jusqu'à l'automne 1944, la caserne de la Wajfen-SS à Breslau mettait deux autobus à disposition pour conduire les jeunes à l'église catholique ou au temple protestant le plus proche tous les dimanches. Le fait d'être affilié à une communauté chrétienne ne nuisait pas à l'avancement dans le parti national-socialiste.*

*L'Allemagne était nationale-socialiste, mais la libre entreprise y fut florissante pendant toutes les années où Hitler fut au pouvoir. Aucune société ne fut nationalisée. Aucun modeste chef d'entreprise ne fut empêché d'ouvrir son propre magasin. J'ai personnellement travaillé pendant la guerre pour une société qu'on ne peut désigner autrement que comme ressortissant au capitalisme international. Si vous possédiez des actions, personne ne vous les confisquait - contrairement à ce que firent les Alliés en 1945.*

*Les réalisations des « nazis » furent incroyables. Sans argent au départ, et avec six millions de chômeurs (un tiers de la main-d'œuvre), ils construisirent la totalité du réseau des autoroutes allemandes dans le court laps de temps de six années - presque sans corruption - tout en veillant à ce que le nouveau système routier ne détruisît pas inutilement le paysage allemand ou l'habitat du gibier ou les forêts. Deux années après que les élections eurent promu au pouvoir le national-socialisme, les conditions s'étaient améliorées*

au point qu'il fallut avoir recours à de l'emploi recruté chez les pays amis environnants pour contribuer à compenser celui qui manquait en Allemagne. L'Allemagne prospérait, tandis que la Grande-Bretagne, la France et les États-Unis se trouvaient dans les profondeurs de la dépression.

Pour aider les ouvriers à disposer d'un moyen de locomotion à bon marché on créa la Volkswagen et une usine était en cours de construction pour en assurer la production lorsque la guerre commença. De même, pour les gens de modeste condition on construisit des villages de petites maisons uni-familiales. Les mensualités en étaient tellement faibles que presque tout le monde pouvait s'offrir sa maison. Dans l'Allemagne d'Hitler, il n'y avait pas de sans-abri - pas de mendiants. La criminalité était presque inexistante, parce que les coutumiers du crime étaient en camp de concentration. Tout cela, les journaux en parlaient et tout le monde le savait.

La presse allemande sous le III<sup>e</sup> Reich connaissait moins d'interdits que la presse américaine d'aujourd'hui. Le seul interdit dont je puisse me souvenir concernait Hitler, et, pendant la guerre, il y eut une loi pour interdire « le défaitisme ». Ceci à cause du rôle néfaste que la presse « allemande » avait joué dans la défaite de l'Allemagne de 1918.

Il faut se souvenir que l'expression de « Communauté économique européenne » fut lancée par le gouvernement du III<sup>e</sup> Reich. Je me souviens de beaucoup d'articles pour et contre ce sujet. Il ne faut pas oublier non plus que, pendant la guerre, au moins sept millions d'étrangers (environ 10 % de la population) travaillaient en Allemagne, soit comme ouvriers volontaires (je pense, par exemple, aux Hollandais, aux Danois, aux Français, aux Polonais, aux Ukrainiens), soit comme travailleurs obligatoires, soit comme prisonniers. Je ne connais pas d'exemple où des étrangers auraient été attaqués ou molestés (et moins encore tués) parce qu'ils étaient étrangers. A propos de la presse, j'ai sous la main un article de 1943 où il est question de l'indispensable amitié entre les peuples allemand et russe.

Entre 1933 et 1945, on a beaucoup mis l'accent sur la culture. Les théâtres étaient florissants, l'industrie cinématographique alle-

mande produisait une centaine de grands films par an (dont aucun n'était antiaméricain ; parmi eux, cinquante à peine peuvent être considérés comme de pure propagande). Quelques-unes des meilleures pellicules classiques furent réalisées dans l'Allemagne hitlérienne et subsistent encore aujourd'hui. Des acteurs de toute l'Europe, mais principalement de France, de Suède et d'Italie ont joué dans les films allemands.

Les Allemands ont toujours été férus de sport et les occasions ne manquaient pas de se livrer à son sport favori, quel qu'il fut. Les Jeux Olympiques de Berlin ne furent qu'une vitrine de ce qui se passait dans tout le Reich. Dans un livre sur ces jeux, édité par la Jeunesse Hitlérienne et que je possède encore, Jesse Owens figure plusieurs fois, et il est cité favorablement. A l'époque des combats de boxe de Max Schmelling, nous les gosses, nous connaissions tous Joe Louis, le cogneur à peau brune. Jamais nulle part je n'ai lu de remarques désobligeantes sur les autres races. Sans doute donnait-on la prééminence aux réalisations de l'Allemagne et des Allemands, de même qu'aujourd'hui, ici (en Amérique), on nous répète jusqu'à la nausée que les États-Unis sont le pays de la liberté, etc. Pendant les dix années que j'ai passées à la Jeunesse Hitlérienne (huit, en réalité, puisque, naturellement, je ne pouvais pas la fréquenter quand j'étais soldat), on ne nous a jamais parlé des juifs. Les autres sports qui nous fascinaient étaient l'aviation (il existait des centres de pilotage de la Jeunesse Hitlérienne, avec leurs propres planeurs), les courses automobiles (les pilotes anglais et italiens y dominaient) et l'équitation.

On m'interroge souvent sur la question du port d'armes pendant la période hitlérienne. On prétend parfois qu'Hitler a pu s'emparer du pouvoir parce qu'il avait désarmé le peuple allemand. C'est absurde. En Allemagne, le port d'armes n'a jamais été aussi répandu qu'en Amérique. Je dirais que depuis des centaines d'années il fallait avoir un permis pour détenir une arme. À part ça, mon père possédait en cachette un vieux pistolet (dont nous, les enfants, connaissions l'existence), et il y avait des clubs de tir dans tout le Reich. En outre, l'Allemagne a toujours été un pays de nombreux et d'excellents armuriers. Je ne crois pas qu'ils auraient

*pu rester en activité si les lois avaient été trop strictes. Je suppose même que, tout le temps que l'Allemagne fut l'Allemagne (avant d'être « libérée » par les Alliés), le port d'armes était beaucoup plus répandu qu'on ne l'admet aujourd'hui. La loi écrite était là principalement pour procurer le moyen à la police d'arrêter les criminels armés, non pas les simples citoyens. Soit dit en passant, tout comme Hitler avait interdit ce qu'on appelait les « exercices punitifs » à l'armée (méthodes brutales toujours employées dans l'armée américaine), ainsi avait-il interdit à la police l'usage de la matraque. Il la considérait comme dégradante pour le peuple allemand.*

*Et ceci pour finir. Je ne pense pas que je reverrai jamais un peuple aussi heureux et satisfait que l'était la grande majorité des Allemands sous Hitler. Surtout en temps de paix. Sans doute certaines minorités avaient-elles souffert : les anciens politiciens parlementaires - parce qu'ils ne pouvaient pas se livrer à leurs jeux politiques ; les juifs - parce qu'ils avaient perdu leur pouvoir sur l'Allemagne ; les Tziganes - parce que (durant la guerre) ils avaient été obligés de travailler ; et les chefs syndicalistes malhonnêtes - parce qu'ils avaient perdu leur place de parasites. Aujourd'hui encore, je pense que le bonheur de la majorité d'un peuple est plus important que le bien-être de quelques minorités corrompues. À l'école, on devrait insister sur la promotion des élèves les meilleurs et les plus intelligents, comme on le faisait en Allemagne au temps d'Hitler - fait qui a contribué à la rapide reconstruction de l'Allemagne après la guerre. Qu'Hitler ait été aimé de son peuple, voilà qui n'est pas douteux. Même quelques semaines avant la fin de la guerre et avant sa mort, il pouvait se rendre en voiture sur le front et se mêler à la troupe combattante avec un minimum de service de sécurité. On n'obligeait aucun soldat à décharger ses armes avant de rencontrer le Führer (contrairement à ce qui s'est passé lorsque le président Bush a rencontré les soldats américains durant la guerre du Golfe).*

*L'Allemagne sous Hitler n'a rien à voir avec ce que les médias voudraient te donner à croire.*

*Hans Schmidt®*

*J'ai écrit la lettre ci-dessus à la demande de Dick Hoskins, éditeur du Hoskins Report et auteur de plusieurs ouvrages intéressants et faciles à lire. Pour ce qui concerne le III<sup>e</sup> Reich, je peux seulement affirmer que pratiquement tout ce qui est dit ou écrit sur cette importante période de l'histoire a été, et est encore, dénaturé par les médias. Dieu merci, les menteurs sont parfois obligés, pour donner à leur propagande une apparence d'authenticité, de montrer (entre autres choses) de vraies photographies ou de vraies actualités filmées, et, en les montrant, ils fournissent la preuve suprême de la malhonnêteté de leurs affirmations. Résultat : les Américains peuvent déceler l'escroquerie.*

Propos qui nous paraissent globalement assez exacts et qui correspondent peu ou prou aux dires des Allemands qui ont vécu en Allemagne à cette époque.

C'est Ruth G. qui nous avoue qu'elle a, pieuse luthérienne, été, elle aussi, membre des Jeunesses hitlériennes comme beaucoup de ses amis. Comme tous les scouts du monde, elle a marché sac au dos, monté des tentes, allumé des feux de camp, chanté à la lumière des feux de bois des mélodies folkloriques, sans avoir entendu le moindre discours politique, encore moins une seule allusion au chancelier du Reich.

Quand on demande à ces personnes-là si on les incitait à « dénoncer » leurs parents mal-pensants, elles haussent les épaules ou éclatent de rire. Dénoncer à qui, d'abord ? Ni les chefs ni les cheftaines des Jeunesses hitlériennes n'étaient membres de la Gestapo. C'est encore un de ces bobards, concoctés sans doute dans les bureaux du KGB, qui devait penser automatiquement que ce qui se faisait chez lui existait également en face, à moins que ce bobard ne fût né dans les officines de propagande franco-anglo-saxonnes. Mais combien de fois n'avons-nous pas entendu ce bobard !

Autre témoignage sur cette époque, celui d'un simple vacher employé dans une ferme du nord de l'Allemagne répondant en 1942 à la question d'un prisonnier de guerre français, J.M.G., originaire de Normandie : « *Comment peut-on être hitlérien ?* », car le vacher s'en vantait souvent :

*Avant Hitler, je n'étais rien, qu'un pauvre hère allemand, ouvrier agricole sans domicile fixe allant louer mes bras et mes jambes au bon vouloir des fermiers du coin pour un salaire de misère. Ma chambre à coucher, c'était la paille des granges de mes employeurs. J'étais bien sûr militant du KPD (parti communiste d'Allemagne) qui était à l'époque mon seul espoir d'en sortir... Lorsque le NSDAP avec Hitler est arrivé au pouvoir, on m'a donné un petit hectare de terre avec une maison, un salon, une salle de bains avec une douche, moi, simple ouvrier agricole. J'ai pu enfin avoir une femme, des enfants. Je suis alors devenu un monsieur normal avec une terre, une maison, une femme, des enfants. Tu viendras voir mon salon et je t'offrirai un verre. C'est pourquoi je suis devenu national-socialiste et que je crie tous les jours : Heil Hitler !*

Nous ne sommes ni les premiers ni les derniers à le dire : l'Allemagne est passée après 1945 progressivement du national-socialisme au national-masochisme. C'est après les années soixante, avec le procès Eichmann en 1961, dit d'Auschwitz en 1963, que le processus de culpabilisation va s'accélérer.

Tout bébé allemand qui naît aujourd'hui, surtout s'il est chrétien, est lourdement chargé au départ de sa vie d'une double culpabilité morale : il est entaché du péché originel et marqué à vie du signe de la Shoah.

Ce qu'on a appelé « dénazification », purge gigantesque opérée sur un peuple écrasé et épuisé par une défaite catastrophique par les Alliés vainqueurs, a eu chez ce peuple européen particulièrement benoît des résultats étonnants et surprenants : le rejet de lui-même, sinon le vomissement, de son propre passé, de sa propre histoire.

S'il est vrai que, dans les années trente, l'abbé catholique allemand Georges Moerins<sup>(7)</sup>, marchant à contre-courant des idées en cours à l'époque en Allemagne (car pro-latin et antigermanique), faisait remonter le masochisme germanique à la nuit des temps, le record mondial de masochisme aura sans doute été battu en mai-juin 1994 par le gouvernement de la Bundesrepublik, lorsque celle-ci demanda à participer aux festivités du Cinquantenaire du Débarquement (appelé « Invasion » par les Américains et les Allemands) en Normandie.

Comment un gouvernement allemand digne de ce nom pouvait-il réclamer sa participation à une telle commémoration sans avoir honte ? Honte parce que, pendant toute l'opération « Overland », des dizaines de milliers de soldats allemands, souvent encore des gosses de dix-huit à vingt ans, ont fait preuve d'un courage et d'une abnégation qui ont fait l'admiration de leurs pires ennemis chez les Alliés. Sans couverture aérienne, sous un déluge de bombardements, ils ont à plusieurs reprises à peu de chose près failli faire capoter le plus grand et le plus sophistiqué débarquement militaire de tous les temps. Tous les militaires et tous ceux qui ont fait la guerre ne peu-vent que respecter leur sacrifice. Manque de dignité, manque de décence, offense à ceux qui ont fait le sacrifice de leur vie. En 1994, par lâcheté, par platitude, le gouvernement allemand de la Bundesrepublik s'est traîné dans la boue.

Dans ce contexte, afin que l'on se rende bien compte de l'incongruité des prétentions de la Bundesrepublik à commémorer le Cinquantenaire du Débarquement avec ses ennemis d'hier, peut-on oser, par analogie des situations, la supposition rétroactive suivante :

Imaginons un peu que Sa Très Gracieuse Majesté Victoria, reine d'Angleterre, ait décidé de commémorer en 1868 le cinquantenaire de la victoire des alliés à Waterloo qui mit fin aux ambitions européennes de l'empereur des Français, en invitant à cette occasion le roi de Prusse, les empereurs de Russie et l'Autriche-Hongrie à participer aux diverses manifestations : peut-on croire un seul instant que son neveu, l'empereur Napoléon III, aurait pu avoir l'idée saugrenue de mendier une invitation dans un souci de convivialité internationale et pour se faire pardonner les innombrables exactions napoléoniennes ?

Si oui, tout ce qui restait encore de vivant des glorieuses armées de l'Empire, abandonnant leurs arthrites et chaussant leurs jambes de bois, se seraient mes la larme à l'œil et la moustache en colère en criant « Vive l'Empereur ! » sur le pavé parisien pour le transformer en barricades, et le Second empire n'aurait pas résisté...

Car il est toujours permis de ne pas être très fier de son passé, mais il est criminel de cracher sur lui et sur ses morts. Or, c'est ce

que n'a cessé de faire depuis cinquante ans la République fédérale d'Allemagne, en ne cessant par ailleurs d'exalter les vertus de sa démocratie, par complexe historique.

C'est bien beau, mais quand on voit ce qu'est devenue, dans les grandes villes, une partie de la jeunesse démocratique allemande dans son nouvel uniforme : cheveux verts, oreilles et nez transpercés d'anneaux, épingles à nourrice plantées dans les lèvres supérieures ou inférieures, on en arrive à penser que leurs grands-pères, jeunes en uniformes de boy-scouts, faisaient plutôt moins peur...

Car pour nous, Français, s'il est très inquiétant d'avoir un voisin menaçant et agressif, il n'est pas agréable non plus d'avoir un voisin en mauvaise santé physique et morale.

Comme nous l'avons déjà écrit par ailleurs, dès qu'un incendie se déclare dans un local ou un lieu occupé par des « *Gastarbeiter* » (travailleurs immigrés), sans attendre les résultats de l'enquête pour savoir s'il ne s'agit pas d'un accident ou d'une provocation des anti-racistes trouvant la « bête immonde » un peu trop calme et silencieuse, etc., l'Allemagne tout entière entraînée par son gouvernement et par la quasi-totalité de sa presse s'adonne alors à l'un de ses exercices favoris : l'autoflagellation collective. Ce qui s'est passé à Lübeck en janvier 1996, où la foule allemande a allumé des bougies devant une maison victime d'un incendie sans connaître absolument rien de la cause du sinistre, est caractéristique de cet état d'esprit. Fortement encouragé par le président de la République Roman Herzog qui venait de déclarer au Bundestag, pour bien enfoncer encore le clou : « *Les Allemands sont particulièrement responsables de l'avenir parce qu'autrefois beaucoup d'entre eux se sont rendus coupables* »<sup>(9)</sup>.

De temps en temps, cependant, on entend des propos de bon sens dans la bouche d'hommes politiques allemands, tel Klaus Kinkel, ministre des Affaires étrangères, déclarant, début mai 1996, que : « *la culpabilité est toujours individuelle et non pas collective ou transmissible par héritage...* »<sup>(9)</sup>. Tout de même !

Au fil des ans qui passent, grossit, enfle, devient presque obèse la *sogennante* « résistance allemande » au régime du III Reich. Le

nombre des Résistants allemands, surtout à titre posthume, croît et prend des proportions considérables. Il va bientôt dépasser celui de leurs collègues français, ce qui va tendre vers l'exploit !

Non, il faut être sérieux. Nous avons interrogé beaucoup de Français prisonniers, STO, travailleurs libres, nous n'en avons jamais connu un seul qui nous ait dit qu'il entendait tous les soirs chez ses logeurs des propos venimeux ou hostiles au régime. Au contraire, nous avons entendu d'autres sons de cloche : la famille allemande réunie autour du poste de radio, écoutant avec piété les discours du chef de l'État, les jeunes filles de la maison agenouillées devant le poste buvant religieusement les paroles. Image classique et bien réelle de cette Allemagne unie en guerre contre quasiment le monde entier. Et, comme nous l'avons déjà écrit par ailleurs, les ennemis de l'Allemagne ne lui promettaient aucune rémission, mais au contraire sa destruction totale, son démantèlement et finalement l'apocalypse. Même les Allemands tièdes ne pouvaient que souhaiter pour le moindre mal la victoire de l'Allemagne. Sophie Scholl et ses quelques amis devaient sentir parfois le lourd poids de la solitude.

Et puis, surtout, un bon sens élémentaire nous ouvre la voie de la vérité : comment le III Reich aurait-il pu résister aussi longtemps aux plus grandes puissances du monde, les plus riches, maîtresses des airs et des mers, disposant de moyens de production d'armes de guerre considérables, s'il avait eu affaire en plus à une Résistance intérieure nombreuse, puissante, efficace et percutante ?

Même si l'attentat (lamentablement raté) du 20 juillet 1944 contre Adolf Hitler avait réussi, il est à peu près certain que sa disparition n'aurait absolument rien changé. L'état-major allemand aurait sans doute aussitôt demandé un armistice qui lui aurait été refusé pour la énième fois. Car, c'était décidé depuis longtemps, les Alliés voulaient impérativement « casser » définitivement la puissance allemande au centre de l'Europe pour des raisons que nous avons déjà exposées. La guerre aurait continué jusqu'à la prise de Berlin.

Enfin, si tout avait été aussi simple, comme on cherche, de part et



d'autre, à nous l'imposer depuis cinquante ans, comment expliquer la résistance acharnée de l'archipel des « poches allemandes de l'Atlantique » jusqu'au bout. Quoi ? Près de dix mois après l'attentat contre le Führer, les poches allemandes complètement coupées territorialement du Reich résistèrent pratiquement jusqu'au 8 mai 1945, jusqu'à la capitulation ! Rien ne les empêchait de se rendre, depuis les îles anglo-normandes, de Jersey et Guernesey, jusqu'à la pointe de Grave, en passant par Lorient, Saint-Nazaire, La Rochelle, Rochefort, Royan, etc. On sait qu'il y eut à propos de ces redditions quelques remous au sein des états-majors locaux, mais finalement toutes les poches résistèrent jusqu'à la fin.

## NOTES

- (1) *Le Choc du mois*, n° 66/67 de juillet-août 1993, p. 7.
- (2) Propos rapportés dans *VSD* n° 948, du 14 au 20 mars 1996.
- (3) *Le Grand Recrutement*, par Thierry Wolton, Grasset, cité par *Rivarol* n° 2142.
- (4) Dominique Venner, *Histoire critique de la Résistance*, p. 369.
- (5) Pour plus de détails, se rapporter à *Histoire critique de la Résistance*, de Dominique Venner, p. 366-371.
- (6) Hans Schmidt, German American Political Action Committee, P.O. Box 11124, Pensacola, FL 32524-1124, USA.
- (7) Directeur, en 1929, d'une des plus anciennes revues catholiques allemandes, *Allgemeine Rundschau*, et auteur de nombreux ouvrages et articles.
- (8) « L'Allemagne atterrée », *Le Figaro*, 20/21 janvier 1996.
- (9) « Kinkel récuse une culpabilité collective », *Le Figaro*, 10 mai 1996.

## 11

**L'après-1945  
ou la poursuite effrénée  
de la bête immonde**

« Notre époque cultive l'asymétrie du souvenir. »  
Bernard Bonilauri  
(*Le Figaro*)

Pendant près de cinquante ans, de 1945 à 1989, la France a pu se payer le luxe inouï de donner libre cours parallèlement, en raison de la division de l'Allemagne, à sa germanophobie héréditaire et à son profond désir de réconciliation avec son puissant voisin. Selon que l'on était communiste ou de droite, on pouvait de chaque côté continuer à se faire peur avec l'irrédentisme allemand, l'Allemagne revancharde pour les premiers, l'Allemagne prussienne et rouge pour les autres, tandis qu'a *contrario* on pouvait, selon le même clivage politique, s'offrir une réconciliation avec sa « bonne Allemagne ». Mais, pour d'autres, cela permettait aussi de s'offrir deux germanophobies ; ambiguïté magnifiquement résumée dans une chanson de la célèbre Patricia Kaas s'intitulant « L'Allemagne », dans laquelle elle clame : « De quel côté du mur la frontière

vous rassure ? », chanson évidemment écrite avant 1989.

Jusqu'à l'effondrement de l'empire soviétique en août 1991, symbolisé par la chute mondialement très médiatisée du fameux Mur de Berlin, il pouvait encore être permis, à l'extrême limite, de considérer comme normal et légitime la poursuite, même quarante-cinq ans après la fin des hostilités, des criminels de guerre nationaux-socialistes, c'est-à-dire exclusivement des Allemands, et de continuer à dénoncer, pour l'éducation des jeunes générations, l'horreur de leurs crimes réels ou imputés tels contre l'humanité.

Mais, après 1989, après la chute du trop célèbre Mur, quand on savait ce qu'avait été la dictature et le totalitarisme staliniens, quand on ne pouvait, comme aujourd'hui encore, être capable d'évaluer l'ampleur de ses innombrables crimes se chiffrant par dizaines de millions de morts en soixante-dix ans de pouvoir insupportable, on était en droit de se demander pourquoi aucun procès de type « Nuremberg » n'avait lieu contre les nombreux responsables encore vivants de tant de crimes et de massacres : goulags dénoncés par Soljénitsyne, innombrables génocides contre tant de minorités sociales, raciales, nationales, déportations massives de populations (Lettonie, Lituanie, Estonie, Prusse Orientale, etc.), massacres systématiques de populations civiles (en Prusse Orientale, Silésie, etc.), règlements de compte militaires criminels à caractère purement politique (Katyn, extermination de l'armée Vlassov livrée à Staline par Winston Churchill), traitements contraires aux règlements humanitaires élémentaires des Conventions de Genève des prisonniers de guerre ennemis (soldats allemands et leurs alliés). Bref, tout être humain normal ayant tant soit peu le sens de l'équité peut se demander : pourquoi les Allemands, pourquoi pas les Soviétiques ? Tenter de répondre à cette question, de comprendre le pourquoi de cette distinction énorme, c'est déjà admettre la spécificité de la germanophobie. C'est aussi imaginer l'inimaginable : les directeurs des camps de concentration allemands et les chefs de la Gestapo passant de somptueuses vacances en toute quiétude au *Negresco* à Nice au début des années cinquante ! Pourquoi tant de criminels contre l'humanité, ex-agents du KGB et autres tortionnaires de millions d'innocents, hantent-ils aujourd'hui, les poches

débordant de dollars, les casinos de la Côte d'Azur et d'ailleurs de par le vaste monde ? Pourquoi d'autres, un peu partout en Russie comme dans la plupart des anciens États satellites, occupent-ils en toute impunité des postes de responsabilité politique, économique ou technique ? Imaginez, après la Seconde Guerre mondiale, Hermann Göring recasé à la tête de la Lufthansa et Heinrich Himmler à la tête de AEG !

Énorme et injuste distorsion de traitement, d'autant plus que les responsables de l'Allemagne nationale-socialiste avaient l'excuse d'avoir partagé leurs douze années de pouvoir en six années d'une guerre totale aussi terrible qu'implacable contre pratiquement le monde entier, avec tous les risques humanitaires que cette inconfortable situation comportait. Tandis que les responsables de l'empire soviétique n'ont supporté, en soixante-dix ans de pouvoir, que cinq années de guerre, certes très dures et très coûteuses au début mais confortées par un immense territoire et par le soutien matériel des plus riches alliés capitalistes de la terre (États-Unis et empire britannique) et par une internationale communiste aussi puissante que nombreuse qui anima partout en Europe une redoutable guerre de partisans (par exemple, rôle capital joué par le PCF dans la Résistance française, à tel point qu'on peut se demander s'il y aurait eu une véritable Résistance française sans le PCF).

Alors, pourquoi cette différence de traitement ? Tout simplement parce que l'Allemagne - n'oublions jamais le *Vae victis*, le « Malheur aux vaincus » de Jules César - a été non seulement vaincue mais plus exactement totalement écrasée par la puissance démesurée de ses adversaires, c'est-à-dire les trois-quarts de la planète. Parce que, depuis la Première Guerre mondiale de 1914-18, la France et l'Angleterre, pour des raisons différentes et parfois opposées, n'avaient eu de cesse, malgré leurs faiblesses et leurs duretés (Traité de Versailles et de Saint-Germain-en-Laye) à l'égard de l'Allemagne, de répandre dans le monde entier, grâce à leur puissance diplomatique incontestable, leur propagande foncièrement antigermanique. Ceci n'était pas sans influence sur l'attitude des puissants États-Unis, démocratiques, cosmopolites et donc hostiles à tous les nationalismes (sauf le leur), surtout s'ils sont européens.

Autre raison, et c'est peut-être la plus importante : la philosophie marxiste, répandue depuis 1917 à travers le monde entier, avait contaminé pendant l'entre-deux-guerres les intellectuels d'Occident ; la guerre d'Espagne (1936-1939) avait révélé cette évidence.

Enfin, parce que les Anglo-Saxons, vainqueurs de l'Allemagne (contrairement aux « Barbares germains » à l'esprit plus médiéval et donc plus chevaleresque), considèrent toujours l'ennemi comme un voyou, un dangereux délinquant qu'il convient de châtier, d'humilier, voire d'éliminer physiquement (cf. le génocide des Indiens aux États-Unis au XIX<sup>e</sup> siècle).

Quant à l'Union soviétique, elle ne terrassa pas la bête immonde pour le bonheur de l'humanité mais pour assouvir sa soif démesurée d'expansionnisme en s'emparant de quasiment la totalité de l'Europe de l'Est, pour le plus grand malheur de celle-ci. Elle avait vaincu grâce aux capitalistes, qui lui avaient vendu les cordes avec lesquelles ils allaient liquider les « bourgeoisies » roumaine, bulgare, hongroise, polonaise, tchèque et slovaque et faire passer leurs crimes sur le dos de l'Allemand (Katyn, etc.). Parce qu'ils ne « se sentaient plus pisser » d'avoir vaincu l'armée des vingt nations (cf. La Waffen SS).

N'est-ce pas l'historien soviétique Mikhaïl Vozlenski, qui occupa la fonction de traducteur au Tribunal de Nuremberg en 1946, qui raconta plus tard que « lui-même ainsi que les autres membres du personnel soviétique ne se sentaient pas à leur place dans ce tribunal, puisque les crimes reprochés aux dirigeants allemands étaient "[leur] pain quotidien" en Union soviétique » ?<sup>(1)</sup>

Dans un journal aussi conformiste et « politiquement correct » que *Le Figaro* paraissait, le 18 mai 1995, en page 2, sous la plume de Bernard Bonilauri, un article intitulé « Devoirs de Mémoire », dont on trouvera ci-après quelques extraits qui ont le mérite de remettre certaines pendules à l'heure et de correspondre quelque peu à ce que nous avons écrit :

*Le chancelier Kohl rappelle que 1945 vit les Allemands sortir de la tragédie hitlérienne et subir la tragédie stalinienne. (...)*

*Les atrocités comparables du nazisme et du communisme n'en-*

*traînent pas la même condamnation. (...) les deux phénomènes ont laissé une empreinte différente dans la conscience historique. Le mal absolu, c'est le nazisme. Le communisme fut un régime d'inhumanité plus résistant que l'hitlérisme. Reste qu'en matière d'inhumanité, Hitler éclipse toujours Staline.*

*L'ex-président lituanien Landsbergis avait raison : il voulait organiser un procès de Nuremberg du communisme, afin de combattre l'amnésie.*

*Dans l'Europe décommunisée, les ex-communistes reviennent au pouvoir. Les ambiguïtés du post-communisme n'émeuvent guère nos moralistes de la politique. En Italie, l'addition de la gauche communiste modérée et de la tendance néo-stalinienne oscille entre 25 et 30 % des suffrages.*

*Lionel Jospin bénéficie de l'appui du PCF. Les communistes français reconnaissent que le système soviétique « n'a pas été globalement positif ». En trois mots, la gauche se redonne bonne conscience. Quatre-vingts ans de goulags, des dizaines de millions de morts dans les camps : le devoir de mémoire s'estompe vite, dès qu'il s'agit de l'idéologie des forces de progrès.*

*Les communistes, obligés d'admettre l'échec du soviétisme, n'ont pas rompu pour autant avec le léninisme. La réalité ne leur laisse pas le choix. Dans leur vision idéologique survit le thème de la lutte des classes, qui a justifié l'extermination de populations entières. (...)*

*Notre époque cultive l'asymétrie du souvenir. Maintenir « deux poids, deux mesures » quand il est question de l'héritage lointain du nazisme et du stalinisme, c'est perpétuer l'une des grandes immoralités du siècle.*

On pourrait alors citer de nombreux exemples de cette différence quasi astronomique de traitement entre vainqueurs et vaincus et même, par la suite, entre anciens vainqueurs et anciens vaincus. Prenons l'exemple relativement récent d'Erich Honecker, chef de la République démocratique allemande, fidèle collaborateur de Moscou, allant après l'effondrement de l'URSS et de l'Europe communiste tranquillement soigner son cancer au Chili sans aucune

condamnation, et celui de Pierre Laval, collaborateur de l'Allemagne, condamné à mort et exécuté sans pitié après un lavage d'estomac, alors qu'il avait 39° de fièvre.

Plus récemment encore, un autre exemple particulièrement frappant : celui de Touvier et de Boudarel. Pourquoi l'un, qui tortura au Viêt-nam dans des camps de concentration des centaines de ses compatriotes, malheureux prisonniers des Viêt-minh, non seulement est-il protégé, mais encore vit-il totalement en toute liberté, tandis que l'autre, responsable de déportation, fut mis, malgré son âge et sa maladie, en prison pour le restant de ses jours ?

Car Boudarel, ce n'est tout de même pas rien ! En temps de guerre, au camp de Lang Kien, il exerce l'autorité politique et l'idéologie de l'ennemi en tant que cadre dans ce que Charmes Jeantelet appelle :

*un sinistre lieu d'internement de jeunes soldats et sous-officiers (occasionnellement des officiers isolés) auxquels le statut de prisonnier de guerre était refusé. Les conditions de vie y étaient d'une extrême précarité, après qu'on les eut soumis à des épreuves physiques et morales exténuantes et dégradantes. C'est donc ensuite sur des loques humaines que dans la fange concentrationnaire le commissaire politique s'exerçait à soutirer à ces captifs l'aveu qu'ils n'étaient que « des criminels de guerre », ainsi que l'engagement à rallier le « camp de la paix ». La plupart, enfin, mouraient sans soins ni sacrements, sans même un chiffon sur leur visage d'enfant enterré au fond d'un bois, au bout de toute mémoire<sup>(2)</sup>.*

Dans ces camps moururent des dizaines de milliers de soldats français, dans d'horribles conditions, et c'est assez révélateur du sens de l'histoire imposé en 1945 par le communisme triomphant que ce soient eux, ces malheureux, qui soient considérés comme des « criminels de guerre » !

Alors, imaginez un peu : si Boudarel, l'ancien séminariste passé, avec armes et bagages au communisme, comme beaucoup trop de curés et même d'évêques, avait commis en tant qu'Allemand les mêmes crimes pendant la Seconde Guerre mondiale, serait-il encore vivant et, mieux, en liberté ?

C'est dans ce cas concret que l'on touche du doigt les pires bas-fonds de la germanophobie.

Ce cas d'espèce recoupe cependant exactement le traitement différent réservé par les gouvernements français aux Russes et aux Allemands, au communisme comme au national-socialisme, avant ou après leur chute.

Ainsi, entre 1944 et 1990, pendant des décennies, les gouvernements français ont toujours fermé les yeux sur les goulags et leurs millions de victimes, dont plusieurs milliers de malheureux citoyens français (notamment anciens prisonniers de guerre ou déportés français tombés en 1945 dans les griffes de l'Armée rouge), afin de ne pas gâter les bonnes relations franco-soviétiques et de maintenir ainsi un certain équilibre entre les deux puissants du monde à l'époque : États-Unis et URSS !

Il en est de même, on l'oublie trop souvent, à propos de la malheureuse Pologne. Si, en 1939, on déclara, à la suite de l'Angleterre, la guerre à l'Allemagne avec une coupable précipitation, en raison de son agression, on laissa ensuite, en 1944-45, la Russie dépecer tranquillement, déplacer vers l'ouest, puis occuper, sous le totalitarisme le plus odieux de l'histoire, ce malheureux pays pendant un demi-siècle, sans aucunement réagir !

Alors, tout être humain honnête et de bon sens peut et doit se poser des questions sur l'histoire de ce siècle et sur la façon dont elle est écrite et enseignée de façon quasi obligatoire. Car, au fil des ans qui passent, il devient de plus en plus hallucinant de voir que les vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale, qui ont prétendument combattu l'Allemagne et son national-socialisme au nom de la justice, de la liberté, des Droits de l'Homme, de la liberté d'expression, etc., en sont arrivés, notamment en France, à instaurer une véritable « police de la pensée », selon l'expression édulcorée d'Annie Kriegel, qui ressemble plutôt à un « KGB de la pensée », qui conduit au tribunal puis à la condamnation.

Aussi, l'histoire telle qu'elle est écrite et enseignée aujourd'hui n'est-elle, hélas, trop souvent qu'un amalgame grossier de contre-vérités, de résidus édulcorés de la propagande des vainqueurs de la

dernière guerre, d'à-peu-près, de légendes, de mythes savamment cuisinés pour l'endoctrinement des gogos qui sont légion.

Or, les peuples, notamment de l'Occident envahi et contaminé jadis par l'Orient, habitués depuis des millénaires à croire en ce qui est écrit et, depuis quelques siècles, imprimé, croyant dur comme fer au nom de leur foi aux dogmes imposés par les religions moyen-orientales telles que le judaïsme, l'islamisme ou le christianisme, sont particulièrement exposés à croire ce que l'on enseigne.

Pourtant, aujourd'hui, heureusement, de plus en plus de citoyens, pas obligatoirement sortis des grandes écoles, pas forcément polytechniciens ou lauréats de l'ENA, après avoir vu, lu et entendu au cours des années quatre-vingt-dix ce qui s'était passé exactement à Timisoara, après avoir subi l'horrible montage grand-guignolesque et politico-médiatique de Carpentras et, pour finir, l'ahurissante mise en condition pour une « logique de guerre » contre Saddam Hussein devenu soudain, on ne sait trop pourquoi - mais certains des « spécialistes » le savent très bien - le grand Satan ennemi du genre humain nécessitant une mobilisation générale de l'humanité, commencent enfin à comprendre comment on écrit l'histoire et qui la dicte.

Il est vrai qu'aujourd'hui les journalistes de la presse écrite ou parlée, chargés de répandre les nouvelles au bon peuple, ont perdu tout esprit critique, toute personnalité. Selon les cas, employés aux écritures comme d'autres furent naguère chefs de rayon en lustrine aux Galeries Lafayette, perroquets à la télévision, ils savent seulement lire ce qu'on leur demande de lire, ce qui n'est déjà pas si mal. Les plus doués de ceux qui sortent des écoles de journalisme réussissent à entrer au *Monde* et leur talent trouve alors son accomplissement professionnel dans la délation ou dans la police de la pensée.

Que Dieu nous garde donc qu'un quelconque futur ministre de la Culture ou de l'Éducation nationale ait l'idée de créer des écoles, d'écrivains... Alors, là, adieu à la littérature française, Villon, Rabelais, Molière, Balzac, Hugo, Verlaine, Céline, etc.

C'est grâce à tout cela et dans ce contexte-là, ci-dessus décrit, que, vraisemblablement et malheureusement, aujourd'hui 99,5 %

des Français sont encore persuadés qu'Adolf Hitler avait donné l'ordre, fin août 1944, aux grandes heures de la Libération, de la destruction et de l'anéantissement total de Paris...

En fait, la vérité est tout autre.

Quand on connaît bien les Allemands, parfois excessivement procéduriers, on peut bien se demander, dans un premier temps, pourquoi aucun ordre écrit émanant du Führer sur la destruction de Paris n'a jamais été produit. La seule chose précise que l'on sache vraiment à ce sujet est que, dès le 14 août 1944, des artificiers allemands eurent pour mission de miner seulement les ponts de la capitale, opération militaire tout à fait normale pour une armée qui bat en retraite en territoire étranger. Mais, en fait, cette mission ne reçut aucun ordre d'exécution. Exact ! Vérification par l'histoire réelle : aucun pont de Paris ne sauta, même au plus fort de l'insurrection parisienne.

Il est à peu près certain que le général von Choltitz, couché sur la liste des criminels de guerre allemands, avait tout intérêt à se disculper en se présentant aux Alliés comme le sauveur de Paris ayant refusé les ordres d'Hitler. Du reste, lorsque, vingt ans après, von Choltitz publia un ouvrage consacré à cette période, *Soldat parmi les soldats*, il ne fera aucune allusion à une éventuelle destruction de Paris programmée par le Führer. Après la guerre, les Alliés saisirent des tonnes d'archives allemandes en prêtant évidemment une attention très particulière à celles émanant du chancelier du Reich. Or, ils ne trouvèrent rien concernant la destruction de Paris. Tous les documents et témoignages, de sources française, allemande ou autre, confirment qu'on ne trouve nulle part un ordre quelconque de détruire ou de brûler Paris.

C'est l'écrivain yougoslave Edouard Callic, Résistant interné trois ans à Oranienburg-Sachsenhausen, qui, dans son livre *Himmler et son empire*, apporte des informations contradictoires à la légende de la destruction de Paris. Il nous apprend que des documents, découverts au siège du « Reichssicherheitshauptamt - 106, Kurfürstendamm - Berlin », contiennent les directives précises données aux SS qui occupaient Paris et dont le texte est le suivant :

*Le Führer a ordonné l'évacuation de Paris et interdit toutes les*

*destructions d'objectifs industriels, gares ou monuments (sauf les ponts pour retarder l'avance ennemie). L'électricité, le gaz, l'eau et le ravitaillement doivent être remis intacts aux troupes alliées. Les commandants locaux doivent s'efforcer d'éviter les effusions de sang entre les maquisards et les forces armées allemandes.*

Ces directives n'ont rien d'étonnant quand on sait que, lors de sa très matinale visite de Paris en juin 1940, Hitler déclara à son entourage, alors qu'il contemplait Paris du haut de la Butte Montmartre :

*Je remercie le destin qui m'a permis de voir cette grandiose cité qui m'a toujours fasciné. Au début des hostilités, j'ai donné l'ordre à l'armée de contourner la ville et d'éviter tout combat dans la périphérie. Il fallait absolument préserver cette merveille de la culture occidentale, il fallait la garder intacte pour la postérité et nous avons réussi.*

Et il est intéressant d'opposer à cette déclaration la conversation qui eut lieu quelques jours auparavant, le 11 ou 12 juin 1940, rapportée par Henri Amouroux, entre le général Weygand et Winston Churchill à propos de Paris :

*« C'est une ville immense, on peut se battre à la périphérie, on peut se battre au cœur de la cité ; on peut se battre sur les grandes places, dans les ruelles, au coin de chaque immeuble et à tous les carrefours ! On peut la défendre quartier par quartier, rue par rue, maison par maison ! Vous n'imaginez pas combien une grande ville comme Paris peut fixer et engloutir d'effectifs ennemis ! Des armées entières peuvent y trouver leur tombeau. »*

*Il continua longtemps, visionnaire éloquent de monceaux de ruines faisant naître la victoire, évoquant toutes les capitales que l'histoire a détruites et n'en ont pas disparu pour autant. Weygand l'arrêta enfin :*

*« Tout cela n'a plus de sens : réduire Paris en cendres ne changerait rien au résultat final »<sup>(3)</sup>.*

Propos qui n'ont rien d'étonnant dans la bouche de Winston Churchill, grand pacifiste et humaniste devant l'Éternel, par ailleurs citoyen du pays inventeur des camps de concentration en Afrique du Sud pendant la guerre des Boers.

Quatre ans plus tard, en juillet 1944, il rédigea un mémorandum destiné à son chef d'état-major, le général Hastings Ismay, sur un projet de gazage de villes allemandes, mémorandum demeuré secret jusqu'en septembre 1985 et reproduit par la revue *American Heritage* (numéro d'août-septembre 1985) :

*Je veux que vous réfléchissiez très sérieusement à cette question des gaz asphyxiants. (...)*

*Il est absurde de prendre en compte la moralité dans cette affaire alors que tout le monde les a mis en œuvre durant la dernière guerre sans qu'il y ait protestation de la part des moralistes ou de l'Église. D'un autre côté, à cette époque-là, le bombardement des villes ouvertes était considéré comme interdit ; aujourd'hui, tout le monde le pratique comme une chose qui va de soi. Il s'agit tout simplement d'une mode, comparable à l'évolution de la longueur des jupes des femmes (...).*

*Je veux qu'on examine froidement combien ça paierait d'utiliser des gaz asphyxiants (...) On ne doit pas se laisser lier les mains par des principes niais, qu'ils aient été ceux en vigueur au cours de la première guerre mondiale ou bien qu'ils soient au contraire ceux en vigueur au cours de celle-ci (...).*

*Nous pourrions inonder les villes de la Ruhr et bien d'autres villes en Allemagne de telle sorte que la majorité de la population requerrait des soins médicaux constants (...). Il faudra attendre peut-être quelques semaines ou même quelques mois avant que je vous demande d'inonder l'Allemagne de gaz asphyxiants et, si nous le faisons, allons-y carrément. En attendant, je voudrais que cette question soit examinée froidement par des gens sensés et pas par une équipe en uniforme de chanteurs de psaumes rabat-joie comme on en croise ici et là (...)<sup>(4)</sup>.*

Alors, comble de l'ironie de l'histoire, à qui donc faut-il attribuer le fameux *Paris brûle-t-il* ? qui fut le titre du grand film ? À Hitler ou à Churchill ?

En ce qui concerne au moins le chancelier du Reich, le général Walter Warlimont mis en cause par l'auteur de *Paris brûle-t-il* ? (chef adjoint de l'état-major opérationnel de l'OKW) a déclaré, le

16 janvier 1967 (cf. *L'Observateur européen*), qu'aucune directive n'avait jamais été donnée par Hitler de brûler Paris, démenti qui fut intégralement reproduit dans le *New York Herald Tribune*.

Toujours est-il que, selon l'histoire officielle, Hitler aurait, le 7 août 1944, donné oralement les instructions suivantes à von Choltitz : « Il faut détruire Paris de fond en comble, ne laisser debout, au départ de la Wehrmacht, aucun édifice religieux ni aucun monument d'art »<sup>(5)</sup>. Von Choltitz est-il encore crédible ? Il aurait annoncé par téléphone, à Cambrai, au général Speidel, qu'il avait fait miner les principaux monuments historiques de Paris avec des tonnes de dynamite de Notre-Dame à la Tour Eiffel, pour répondre aux instructions du Fiihrer !

Vous pouvez sans doute facilement imaginer, dans l'atmosphère antiallemande survoltée de l'époque, avec quel plaisir les actualités cinématographiques françaises nous auraient présenté, avec commentaires *ad hoc*, les opérations de déminage des trésors architecturaux parisiens ! Aurait-on laissé le sauveur de la patrie, le général De Gaulle, assister au *Te Deum* historique dans une Notre-Dame bourrée de dynamite ? Que nous sachions, Notre-Dame n'a jamais eu besoin d'être déminée.

Une fois encore, bobards et affabulations ! Mais pourquoi les gens d'aujourd'hui ne croiraient-ils pas qu'Hitler voulait détruire Paris quand la majorité d'entre eux - même, hélas, dans les couches de population dites « supérieures » - était persuadée qu'avant de parvenir à la magistrature suprême le chancelier du III<sup>e</sup> Reich n'était qu'un simple petit peintre en bâtiment (métier sans doute méprisable dans l'esprit fragile de la bourgeoisie de la gauche-caviar) ? Alors que, passionné d'architecture, il était aquarelliste ; un aquarelliste peignant souvent des édifices ; d'où, par dérision, son surnom de « peintre en bâtiment ».

Les services de renseignement anglais savaient très bien, depuis l'origine du massacre, qu'en 1940, à Katyn, c'étaient les Soviétiques et non les Allemands qui avaient massivement assassiné 4 500 officiers et soldats polonais. Mais, pour déshonorer l'ennemi et, après 1941, pour ne pas déplaire non plus à l'allié russe, ils

laissèrent courir la rumeur de ce mensonge. Pis, à la fois juge et partie, ils laissèrent le Tribunal international de Nuremberg condamner pour ce crime à la pendaison sept soldats et officiers allemands : Ernst Böhm, Ernst Geherer, Herbard Janike, Heinrich Remmlinger, Erwin Skotki, Eduard Sonnenfeld et Karl Strüffling, et à vingt ans de travaux trois autres innocents : Arno Diere, Erich Paul Vogel et Franz Wiese<sup>(6)</sup>.

Ces hommes avaient aussi pour juges les assassins soviétiques ! Scandaleux, non ? Parce qu'ils sont allemands, on peut-être sûr que ces hommes, même à titre posthume, ne seront réhabilités ni par les Alliés, pourtant chatouilleux sur les crimes allemands, et encore moins par le gouvernement de la Bundesrepublik !

Notons encore, à propos du procès de Nuremberg, que la célèbre communiste française Marie-Claire Vaillant-Couturier, qui avait été lors de ce procès un impitoyable témoin à charge, niera comme une arracheuse de dents, quelques années plus tard, l'existence (pourtant bien réelle) des « goulags soviétiques »<sup>(7)</sup>. Ce qui ne manque pas de laisser perplexe sur la valeur de ses témoignages à Nuremberg.

Car la germanophobie, aussi primaire que trop souvent injustifiée, est toujours prête à resurgir comme un diable d'une boîte au moindre incident, quand bien même l'Allemagne n'y serait strictement pour rien. Que les Anglais, par exemple, au printemps 1996, veuillent absolument, pour de sordides raisons financières, continuer à empoisonner impunément les populations européennes continentales avec la viande infestée (par leur seule faute criminogène) de leurs vaches folles, que l'Allemagne, alors, comme les autres pays européens, veuille légitimement se prémunir contre ce péril, que n'a-t-elle pas dit et fait ?

Voilà, alors, la grande presse britannique, toujours si prompte à retomber sans sa traditionnelle et hystérique fureur xénophobe, se déchaîner contre l'irrédentisme « boche », tandis qu'aux Communes les malheureux Allemands sont à nouveau traités de « nazis », leurs voisins belges et hollandais de « collabos » et de « caniches de boches »<sup>(8)</sup>.

Bref, tout est toujours bon, même si l'Allemand élève la voix à

juste raison, pour lui replonger brutalement, le malheureux, sa grosse tête de boche éternel dans sa cuvette d'eau sale, largement polluée aussi par ses vainqueurs sans merci de 1945.

La germanophobie outre-Manche supplante aussi le traditionnel fair-play britannique. N'a-t-on pas lu dans les journaux anglais, lors de l'Euro 96 de football disputé en Grande-Bretagne, en juin 1996, des propos qui dépassent l'entendement et qui, heureusement, ne seraient plus possibles en France ni dans aucun autre pays d'Europe ? Retour à la haine de la Seconde Guerre mondiale : *The Mirror* titre en gros, à la une, « Achtung, Rendez-vous ! Pour vous, les Fritz, l'Euro 96 est terminé ! ». L'éditorial qui suit est calqué sur l'allocution à la radio de Chamberlain annonçant la déclaration de guerre à l'Allemagne, le même journal exigeant que l'Allemagne « retire son équipe de foot du tournoi sinon un état de guerre de football sera décrété entre nos deux pays » ! *The Sun* exige de l'équipe anglaise qu'elle fasse le « Blitz sur les Fritz »... Le *Daily Star* titre de son côté « Regarde bien, Krauts, l'Angleterre va te réduire en pièces à Wembley ! », tandis que *The Sun* avait auparavant proposé de « brûler en public le drapeau allemand puis d'envoyer les cendres à Helmut Kohl »<sup>(9)</sup>.

À quand un nouveau procès de Nuremberg pour condamner à la pendaison les avants allemands qui marquent des buts et le gardien de but qui empêche les Britanniques de les marquer ?

A lire la presse française et européenne, y compris allemande, on a toujours l'impression que la Seconde Guerre mondiale, officiellement terminée pourtant depuis un demi-siècle, se poursuit toujours.

En janvier 1994, on repoussait la date d'un match amical de football Allemagne/Angleterre parce qu'on s'était soudain aperçu que la date préalablement choisie (celle du 20 avril 1994) correspondait au 105<sup>e</sup> anniversaire de la naissance du Fuhrer du III<sup>e</sup> Reich..., date qui aurait pu être jugée provocatrice, et le journal français *Le Monde* titrait sans rire « L'Ombre d'Hitler sur le stade »<sup>(10)</sup>.

Les poursuites judiciaires, les dénonciations de certains événements, même *post mortem*, s'évalent chaque semaine, pour ne pas dire

chaque jour, dans la presse, rapportés souvent par des journalistes ignares, le plus souvent nés longtemps après le 8 mai 1945. Ainsi, dans *Le Figaro* (p. B23) du 27 mars 1996, un journaliste fait-il intervenir la division SS Charlemagne... à Oradour-sur-Glane... et confond-il la croix de fer avec la croix gammée (!) ... pour s'indigner - dans le pays où l'État utilise (quand il ne l'a pas organisée) une odieuse profanation de sépulture grand-guignolesque comme à Carpentras - qu'une pieuse main vienne déposer « une croix de fer » sur la tombe d'un engagé volontaire de la division Charlemagne !

Scandale encore, le même jour dans le même journal (p. 9) : un Alsacien, se prétendant un « Malgré nous », incorporé en février 1944 dans la 3<sup>e</sup> compagnie du 1<sup>er</sup> bataillon du régiment *Der Fuhrer* de la Waffen SS, ayant participé (et pour cette raison ayant été condamné puis aussitôt gracié en 1953) au douloureux drame d'Oradour-sur-Glane, demande à l'administration française de bénéficier d'une pension d'invalidité pour de légères blessures reçues fin juin 1944 sous l'uniforme allemand... sans que l'administration ait quoi que ce soit à opposer à sa demande... Interférences sur interférences sur les hommes plus de cinquante ans après la cessation des hostilités, qui démontrent, une fois de plus, qu'il serait préférable de tout amnistier définitivement pour, enfin, qu'on en finisse... ! Pour éviter que le Waffen SS Karl Haas, jeune homme âgé de quatre-vingt-quatre ans, ne saute d'un balcon pour échapper aux interrogatoires de la justice italienne... saut rocambolesque de trois mètres cinquante, qui le blesse assez grièvement ; retrouvé en Suisse, ramené en Italie pour servir, croit-on, de témoin à charge contre son camarade, le capitaine Erich Priebke, le téméraire vieillard, se rappelant sans doute que « son honneur s'appelle fidélité », se transforme en témoin à décharge, à la grande confusion de la justice italienne... qui poursuivait l'accusé non pas pour 330 otages fusillés dans les Fosses Ardéatines mais parce qu'il y en avait 335, donc 5 de trop... selon la Convention de La Haye de 1907 qui admettait qu'au meurtre d'un soldat peut répondre en représailles l'exécution de dix otages civils<sup>(11)</sup>, car l'attentat contre les Allemands n'avait fait que trente-trois victimes !



\*  
\* \*

Nous en sommes là en 1996 mais, avec l'inévitable usure fatidique du temps, à court terme un grave problème peut se poser aux nations civilisées : l'Allemagne ne va-t-elle pas bientôt manquer de criminels de guerre ?

C'est sans doute pourquoi, par peur d'en manquer (on n'est jamais si bien servi que par soi-même), le gouvernement masochiste de la République fédérale d'Allemagne s'est aussitôt empressé de demander à l'Italie l'extradition du mauvais témoin de quatre-vingt-quatre ans !

#### NOTES

- (1) *Nouvelle Vision*, n° 27, p. 12 et 13.
- (2) Ancien ambassadeur, ancien interné des camps viêt-minh, *Le Figaro* du 18 novembre 1994, p. 2.
- (3) Henri Amouroux, *Le 18 juin 1940*, p. 120.
- (4) Mark Weber, *A.H.R.* n° 6, p. 55.
- (5) Henri Amouroux, *Joies et Douleurs du peuple libéré*, Tome VIII, p. 611.
- (6) *Rivarol* n° 2248, du 2 juin 1995, p. 12.
- (7) Émission « Histoire parallèle », de Marc Ferro, du 18 mai 1996, sur *Arte*.
- (8) Propos rapportés par *Rivarol* n° 2295, du 31 mai 1996, p. 2.
- (9) Rapporté par le journal *Présent* n° 3614, du 27 juin 1996, p. 1 et 2.
- (10) *Le Monde*, du 21 janvier 1994, p. 4.
- (11) Précision donnée par *Rivarol*, n° 2300, du 5 juillet 1996, p. 8.

# 12

## Le désastreux bilan de la germanophobie et ses conséquences

*« Il est inadmissible de servir la meilleure des causes  
par des inventions, des mensonges, des calomnies. »*

Jean Norton Cm

**I**l n'est absolument pas indispensable d'être un farouche germanophile pour constater les dégâts considérables, avec ses effets pervers, de la germanophobie. Que l'on soit germanophile ou germanophobe, cela n'a strictement aucune espèce d'importance, les faits sont têtus : les confrontations franco-allemandes du dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle ont été pour les deux peuples cousins particulièrement catastrophiques, de façon incommensurable !

Avant de dresser un très général bilan des dégâts, parfois irréparables, il convient de remettre objectivement les pendules à l'heure.

La plupart des Français moyens sont très intimement persuadés, comme on le leur a appris dès l'école maternelle, que l'Allemand est l'éternel redoutable envahisseur de leur pays. En fait, rien n'est plus

faux, malgré les trois dernières guerres. L'Allemagne n'a jamais eu de prétentions atlantiques, ni méditerranéennes. Au contraire, ses prétentions depuis des siècles, et notamment depuis les fameux chevaliers Teutoniques, se sont toujours portées dans le sens absolument contraire, c'est-à-dire vers l'Est. Tout comme la France, du reste, limitée à l'ouest par l'Atlantique, est fortement poussée depuis des siècles à aller traîner ses guêtres au-delà du Rhin.

Or, si l'on prend en compte l'histoire depuis trois siècles et demi, force est de constater que la France a toujours beaucoup plus envahi et occupé l'Allemagne que celle-ci ne l'a fait en France.

La guerre de Trente Ans (1618-1648), où va s'illustrer le cardinal de Richelieu (qui n'est pas le seul envahisseur), va faire connaître à l'Allemagne un véritable holocauste, avec des pertes effrayantes de dix millions de personnes sur une population totale de seize millions.

Entre 1679 et 1684, Louis XIV, avant l'horrible mise à sac de la Rhénanie et du Palatinat (1689) où les Oradour-sur-Glane et les Lidice se compteront par dizaines, aura annexé une partie de la Sarre.

À la longue, les Allemands vont commencer à s'énervier et, après l'inhumaine dévastation de la Rhénanie et du Palatinat par les troupes de Louis XIV, les Français vont, chez les publicistes et les chroniqueurs allemands de l'époque, remplacer les Turcs honnis précédemment comme « têtes de Turcs », et la France va devenir l'« *Erbfeind* », l'ennemi héréditaire.

Cinquante ans plus tard et cent ans après son oncle cardinal, c'est le neveu, le maréchal de Richelieu, qui ira encore promener ses bottes jusqu'à Hanovre lors de la calamiteuse guerre de Sept Ans (1756-1763).

En 1792, trente ans plus tard, la France déclare la guerre à l'Autriche et une coalition austro-prussienne, préfiguration du futur grand Reich du XX<sup>e</sup> siècle, envahit la France pour venir au secours, en vain, de la monarchie française menacée dans son existence par la grande Révolution. Intervention militaire qui se terminera mal pour les sauveteurs par la célèbre victoire des révolutionnaires à

Valmy, ce qui accélérera la fin de la monarchie par la proclamation de la Première République française le 21 septembre 1792. On notera que cette Allemagne, devenue ennemie héréditaire, aura tout de même été terre d'asile pour de nombreux Français après la Révocation de l'Édit de Nantes et pendant la sanglante Révolution.

Pendant une vingtaine d'années, les armées françaises de la Révolution et de l'Empire ne vont cesser, au fil des guerres et des coalitions antinapoléoniennes qui se succèdent, de défiler et de repasser en masse sur les terres allemandes.

En 1807, l'empereur des Français saigne financièrement à blanc la Prusse occupée qui s'en souviendra longtemps.

Si Marseille est devenue, depuis peu, le chef-lieu des Bouches-du-Rhône, Hambourg, vieux port de la Hanse, devient chef-lieu des Bouches de l'Elbe.

En moins de deux siècles, soit entre 1618 et 1815, les interventions et promenades militaires françaises en Allemagne n'ont pas été exceptionnelles. C'est le moins que l'on puisse dire. En comparaison, les brèves occupations prussiennes en France en 1815 et 1871, allemandes en 1914-18 (très partielles) et en 1940-44, ne font pas le poids. Est-il utile de rappeler que, plus de cinquante ans après la Seconde Guerre mondiale, il y a encore, en 1996, un état-major militaire français en poste à Baden-Baden, malgré l'effondrement du bolchevisme en Russie et en Europe de l'Est et la réunification de l'Allemagne ?

\*  
\* \*

En fait, il faut bien être obligé de reconnaître très objectivement :

1°) Que la France, monarchiste ou républicaine, habituée depuis de longs siècles à être la première puissance dominatrice de l'Europe continentale (réglant traditionnellement pendant des siècles ses comptes avec une seule Angleterre éternellement et viscéralement antieuropéenne), n'a jamais bien accepté la présence à ses frontières orientales d'une Allemagne unifiée et donc puissante,

quand bien même celle-ci ne nourrirait aucune hostilité particulière à son égard, ni aucun fantasme d'inasion ;

2°) Que lors des trois dernières guerres franco-allemandes, dont les deux dernières ensanglantèrent la planète tout entière, deux fois sur trois ce fut la France qui déclara la guerre à l'Allemagne (en 1870 et en 1939), pour se ramasser en ces deux occasions de mémorables et fulgurantes déculottées militaires. Déculottées militaires, de Trochu à Gamelin, sans mentionner les autres, dues en particulier aux critères de sélection des chefs des armées françaises, ceux d'être, à défaut d'un génie militaire, d'une parfaite docilité au médiocre pouvoir en place, qu'il soit impérial ou franc-maçon. Ce qui, en face, dans le camp allemand, n'a jamais été le cas puisque, même sous le régime national-socialiste du chancelier du IIP Reich, considéré trop souvent à tort comme un régime totalitaire (comme le régime soviétique) alors qu'il n'était qu'autoritaire, c'était la seule valeur militaire qui comptait. Et l'on sait maintenant combien de généraux et officiers supérieurs de la Wehrmacht (maréchal Rommel, etc.) n'étaient pas obligatoirement des admirateurs, pour diverses raisons, du régime national-socialiste. Ce qui ne les empêchait pas de gagner « professionnellement » et « patriotiquement » des batailles.

Ce qu'avait très bien perçu Bismarck, qui écrivait, le 23 février 1871, dans un message adressé à Jules Favre qui s'était efforcé, à l'entrevue de Ferrières (19-20 septembre 1870), de s'opposer aux exigences de Bismarck sur les conditions de l'armistice et de la capitulation de Paris :

*Quel que soit le patriotisme d'une nation, elle ne peut improviser des armées. Au commencement de la campagne, nous avons trouvé le troupier français avec toute sa valeur, seulement il était commandé par des chefs incapables et c'est pourquoi nous vous avons battus. Aujourd'hui, ceux que vous nous opposez ne manquent ni de courage ni d'abnégation, mais ce sont des paysans et non pas des soldats ; ils ne peuvent tenir contre nos troupes depuis longtemps aguerries et façonnées au métier des armes.*

Et pourtant, simple petite remarque en passant, et autre tabou à

faire tomber : les Allemands, plus peureux souvent devant la mort que les Français, ont toujours eu une admiration sans bornes pour le courage du soldat français ; les charges de cavalerie française de 1870, les saint-cyriens de 1914-18 partant à l'assaut en gants blancs et casoar sur la tête, les ont toujours beaucoup touchés.

Autant l'armée allemande a toujours été très féroce contre les francs-tireurs, les maquisards et autres hommes sans uniforme qui lui tiraient dans le dos, autant il faut lui reconnaître, *a contrario*, son côté chevaleresque et sportif lorsqu'elle avait affaire, en 1870, en 1914-18 et en 1939-45, à ceux qui, en uniforme, se battaient courageusement contre elle jusqu'à la reddition finale. Combien de fois l'armée allemande n'a-t-elle pas rendu les honneurs militaires et présenté les armes aux valeureux vaincus qui se rendaient ! Honneur qui, malheureusement, n'a que trop rarement été le cas des armées alliées généralement anglo-saxonnes, pour qui l'ennemi est toujours un voyou ou un délinquant. Et plus il s'est battu jusqu'au bout avec courage et abnégation, plus il est criminel de guerre, voire criminel contre l'humanité.

À titre d'exemple, lorsque, le 21 juin 1940, après la sinistre déconfiture meurtrière de l'armée française, sa délégation conduite par le général Huntziger se présenta aux autorités allemandes, le général allemand von Tippelkirch s'avança pour dire : « Ce n'est pas à moi, c'est à vous que les honneurs militaires vont être rendus ! ». À la suite de quoi la garde personnelle du Führer leur présenta les armes ! Le lendemain, 22 juin, lors de la signature de l'armistice, le général Keitel, qui cinq ans plus tard signera la capitulation sans condition du IIP Reich et, vaincu, sera pendu en 1946 à Nuremberg comme criminel de guerre, prononcera aux vaincus français de 1940 les paroles suivantes :

*Il est honorable pour un vainqueur d'honorer un vaincu. Je tiens à rendre hommage au courage du soldat français. Je demande une minute de silence pour honorer la mémoire de ceux qui, de part et d'autre, ont versé leur sang pour leur patrie...*

Et ce ne fut pas tout, comme le rappela dans *Le Figaro* (du 10 juillet 1992, p. 2) l'historienne Marie-Madeleine Martin, le général

Keitel, quelques instants plus tard, prit à part le général Huntziger pour lui dire, les larmes aux yeux (*sic*) qu'« il comprenait la douleur d'un soldat dans une telle circonstance ».

Citons donc la conclusion fort pertinente de l'historienne française :

*En ces jours de juin 1992, où nous n'entendons parler que d'une Europe de marchands, de financiers et de bureaucrates, l'évocation d'une Europe de l'honneur militaire aurait pu nous rappeler aussi le temps où la chevalerie occidentale vénérât les mêmes impératifs...*

À Nuremberg, c'étaient de tels hommes qui étaient au banc des accusés en tant que criminels de guerre devant leurs juges. À Keitel, on ne rendra pas son sabre, on ne lui présentera pas les armes, on ne le passera même pas par les armes, on le pendra comme un vulgaire assassin ! Car pour les juges des vainqueurs, que valait l'honneur d'un malheureux vaincu sans dollars ?

Pour ceux qui avaient tué à coups de bombes aveugles et criminelles 800 000 civils allemands et 50 000 Normands, qui demain traiteraient au napalm des centaines de milliers de civils vietnamiens, qui seraient responsables, par l'imposition d'un blocus inhumain, de la mort d'au moins 450 000 (chiffre de la FAO en 1996 : 560 000) enfants irakiens, sans oublier l'atomisation historique de populations civiles à Hiroshima et Nagasaki, jamais aucun problème moral et juridique ne se posera. Malheur aux vaincus ! La condition nécessaire et suffisante pour être criminel de guerre, même cinquante ans après la guerre, est d'être allemand : c'est ça, la germanophobie !

Voir des Anglo-Saxons, en 1914-18 ou en 1939-45, présenter les armes à de glorieux combattants allemands obligés de se rendre, cela, sauf omission ou erreur de notre part, ne semble s'être jamais vu ! Nous ne pensons pas, du reste, à titre d'exemple, que les soldats allemands qui se rendirent à Monte Cassino, après une résistance mémorable particulièrement héroïque, bénéficièrent des chevaleresques honneurs militaires de la part de leurs adversaires...

Les dégâts causés depuis 1870 par cette rivalité franco-allemande, nourrissant une germanophobie trop souvent outrancière et criminogène, auront été considérables, notamment pour la France. Sur trois guerres, deux défaites militaires cuisantes, auxquelles succéderont deux guerres civiles meurtrières : la Commune en 1871 et l'Épuration en 1944-1947.

Dans de nombreux domaines, les conséquences seront catastrophiques :

Sur le plan de la démographie. Déjà handicapés par une faible natalité endémique due à l'esprit malthusien d'une grande partie de sa population, la France va, en soixante-quinze ans, être à trois reprises saignée à blanc, la plus grande saignée étant celle de la Grande Guerre (1914-18). Saignée d'autant plus grave qu'elle va faire disparaître à la fleur de l'âge des centaines de milliers de jeunes paysans, de jeunes ouvriers, mais aussi toute une élite. Il faut voir, par exemple, le monument aux morts de la ville de Vitré, en face de l'Hôtel de Ville, celui de Honfleur et ceux, effrayants, de nombreuses petites villes et même de villages de France. Il n'est pas rare de découvrir, dans de minuscules villages, vingt, parfois trente patronymes gravés dans le marbre ou le granit du monument aux morts local. Funeste conséquence : à partir surtout des années 1970, on verra les pages nécrologiques des journaux de France se couvrir de jolis noms bien français de « vieilles demoiselles », car toute une génération de femmes, principalement celles nées entre 1890 et 1900, aura dramatiquement manqué de prétendants et disparaîtra au fil des ans sans aucune descendance...

Sur le plan moral, après l'inoubliable enthousiasme de la fausse victoire de 1914-18, gagnée seulement *in extremis* par l'arrivée en secours d'un million de « boys » américains sur le front, beaucoup de Français et notamment les anciens combattants, après quatre ans de boue, de sang, de merde, vont se retrouver confrontés à la réalité quotidienne et rapidement se demander « à quoi ça a servi ? » avant

de retomber dans les gros problèmes engendrés par le conflit.

Cet état d'esprit est magnifiquement illustré par une réflexion d'un jeune Normand de 1919, amputé des deux jambes, adulé et choyé par de bonnes dames françaises patriotes et compatissantes qui ne cessaient de le féliciter de son courage et de son héroïsme ; aussi, avait-il dit, hélas, un jour la vérité brute à l'une de ces admiratrices : « Oui, Madame, aujourd'hui je suis un héros, mais dans moins de deux ans je ne serai plus qu'un pauvre cul-de-jatte ! »

Il y a encore beaucoup de blessés qui continuent de mourir, notamment les plus ou moins gazés à l'hypérite dont les poumons vont craquer dans les dix prochaines années qui suivront la fin de la guerre.

Car le bilan humain est, pour la France (déjà atteinte depuis de longues décennies par la maladie, mortelle à terme, du malthusianisme), absolument catastrophique : près d'un million et demi de morts, six cent mille mutilés, plus de trois millions de blessés, et le pire est le prix exorbitant payé par la jeunesse : 27 % des jeunes gens français âgés de dix-huit à vingt-sept ans sont morts !

Tout cela aussi parce qu'un nombre de généraux français, véritables bouchers aux abattoirs humains, sans génie militaire, sans inspiration ni imagination, vont inlassablement, semaine après semaine, mois après mois, envoyer des centaines de milliers d'hommes à une mort certaine prévue d'avance ; et ceux des officiers supérieurs lucides - nous en avons connu proches de nous - qui refuseront d'envoyer leurs hommes à une mort stupide programmée perdront leurs galons : ils seront « cassés » ! « Mort, où est ta victoire ? »

Alors, dès le lendemain de cette fausse victoire, la malheureuse France, vidée de son sang le plus jeune et le plus dynamique, saignée à blanc, devra remplacer ses morts autochtones par des Polonais, des Italiens, des Espagnols par centaines de milliers. Messieurs Dupont et Durand étant tombés au champ d'honneur, c'est Monsieur Garcia qui deviendra rapidement le patronyme le plus fréquent en France. Immigration d'Européens, catholiques certes, facilement assimilables, mais qui en annonce pour quelques décen-

nies plus tard une autre, africaine et musulmane, globalement inassimilable. Mais la France ne payait-elle pas lourdement et tragiquement son goût immodéré des aventures guerrières puisque :

*Pour toutes les guerres menées de 1801 à 1933, la France est concernée pour 28 %, l'Angleterre 23 %, la Russie 21 % et l'Allemagne et la Prusse réunies pour 8 % seulement... Aucun roi de Prusse ne peut, de loin, rivaliser avec Louis XIV ou Napoléon I<sup>er</sup>.*

Curieux pays tout de même que le nôtre, qui passe sa vie à rogner les budgets militaires, à vilipender le militarisme et qui ne peut s'empêcher de se précipiter tête baissée dans toutes les aventures militaires possibles et imaginables dans le monde entier, la dernière guerre du Golfe de 1991 en étant l'un des exemples les plus criards... Comme si la logique de guerre était une inévitable logique française, quand bien même l'illogisme irresponsable et criminel d'une telle politique ne puisse aboutir qu'à des échecs, voire à des déculottées militaires ; raisons, sans doute, pour lesquelles les unités d'élite de l'armée française comme la Légion étrangère ou l'infanterie de marine ne peuvent célébrer que des défaites : Camerone ou Bazeilles. Toujours du sang français qui coule dans l'héroïsme et le panache, mais pas de cartouches !

*A contrario*, quand l'Allemagne a une armée, elle la soigne et la respecte comme elle soigne et respecte tout ce qu'elle entreprend et, quand elle fait sérieusement la guerre, ses soldats ont des cartouches... C'est sans doute cela qu'on appelle le militarisme allemand.

\*

\* \*

Après un magnifique élan militaire national pour battre l'Allemagne, le clivage de guerre civile endémique droite/gauche renaît peu à peu.

La guerre terrible a laissé dans le peuple français, de gauche comme de droite, un traumatisme certain qui avait déjà commencé alors même qu'elle se déroulait. Henri Barbusse, écrivain

communiste, recevra le Prix Goncourt en 1916 pour son best-seller, *Le Feu*, dont le réalisme non conformiste (réalisme un peu trop « littéraire », d'après Jean Norton Cm (1879-1949, grand spécialiste du témoignage de guerre et lui-même ancien combattant, alors que Barbusse n'a jamais vu le front...) tranchera sur les livres cocardiers de l'époque, après que Jean Galtier-Boissière eut fondé dès 1915 le célèbre *Crapouillot*.

Dans une grande partie du peuple, largement endeuillée, les idées de sacrifice, de courage, de patrie sont dévaluées, parce que beaucoup trop de sang a coulé, parfois inutilement et, hélas, scandaleusement. L'armée aussi va, au fil des années de l'entre-deux-guerres, être de plus en plus regardée par les milieux populaires comme étant seulement le principal support de la bourgeoisie et du capitalisme. Car la gauche va être - et cela a commencé avec la Révolution d'octobre 1917 en Russie -, de plus en plus dominée par le parti communiste, totalement inféodé au nouveau régime totalitaire installé à Moscou. Celui-ci, au nom de l'internationalisme, ne cesse de prêcher dans les pays bourgeois la politique de « la crosse en l'air », sauf pour la patrie des travailleurs. Ceci au nom de la paix, mot magique qui touche les foules au cœur après les effroyables massacres de la Grande Guerre, encore trop frais dans les mémoires.

Montée de la gauche marxiste partout en Europe depuis 1917, qui va, avec l'inefficacité et la corruption des démocraties, provoquer dans de nombreux pays de violentes réactions patriotiques et amener au pouvoir des régimes nationalistes en Italie en 1923, en Allemagne en 1933, en Espagne en 1939, révolution nationaliste qui rate de peu en France le 6 février 1934.

1936 sera l'année cmciale : la gauche triomphe en France bientôt aux prises avec une vague de grèves de caractère quasi insurrectionnel ; l'Allemagne reprend son bien en réoccupant *manu militari* la Rhénanie avec 30 000 hommes le 7 mars. Le 17 juillet commence, quoi qu'on en dise, la Seconde Guerre mondiale en Espagne avec l'insurrection nationaliste. Deux camps se constituent progressivement : celui des nationalistes, représenté par les régimes

européens dits fascistes, et celui des internationalistes, représenté par les Soviétiques de Moscou et les capitalistes mondialistes yankees, philosophiquement ennemis mais, de fait, alliés ; alliance qui commencera sur le terrain pendant la guerre d'Espagne dans les Brigades internationales avant de se concrétiser en 1941 contre les forces de l'Axe.

En France, la cuisante déculottée militaire de mai-juin 1940 - conséquence directe de la trop chère et épuisante fausse victoire de 1918, de l'arrivée au pouvoir en 1936 d'une gauche démagogique, antimilitariste, à la remorque des Anglo-Saxons, de la direction des armées par une ganache rarissime, syphilitique au stade tertiaire, le général Gamelin, qui ne croit ni aux blindés ni même au téléphone et prépare avec la ligne Maginot la guerre de 1914-18, la IIP République disqualifiée - fait remettre légalement les pleins pouvoirs au glorieux vieux maréchal Pétain qui entame pour l'avenir et le salut de la patrie une « révolution nationale ».

La France change de régime, abandonnant la fumeuse et irréaliste devise des idéalistes rêveurs de la Révolution de 1789, « Liberté, Égalité, Fraternité », pour prendre celle, tangible, qui a fait la grandeur et la force des peuples européens depuis des siècles, « Travail, Famille, Patrie ». Pour tout Européen, chrétien ou non, il n'y a rien à dire sur ces valeurs. Ce sont, à quelque chose près, des valeurs reconnues par tous les régimes nationalistes européens, y compris le régime nationaliste allemand.

La défaite inéluctable des forces de l'Axe, en 1945, en raison des rapports de forces démographiques, financiers, territoriaux, etc., va diaboliser, sataniser les vieilles valeurs ancestrales de l'Europe profonde, qu'elles soient germaniques, celtiques ou latines. Ceux qui ont gagné la guerre de 1939-45 sont uniquement les Soviétiques antichrétiens et athées, et les Anglo-Saxons adorateurs du veau d'or, qui se sont appliqués depuis cinquante ans à imposer leurs valeurs

et gommer celles de l'Europe. Simple petite incidence pour la France : les gaullistes, leurs alliés, ont pris la même tangente...

Or, tous les régimes fondés sur les racines ancestrales de la famille et, par extension, de la patrie ont été vertueux, c'est-à-dire, sans parler du Décalogue, encourageaient les valeurs morales fondamentales des sociétés humaines depuis même la préhistoire : respect de la famille, des anciens, sens de l'honneur, exaltation du courage, exhortation au travail bien fait, esprit de sacrifice, etc. Et beaucoup de braves gens, trompés par la propagande des Soviets destructeurs des sociétés humaines traditionnelles, et par celle des « commerçants » américains puritains, adoreurs du seul Veau d'or, n'ont pas vu venir les périls futurs. La plupart ont applaudi, sans même le savoir, à leur propre défaite future, à leur propre décadence. Hier, la famille était la première cellule sacrée de la patrie ; demain, par le renversement des valeurs vaincues en 1945, seraient mises au pinacle la destruction de la famille, l'exaltation de l'avortement et de l'homosexualité.

De Gaulle lui-même, qui, pendant les années de guerre, n'avait cessé depuis son petit confort londonien d'appeler les Français à la désobéissance totale contre un pouvoir pourtant légitime, allait hériter, en 1968, des « petits chiens de sa chienne », ces petits bourgeois gâtés et anarchistes élevés dans le culte de la Résistance, qui se révoltaient contre l'ordre, contre la morale et contre tout, voulant, malgré leur intolérance à l'égard des valeurs du passé, écrire en rouge « Il est interdit d'interdire ».

Derrière cette chienlit, refus de l'ordre et de la discipline, on pouvait déjà constater les dégâts de tant de décennies de germanophobie paranoïaque : ils étaient tous « des juifs allemands » face aux « CRS-SS », références obsessionnelles obligent. Beaucoup d'idiots utiles applaudissaient à la division de l'Allemagne, oubliant qu'elle était le cœur de l'Europe et que celle-ci était colonisée à l'est par les communistes, à l'ouest par les cow-boys américains, brutes incultes qui soulèvent le cœur et la colère de tant de gens pourtant si différents, depuis Henri de Montherlant dans *Le Chaos et la nuit*, par la voix de Don Celestino :

*Une seule nation qui parvient à faire baisser l'intelligence, la moralité, la qualité de l'homme sur presque toute la surface du globe, cela ne s'est jamais vu depuis que ce globe existe. J'accuse les États-Unis d'être en état constant de crime contre l'humanité.*

jusqu'à Léon Trotski :

*Les États-Unis ont pour colonnes d'Hercule la vulgarité et la bêtise.*

en passant par l'ineffable Jean-Edern Hallier :

*L'Amérique a grossi sans évoluer, comme une larve.*

Ces propos pourraient paraître exagérés, voire grossièrement outranciers, s'ils n'étaient malheureusement confirmés, en 1996, par l'initiative d'un candidat républicain à la présidence des États-Unis d'Amérique, Monsieur Dole : envoyer une belle lettre à « Monsieur Goethe » au Goethe Institut pour lui demander de lui apporter son soutien dans sa campagne électorale !

Tant il est facile aussi, pour le moindre commun des mortels, de constater *de visu* que presque tout ce que l'Amérique produit est laid, grossier, épais et clinquant : du billet de banque au timbre-poste, en passant par l'automobile ou la brosse à dents. De New York à Las Vegas, c'est le paradis du mauvais goût. Et quel apport culturel nous reste-t-il des Américains ? Du chewing-gum au Coca-Cola, en passant par les inévitables Mac-Do qui pullulent comme les chancres de la vérole : le rap et le tag qui polluent nos oreilles et le cœur de nos villes, tandis que Richard Wagner demeure un musicien maudit que l'on joue presque en s'excusant... ?

A propos de musique, le million de « boys » américains qui couraient, dès 1917, fort à propos au secours des armées alliées décimées et démoralisées, en s'écriant « La Fayette, nous voilà ! » (merci La Fayette !), participèrent largement, avec la vague d'américanophilie qui s'ensuivit, à la publicité et à la diffusion du jazz (terme d'argot négro-américain qui désignait l'acte sexuel) en France et en Europe. Mainmise de la culture négro-américaine sur l'Europe qui s'accentuera encore évidemment après la Seconde Guerre mondiale.

Rappelons, en passant, que c'est la vague de germanophobie qui

s'empara des États-Unis après sa participation à la fin de la Première Guerre mondiale qui fut, à l'origine, l'une des raisons de la promulgation, en octobre 1919, de la funeste « Prohibition » de tout alcool au-dessus de 0,5°, cause de tant de trafics et de corruption d'hommes politiques. Ce que les puritains et les évangélistes n'avaient pas obtenu au XIX<sup>e</sup> siècle, ils allaient l'avoir grâce à l'antigermanisme ambiant : la plupart des brasseurs et producteurs de whisky aux États-Unis étaient d'origine allemande !

De dérive en dérive, l'Europe vaincue dans les faits sera fatalement condamnée, au cours du XX<sup>e</sup> siècle, à subir la mode du jazz, du jazz-rock, puis du rock, puis du rap, retour progressif de la musique vers ses formes extraverties les plus primitives depuis le début de l'humanité. Raison pour laquelle il n'est plus rare d'entendre, dans les grandes villes européennes, résonner le tam-tam autrefois cantonné dans les plus profondes et plus reculées forêts de l'Afrique.

Effet pervers qui, évidemment, s'est répercuté sur la danse, toujours liée à la musique. Adieu valse, tangos et autres danses pendant lesquelles on avait encore le plaisir furtif, naturel et sain, toujours renouvelé, de tenir dans ses bras la personne du sexe opposé et complice. La danse aujourd'hui, pratiquée dans les cavernes quasiment infernales des discothèques où bruits assourdissants et lumières aveuglantes et blessantes sont trop souvent insupportables, n'a plus rien à voir avec celle, paisible et agréable, de l'Europe traditionnelle. Chacun, emprisonné dans un blue-jean unisex (géniale invention américaine, c'est-à-dire glaciale en hiver et torride en été), danse tout seul pour soi au contact d'une foule dense à la limite de gesticulations hystériques, mais sans contact physique personnel (victoire sans doute de l'insupportable puritanisme américain). La danse ainsi pratiquée dans ce contexte est à la danse ce que la masturbation est à l'amour.

Allons... allons... lorsqu'il nous est donné, par le plus grand des hasards, d'entendre encore jouer un vieil accordéoniste, musique mineure, autrefois la risée méprisante des bourgeois, il vous pousse soudain une forêt de petits frissons sur les avant-bras, le dos et la

poitrine, et vous avez, enfin, l'envie irrésistible de chialer...

Cela dit parce qu'il y a bien longtemps que les Européens auraient dû, avant d'être colonisés par les garçons-vachers incultes d'Amérique du Nord, déclarer une Doctrine de Monroe (2 décembre 1823) interdisant à toute nation non européenne d'intervenir dans les affaires européennes. Mais, sans doute, cela n'aurait pu se faire, hélas, pour cause de germanophobie en raison de l'hostilité de la France, de l'Angleterre et de la Russie. Raison pour laquelle l'Europe qui se constite aujourd'hui n'est pas seulement une Europe américaine mais, encore pis, une colonie américaine.

Citons ci-dessous l'un des plus brillants représentants de la culture américaine, l'écrivain Hemingway, l'un des plus connus et lus en France avec son best-seller *Le Vieil Homme et la mer*. Il publiait, en 1942, *Men at war* (Hommes en guerre), dont l'introduction, toute en nuances, laissait percevoir une germanophobie quasi génocidaire qui n'avait rien à envier aux déclarations déjà citées de Théodore N. Kaufman, de Ehrenburg ou de de Lattre de Tassigny, tous obsédés par la tentation maniaque de stérilisation du peuple allemand :

*Quand cette guerre [celle de 14-18] fut gagnée, l'Allemagne aurait dû être effectivement détruite de façon à ce que nous ne dusions pas avoir à la combattre de nouveau cent ans durant, ou, si cela avait été fait suffisamment bien, pour toujours.*

*Ce qui ne peut vraisemblablement être obtenu qu'au moyen de la stérilisation, laquelle peut être accomplie par une opération à peine plus douloureuse qu'une vaccination et peut être aisément rendue obligatoire. Tous les membres des organisations nazies devraient y être soumis si tant est que nous cherchions à obtenir une paix qui ne soit pas simplement un souffle d'air frais entre deux guerres. La façon dont nous gagnerons la guerre et celle dont la paix sera imposée n'ont aucune espèce d'importance, à partir du moment où, à défaut de recourir à cette opération, il y aura une nouvelle guerre sitôt que les nazis vaincus auront pu s'y préparer. Et ils y parviendront toujours, puisque les conquérants suivent certaines règles tandis que les Allemands n'en connaissent aucune. Mais actuellement il n'est pas*



*indiqué de se faire l'avocat de la stérilisation puisque cela ne ferait qu'accroître la résistance que rencontrent sur le terrain le gouvernement et les troupes alliées. C'est pourquoi je ne m'en fais pas l'avocat. Je m'y oppose. Cependant là est la solution finale<sup>(2)</sup>.*

Sur le plan artistique, la germanophobie accélérera sans doute, après l'absurdité de l'hécatombe de 1914-18, le développement du dadaïsme, puis, par voie de conséquence, du surréalisme ou la défiguration de l'art classique européen. Comme si l'Europe, après son suicide, n'osait plus se regarder en face, sinon devant des visages et des corps laids et défigurés...

Décadence de l'art figuratif en peinture comme en sculpture qui aboutira à ce que produisent certains artistes aujourd'hui : compactage d'ordures, crottes de chien en bouteilles, quelques points blancs sur un rectangle noir ou vice versa, peu importe. Bref, la culture du « pipi-caca », comme la nomment les rares critiques clairvoyants qui, comme le petit garçon d'un conte de Hans Christian Andersen, voient encore le roi tout nu quand il est tout nu. Puisque la belle peinture, la belle sculpture figurative (comme celle d'Arno Breker, etc.) seront prosrites en tant que symboles de l'art national-socialiste allemand diabolisé. Régression, donc, du libre-arbitre de l'individu en matière de goût, astreint à l'« artistiquement correct » sous peine d'être immédiatement politiquement catalogué et condamné. Vous n'aimez pas Picasso, vous êtes un anticomunisme primaire ; vous n'aimez pas Chagall, vous êtes un ignoble antisémite ; vous aimez Rodin, Breker et Belmondo, vous êtes un horrible fasciste rétrograde et raciste.

\*  
\* \*

Mais le pire est sans doute la retombée juridique de la germanophobie.

Tout le monde sait que, depuis le 8 mai 1945, la terre entière n'a cessé, surtout en Afrique et en Asie, de se découper en petits morceaux, que les camps de la mort ont perduré dans l'ancienne URSS pendant encore quarante-cinq ans, que les États-Unis ont,

après avoir atomisé Hiroshima et Nagasaki, fait des centaines d'« Oradour-sur-Glane » au Viet-Nam, certes « propres », car par avion, au napalm, sur des civils, femmes, enfants et vieillards ; des centaines de milliers de morts civils passés tranquillement par pertes et profits, seule morale des soldats de Wall Street. Mais seuls les crimes allemands ont droit à une place particulière dans l'historiographie universelle.

Pour éviter que ces crimes ne soient remis en question par les historiens, certains pays, et plus particulièrement la France, se sont équipés d'un arsenal de lois bâillons et anticonstitutionnelles puisque supprimant pratiquement la liberté d'expression, la recherche historique. Contraires au droit en usage en Europe continentale depuis des siècles, elles légalisent le délit d'opinion, voire le délit d'intention et, pis encore, celui de mauvais sentiments (loi Gayssot du 14 juillet 1990). Là encore, paradoxe de cette société libertaire ultra-permissive des Droits de l'Homme, qui provoque la dérive du droit et notamment du droit romain vers les formes les plus régressives du droit humain, notamment celui à base religieuse moyen-orientale, qui aboutit toujours aux éternels procès en sorcellerie, où le « non-dit » ou les « on-dit » ou les « si ce n'est toi, c'est donc ton frère... » peuvent devenir des motifs d'inculpation et de condamnation !

Mais combien de Français, contribuables pliant sous le poids trop lourd des impôts, savent-ils qu'aujourd'hui, alors que la police est souvent incapable d'assurer leur sécurité par manque de moyens et que leurs kiosques à journaux étalent les plus perverses revues pornographiques homosexuelles, des fonctionnaires de la « police juive de la pensée », selon l'expression même d'Annie Kriegel, perquisitionnent à leurs frais les librairies « douteuses », taxées d'extrême droite, afin de vérifier que les livres révisionnistes ne soient pas en exposition ou en vente ? Effrayant, odieux de se souvenir que, depuis le début de ce siècle, des millions de Français sont morts sous la bannière de la germanophobie pour laisser à leurs enfants et petits-enfants cette liberté-là ! Alors que par ailleurs tout est permis, y compris parfois de tuer autrui, il est interdit de mal penser et encore plus de le dire ou

de l'écrire. Étrange, donc, qu'avec pour toile de fond l'éternelle germanophobie outrancière, la victoire de la liberté du 8 mai 1945 sur le prétendu totalitarisme aboutisse à sa négation. Étrange situation, encore, de voir dans les années 1990 ceux qui n'ont cessé de s'en prendre aux démonstratifs autodafés nationaux-socialistes allemands de la fin des années trente s'employer médiatiquement et parfois physiquement à interdire au public l'accès aux librairies révisionnistes, alors que les catholiques ont supporté pendant des siècles le parfois très stupide Index du Vatican et que les peuples soumis pendant des décennies au totalitarisme communiste n'ont jamais trouvé d'autres livres que ceux ayant reçu l'imprimatur du parti !

Nous avons appartenu à la génération qui apprenait l'allemand dans des livres scolaires où les poèmes de Heine paraissaient sous le nom de « *Unbekannte Dichter* » (poète inconnu), mais paraissaient tout de même in extenso. A-t-on jamais vu, sous régime communiste, un seul texte de Trotski, Kravtschenko ou de Soljénitsyne, paraître au moins sous la dénomination d'« écrivain inconnu » ?

Respectueux des lois drastiques et pénales en vigueur dans la République française, nous nous refusons à prendre partie dans le débat révisionniste qui oppose depuis cinquante ans « négationnistes » et « exterminationnistes », débat qui a pris un tour passionnel au printemps 1996 avec la parution du livre *Les Mythes fondateurs de la politique israélienne* de Roger Garaudy, personnage évolutif inclassable puisque tour à tour communiste, chrétien de gauche et converti à l'Islam, en tout cas fort peu suspect de sympathies nationales-socialistes ou fascistes. Ne voilà-t-il pas qu'il est soutenu par l'abbé Grouès (ancien député MRP ayant refusé, en 1946, l'amnistie politique pour les mineurs du camp vaincu), plus connu sous le nom de « l'abbé Pierre », ecclésiastique d'origine bourgeoise qui, en cinq décennies, a réussi médiatiquement à sculpter sa propre statue d'un saint Vincent de Paul du XX<sup>e</sup> siècle ! Statue immédiatement déboulonnée par la grande presse. Alors que la France connaît une situation économique et financière très préoccupante, qu'elle compte plusieurs millions de chômeurs, l'événement qui n'aurait dû être qu'une tempête dans un verre d'eau s'enfle au point de devenir

un véritable ouragan médiatique. Parodiant sans doute le titre d'un célèbre roman de Balzac, le directeur de la rédaction du *Figaro*, Franz-Olivier Gissbert, transforme l'abbé Pierre en abbé Mouret en lui conseillant de s'inspirer du Talmud (« Le silence est le remède à tous les maux », *Le Figaro* du 30 avril 1996). C'est confirmer qu'il faut toujours se taire en France ! C'est dire aussi combien la France est malade encore de la Seconde Guerre mondiale ! Gravement atteinte, certainement.

\*  
\* \*

Fonds de commerce des deux principaux partis politiques qui ont, depuis cinquante ans, directement, indirectement ou sournoisement dirigé la France (le parti gaulliste, sous ses différentes appellations, depuis le MRP, etc., et le parti communiste), la Seconde Guerre mondiale et sa fille héritière, l'Épuration, demeurent toujours les principaux centres d'intérêt et les éléments moteurs de la politique française. Hélas !

Comme, malheureusement pour eux, la plupart des acteurs des deux camps de ces malheureux événements sont enterrés ou, pour quelques survivants, d'âge très avancé, comment continuer le combat ? Tant il est vrai que la France a toujours préparé la dernière guerre : celle de 1870 en 1914, celle de 1914 en 1939, celle de 1939 en l'an 2000, raison pour laquelle aujourd'hui on combat tant le national-socialisme et le fascisme, pourtant morts en 1945. Raison pour laquelle, aussi, la France entre en cette fin de siècle de plain-pied dans une atmosphère de révisionnisme historique nauséabonde où s'instaure ce qu'on pourrait appeler un « droit rétroactif *post mortem* » aboutissant à des condamnations posthumes, qui peut atteindre des prix Nobel. C'est le cas de l'auteur d'un authentique best-seller, *L'Homme, cet inconnu* : Alexis Carrel. Un véritable safari anti-rues « Alexis Carrel » a fait fureur en France dans les années 1995-96 sous la pression d'un bon nombre de lobbies, alors que sa capitale continuait à avoir une place et une station de métro « Stalingrad »...

Mais si, de nos jours encore, un humoriste répandait le bobard que la capucine était la fleur préférée du maréchal Pétain ou de son ministre Pierre Laval, on verrait les mêmes lobbies se former en cortèges protestataires dans les rues et faire signer des pétitions pour la débaptisation du boulevard des Capucines...

Interminable dérive, parfois absurde, de la germanophobie sur le peuple français médiatiquement encadré.

### Notes

(1) H.J. Scheeps, cité par Gustav Sichelschmidt dans *Der Ewige Deutschenhass*.

(2) Cité dans la revue *Annales d'histoire révisionniste*, n° 1, printemps 1987, p. 163.

# 13

## Y a-t-il une conclusion ?

« *La raison du plus fort  
est toujours la meilleure.* »

Jean de La Fontaine

« *R*adio-Paris ment, *Radio-Paris* ment, *Radio-Paris* est allemand ! » Ce sont des centaines de fois que nous, enfants normands, entre deux bombardements de la RAF, avons entendu ce slogan à la *BBC*, à la lumière de pauvres bougies vacillantes, derrière des persiennes impérativement closes pour cause de couvre-feu. Nous avons atteint l'âge de raison, celui où l'enfant commence à vraiment discerner le bien du mal.

« Les sanglots longs des violons de l'automne » allaient avoir une saison d'avance, au printemps 1944, en Normandie. Bientôt *Radio-Paris* serait libéré des Allemands. *Radio-Paris* ne serait plus allemand, mais, hélas, *Radio-Paris* - et plus tard *Télé-Paris* - continuerait à mentir...

\* \*

Cet essai sur la germanophobie n'a nulle prétention à être exhaustif, hélas. Le sujet, tellement vaste, pourrait en effet faire l'objet d'une vaste encyclopédie.

Bien sûr, nous n'avons fait aucune allusion aux crimes de guerre allemands parce que ce n'était pas le sujet et ceux qui, après lecture, se sentiront en manque n'auront qu'à se retourner vers leurs journaux, radios, télévisions habituels.

Car cet essai risque d'avoir étonné, voire choqué un certain nombre de lecteurs habitués, depuis cent ans et plus, à n'être informés, par la presse écrite, parlée, télévisée et les « on-dit » des grands-mères et des arrière-grands-mères, que des atrocités allemandes avec ses effroyables et énormes bobards... Bref, propagande malsaine des Alliés, les Allemands n'ont jamais coupé la main droite des petits garçons et n'ont jamais non plus distribué de bonbons empoisonnés aux enfants de leurs ennemis... De cette propagande débile et primaire des Alliés, on peut déduire le reste, et la suite.

En fait, notre essai, qui s'appuie sur des renseignements et des informations incontestables, n'avait d'autre but que de remettre les pendules à l'heure. Et ceux qui trouveront ce livre excessivement germanophile pourront ainsi parallèlement mesurer le degré de leur germanophobie parfois inconsciente.

Vraiment, nous ne voudrions pas pécher par trop de dérision, mais nous ne pouvons nous empêcher de dénoncer ici certaines contradictions particulièrement flagrantes.

Après nous avoir sans cesse parlé, tout au long de notre jeunesse, des « heures les plus sombres de notre histoire » et des horreurs de l'Occupation allemande avec ses crimes, à vingt ans ou plus, études terminées, on nous a mis sur la tête un casque américain et dans les

mains un fusil américain pour aller, en Algérie, faire les « sales boches » ; c'est-à-dire exactement le même boulot militaire qu'ils faisaient chez nous entre 1940 et 1944, à savoir des opérations indispensables pour tout militaire qui se respecte : contrôle d'identité des passants, des véhicules, ouverture des voies routières et ferrées, opérations contre les maquisards, recherche de renseignements sur les suspects, interrogatoires « musclés » des individus soupçonnés d'appartenir à la Résistance qui posaient des bombes mortelles contre nos compatriotes, regroupement et déportation de populations dans des zones contrôlables... On nous faisait faire en Algérie exactement le travail que l'on n'avait cessé de nous présenter comme monstrueux lorsque c'étaient les Allemands qui le faisaient chez nous. Ceux qui nous donnaient ces ordres venus de Paris étaient les mêmes gaullistes qui avaient donné à nos parents, de Londres, les instructions contraires. Bref, en Algérie, Jean Moulin s'appelait Amirouche. La Gestapo n'interrogeait ni ne torturait les mères de famille qui faisaient leurs courses sur les marchés avec leur marmaille ; nous n'arrêtons pas non plus les fatmas sur les marchés de Tizi-Ouzou. Mais, quand on se livre à la résistance et au terrorisme, il faut admettre le risque « normal », avec ses conséquences parfois funestes. C'est la règle du jeu, celui de la guerre !

Alors, la guerre, malédiction incontournable de l'espèce humaine ? Déplorée par les humains depuis les fins fonds de l'humanité, certainement ! Mais pourquoi ? Car conséquence funeste du refus catégorique de certains hommes de respecter les besoins absolument vitaux d'autres hommes... Alors ? Alors, pour assurer la survie d'une quelconque communauté humaine menacée dans son existence essentielle, il ne reste rien d'autre à faire à celle-ci que de prendre les armes pour se défendre ! Loi immuable de la nature qui n'est pas forcément bonne, mais c'est ainsi ! Oui, dans la guerre, où est vraiment le bien, où est vraiment le mal ? Dans la mesure même où ce n'est pas obligatoirement celui qui la commence qui a moralement et forcément tort ! La guerre n'est rien d'autre qu'une des conséquences les plus funestes de la lutte pour la vie, quelles que soient ses motivations.

À partir de ces données naturelles, il appartient à chacun de juger si Adolf Hitler pourrait être plus criminel en envahissant la Pologne pour reprendre une partie des biens qui avaient été volés au Traité de Versailles en 1919 que, par exemple, Bernard Kouchner qui, au nom des Droits de l'Homme et de la lutte contre la faim, pourrait mettre à feu et à sang l'Afrique tout entière dans d'interminables luttes tribales génocidaires... Ce que le célèbre grand théoricien de la guerre, à la fois général, philosophe et historien militaire prussien, Karl von Clausewitz (1780-1831), adversaire haineux de l'empereur des Français mais grand admirateur de son génie militaire, a très bien résumé :

*La guerre est un acte de violence et il n'y a à cette violence aucune limite (...). On ne peut introduire dans la philosophie de la guerre un principe de modération sans commettre une absurdité.*

Dans ce contexte très ambigu, où se situe le bien, le mal et la vérité ?... Évidemment, le mal absolu et l'erreur ne peuvent plus être toujours que du côté du vaincu. Alors, dans le même ordre d'idées, osez imaginer, *por favor*, quand vous savez ce qu'est devenu le regrettable petit bombardement meurtrier de Guernica aujourd'hui mondialement connu, ce que seraient devenus Hiroshima et Nagasaki si cet holocauste inutile de civils japonais avait été causé par la Luftwaffe ! Chaque année, les 6 et 9 août, le monde entier serait appelé à se souvenir de la barbarie allemande.

Allez, osez également imaginer que les Américains aient été contraints de mettre leurs opposants dans des camps de concentration, on dirait alors qu'il n'y avait pas d'autre alternative, que c'était bien malheureux mais, tout de même, que cette nécessité impérieuse avait permis de sauver la vie à des dizaines de milliers de G.I. américains... Et pourtant ! C'est bien ce qu'ils ont fait après Pearl Harbor, en jetant dans des camps de concentration leurs propres citoyens d'origine japonaise !

Déjà mise au ban de la société humaine en 1919, l'Allemagne allait doublement aggraver son cas en 1945. D'abord parce qu'elle avait défendu uniquement ses intérêts, ensuite parce qu'elle avait élu légitimement un régime politiquement incorrect.

Car il faut savoir que depuis des décennies la démocratie a cessé d'être un système de gouvernement, ou un régime politique, pour se transformer en une véritable religion de caractère universel, intégriste et intolérant. Succédant au pouvoir déclinant de l'Église catholique universelle, qu'elle a pratiquement phagocyté avec le plein accord de celle-ci, la nouvelle religion de la démocratie prétend régenter le monde entier : elle exclut, elle lance des croisades, elle interdit les réformes non conformes à ses critères fondés sur la philosophie des Droits de l'Homme. Tout peuple, toute communauté humaine (sauf s'ils sont très riches, trop puissants ou nagent dans le pétrole) qui ne se plie pas aux règles sacro-saintes de la démocratie est excommunié. L'Allemagne nationale-socialiste de 1933-1945 a dû aussi faire les frais de son non-conformisme politique qui n'a pu que provoquer une surenchère sur la germanophobie déjà ambiante.

Pour comprendre, il suffit de se rappeler comment, pendant des décennies, fut traitée l'Espagne du maréchal Franco (dont le crime inexpiable avait été d'être le seul à avoir battu militairement sur le terrain le communisme) par l'ensemble des nations dites démocratiques.

Rappelons aussi la vague d'hystérie collective qui s'empara de la gauche-caviar-Clubmed et de nombreux chrétiens de gauche en septembre 1973, lorsque le général Pinochet prit le pouvoir au Chili pour empêcher le communiste Allende d'institutionnaliser la famine et la misère dans son pays. Péchés mortels contre la morale internationale !

Puis, plus récemment, il y eut la fameuse danse macabre des nations les plus riches et les plus « civilisées » du monde autour du malheureux petit Irak dirigé par Saddam Hussein, décrété soudainement grand Satan parce qu'il voulait reprendre le Koweït, autrefois détaché de l'Irak pour raisons pétrolières. De nouveau, les men-

songes les plus ignobles et les plus grossiers de la propagande anglo-saxonne : les soldats irakiens, par exemple, jetant par les fenêtres des maternités les nouveau-nés koweïtiens ! Bobard avéré qui précipita les États-Unis et une partie du monde occidental dans la guerre, appelée « Tempête du désert », contre le pays sans doute le plus moderne et le plus tolérant du monde arabe.

Pourquoi l'Allemagne nationale-socialiste du III Reich aurait-elle échappé à cette règle ? Elle avait tout contre elle : elle était une puissance économique, scientifique, militaire avec des succès incontestables. Grandissant au cœur de l'Europe, elle héritait de la germanophobie hystérique qui s'était développée pendant et après la Première Guerre mondiale ; elle inaugurerait un nouveau système politique nationaliste, fondé sur la primauté de la race et du sang, ouvrant ainsi une sorte de troisième voie s'opposant au communisme internationaliste et au capitalisme internationaliste ; enfin, pour des raisons historiques, gardienne conservatrice des vieilles identités européennes et chrétiennes, sa puissance efficace et orgueilleuse était une insulte permanente à tous ceux dans le monde qui se référaient et qui croyaient aux principes de la « grande Révolution » de la « grande nation » aboutissant à la formule lapidaire « Ni Dieu ni maître ». Les ligues puissantes (comme la franc-maçonnerie, etc.), qui dirigent en sous-main nombre de démocraties, ne pouvaient que diaboliser les armées dont les ceinturons portent la mention « *Gott mit uns* » (Dieu avec nous).

Pour toutes ces raisons, il fallait impérativement détruire l'Allemagne et, pour ce faire, la diaboliser par des mensonges plus épouvantables les uns que les autres afin d'ameuter le maximum de nations du monde contre elle. Surtout ne pas répondre aux nombreuses offres de paix qu'elle fit aux Alliés entre 1933 et 1939 avant la guerre, voire traiter comme un vulgaire voyou le deuxième personnage du Reich (Rudolf Hess) venu négocier un plan de paix en Angleterre, raison pour laquelle il sera, à Nuremberg, quelques années plus tard, condamné à la prison à vie pour crime contre la paix !

D'ailleurs, lorsque l'Allemagne parlait de paix à la Société des Nations, création des Alliés vainqueurs après la Première Guerre

mondiale, on lui réclamait un temps d'épreuve avant qu'on puisse l'entendre... Attitude germanophobe particulièrement vexante qui poussa, le 14 octobre 1933, le chancelier du Reich à se retirer de la SDN en claquant la porte.

\*

\* \*

Nous n'avons pas ici à discuter du bien ou du mal-fondé du procès de Nuremberg, mais une chose est certaine : le grand Satan allemand terrassé comparaisait devant un tribunal composé de représentants des célestes archanges nommés Joseph Staline, Winston Churchill, Franklin Roosevelt et le successeur de ce dernier, Harry Truman. Ils avaient tous les mains dégoulinantes du sang non pas des combattants, mais d'innombrables populations civiles étrangères, ennemies, alliées, voire autochtones. Non, eux, ce n'étaient ni des crimes de guerre ni des crimes contre l'humanité : Katyn, Dresde, Le Havre, Hiroshima, Nagasaki, massacre de l'armée Vlassov... on en passe et, hélas, des pires. Ce n'étaient que des erreurs, eux seuls ayant droit à l'erreur !

Le traitement spécial toujours réservé aux seuls Allemands persiste encore aujourd'hui, plus que jamais : alors que, malheureusement, aux quatre coins de la planète une partie de l'humanité n'a de cesse de s'entr'égorger, voire de s'anéantir, il suffit d'un feu de cheminée ou de l'explosion d'une bouteille de gaz dans l'appartement d'une famille turque ou kurde à Düsseldorf ou à Cologne pour que l'événement prenne le pas sur le reste de l'actualité mondiale... avec le retour de la barbarie germanique ou de la bête immonde. Cinquante ans après la fin de la guerre, l'Allemagne, qui a déjà beaucoup payé de son sang et de son portefeuille, demeure toujours un pays sous haute surveillance internationale.

Certes, le culte de la mémoire est tout à fait honorable et respectable, à condition cependant que celui-ci ne soit ni partisan, ni fractionné, ni sélectif selon les intérêts particuliers des uns ou des autres, et ne soit pas séparé du contexte. En France, le culte de la mémoire s'est transformé au fil des décennies en un véritable fonds

de commerce bénéficiant d'un monopole, dont les propriétaires demeurent principalement les sionistes, le parti communiste et le lobby gaulliste sous ses différentes appellations, qui, de fait, depuis 1945, dirigent intellectuellement et politiquement la France. En 1996, la liberté d'expression est encore régie par une loi stalinienne (loi Gaysot). Comme si en 1944 la France n'avait pas été libérée mais, avec une douce anesthésie verbale, avait seulement changé d'occupants.

C'est sans doute pourquoi, sans même parfois le savoir, la France vit encore à l'heure de la Seconde Guerre mondiale. L'Épuration sauvage n'est pas encore terminée : on assassine encore (René Bousquet), on recondamne et on remet en prison des vieillards malades déjà graciés (Touvier), on cherche encore à mettre en examen les derniers survivants de cette époque (Papon).

Beaucoup s'étonnent aujourd'hui que nous vivions dans une société où les valeurs morales traditionnelles de notre civilisation européochrétienne soient purement et simplement inversées. Mais tout individu, tout homme politique prônant une certaine rigueur physique, intellectuelle et morale, un certain ordre, un certain civisme, un certain retour aux valeurs traditionnelles qui ont fait notre civilisation et notre puissance, est regardé, quand il n'est pas mis en observation ou en quarantaine, comme suspect d'être un suppôt du régime de Vichy ou un odieux admirateur du national-socialisme.

Pour, malheureusement, ne pas être encore en mesure de pouvoir en terminer définitivement avec cette honteuse endémie internationale qu'est la germanophobie, il est indispensable de citer deux réflexions de personnages hautement médiatiques : Elie Wiesel et Lech Walesa.

Elie Wiesel écrit :

*Tout juif, quelque part en lui, devrait se ménager une zone de haine - une haine saine et virile - pour ce que l'Allemand per-*

*sonnifie et pour ce qui persiste dans l'Allemand. Agir autrement serait trahir les morts<sup>(1)</sup>.*

Et Lech Walesa, à propos de la réunification de l'Allemagne, déclare en 1993 à l'hebdomadaire néerlandais *Elsevier* :

*...avoir toutes les raisons d'être préoccupé. Je ne recule même pas devant une déclaration qui ne va pas me rendre populaire en Allemagne : si les Allemands déstabilisent à nouveau l'Europe, d'une façon ou d'une autre, alors il ne faudra plus recourir à la partition mais rayer purement et simplement ce pays de la carte. L'Est et l'Ouest disposent de la technologie avancée nécessaire pour exécuter ce verdict.*

Ces propos haineux, dans la bouche de médiocres personnages, n'auraient guère d'importance s'ils n'émanaient de deux prix Nobel de la Paix. De la Paix ! Oui ! Il n'y a ni erreur, ni coquille ! C'est dire si la germanophobie hystérique demeure encore, aujourd'hui comme hier, un sujet d'actualité !

#### NOTE

(1) Elie Wiesel, *Legends of our time*, Avon Books, New York 1968, p. 177-178.

# 14

## Et maintenant ?

Ceux qui seraient tentés de croire que la germanophobie n'appartient plus qu'aux vieilles lunes d'un passé révolu se trompent.

L'actualité en ce début d'année 1997 en est la preuve éclatante : alors que les pourvoyeurs des goulags et les tortionnaires de l'ex-KGB accourent impunément sur les bords ensoleillés des mers, de Nice aux Caraïbes en passant par les Canaries, lourdement chargés de malles de roubles convertis en dollars volés au malheureux prolétariat demeuré sur place, la presse internationale n'a d'yeux que pour l'or caché ici ou là du défunt national-socialisme allemand. Phobie qui fait rapidement tache d'huile s'étendant jusqu'aux États européens qui avaient été neutres, comme la Suisse et la Suède.

Cependant que la Russie, héritière directe de l'URSS, refuse toujours catégoriquement de rendre à l'Allemagne le butin de l'armée Rouge composé de quelque 200.000 œuvres d'art dérobés à la fin de la Seconde Guerre mondiale.



\*  
\* \*

Mieux encore, au cours de l'année 1996, un professeur associé à l'Université de Harvard, Daniel Jonah Goldhagen, a ranimé les plaies encore mal fermées de la Seconde Guerre mondiale en publiant une thèse intitulée « Les bourreaux volontaires d'Hitler » (publiée à Berlin en 1996 sous le titre « Hitlers willige Volkstrecker ». Cette thèse tend à démontrer que le principal responsable des horreurs de la dernière guerre n'était pas le mouvement national-socialiste, mais en fait l'ensemble du peuple allemand. Ce qui a évidemment donné lieu dans une Allemagne surculpabilisée depuis plus de cinquante ans à de nombreux débats, de nouvelles discussions et polémiques, bref à de nouvelles querelles d'Allemands.

Pour Daniel Jonah Goldhagen, la responsabilité des crimes de guerre ou contre l'humanité ne reposerait plus sur le national-socialisme et son chef suprême, presque absous puisque conséquence directe de la volonté populaire, mais sur celle collective du peuple allemand. Point de vue qui sous un certain angle démocratique n'est pas totalement faux. Mais si l'histoire a besoin de recul, elle doit aussi avoir été vécue au jour le jour. Or, Jonah Goldhagen, comme beaucoup trop de jeunes historiens ou essayistes qui n'ont pas vécu cette époque, semble avoir complètement oublié son tragique contexte. Si le peuple allemand a largement suivi le national-socialisme et son fiihrer, c'est bien aussi à cause de la germanophobie hystérique internationale qui le cernait aux quatre points de son horizon et qui ressemblait fort à une immense et haineuse ronde de scalp autour de lui. On lui promettait l'anéantissement et les meurtriers bombardements aériens sur les populations civiles du centre de toutes ses villes ne lui permettaient pas d'en douter.

Objectivement la peur ne lui laissait aucune échappatoire : vaincre à tous prix serré patriotiquement autour de son chef ou périr. Ou la victoire ou l'apocalypse ! Lorsqu'à Hambourg on dénombrait 43.000 morts civils après un trop célèbre bombardement et qu'à Wuppertal les voitures d'enfants brûlaient au phosphore sur les

trottoirs bitumés, le peuple allemand pouvait-il se pencher sérieusement sur l'horreur de ses propres crimes ou sur le respect des Droits de l'Homme ?

Selon la même logique de la responsabilité collective, devrait bientôt suivre sous les huées de la réprobation universelle dans une inévitable dérive le peuple français qui élut en 1936 un parlement socialo-communiste de Front Populaire, lequel vota le plus légalement possible les pleins pouvoirs au maréchal Pétain, donnant naissance au très légitime régime de Vichy considéré comme collaborateur de l'Allemagne national-socialiste.

Voie déjà largement ouverte récemment par les déclarations impudentes du président de la République Jacques Chirac.

\*  
\* \*

La culpabilisation totale du peuple allemand s'est étendue depuis février 1997 aux millions de bidasses de la Wehrmacht, jusqu'alors encore épargnée par la malédiction de l'histoire et souvent honorablement différenciée de la Waffen SS.

En effet, s'est ouverte le 24 février 1997 à Munich, organisée par la mairie socialiste, une exposition consacrée aux crimes de guerre commis par la Wehrmacht. Passée jusqu'alors inaperçue dans quelques villes, l'exposition a pris dans la capitale de la Bavière une ampleur nationale, suscité de violentes réactions et même donné lieu à des manifestations hostiles dans une population pourtant habituée depuis des décennies à battre humblement sa coulpe.

Trop étant trop, les Allemands d'aujourd'hui commencent enfin malgré leurs média anti-nationaux à retrouver un peu d'équilibre et de bon sens, en refusant que les quelque douze millions d'Allemands ayant chaussé les bottes de la Wehrmacht - leurs pères ou leurs grands-pères - soient pour l'historiographie globalement considérés comme des criminels de guerre.

S'il est indéniable que la Wehrmacht, comme toutes les autres armées du monde en campagne depuis le fin fond des âges, a

commis ici ou là ce qu'on appelle des bavures chez les vainqueurs et des crimes de guerre chez les vaincus, elle a été loin d'être la seule.

On pourrait facilement en dire autant de toutes les armées engagées dans les nombreuses guerres de ce siècle meurtrier. Aussi cette exposition est-elle encore un exemple criard de l'auto-germanophobie qui règne aussi outre-Rhin. On ne sera pas étonné d'apprendre que son directeur, Hannes Heer, a été un maoïste bon teint ayant appartenu aussi au DKP (Parti communiste d'Allemagne), naguère tout dévoué au grand humaniste et vertueux Joseph Staline.

Cet exemple typique de masochisme allemand mérite quelques comparaisons : que se passerait-il en France lors d'une exposition photographique itinérante présentant les crimes de la résistance française durant l'été 1944 ? En Russie, ceux de la glorieuse Armée Rouge en Allemagne orientale, en Hongrie, en Afghanistan ? Aux États-Unis, ceux de l'US Air Force à Tokyo, Hiroshima, Nagasaki et au Viêt-nam ? À Londres, une rétrospective historique photographique depuis les camps de concentration de la guerre des Boers jusqu'à l'horreur apocalyptique de Dresde ? N'osons même pas imaginer les scandales !

L'exposition a déclenché de telles réactions d'hostilité dans l'Allemagne profonde et même en Autriche que les dirigeants politiques du gouvernement de Bonn, habituellement enclins à la platitude et la lâcheté au regard de l'histoire récente de leur peuple, ne semblent guère enthousiastes à l'idée de voir cette exposition poursuivre son tour des villes allemandes avec beaucoup de publicité. Mais, Bonn étant incapable de l'interdire, l'exposition poursuit son itinéraire provoquant presque partout, même à Francfort, des manifestations hostiles se terminant parfois en échauffourées.

\*

Bien que ce soit l'armée française qui campe encore aujourd'hui à Baden-Baden et non la Bundeswehr à Paris et qu'on ne sache pas

que la Bundesbank ait imposé au Franc de suivre la rigueur du Mark, l'anti-germanisme en voie de disparition en France tente d'être réanimé à propos de la monnaie unique. D'abord par les communistes (en deuil depuis 1989 de leur «bonne Allemagne démocratique»), ensuite par les nostalgiques de Jacques Bainville et de Léon Daudet qui voient dans les infâmes « banquiers de Francfort » l'origine de notre énorme chômage.

\*  
\* \*

Pendant ce temps-là, partout sur la planète des êtres humains continuent à se découper en petits morceaux. Demain matin on n'en parlera même plus. Par contre la germanophobie allemande et internationale continue à bien se porter.

\*  
\* \*

La question capitale qui se pose finalement pour l'avenir est de savoir comment une Allemagne qui crache sur son passé et une France qui renie son identité pourront offrir aux jeunes générations qui viennent autre chose qu'une Europe honteuse d'elle-même ?

# Annexe

1940-1945 : Bilan des principaux raids aériens de terreur alliés sur les populations civiles allemandes :

Commune Ville	Nombre de bombardements aériens ou estimés	Nombre de victimes identifiées	Nombre de victimes par 1000 habitants
Aachen (Aix-la-Ch.)	74	6 500	40
Augsburg	17	1 499	8
Berlin	389	60 000	11
Bielefeld		1 349	10
Bochum	147	4 095	13
Bonn	18	1 564	15
Bremen	173	4 350	9
Bremerhaven	52	1 142	10
Darmstadt	36	12 800	107
Dessau	20	1 437	12
Dortmund	105	7 000	13
Dresden	10	250 000	317
Duisburg		25 000	57

Düren	45	10 000	
Diüsseldorf	243	7 163	11
Essen	242	7 500	11
Frankfurt		5 559	10
Freiburg i. Br.		3 000	27
Gelsenkirchen	184	3 092	10
Hagen	104	2 000	13
Hamburg	213	55 000	26
Hannover	125	6 782	14
Heilbronn	27	7 500	96
Chemnitz	11	4 000	12
Karlsruhe	57	1 754	9
Kassel	46	13 000	60
Kiel	90	2 838	10
Köln	262	20 000	26
Krefeld	149	2 177	12
Leipzig	30	6 600	9
Lübeck	2	452	3
Ludwigsburg	17	133	5
Ludwigshafen a. Rh.	124	1 778	12
Magdeburg	60	16 000	47
Mainz	31	2 654	17
Mannheim	127	1 881	7
Mönchengladbach	78	1 267	10
Mülheim a.d. Ruhr	160	1 094	8
München	66	6 155	7
Munster i. W.		1 595	
Nordhausen	2	8 800	262
Nürnberg	59	8 081	27
Oberhausen		2 300	12
Pforzheim	24	17 600	223
Plauen	1	2 000	18
Potsdam	1	3 578	26
Remscheid	26	1 455	20
Rostock	15	493	4
Saarbrücken	33	1 234	9
Solingen	84	2 075	15
Stuttgart	53	4 562	10
Wilhelmshaven	100	564	5
Wuppertal		7 000	17
Würzburg	14	5 000	47

### En Autriche (alors incorporée au Reich) :

Commune Ville	Nombre de victimes identifiées	Nombre de bombardements aériens ou estimées	Nombre de victimes par 1000 habitants
Wien	52	8 769/10 000	5
Graz	56	1 980/	10
Linz	25	1 679/1 822	14
Wiener Neustadt	29	790/1 000	25
Attnang-Puchheim	1	103/700	129
St. Pölten		/591	13
Salzburg	16	531/	7
Klagenfurt	48	477/514	9
Innsbruck	22	504	6
Villach	37	266	10
Knittelfeld		218	14
Feldkirch	1	168	13
Solbad Hall i. T.	2	72	6
Wörgl		67/72	17
Zeltweg		37	8
Lienz, Osttirol	2	12	1
Spittal/Drau		7	1

Origine : l'historien Maximilian Czesany ; ces chiffres ont paru dans son ouvrage *Allierten Bombenterror* (1986) et ont été reproduits dans *Verheimlichte Dokumente*, p. 280.

# Bibliographie

**Amouroux** (Henri) :

- *18 juin 1940*, Fayard 1964, 404 p.
- *Le Peuple du désastre*, Robert Laffont, 1976, 512 p.
- *Quarante Millions de pétainistes*, Robert Laffont, 1977, 550 p.
- *Les Beaux Jours des collabos*, Robert Laffont, 1979, 560 p.
- *Le Peuple réveillé*, Robert Laffont, 1979, 547 p.
- *Les Passions et les haines*, Robert Laffont, 1981, 550 p.
- *L'Impitoyable Guerre civile*, Robert Laffont, 1983, 551 p.
- *Un Printemps de mort et d'espoir*, Robert Laffont, 1985, 572 p.
- *Joies et douleurs du peuple libéré*, Robert Laffont, 1988, 780 p.
- *Les Règlements de comptes*, Robert Laffont, 1991, 767 p.
- *La Page n'est pas encore tournée*, Robert Laffont, 1993, 790 p.

**Argus** : *Contribution à l'histoire des francs-maçons sous l'Occupation*, Diffusion de la Pensée française, 1988, 253 p.

**Aron** (Robert) : *Histoire de l'Épuration*, tome II, Fayard, 1975, 414 p.

**Bacque** (James) : *Morts pour raisons diverses*, Sand, 1990, 507 p.

**Bainville** (Jacques) : *Histoire de deux peuples*, Nouvelle Librairie nationale, 1915, 317 pages ; *Bismarck*, Éditions Godefroy de Bouillon, 1995, 164 pages ; *L'Allemagne*, Pion, 1939, 281 p.

**Benoist-Méchin** (Jacques) : *À l'Épreuve du temps*, tome I, 1905-1940.

**Bourgin** (Georges) : *La Guerre de 1870-1871 et la Commune*, Les Éditions nationales, 1939, 432 p.

**Brigneau** (François) : *Le Jour où ils tuèrent Philippe Henriot*, Publications F.B. (5, rue Fondary, 75015 Paris), 1992, 68 p.

**Brossat** (Alain) : *Les Tondues / Un carnaval en marche*, Éditions Many, 1993, 307 p.

**Burin** (Philippe) : *La France à l'heure allemande 1940-1944*, Seuil, 1995, 560 p.

**Chevènement** (Jean-Pierre) : *France-Allemagne, Parlons franc*, Pion, 1996, 282 p.

**Colomer** (André) : *A nous deux, patrie !*, Éditions de l'Insurgé, 1925.

**Coston** (Henry) : *Les Causes cachées de la Deuxième Guerre mondiale*, Publications Henry Coston (B.P. 92-18, 75862 Paris Cedex 18), 1975.

**Dami** (Aldo) : *Refaire l'histoire*, La Pensée universelle, 1973, 287 p.

**Daudet** (Léon) : *Hors du joug allemand*, Nouvelle Librairie nationale, 1915, 318 p.

**De Pange** (Jean) : *L'Allemagne depuis la Révolution française, 1789-1945*, Fayard, 1947, 580 p.

**Der Landkreis Tubingen**, Band I (Staatlichen Archivverwaltung, Baden-Wurtemberg), 1967, 673 p.

**Dubosq** (Jean-Claude et Jean-Paul) : *Le Havre, 1940-1944*, Éditions Bertout, 302 p.

**Dun** (Robert) : *Le Grand Suicide*, Éditions Crève Tabous (B.P. 10, 43003 Le Puy), 1984, 282 p.

**Foucaucourt** (Henri de) : *Naissance du mythe gaulliste*, Éditions de Chiré, 1984, 421 p.

**Foville** (Jean-Marc de) : *L'Entrée des Allemands à Paris, 14 juin 1940*, Calmann-Lévy, 1965, 308 p.

**Frey** (Dr Gerhard) : *Vorsicht Fälschung*, FZ Verlag, 508 p.

**Galland** (Général) : *Jusqu'au bout sur nos Messerschmitt*, Robert Laffont, 1956.

**Gaucher** (Roland) : *Histoire secrète du parti communiste français (1920-1974)*, Albin Michel, 1974, 704 p.

**Gauthier-Turotoski** (Nicole) : *J'étais à Tronçais*, 1988, 103 pages ; *Un Été 44*, 1988, 193 pages (disponibles chez l'auteur, 9, rue Dr Gagne, 03105 Montluçon).

**Grall** (Jeanne) : *Le Calvados dans la guerre 1939-1945 / La vie quotidienne sous l'Occupation*, Éditions Horvath, 1986, 181 pages

**Grisel** (Catherine) : *La Haute-Normandie dans la guerre 1939-1945*,

Éditions Horvath, 1986, 185 p.

**Grosser** (Alfred) : *L'Allemagne de notre temps*, Fayard, 1970, 641 p.

**Harcourt** (Robert d') : *L'Allemagne est-elle inquiétante ?*, Flammarion, 1954, 180 p.

**Hess** (Wolf Rüdiger) : *La Mort de Rudolf Hess... un meurtre exemplaire !*, Éditions du Camelot et de la Joyeuse Garde, 1996, 268 p.

**Hoover Institute** : *La Vie de la France sous l'Occupation 1940-44*, Pion.

**James** (F.A.) : *Nos Plus Longs Mois (J + 76)*, Farvacque S.A. Éditions, 348 p.

**Kaufman** (Théodore Nathan) : *L'Allemagne doit périr*.

**Keyserling** (Herrmann von) : *Analyse spectrale de l'Europe*, Stock, 1931, 378 p.

**Kohler** (Hubert) : *Présence germanique en France*, Éditions du Trident, 1992, 225 p.

**Lambert** (Philippe) & **Le Marec** (Gérard) : *Les Français sous le casque allemand*, Grancher, 1994, 250 p.

**Launay** (Jacques de) : *La Grande Débâcle*, Albin Michel, 1985, 316 p.

**Lauret** (René) : *Notre voisin l'Allemand*, Nouvelles Éditions latines, 1960, 217 p.

**Levet** (F.) : *Le Grand Bornand*.

**Lugan** (Bernard) : *Cette Afrique qui était allemande*, Picollec, 1992, 280 p.

**Maillard** (Pierre) : *De Gaulle et l'Allemagne, le rêve inachevé*, Pion, 1990, 322 p.

**Mitterrand** (François) : *De l'Allemagne, de la France*, Éditions Odile Jacob, 1996, 250 p.

**Moenius** (Georges) : *Le Germanisme contre la romanité*, Éditions du Javelot, Waterloo, 1992, extrait de la *Revue Universelle*, tome XXXVII, n° 6, 15 juin 1929, p. 641-658.

**Monnier** (Pierre) : *Les Pendules à l'heure*, Éditions du Flambeau, 1992, 393 pages ; *À l'Ombre des grandes têtes molles*, La Table Ronde, 1987, 302 p.

**Morizet** (Jacques) & **Möller** (Horst) : *Allemagne-France*, Bibliothèque Albin Michel, 1995, 233 p.

**Nobécourt** (R.G.) : *Rouen désolée*, Éditions Médicis, 1949, 270 p.

**Norton Cru** (Jean) : *Du Témoignage*, Éditions Allia, 1989.

**Ponchardier** (Dominique) : *Les Pavés de l'enfer*, Gallimard, Paris, 1950.

**Rebatet** (Lucien) : *Mémoires d'un fasciste*, tome I, Pauvert, 1976, 599 p.

**Reynouard** (Vincent) : *Les Crimes libérateurs*.

**Rommel** (Maréchal) : *La Guerre sans haine*, collection Archives d'Histoire contemporaine, 1961, 451 p.

**Saint-Cyr** (Charles de) : *L'Inguérissable Allemagne*, collection Les Cahiers de la Victoire, J. Peyronnet et C Éditeurs, 95 p.

**Saint-Loup** : *J'ai vu l'Allemagne*, Le Flambeau, 1991, 169 p.

**Salomon** (Michel) : *Faut-il avoir peur de l'Allemagne ?*, Robert Laffont, 1969, 422 p.

**Sannwald** (Dr Wolfgang) : *Einmarsch, das Kriegsende, Um Sturz in Landkreis Tiibingen*, Befreiung Frühjahr 1945, Verlag Schwäbisches Tagblatt 1995.

**Schuler** (Dietrich) : *Der Au)stand der Verpflanzten (Die Wurze) der Antigermanismus in der Welt)*, Grabert Verlag, Tübingen, 347 p.

**Sichelschmidt** (Gustav) : *Der ewige Deutschenhass*, ARNDT, 1992, 167 p.

**Stieve** (Friedrich) : *Les Offres de paix faites par Hitler entre 1933 et 1939 (ce que le monde n'a pas voulu)*, 1940, Imprimerie Müller et Fils, Berlin SW 68, 24 p.

**Van Laenhove** (Fernand) : *Comment naît un cycle de légendes*, Fayet, 1916.

**Venner** (Dominique) : *Histoire critique de la Résistance*, Pygmalion, 1995, 507 p.

**Vries** (Jan de) : *L'Univers mental des Germains*, Éditions du Porte-Glaive, 1987, 265 p.

**Willrich** (Wolfgang) : *Le Combat du soldat allemand*. Éditions Arès (C.P. 222, CH-1233 Bernex, Suisse), 1988.

## TABLE DES MATIÈRES

<b>1</b> : Été 1940 ou la mort du diable en guise de prologue	p. 7
<b>2</b> : De la germanophobie verbale	p 13
<b>3</b> : Les Allemands, éternels envahisseurs ou éternels envahis ?	p 19
<b>4</b> : 1914-18 ou l'enchaînement diabolique	p 33
<b>5</b> : Le premier solstice franco-allemand - Ans 1940-41	p 59
<b>6</b> : La germanophobie internationale au paroxysme de sa folie génocidaire hystérique (1 <sup>ère</sup> partie)	p 87
<b>7</b> : La germanophobie internationale au paroxysme de sa folie génocidaire hystérique (2 <sup>e</sup> partie)	p 115
<b>8</b> : La dérive germanophobe et son effet boomerang sur le peuple français	p 143
<b>9</b> : Le second solstice franco-allemand - 1958-1962	p 183
<b>10</b> : Quelques conséquences perverses de la germanophobie	p 201
<b>11</b> : L'après-1945 ou la poursuite effrénée de la bête immonde	p 227
<b>12</b> : Le désastreux bilan de la germanophobie et ses conséquences	p 243
<b>13</b> : Y a-t-il une conclusion ?	p 263
<b>14</b> : Et maintenant ?	p 273
<b>Annexe</b> : Bilan des principaux raids aériens de terreur alliés sur les populations civiles allemandes	p 279
<b>Bibliographie</b>	p 283

VOICI LA NOUVELLE EUROPE RÊVÉE EN 1941 PAR L'AMÉRICAIN THÉODORE NATHAN KAUFMAN DANS SON DÉLIRE GERMANOPHOBE AU MÉPRIS DU DROIT DES PEUPLES À DISPOSER D'EUX-MÊMES.



DISPARITION TOTALE DE L'ALLEMAGNE ET DE L'AUTRICHE, LA FRANCE A UNE LONGUE FRONTIÈRE COMMUNE AVEC LA RÉPUBLIQUE TCHEQUE QUI PREND DES PROPORTIONS GIGANTESQUES, AU CENTRE DE L'EUROPE, LES PAYS-BAS SE PARTAGENT L'ALLEMAGNE DU NORD AVEC LA POLOGNE : HAMBOURG EST HOLLANDAIS ET BERLIN UNE GRANDE VILLE POLONAISE !

CONSÉQUENCE DIRECTE DE LA GERMANOPHOBIE QUI A ATTEINT L'ENSEMBLE DE LA PLANÈTE À LA FIN DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE, L'ALLEMAGNE IMPÉRIALE, PRISE À LA GORGE SUR DEUX FRONTS À L'OUEST ET À L'EST, FACILITERA LE RETOUR DU PACIFISTE ET RÉVOLUTIONNAIRE RUSSE LÉNINE À PETROGRAD.

CI-DESSOUS, EXTRAIT DES ARCHIVES DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES D'ALLEMAGNE", VOICI LE TEXTE DU TÉLÉGRAMME (N°551) DU 21 AVRIL 1917 (ENVOYÉ À 17H30) QUI AURA LES PLUS LOURDES ET LES PLUS FUNESTES CONSÉQUENCES SUR L'HISTOIRE MONDIALE DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE..

Haut-Commandement militaire a message suivant pour Section Politique de l'État-Major Général à Berlin :

"Steinwachs a envoyé télégramme suivant de Stockholm, le 17 avril 1917 : "Entrée de Lénine en Russie couronnée de succès. Il travaille exactement comme nous le désirerions. D'où cris de fureur des sociaux-démocrates (partisans de l'Entente) à Stockholm. Platten a été refoulé par les Anglais à la frontière, fait qui a suscité attention considérable ici".

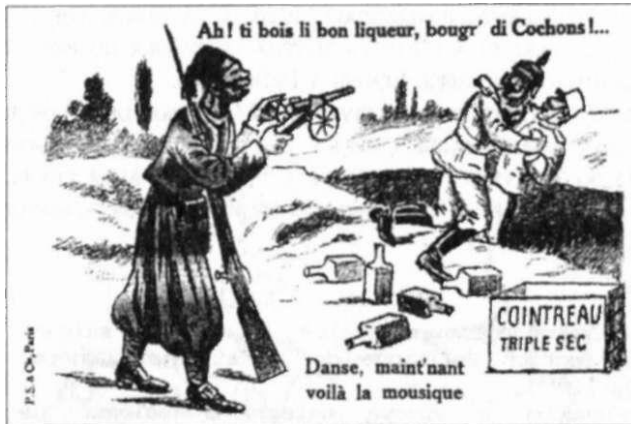
"Platten est un chef socialiste suisse connu qui accompagnait révolutionnaires russes de Suisse à travers l'Allemagne jusqu'à Stockholm et qui désirait aller à Petrograd".

Grünau

(\*) L'ALLEMAGNE ET LA RÉVOLUTION EN RUSSIE 1915-1918 PAR Z.A.B. ZEMAN. IMPRIMERIE DE L'UNIVERSITÉ D'OXFORD 1958.



CARTES POSTALES ANTI-ALLEMANDES DE LA GUERRE 1914-1948.  
 "TEL QUI RIT VENDREDI, DIMANCHE PLEURERA !"  
 LA PERVERSE DÉRIVE DE LA GERMANOPHOBIE.

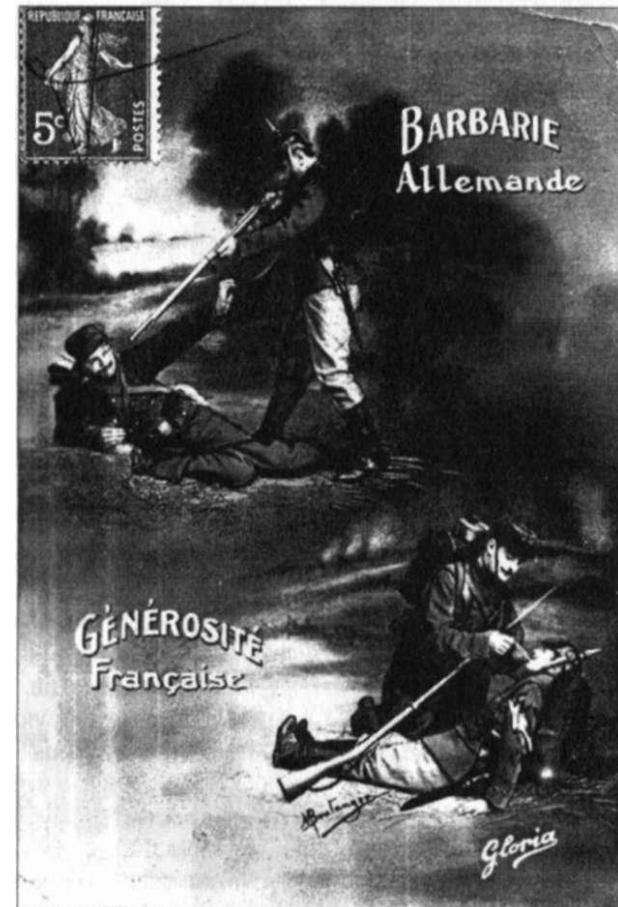


HIER, LES "BOCHES" !



APRÈS-DEMAIN, LES "FRANÇAIS" ?

"LE MANICHÉISME"  
 D'UN COTÉ "LA BARBARIE ALLEMANDE",  
 DE L'AUTRE "LA GÉNÉROSITÉ FRANÇAISE"...



MAIS, CEUX QUI SE BATTENT SAVENT TRES BIEN  
 QUE LES "BONS" ET LES "MÉCHANTS"  
 SE TROUVENT DANS LES DEUX CAMPS.

EXEMPLE ABSCONS DE LA GERMANOPHOBIE : IL FAUT RUINER L'ALLEMAGNE AVANT D'EXIGER D'ELLE DES "RÉPARATIONS DE GUERRE" EXORBITANTES.



(document inédit)

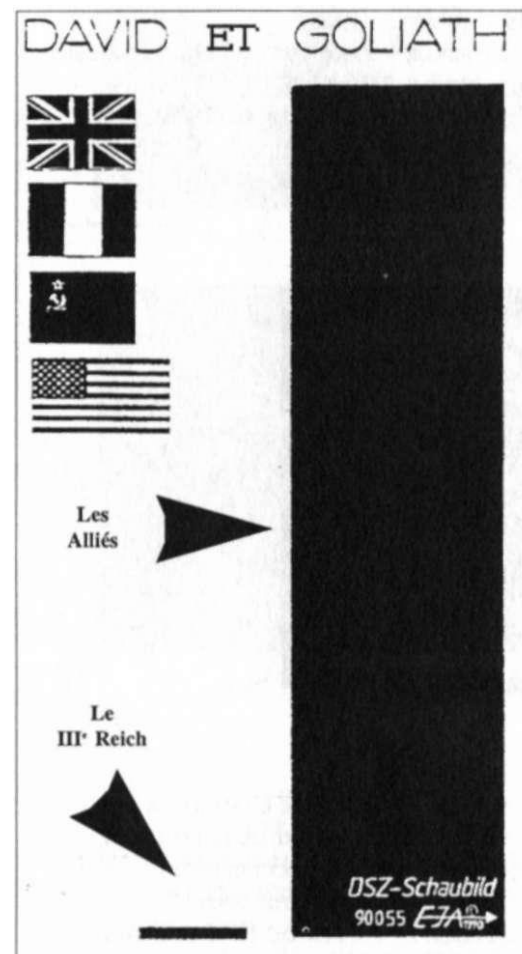
ENVELOPPE D'UNE LETTRE ADRESSÉE LE 30 AOÛT 1919 À UN CERTAIN LOUIS BONIN AVEC LE CACHET DU "CONGRES DE LA PAIX" (SIC) DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE (ABOUTISSANT À L'ANÉANTISSEMENT DE L'AUTRICHE-HONGRIE).

CETTE ENVELOPPE PARTICULIÈREMENT REPRÉSENTATIVE DE LA GERMANOPHOBIE QUI RÉGNAIT À L'ÉPOQUE COMPORTE EN EFFET UNE VIGNETTE DE "LA LIGUE ANTI-ALLEMANDE", 9 PLACE DE LA BOURSE, PARIS" AVEC LE SLOGAN :

"PAS DE PERSONNEL, PAS DE PRODUITS ALLEMANDS"

L'ALLEMAGNE EST VAINCUE, RUINÉE ET HUMILIÉE, DES MILLIONS DE JEUNES FRANÇAIS ET ALLEMANDS REPOSENT EN TERRE D'INNOMBRABLES CIMETIÈRES S'ÉTENDANT À PERTE DE VUE... SANS DOUTE POUR CERTAINS, QUI N'ONT PAS OBLIGATOIREMENT CONNU L'HORREUR DES TRANCHÉES, EST-IL INDISPENSABLE DE CONTINUER LE COMBAT ET FAIRE COULER À NOUVEAU LE SANG FRANÇAIS ET ALLEMAND... POURTANT, ON NE PARLE PARTOUT DÉJÀ QUE DU SEUL IRRÉDENTISME ET REVANCHISME ALLEMAND !

*Les forces en présence  
durant la Deuxième Guerre mondiale*



CE DIAGRAMME  
EN BATON (EXTRAIT DU  
LIVRE DU  
D<sup>r</sup> GERHARD FREY  
*VORSICHT FÄLSCHUNG* P.

149),

EST REPRÉSENTATIF  
DE LA SITUATION  
GÉOPOLITIQUE  
D'UNE ALLEMAGNE QUI

A FAIT

TREMBLER LE MONDE  
DE 1939 À 1945.

LES QUATRE GRANDES  
PUISSANCES ALLIÉES  
(UNION SOVIÉTIQUE,  
EMPIRE BRITANNIQUE,  
EMPIRE FRANÇAIS,  
ÉTATS-UNIS  
D'AMÉRIQUE)

CONTRE L'ALLEMAGNE  
LORS DE LA SECONDE

GUERRE MONDIALE  
RÉGNAIENT ENSEMBLE

SUR 100 MILLIONS DE  
KM<sup>2</sup> DES QUELQUES 150

MILLIONS DE KM<sup>2</sup> DES  
TERRES ÉMERGÉES DE

NOTRE PLANÈTE,

LE GRAND REICH  
ALLEMAND DE 1939 NE  
S'ÉTENDAIT QUE SUR À

PEINE

0,7 MILLION DE KM<sup>2</sup> !

## 1923-1988

ENTRE L'ÉMISSION DES TIMBRES-POSTE

CI-DESSOUS ET CI-CONTRE,

65 ANS DE MALHEUR POUR L'ALLEMAGNE : RÉPARATIONS DE GUERRE  
EXORBITANTES À ACQUITTER AUX ALLIÉS VAINQUEURS (PRÉVUES DE  
1919 JUSQU'EN... 1988),

INFLATION HISTORIQUE (1923), CRISE ÉCONOMIQUE (1929), CHOMAGE,  
GUERRE TOTALE 1939-1945,

PERTE D'UN QUART DU TERRITOIRE NATIONAL (1945),

DIVISION DU PAYS EN DEUX ÉTATS

PENDANT PRES DE CINQUANTE ANS.



CE TIMBRE ÉMIS EN 1923, AU DÉBUT DE L'INFLATION  
ASTRONOMIQUE, PORTE EN SURCHARGE LE CRI DE DÉTRESSE DE  
L'ALLEMAGNE (QUI SE TROMPE EN L'OCCURRENCE)  
"SANS COLONIES, L'ALLEMAGNE N'EST PAS VIABLE"  
ANNÉE OU LE FUTUR CHANCELIER ET FUHRER DU III<sup>e</sup> REICH ADOLF  
HITLER QUI VIENT DE RATER UN PUTSCH À MUNICH ENTRE EN  
PRISON POUR NEUF MOIS AU COURS DESQUELS  
IL ÉCRIRA SON FAMEUX LIVRE *MEIN KAMPF*.



CES DEUX TIMBRES-POSTE IDENTIQUES,  
À L'EFFIGIE DE KONRAD ADENAUER ET DE CHARLES DE GAULLE, ÉMIS  
SIMULTANÉMENT EN 1988 PAR LES POSTES FRANÇAISES  
ET ALLEMANDES COMMÉMORANT LE 25<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE  
DU TRAITÉ DE COOPÉRATION FRANCO-ALLEMAND DE 1963.  
UNE BONNE IDÉE VENUE BIEN TARD.

CETTE PHOTO ODIUSE, DESTINÉE À DÉSHONORER L'ARMÉE  
ALLEMANDE, A ÉTÉ MILLE FOIS DIFFUSÉE DANS LE MONDE ENTIER.  
ELLE APPARAÎT MALHEUREUSEMENT ENCORE AUJOURD'HUI À LA  
TÉLÉVISION, NOTAMMENT DANS LE MONTAGE CINÉMATOGRAPHIQUE  
INTITULÉ *CONTRE L'OUBLI*  
DE WILLIAM KAREL, JEAN-CHARLES DENIAU  
ET PHILIPPE ALFONSI.



L'ENNUI, C'EST QU'IL S'AGIT D'UN FAUX NOTOIRE,  
D'ORIGINE VRAISEMBLABLEMENT COMMUNISTE.

EN FAIT, C'EST UN SIMPLE COLLAGE DE DEUX PHOTOS DIFFÉRENTES  
TRONQUÉES : LA BALISTIQUE DU TIR N'EST PAS CORRECTE ET NE PEUT VISER  
L'OBJECTIF. NI LE CALOT, NI LES BOTTES DU SOLDAT  
NE SONT ALLEMANDS, LE TIREUR RESSEMBLANT  
ÉTRANGEMENT À UN "PARTISAN" YOUGOSLAVE  
DE LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE.



**Librairie - Éditions - Diffusion**

**Ouvert tous les jours de 10 h. à 19 h.**

**L'ÆNCRE Venez découvrir les nombreux rayons de L'ÆNCRE**  
**qui vous OFFRENT des ouvrages sur la politique, les religions, l'art,**  
**l'histoire, la philosophie, la liste n'est pas exhaustive ; de même que**  
**vous pourrez vous procurer toutes les revues et tous les périodiques**  
**introuvables en kiosque. Les amateurs pourront également se faire**  
**plaisir avec des cartes postales, tee-shirts, autocollants, objets d'art,**  
**etc....**

**12 rue de la Sourdière**

## 75001 Paris

**Tél. 01 42 86 06 92**

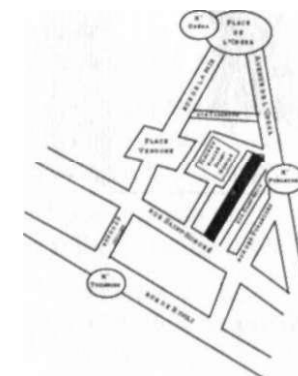
**Fax 01 42 86 06 98**

3 METROS :

## Pyramides

## Tuileries

## Opéra



Vous aimez lire ?  
Mais pas lire n'importe quoi ?

**Alors, tapez 3615 Boukin**  
*le plus grand diffuseur de livres non conformistes  
(neufs et anciens) par Minitel*

Vous voulez connaître  
notre sélection du mois ?

**Alors, téléphonez au 08 36 68 30 36**

### Collection « politiquement incorrect »



#### **LE RACISME ANTI-FRANÇAIS**

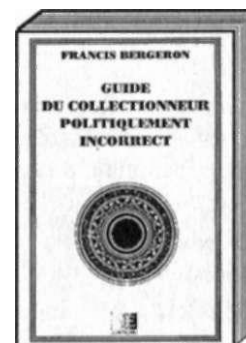
HENRI DE FERSAN, 288 PAGES, 145 F

Ce livre veut ouvrir les yeux des Français et donner à ceux qui luttent contre cette forme de racisme jamais combattue, des arguments pour se défendre.

Il montre l'état de la France – **un pays au bord de la guerre civile** – et révèle des centaines d'agressions racistes commises contre les Français niées ou non médiatisées par la presse.

Il rappelle que les campagnes de haine et de sectarisme contre le **Front national** ont été responsables d'au moins seize morts et d'une quarantaine de blessés graves. Il pourfend les lieux communs sur l'immigration. Et surtout, il précise que la France n'est pas le seul pays atteint...

### « politiquement incorrect » (suite)

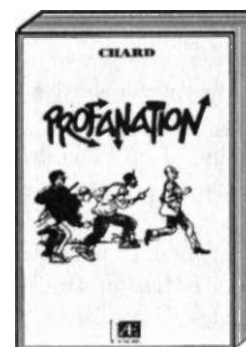


#### **GUIDE DU COLLECTIONNEUR**

##### **POLITIQUEMENT INCORRECT**

FRANCIS BERGERON, 128 PAGES, 115 F

Ce guide représente un quart de siècle passé par son auteur à accumuler, au gré des ventes aux enchères et des brocantes, une masse de livres, affiches, jouets, timbres, cartes postales, tableaux, insignes, photos, journaux, bibelots, autour d'un **thème principal presque unique : le nationalisme français.**

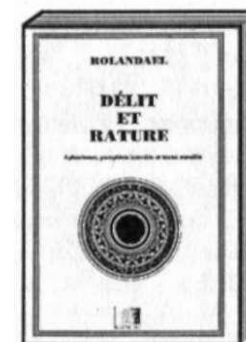


#### **PROFANATION**

CHARD, 112 PAGES, 100 F

Un Français est confronté à tous les **risques de la société multiraciale**. Victime du lynchage médiatique, il se retrouve emprisonné suite à une affaire de meurtre prétendument raciste. Cette nouvelle édition est augmentée de la plaidoirie de M<sup>e</sup> **Delcroix**, avocat de Chard.

UNE BD SULFUREUSE ! UN PROCÈS INIQUE !



#### **DÉLIT ET RATURE**

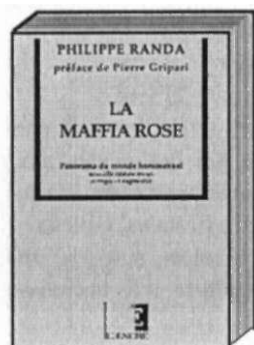
ROLANDAEL, 112 PAGES, 85 F

Aphorismes et pamphlets interdits de :  
CIORAN Emil Michel, CÉLINE Louis-Ferdinand,  
COURIER Paul-Louis

Textes maudits de :  
MARX Karl, HITLER Adolf

Choix des textes  
et 100 dessins de ROLANDAEL

## Collection « documents contemporains »

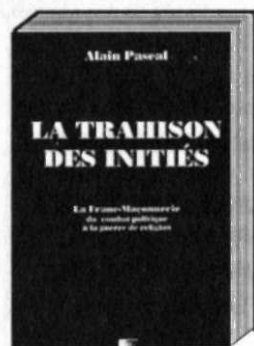
**LA MAFFIA ROSE**

PHILIPPE RANDA, 307 PAGES, 175 F

Une vaste enquête couvrant le monde de la politique, de la presse, du show-business, du cinéma, de la littérature, de la prostitution, de la police, des services secrets, etc.

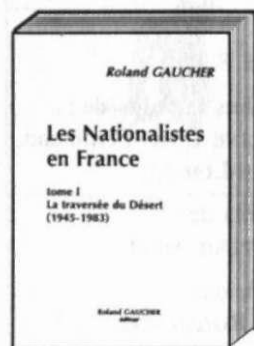
**Le premier véritable panorama  
du monde homosexuel**

**Préfacé par PIERRE GRIPARI**

**LA TRAHISON DES INITIÉS**

ALAIN PASCAL, 288 PAGES, 145 F

Cet ouvrage, réquisitoire impitoyable sur l'intervention des obédiences maçonniques en politique, donne un éclairage nouveau et exhaustif sur la Franc-Maçonnerie. L'auteur privilégie le point de vue catholique, mais, prenant volontairement du recul, ouvre une hypothèse originale sur **la possible trahison de l'Initiation traditionnelle par la Franc-Maçonnerie moderne.**

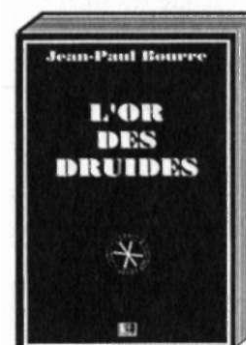
**LES NATIONALISTES EN FRANCE, TOME I**

ROLAND GAUCHER, 330 PAGES, 180 F

*La traversée du désert (1945-1983)*

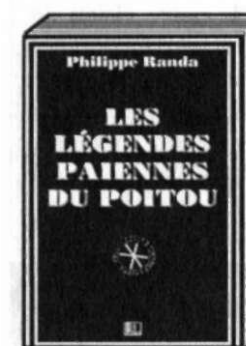
L'auteur a entrepris de remémorer les luttes menées aussi bien par de vastes - mais éphémères - rassemblements nationalistes (le Mouvement Poujade, le Comité Tixier) que par des groupuscules très militants (**Jeune Nation, Europe-Action, Monarchistes, Ordre Nouveau, le P.F.N., le Front National à ses débuts, etc.**).

## Collection « Religions anciennes »

**L'OR DES DRUIDES**

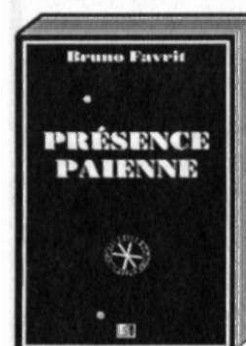
JEAN-PAUL BOURRE, 176 PAGES, 145 F

Au Moyen-Âge, une communauté de guerriers se rassembla autour de ce **trésor mystérieux**. Ils apparaîtront dans l'histoire comme des "faiseurs d'or", des "forgerons-alchimistes", **descendant des Rois Celtes** du Velay. L'auteur a accompli ici un fabuleux périple qui l'a conduit des forteresses en ruines du Velay jusqu'aux contreforts de l'Himalaya.

**LES LÉGENDES PAÏENNES DU POITOU**

PHILIPPE RANDA, 32 PAGES, 45 F

**Les légendes païennes** du Poitou ne sont pas d'obscur survivances folkloriques. Après avoir longtemps imprégné l'âme des gens du terroir, elles survivent dans les mémoires. Le christianisme n'a pas gagné facilement cette région. Elle conserve ses croyances pour des **mondes souterrains où séjournent les Morts et les Dieux Infernaux**

**PRÉSENCE PAÏENNE**

BRUNO FAVRIT, 64 PAGES, 75 F

A travers la mythologie, l'œuvre de quelques esprits libres détenteurs d'un **héritage multimillénaire** et l'Histoire, jusque dans l'actualité la plus immédiate, c'est une fascinante et édifiante plongée dans l'univers de nos racines et de notre destin que nous propose Bruno Favrit.





**LES SOLSTICES, HISTOIRE ET ACTUALITÉ**  
JEAN MABIRE ET PIERRE VIAL, 266 PAGES, 150 F

Pour ceux qui veulent connaître les sources et les significations d'une des plus **anciennes fêtes solaires des peuples indo-européens.**

Et pour ceux qui veulent simplement **apprendre à faire la fête autrement.**

Un livre de référence.



**SUR LES FÊTES DU JUL**  
V. COREMANS, 83 PAGES, 65 F

Un gigantesque travail de redécouverte de nos traditions ancestrales, de **notre vision du Sacré** s'impose. Il nous faut reconquérir une "culture", se réapproprier un mental englouti, mais non perdu. **Indispensable découverte des traditions de "Noël"** pour ceux qui ne se reconnaissent pas dans un judéo-christianisme en pleine déliquescence.

Vous voulez recevoir notre catalogue  
de vente par correspondance ?

**Alors, contactez-nous**  
**L'Æncre**

12 rue de la sourdière 75001 Paris  
Tél. 01 42 86 06 92 Fax 01 42 86 06 98

Nous éditons ou diffusons  
les meilleurs auteurs non conformistes :

ADG - Bergeron - Bourre - Brassié - Brigneau -  
Chard - Coston - Figuéras - Gautier - Gripari - Holeindre -  
Lugan - Mabire - Randa - Ratier -  
Sanders - Silve de Ventavon - Vial - de Villemarest

## Collection « Contes d'Europe »



**CONTES D'EUROPE, TOME 1**  
220 PAGES, 115 F

*Nouvelles littéraires, religieuses, historiques, policières, de S-F et de politique-fiction, etc. Présenté par Philippe Randa et Nicolas Gauthier.*

J. Alessandrini, S. de Beketch, J. Bourdier, A. Brassié, F. Brigneau, J. Cochet, M. Dem, N. Gauthier, Ph. Gautier, P. Gripari, J. Guieu, S. Jacquemard, E. Letty, J. Mabire, P. Malpouge, C. Parmentier, P. Randa, Ph. Randa, A. Sanders



**CONTES D'EUROPE, TOME 2**  
415 PAGES, 115 F

A.D.G., J. Alessandrini, A. d'Apremont, J. Béai, S. de Beketch, F. Bergeron, A. Brassié, X. Cheneseau, C. Courtinat, E. Ducastel, Fédrigue, B. Fontanges, E. de Galerne, C. Marie-Gallic, A. Gaudin de Lagrange, N. Gauthier, Ph. Gautier, J. Jacquemard, E. de la Barre, C. Le Blanc, E. Leroy, E. Letty, B. Lugan, J. Mabire, P. Monnier, J-J Mourreau, A. Paucard, N. Ponce, P. Randa, Ph. Randa, J. de Ricaumont, A. Sanders, G. Sanders, J. Silve de Ventavon, Topoline, É. Vatré, P. Vial, Zeder.



**CONTES D'EUROPE, TOME 3**  
320 PAGES, 115 F

S. de Beketch, F. Bergeron, A. Bemét, Th. Beut, J-P Bourre, X. Cheneseau, M. Dem, M. Deflandre, J. Denipierre, B. Favrit, A. Figuéras, E. de Galerne, N. Gauthier, Ph. Gautier, R. Holeindre, M. Laine, C. Le Blanc, E. Leroy, M. Limât, J. Mabire, O. Mirande, Dr Mores, M. Peltier, G. Poitiers, N. Raletz, P. Randa, Ph. Randa, J. de Ricaumont, J. Rimeize, A. Sanders, G. Sanders, A. Saint-Moore, J. Silve de Ventavon, A. Steffi... et illustré par P. Gonzalès.

IMPRIMÉ EN U.E. POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS DE L'ÆNCRE